

LE

ÉATEUR ET LA CRÉATURE

OU LES

MERVEILLES DE L'AMOUR DIVIN

PAR

Le R. P. Frédéric William FABER,

Docteur en Théologie,
Prêtre de l'Oratoire de Saint-Philippe de Neri de Londres.

Traduit de l'anglais par M. l'abbé DE VALETTE,

Chanoine honoraire de Digne,
premier aumônier du Lycée impérial Napoléon.

Il ne faut pas se figurer Dieu comme
un hors-d'œuvre dans ce monde.
PYTHAGORE.

Cinquième Édition.

PARIS

AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE CASSETTE, 29.

Ouvrages du même auteur.

BETHLÉEM, ou le Mystère de la sainte Enfance. 2 vol. in-18 angl. 6 fr.

—Abrégé du même ouvrage. 1 fort vol. in-18 angl. 3 fr. 50

LE PRÉCIEUX SANG, ou le Prix de notre Rédemption. 2e édition. 1 vol. in-18 anglais. 3 fr. 50

CONFÉRENCES SPIRITUELLES. 3e édition. 1 fort vol. grand in-18 anglais. 3 fr. 50

Dans ce livre, qui traite des questions pratiques de la vie spirituelle, l'esprit d'observation, l'originalité et la verve de l'auteur de *Tout pour Jésus*, se font remarquer plus que dans aucun autre de ses ouvrages. Jamais il n'a pénétré à cette profondeur les plis et replis de la conscience, qui souvent s'ignore, s'abuse ou s'égare, faute de réflexion, de lumière ou de bonne direction.

LE PIED DE LA CROIX, ou les douleurs de Marie. 4e édition. 1 fort vol. in-18 anglais compacte. 3 fr. 50

LE CRÉATEUR ET LA CRÉATURE, ou les Merveilles de l'Amour divin. 5e édition. 1 fort volume in-18 anglais. 3 fr. 50

TOUT POUR JÉSUS, ou Voies faciles de l'Amour divin. 13e édition très-compacte. 1 fort vol. in-18 anglais, orné du portrait du P. Faber. 3 fr.

— Le même ouvrage, à l'usage des maisons d'éducation et des familles chrétiennes. 1 vol. in-18 raisin, avec portrait. 1 fr. 60

LE SAINT-SACREMENT, ou les Œuvres et les Voies de Dieu, suite à *Tout pour Jésus*. 4e édit. 2 forts vol. in-18 anglais. 6 fr.

— Abrégé du même ouvrage. 1 fort vol. in-18 anglais. 3 fr. 50

PROGRÈS DE L'AME DANS LA VIE SPIRITUELLE. 6e édit. 1 fort vol. in-18 anglais. 3 fr. 50

DE LA DÉVOTION AU PAPE. 4e édit. In-18. 30 c.

DE LA DÉVOTION A L'ÉGLISE. 2e édit. In-18. 30 c.

PARIS. — IMPRIMERIE DIVRY ET Ce,
rue Notre-Dame des Champs, 49.

LE CRÉATEUR ET LA CRÉATURE

OU LES

MERVEILLES DE L'AMOUR DIVIN

PAR

Le R. P. Frédéric William **FABER**,
Docteur en théologie,
Supérieur de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri de Londres.

Traduit de l'anglais par M. l'abbé **DE VALETTE**,
Chanoine honoraire de Digne,
premier aumônier du lycée impérial Napoléon.

Il ne faut pas se figurer Dieu comme un hors-d'œuvre dans le monde.

PYTHAGORE.

Cinquième Édition.

PARIS
AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE CASSETTE, 20,
Ci-devant rue des Saints-Pères, 66.

1866

Révélation de Jle Gaston
Page 246

A

SAINT MATTHIEU

APOTRE ET ÉVANGÉLISTE DU VERBE INCARNÉ
TYPE D'OBÉISSANCE
A LA VOCATION DIVINE
MODÈLE DE LA PROMPTE SOUMISSION
AUX INSPIRATIONS SAINTES
DONT LES LEÇONS ET L'EXEMPLE
ENSEIGNENT
LA CORRESPONDANCE A LA GRACE;
QUI
ABANDONNA TOUT POUR DIEU :
SOI-MÊME, LE MONDE ET SES TRÉSORS
AU PREMIER APPEL DE DIEU
SANS QUESTION, SANS RÉSERVE,
SANS DÉLAI
POUR ÊTRE A JAMAIS DANS L'ÉGLISE
LE DOCTEUR, LE PROPHÈTE ET LE PATRON,
LE SOUTIEN ET LA JUSTIFICATION
DE CEUX QUI OBÉISSENT A LA VOIX DU CIEL
EN DÉPIT DU MONDE
ET QUI SE LIVRENT A L'AMOUR
COMME IL S'Y EST LIVRÉ LUI-MÊME
SANS LIMITES NI CONDITIONS
COMME DES CRÉATURES A LEUR CRÉATEUR.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Il nous semble nécessaire d'arrêter un instant le lecteur, au risque d'abuser de sa patience, pour lui dire dans quelles vues a été composé le Traité que nous lui offrons aujourd'hui. Les livres, les revues, les conversations, notre expérience personnelle, et les observations que nous a fournies notre ministère auprès des âmes, ont concouru à nous faire reconnaître que le trait caractéristique de notre siècle consiste, en quelque sorte, du moins en Angleterre, à nourrir à l'égard de Dieu une manière de voir défavorable, sans affection, jalouse, pleine de soupçons et de méfiance. Ce n'est pas que, comme dans les temps passés, on refuse de croire en lui, ou que, comme à une autre époque, on le soumette aux critiques d'une curiosité téméraire; quoique l'incrédulité et l'impiété de l'esprit ne soient encore que trop fréquentes, elles ne sont plus, comme autrefois, le péché le plus commun dans notre société. Au contraire, nous voyons admettre volontiers l'existence et même l'excellence de Dieu; mais, en même temps, quoiqu'on ne se

l'avoue point, nous constatons une répugnance à reconnaître sa divinité. Il y a comme un désir de le dépouiller de sa majesté, de fixer ses droits et de diminuer ses prérogatives, de l'abaisser de manière à le rapprocher de nous, d'exiger qu'il se soumette à nos notions sur les lois de la morale, et de le circonscrire dans des limites de justice et d'équité qui conviennent peut-être à la créature, mais non certainement au Créateur. Il y a une tendance à considérer la religion comme un contrat entre deux parties, inégales il est vrai, mais non infiniment inégales; à soulever des objections contre tout ce qui, dans la providence de Dieu, s'élève au-dessus des règles qui fixent nos devoirs d'homme à homme; à se révolter contre toute apparence de privilége, de volonté suprême, et d'irresponsabilité qui se manifeste dans ses rapports avec nous. Telle nous semble être l'attitude que notre siècle prend vis-à-vis de Dieu. On consent à le reconnaître, mais à condition qu'il se soumettra à être loué et admiré de toute autre manière que doit l'être un Dieu qui n'a de loi que sa volonté, de fin nécessaire que sa gloire, et qui, en vertu de ses propres perfections, ne peut avoir de fin, de repos, de contentement parfait que dans son propre Être éternellement béni.

Si nous ne voyions là qu'une forme adoucie de l'incrédulité particulière au dix-neuvième siècle, et n'appartenant qu'aux partisans du monde, nous n'aurions pas écrit ce Traité, car il est tout pratique et ne s'adresse qu'aux croyants. Mais l'épidémie du monde a fait irruption même dans l'Église; l'air est vicié, et les âmes des fidèles reçoivent quelque atteinte de la contagion qui sévit au dehors. Dans les difficultés à travers lesquelles les hommes doivent, avec l'aide de la grâce, se frayer une voie pour

arriver à l'unique bercail; dans les obstacles qui rendent difficiles à d'autres le chemin de la sainteté; dans les tentations qui fatiguent la foi, si elles ne la mettent pas en danger; dans l'allure des controverses religieuses; dans la manière de résoudre les questions ecclésiastiques; dans les tendances des opinions théologiques, même dans les exercices ordinaires de la dévotion de chaque jour, nous retrouvons des traces évidentes du mal que nous signalions tout à l'heure. Il semble que l'esprit chrétien soit faussé par l'invasion de l'esprit du monde, et que dans les âmes l'adoration et l'obéissance en reçoivent logiquement quelque atteinte. Cela ne va pas chez les fidèles jusqu'à altérer leurs notions sur Dieu, mais, ou ils ne comprennent pas, ce qu'ils croient avec raison, ou bien ils ne s'en font qu'une idée superficielle.

C'est ainsi que, par diverses circonstances qu'il est inutile d'énumérer, la composition de ce livre s'est trouvée être une œuvre de charité pour les âmes, inspirée à l'auteur par la position qu'il occupe et par le ministère qu'il remplit dans une ville telle que Londres. De longues réflexions ont amené ce résultat, qu'il est possible à l'inconséquence intellectuelle des hommes de comprendre qu'ils ont un Créateur, sans comprendre, ce qui pourtant s'ensuit, qu'ils sont eux-mêmes des créatures ou ce qu'implique cette condition de créature; puis, il nous a paru que cette inconséquence elle-même expliquait le phénomène moral en question.

Ce Traité, donc, se divisera naturellement en trois parties. Dans le premier livre, composé de trois chapitres, nous établissons l'état de la question. Il renferme une exposition des phénomènes qui nous entourent, il fait, avec détail, comprendre ce que c'est que « avoir un Créa-

teur, » et montre ce qui résulte pour nous « d'être ses créatures. » Cette étude nous conduit à reconnaître que la création est simplement un acte d'amour divin, et ne peut être expliquée par aucune autre supposition que celle d'un immense et éternel amour. Le second livre renferme cinq chapitres. Nous y étudions les difficultés et les profondeurs de cet amour créateur, ce qui nous conduit à répondre aux cinq questions suivantes : Pourquoi Dieu veut-il que nous l'aimions? — Pourquoi nous aime-t-il? — Comment pouvons-nous l'aimer? — Comment l'aimons-nous en acte? — Comment paye-t-il notre amour? Dans d'autres temps, ou peut-être dans d'autres contrées, le Traité pourrait se terminer ici; mais, dans le cours de nos recherches, nous avons rencontré plusieurs objections dont le troisième livre donne la solution : il se subdivise en quatre chapitres. Si notre manière d'envisager l'amour divin est exacte; si Dieu nous a rachetés parce que, malgré la chute, il persiste à nous faire participer à son éternelle béatitude, le salut doit être facile, même pour une nature tombée; s'il est facile, il s'ensuit, ou du moins il semble s'ensuivre, que la majorité des croyants devrait être sauvée. Si on répond affirmativement à ces deux questions, une autre difficulté se présente. Quelle raison pourrons-nous donner de ce fait indubitable que ces relations entre le Créateur et la créature ne sont pas, en pratique, reconnues par cette dernière? La réponse se trouve dans la nature, le pouvoir et la prédominance de l'esprit du monde. La chair et le démon ne suffisent pas à rendre compte de la conduite des hommes envers Dieu, ni de l'attitude qu'ils prennent vis-à-vis de lui. L'influence de l'esprit du monde explique tout. Mais, alors les conclusions aux-

quelles nous conduit l'examen de l'esprit du monde, semblent contredire, sinon détruire, tout ce que nous avons auparavant avancé sur la facilité du salut et le grand nombre des élus. Comment tant d'hommes peuvent-ils lui échapper? comment lui échappent-ils en effet? Par l'amour personnel du Créateur, par une religion qui se réduit à un culte d'amour, par un amour qui leur fait pénétrer l'abîme de la beauté divine, source de notre sainteté ici-bas et de notre bonheur dans l'autre vie. Et ainsi la créature s'assure la jouissance et la possession du Créateur, ce qui était le motif principal de Dieu dans la création. Ici finit notre Traité.

Quoiqu'on n'y semble s'occuper que des vérités les plus simples, et qu'il puisse presque être considéré comme un commentaire du catéchisme, nous avons mis à le composer beaucoup de temps et de travail. Il est avec nos autres ouvrages dans un rapport de source et d'origine. C'est cette vue sur Dieu qui, méditée pendant plusieurs années, a déterminé la tendance théologique manifestée dans nos livres, aussi bien que les opinions que nous y avons exposées sur la vie spirituelle. Les difficultés qu'on peut avoir rencontrées touchant la sainte humanité de Notre-Seigneur, le Saint-Sacrement, la Sainte Vierge, le purgatoire, les indulgences et le reste, trouveront pour la plupart ici leur solution. Car ce Traité fait connaître avec détail le point de vue sous lequel nous envisageons habituellement toutes les questions religieuses, dans la pratique aussi bien que dans la spéculation. On devra se rappeler que ce Traité est un tout qui se renferme soigneusement dans le sujet. Aussi, à moins de surcharger le livre de répétitions, le lecteur inattentif pourra rencontrer des propositions qui lui sembleront sujettes

à des objections très-graves, tandis que ces objections mêmes sont prévues ou discutées dans une autre partie de l'ouvrage. L'auteur a la confiance de ne point manquer à l'humilité en disant qu'après des réflexions et des lectures de plusieurs années, il peut se dispenser de se préoccuper de toute critique qui accuserait une étude insuffisante de son livre, ou du moins peu en rapport avec le soin mis à le composer.

L'auteur ne peut consentir à livrer ce travail au public sans reconnaître tout ce qu'il doit au Rév. Père Gloag, bibliothécaire de l'Oratoire de Londres, qui n'a reculé devant aucune fatigue pour vérifier les citations, rechercher des passages dans de volumineux ouvrages auxquels d'autres auteurs avaient renvoyé sans exactitude, ou qu'ils n'avaient mentionnés que par de vagues allusions; pour apporter enfin à la connaissance de l'auteur quelques passages importants qu'il ignorait, spécialement au sujet des propositions de Baïus. Cet ouvrage ayant été écrit, pour la plus grande partie, dans un état de maladie, et sous l'obligation de devoirs auxquels il ne pouvait se soustraire, l'auteur en sent un plus vif besoin de témoigner sa reconnaissance pour une coopération que les circonstances lui ont rendue particulièrement précieuse, et qui, malgré le travail, souvent fastidieux, qu'elle entraînait nécessairement, lui a été offerte avec tant de grâce et de bonté, que le sentiment du service reçu est pour lui un plaisir bien plus qu'un fardeau.

Au fait, quoique tout dans ce Traité paraisse simple et uni, sa composition a, en réalité, conduit l'auteur dans des régions pleines d'épines et de difficultés. Sur le terrain de la création, dans l'ordre naturel et dans l'ordre

surnaturel, les théologiens savent bien qu'on rencontre, comme les débris semés sur le sol d'un vaste éboulement, les propositions condamnées, dont l'appréciation théologique est remplie de distinctions délicates, de subtilités insidieuses, et, assez souvent, d'apparentes contradictions. Nulle part, la malice de l'erreur ne réussit mieux à fatiguer l'homme d'étude, que dans cette matière embrouillée. Nous avons pris toutes les précautions possibles pour arriver à la plus complète exactitude; nous avons comparé, jusqu'au scrupule, les meilleurs théologiens, et si nous avions fait connaître dans des notes ou des appendices tous les travaux accomplis pour préparer ce livre, il eût atteint un volume effrayant. Non content de cela, nous l'avons soumis à la révision sévère et minutieuse de deux hommes à qui leur habileté et leur science théologique donnent droit à la plus grande confiance.

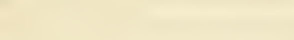
Mais l'auteur ne peut confier son livre aux charitables méditations et aux interprétations favorables de ses lecteurs, avant de l'avoir soumis, sous tous les rapports, sans la moindre réserve, au jugement de l'Église, désavouant et rétractant par avance toute proposition qui pourrait n'être pas conforme à son enseignement, le seul et infaillible guide des nations dans la voie de l'éternelle vérité.

Sydenham-Hill,
le jour de la dédicace de la basilique des apôtres
saint Pierre et saint Paul,
1856.

LIVRE PREMIER.

LIVRE PREMIER.

DES RAPPORTS ENTRE LE CRÉATEUR ET LA CRÉATURE.



CHAPITRE I.

NOUVELLE FORME D'UN ANCIEN PÉCHÉ.

> Que m'importe que quelqu'un ne comprenne pas; qu'il se réjouisse en disant : qu'est-ce que cela signifie? qu'il se réjouisse et qu'il aime mieux vous trouver en ne comprenant pas, que de comprendre et ne vous pas trouver?
>
> S. AUGUST.

La vie est courte et nous échappe rapidement : nous perdons beaucoup de ce temps précieux et nous avons besoin de voies abrégées qui conduisent au ciel, quoique réellement la plus directe soit beaucoup plus courte que nous ne pensons. On peut dire de la plupart des hommes qu'ils manquent de chaleur plutôt que de lumière, ou, en d'autres termes, que dans la pratique ils restent au-dessous de leurs croyances. Cependant il est une foule d'âmes bonnes, nobles, sensibles, qui semblent manquer de lumière plutôt que de chaleur. Si elles en savaient davantage sur Dieu, sur elles-mêmes, sur leurs rapports avec Dieu, elles le serviraient mieux et l'aimeraient davantage. Il en est d'autres, et un grand nombre, pour qui la lecture d'un livre, ou une conversation sur la vie spirituelle, ou même l'exposition des maximes les plus communes de la perfection chrétienne demeurent complétement inintelligibles; c'est comme si on leur parlait

une langue étrangère : les mots ne leur représentent pas d'idées ou ne leur en offrent que de chimériques et de fantastiques. S'ils rencontrent des personnes qui professent ces doctrines et en font la règle de leur vie, ils s'en gardent comme s'ils craignaient de contracter quelque maladie contagieuse. Et cependant souvent l'esprit du monde ne les a que légèrement atteints, souvent ce sont des hommes qui ont fait des sacrifices pour Dieu, et qui seraient prêts à donner leur vie pour son Eglise. Leurs instincts sont bons ; mais on sent qu'il leur manque quelque chose dont la privation semble les mettre dans une déplorable impossibilité de marcher dans les voies de la sainteté. En d'autres termes, il est une foule d'hommes si bons, qu'ils semblent inévitablement devoir devenir beaucoup meilleurs encore, et qu'on ne comprend pas comment ils peuvent se maintenir dans leur actuelle perfection sans s'élever à un état plus parfait.

Ce phénomène est l'objet de l'observation et en même temps de la douleur de tous ceux qui aiment les âmes pour lesquelles Jésus a répandu son précieux sang. C'est un problème moral dont aucune formule ne saurait atteindre et résoudre toutes les difficultés ; elles sont pour la plupart trop profondément enracinées dans la corruption de nos cœurs. Mais il est un fait qui peut nous en offrir la solution, et qui, lui-même, si on le considère à son vrai point de vue, est un profond mystère. C'est que les hommes, je dis même les hommes religieux, n'ont pas continuellement présente à l'esprit cette idée : qu'ils sont des créatures ; c'est qu'ils n'ont jamais pris la peine de comprendre tout ce qu'emporte avec soi le titre de créature. De là, il faut le dire, une multitude de fidèles n'ont pas une notion exacte ou même distincte des rapports qui les unissent à Dieu, de ses droits ou de leurs obligations ; et, quand vient le moment de l'épreuve, leurs idées incomplètes les entraînent à des actes complétement en désaccord avec leurs antécédents.

L'oubli de Dieu a été dans tous les siècles la grande plaie du monde ; il implique une telle contradiction avec

la raison, il est si opposé aux témoignages que nos sens nous rendent chaque jour, qu'on ne peut l'expliquer qu'en remontant au péché originel et au mystère de la chute primitive. C'est un mal beaucoup plus commun que la révolte ouverte : la dernière est plutôt le péché des anges, l'oubli est le péché des hommes. Mais chaque âge du monde présente un type d'iniquité qui lui est propre, et, dans ces derniers temps, il semble que l'oubli de Dieu ait pris pour caractère spécial que nous oublions notre qualité de créature. Nous reconnaissons bien que nous sommes des créatures imparfaites, finies et dépendantes; c'est une vérité qui se rencontre partout dans les livres de morale, dans les systèmes de philosophie, dans les rapports généraux de la société, et néanmoins Dieu peut être mis de côté, négligé tout comme s'il n'existait pas : le monde tout simplement ne pense pas à lui. La lecture de certains ouvrages de philosophie ou de science du dernier siècle ne nous fait-elle pas comprendre comment on peut écrire sur la création sans que la pensée se rapporte à l'idée du Créateur ? Pour ces auteurs, la création semble être la fin de tout, la raison de tout, comme la sainte Trinité l'est pour les croyants. Ils parlent de la création, étudient la création, tirent des conséquences de la création sans entrevoir même l'image d'un créateur personnel et vivant. Pour eux, le mot « créateur » n'est qu'une forme au masculin de l'expression plus générale « la création, » et ils évitent de s'en servir avec un instinct dont probablement ils n'ont pas la conscience et dont ils n'ont jamais cherché à se rendre compte. Et, remarquons-le, si Dieu est ainsi écarté, ce n'est pas par suite d'une théorie ou d'un principe d'athéisme, c'est uniquement parce qu'en ne le voyant pas, on le considère en pratique comme absent; et les absents sont facilement oubliés. Dieu n'est pas dans l'esprit, parce qu'il n'est pas devant les yeux; on ne se refuserait pas à lui donner sa place, mais on ne pense pas à lui. C'est là une des formes de l'oubli de Dieu.

Il fut, au contraire, un temps et une école littéraire dans lesquels le nom de Dieu revenait sans cesse; il se

trouvait partout cité, tantôt avec respect, tantôt avec irrévérence; c'était une figure de langage à la mode, un ornement pour l'éloquence, le trait saillant d'un mouvement oratoire. Il était dans les convenances de le prononcer avec vénération. Cette espèce d'encens qu'on brûlait devant lui calmait la conscience, donnait une apparence de religion, et posait d'une manière honorable particulièrement vis-à-vis des inférieurs. Mais ce mot : Dieu, ne signifiait pas en réalité les trois personnes divines telles que l'Évangile nous les révèle. C'était la personnification imaginaire ou la vague expression d'une puissance immense, d'une majesté qui échappe, d'un mystère incompréhensible ; quelque chose comme la beauté du ciel pendant la nuit, comme les sombres magnificences de la tempête, qui élevait la pensée, flattait et rassurait notre petitesse, et donnait un aliment à cette poésie de l'âme que trop souvent on confond avec le sentiment d'une religion réelle et positive. Quant aux idées de devoir, de précepte, de sacrifice, d'obéissance, elles n'étaient dans les esprits que bien indistinctement, si toutefois elles y étaient. C'était la notion d'un Dieu grand, plus que celle d'un Dieu vivant. L'étendue de ses droits sur nous, les attributs redoutables de sa souveraineté, la réalité de sa vigilance minutieuse, ses exigences jalouses, sa providence spéciale, la part qu'il prend à chaque instant à tout ce qui arrive, on ne les niait pas, mais rien de tout cela n'entrait dans l'idée que réveillait le mot Dieu. Son omniprésence embrassant et pénétrant toutes choses, ainsi que l'enseigne la théologie, n'aurait excité dans les hommes dont je parle qu'un éloignement mêlé d'alarme et de dégoût. Le Dieu qui demande compte de toute parole inutile, qui punit toute pensée déréglée et devant qui tous les hommes sont rigoureusement égaux, est un être tout différent du poétique souverain qui règne sur l'Olympe de la littérature moderne pour tenir nos inférieurs dans le devoir, donner plus de gravité à nos dédains, sauvegarder notre dignité, et, s'il faut le dire enfin, pour servir d'embellissement à une nouvelle ou donner de la couleur à une morale. Un

tel dieu est notre créature plutôt que notre créateur; il naît du sentiment qui fait qu'on se respecte soi-même; il est un besoin pour les consciences inquiètes, une convenance pour la police de la société, une consolation pour les chagrins purement naturels, une source d'images pour une littérature élégante et honnête. L'athéisme est bien au fond de tout cela, mais on ne le proclame pas, on ne songe point à se révolter : un faux dieu s'est glissé à la place du vrai, et, comme la foi était défaillante, on ne s'est pas aperçu du changement, on ne s'en aperçoit pas encore. C'est bien là une forme très-commune de l'oubli de Dieu, mais elle n'a pas le caractère particulier ni la malice spéciale de celle que nous regardons comme éminemment propre à notre époque, car le nom de Dieu y était une nécessité, précisément parce que les hommes n'avaient pas oublié qu'ils sont des créatures; au contraire, on regardait comme convenable et moral de parler avec dédain de la nature humaine, d'exagérer ses faiblesses, ses incertitudes et de dire de grandes choses du Dieu relégué dans son immensité. La notion de Dieu avait besoin d'être corrigée, purifiée, agrandie et élevée; elle avait besoin surtout d'être rendue réelle, d'entrer dans la vie des hommes, de leur être imposée comme un joug; mais, après tout, ils se rappelaient qu'ils sont des créatures : seulement, comme ils avaient perdu la véritable idée du Créateur, ils faisaient de la faiblesse de la créature une excuse à son péché, et se précipitaient dans une ruine déplorable.

Mais, si nous ne nous trompons, la malice propre à notre temps revêt un caractère quelque peu différent. Il n'est que trop vrai que Dieu est ignoré; mais il l'est passivement et indirectement plutôt qu'activement et directement. C'est une question dont les hommes de l'époque ne s'occupent point: on ne peut pas dire qu'ils dédaignent Dieu, encore moins qu'ils le rejettent après l'avoir étudié, leurs soucis sont tout autres, ils sont absorbés dans la contemplation d'eux-mêmes. Les théories de progrès et de perfectibilité soulèvent devant leurs yeux des nuages

si épais qu'ils ne voient plus qu'ils sont des créatures; ils ne savent même pas ce que c'est qu'être une créature et quelles conséquences il en résulte. De là leur esprit n'a pas l'idée de Dieu; il en est comme exclu par la matière qui l'envahit sans qu'ils y coopèrent directement et qu'ils s'en aperçoivent. Leur esprit est purement athée, dans toute la force du terme. Ils se regardent comme les propriétaires du monde et non comme des tenanciers, et des tenanciers révocables; ils ne soupçonnent pas qu'un être ait des droits sur eux. Dieu, dans leur opinion, était une belle conception du moyen âge, et la religion une théocratie sagement organisée, qui a bien pu n'être pas toujours un mal, mais qui maintenant a perdu toute utilité pratique. Dieu est subjectif : il est une idée, il est une création de notre esprit; s'il y a quelque vérité, quelque réalité dans la religion, c'est au panthéisme qu'il faut la rapporter. Les gens du monde sont trop affairés pour penser à tout cela, mais telles sont en pratique leurs idées ou plutôt telles elles seraient s'ils se donnaient la peine d'avoir des idées. Tout, pour eux, se résume en ceci : les hommes sont les maîtres, ils sont à eux-mêmes leur principe et leur fin ; l'humanité marche à grands cris vers le but magnifique de la perfectibilité sociale; chaque génération est un anneau glorieux de la chaîne du progrès : liberté, indépendance, succès rapide, association, orgueil, tels sont les éléments de l'esprit du monde moderne. Le mot créature est un nom, une affaire de classification, comme dans l'histoire naturelle nous avons les genres et les espèces, mais il n'entraîne aucune conséquence religieuse, il ne nous établit pas dans des rapports surnaturels; il nous rappelle seulement que nous ne sommes pas éternels, et ce souvenir à son utilité en tant qu'il nous rend plus ardents à poursuivre la prospérité matérielle.

Chaque phase de la civilisation a une préoccupation, une monomanie qui lui est propre ; certaines idées favorites deviennent dominantes, l'importance mensongère qu'on leur attribue augmente leur empire, jusqu'à ce

qu'enfin on ait perdu de vue la valeur relative des vérités et des devoirs; la morale tombe alors dans une confusion qui mène aux catastrophes et aux déceptions dans lesquelles chaque âge du monde va nécessairement s'engloutir. Alors vient une réaction, une nouvelle phase de la civilisation avec sa monomanie nouvelle, et, soit que le cercle nous semble une ligne droite, parce que nous n'en voyons qu'une très-petite partie à la fois, soit que le monde des esprits comme le monde matériel avance réellement quand il accomplit une révolution, nous donnons à ces alternatives le nom de progrès. Or, nous trouvons que, généralement, chacune de ces monomanies avec ses mots favoris, ses idées fixes et son exclusivisme exagéré, communique son caractère aux idées qu'elle se forme de Dieu : les idées de liberté, de progrès, d'indépendance, de contrats sociaux, de gouvernements représentatifs et le reste, se reflètent dans les notions que nous avons de lui et pénètrent notre philosophie. On ne peut beaucoup lire sans voir à quel point les idées dominantes du jour font tomber les hommes dans une sorte d'anthropomorphisme dont ils n'ont pas la conscience; et il n'y a que la magnifique certitude et la sagesse divine de la théologie catholique qui puissent nous préserver nous-mêmes de quelque semblable erreur[1]. De nos jours surtout, il importe de ne former nos idées sur Dieu qu'avec réflexion et exactitude : avec réflexion, pour qu'elles soient solidement établies; avec exactitude, afin qu'elles ne s'éloignent pas du type que propose la théologie catholique[2].

[1] Le sarcasme d'un célèbre blasphémateur est, après tout, plein de tristes vérités : « Depuis que Dieu a fait l'homme à son image, l'homme le lui a bien rendu. »

[2] Il y a dans la théologie deux points de vue sur Dieu, celui des thomistes et celui des scotistes. Ce dernier semble rapprocher davantage Dieu de nous, rendre nos idées de lui plus réelles et plus accessibles à nos intelligences, tout en lui laissant son incompréhensibilité. Saint Thomas garde soigneusement le milieu entre les deux opinions : *Nullum nomen univocè de Deo et creaturis prædicatur; sed nec etiam purè equivocè, ut aliqui dixerunt.* Il dit encore : *Aliqua dicuntur de Deo et creaturis analogicè, et non equivocè purè, neque purè univocè.* (T., q. XIII, 5 et 6.) Le point de vue thomiste, en nous faisant sortir

Partout où nous porterons nos observations, il nous sera démontré qu'on manque de cette vraie notion de Dieu; partout nous verrons que l'oubli de Dieu, propre à notre siècle, consiste à oublier que nous sommes des créatures. Ce n'est qu'un vieux péché sous une face nouvelle.

Rien n'offense notre délicatesse plus que le manque d'harmonie ou de bienséance. Nous aimons que tout soit à sa place, et nous nous sentons blessés quand les convenances sont violées; si un serviteur affecte les manières et prend les libertés d'un fils, nous nous indignons de cet oubli de lui-même qui entraîne avec soi une foule de fautes morales; les manières qui conviennent à un membre de notre famille seraient déplacées chez un hôte, et la tenue d'un étranger doit différer de celle d'un ami. Confondez ces nuances, et notre délicatesse éprouve un froissement, symptôme d'une atteinte plus profonde qui

des analogies qui font la base de l'autre sentiment, ou en ne voyant que des équivoques dans ces analogies, semble mettre Dieu plus à distance et épaissir le voile qui dérobe son trône à nos regards. Mais si l'idée scotiste semble plus directement conduire à l'amour, elle est exposée à de plus grands dangers en philosophie, et peut plus facilement être mise au service de l'anthropomorphisme ou du panthéisme; de sorte que l'opinion thomiste est la plus sûre. « Vous devez savoir, dit Malebranche (VIIIe entretien sur la *Métaphysique*, § 7), que pour juger dignement de Dieu, il ne faut lui attribuer que des attributs incompréhensibles. » Cela est évident, puisque Dieu, c'est l'infini en tout sens, que rien de fini ne lui convient, et que tout ce qui est infini en tout sens est en toutes manières incompréhensible à l'esprit humain. De même, Tertullien (Adv. Marc., I, 4) dit que « La Souveraine Grandeur étant sans rivale, trouve dans la singularité de son excellence une sorte de solitude qui la rend unique. » De même encore J. Simon remarque dans son beau, mais dangereux ouvrage (*Religion naturelle*, p. 48), que « Nous partons presque tous de l'idée chrétienne d'un Dieu semblable à nous... Tous les êtres, excepté Dieu, sont dans un système; c'est leur condition et leur nature; lui seul est en dehors et au-dessus du système. En attribuant à Dieu nos principes, nous trouvons des contradictions; en lui attribuant nos facultés, nous trouvons des impossibilités. » Ainsi, une idée claire et intelligente de Dieu est une de nos nécessités dans le temps actuel, et c'est cette idée qui nous est donnée par le catéchisme catholique, et que cependant tous les sages du monde semblent mettre de côté, sans qu'on sache pourquoi.

blesse notre nature morale. Ceci s'applique parfaitement au sujet que nous traitons. L'état propre de l'homme considéré comme homme, sa convenance morale et religieuse, consistent à se rappeler sans cesse qu'il est une créature, et à se conduire en conséquence. Le mauvais goût et la trivialité dans lesquels il tombe s'il ne le fait pas, sont en réalité péché et irréligion, parce que le mépris, la présomption et l'affectation retombent sur la majesté du Dieu très-haut. Or, cet oubli n'est-il pas le trait caractéristique des temps dans lesquels nous vivons?

Dans la politique, par exemple (et partout nous retrouverions le même esprit), quelle part a la religion dans les questions de guerre ou de paix? On fait la guerre pour venger un affront, pour soutenir un intérêt, pour assurer un profit, pour affaiblir une puissance ennemie, tout comme s'il n'existait pas un Dieu des armées, sans se demander si la volonté de ce Dieu est que cette guerre se fasse. La diplomatie agit absolument comme s'il n'était pas de Providence, et comme si, Dieu s'étant retiré du gouvernement du monde, nous devions relever les rênes que sa main fatiguée aurait laissé échapper. Depuis que la balance des pouvoirs a été substituée à l'unité centrale du Saint-Siége, nous nous sommes de plus en plus habitués à agir comme si le monde nous appartenait, et que nous eussions à le gouverner sans en rendre compte à personne. Dans les débats du parlement ou les articles de journaux où se discutent les plus graves questions, celles de l'éducation, de la religion, de l'intérêt des pauvres, à peine trouve-t-on quelque trace du ton et des sentiments de la créature. Il semble que nous ayons le droit aussi bien que le pouvoir de tout faire. Avec bien moins d'irréligion formelle qu'autrefois nous sommes dans un immense oubli de notre condition de créature. Y a-t-il autre chose dans nos désirs immodérés de liberté? dans nos affections de patriotisme? dans cet esprit de vanterie puérile où, grâce aux clameurs d'une presse anonyme, notre caractère national est en danger de s'amoindrir?

Les mêmes traits se retrouvent dans notre poésie et

dans notre littérature élégante. Partout l'homme est sa propre fin et le maître de sa destinée. L'esprit d'obéissance et de subordination n'est plus une vertu, et dans les œuvres d'imagination ce n'est pas *aux doux qu'appartient la terre.*

Nous devons nous attendre à voir cet esprit prendre un essor plus hardi dans les systèmes de philosophie : là l'humanité est personnifiée et n'a qu'une destination unique, une perfectibilité commune ; — l'homme est complet en lui-même ; — il n'a souffert ni décadence ni ruine ; — l'ordre naturel se sépare nettement avec une parfaite indépendance de l'ordre surnaturel ; — la conduite de soi-même n'entraîne pas nécessairement la responsabilité ; — il n'est pas nécessaire de recourir à l'idée de Dieu pour expliquer l'état de l'homme ; — tous les devoirs sont compris dans les rapports avec les autres et avec soi-même, et, pour parler le langage de certaine philosophie : « Les affaires peuvent s'arranger sans Dieu dans Berlin. »

Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est l'athéisme innocent, naïf, et vraiment sans malice des sciences physiques. L'origine de la matière, ses éléments moléculaires et constitutifs, la cause des révolutions des corps célestes, leurs inextricables attractions et répulsions, leurs aberrations et leurs corrections séculaires, le secret de la vie, l'immatérialité de l'âme, où s'arrête la science physique, — toutes ces questions sont discutées dans un millier de livres, dont le ton et l'esprit témoignent qu'on a totalement oublié que nous sommes de petites créatures venues ici-bas sans notre participation, et marchant où Dieu nous dirige, et quand il le veut. Nous lisons phrases sur phrases, croyant à tout moment, mais en vain, rencontrer le nom de Dieu, ou trouver quelque allusion au Créateur. Ce n'est pas que les auteurs l'eussent omis, au contraire, ils en eussent parlé en fort bons termes, si l'occasion s'en fût présentée ; mais elle ne s'est pas présentée. Ils ne sont pas incrédules ; si vous les interrogez, ils confesseront hautement qu'ils sont des créatures, et qu'ils ont un Créateur : il faudrait être fou pour s'y re-

fuser. Mais la création, considérée soit en Dieu qui en est l'auteur, soit en eux qui en sont l'objet, n'entre pas dans le cours de leurs idées, et n'est pas le mobile de leur activité intellectuelle. Ils laissent Dieu dans l'église et s'enfoncent dans la matière : tant de causes secondaires exigent leur attention, que leur temps est entièrement occupé. D'ailleurs, n'y a-t-il pas un jour par semaine consacré à la cause première et à la reconnaissance de ses droits? Pour parler sérieusement, personne, au moins en Angleterre, ne voudrait dire que la science moderne est profane et irréligieuse : le contraire est plus croyable. Mais c'est nous-mêmes que nous oublions : nous oublions que nous sommes créatures. Notre erreur à l'égard de Dieu dérive d'une erreur sur nous-mêmes.

Beaucoup, de nos jours, ne disent pas qu'ils ne sont point chrétiens, et cependant ils parlent et écrivent comme étrangers à la religion, comme s'ils étaient à la fois et n'étaient pas chrétiens. Ils n'ont pas pris la peine de formuler une incroyance positive, mais, ne voyant pas comment le progrès, la perfectibilité et les modernes découvertes psychologiques et autres peuvent se concilier avec cette réunion d'anciens dogmes qui constituent la religion chrétienne, instinctivement ils abandonneraient les dogmes plutôt que les découvertes, et cela avec une promptitude digne des lumières modernes. Pour eux, la dignité de l'homme doit être considérée avant tout, et, en même temps, ils regardent comme dégradant pour sa noblesse intellectuelle d'adhérer aux doctrines et aux pratiques de l'Église; s'y soumettre est à leurs yeux une avilissante superstition. Le Pape et la théologie, la sainte Vierge et les saints, la grâce et les sacrements, la pénitence et le purgatoire, le scapulaire et le rosaire, l'ascétisme et la mysticité forment un système bien distinct et dont le caractère ne ressemble à nul autre; il donne à l'esprit une tournure et à la conduite une règle qu'on ne saurait méconnaître : l'Église en met la pratique en honneur, c'est le type catholique de la beauté spirituelle; mais les hommes dont nous parlons sont loin de l'avoir

dans une égale estime. A leurs yeux, il est petit, faibles lâche, méprisable, étroit, pusillanime; il n'a pas la largeur et la hardiesse de ce qu'ils prennent pour la grandeur morale; rien d'élevé, de durable, de fécond n'en peut sortir. Mais oublions un instant les incontestables éléments de ce système, le Pape, la théologie et les autres que nous venons d'énumérer, prenons le système tel que nous le trouvons, sans chercher comment il a pu se former. Si nous admettons qu'il y a un Dieu très-saint et éternel, si nous admettons que nous sommes ses créatures, faites uniquement pour sa gloire, dépendantes en tout de lui, et dans l'impossibilité de trouver le bonheur hors de lui, si nous admettons ses perfections et nos imperfections, ne reconnaîtrons-nous pas que la conduite et la manière d'être d'un saint catholique sont précisément ce qui résulterait d'une considération sage et approfondie de ce fait : que nous sommes des créatures, et que nous avons un Créateur? La sainteté chrétienne n'est-elle pas l'expression la plus gracieuse et la plus vivante du sentiment modeste et profond qui pénètre une créature vivant sous les yeux et dans les mains de son éternel Créateur? Tandis que la suffisance, l'audace, la vaine gloire, la précipitation, la présomption, les allures hardies que beaucoup prennent pour la grandeur intellectuelle et morale, sont autant d'indices de l'oubli de notre condition de créatures? Ne sont-ce pas des caprices et des inconséquences de l'esprit qui, dans leurs efforts pour dissimuler leur mensonge et leur crime, ressemblent au ver qui voudrait voler, ou au singe qui cherchérait à reproduire les manières d'un homme? Il est faux que les pratiques, les dévotions et la fréquentation des sacrements, telles que les conseille l'Église catholique, introduisent dans la vie un élément disparate et en désaccord sensible avec les conditions de notre nature; au contraire, les habitudes qu'elles forment en nous sont l'expression la plus parfaite, la plus gracieuse, la plus sensible, la plus logique de notre état incontestable, celui de créatures finies et dépendantes. La grâce surnatu-

relle dont elles sont les canaux, complète à la fois et restaure notre nature, et la porte à son degré le plus éminent et le plus aimable. Si la doctrine chrétienne n'était pas vraie, la conduite d'un homme sage qui agirait conformément à sa condition de créature, aurait une ressemblance singulière avec la vie d'un saint; on y retrouverait les signes du type catholique, quoique les dons ne fussent pas les mêmes.

Cet oubli, qui domine dans cette mauvaise portion du monde que l'Écriture appelle *le monde*, se rencontre dans une multitude de personnes assez heureuses pourtant pour n'avoir pu se soustraire à l'influence des vieilles traditions ou des leçons de leur bas âge, ou pour se préserver en partie de l'esprit corrompu du siècle. Cela les mène à se faire, pour leur propre usage, une espèce de religion qui conspire admirablement avec les plus perverses tendances du cœur; religion, en effet, qui nous permet de vivre de deux vies et de servir deux maîtres. On se persuade que la religion a sa sphère propre et le monde la sienne, et que l'une ne doit pas intervenir dans les choses de l'autre. Chez ces sortes de chrétiens, on est porté à concentrer dans le dimanche la religion de toute la semaine, et on s'imagine avoir acheté par là le droit de donner libre carrière à sa conscience pendant les six autres jours. Le monde, disent-ils, à ses droits comme Dieu les siens; il faut les satisfaire l'un et l'autre : Dieu d'abord et très-scrupuleusement; puis le monde, avec tout autant d'exactitude, quoiqu'il ne vienne qu'après. Mais ce ne serait pas une dévotion raisonnable de négliger l'un pour l'autre. Dieu et le monde sont deux pouvoirs égaux, deux sources égales de devoirs et d'obligations morales; celui-là est véritablement religieux, qui ne donne à aucun des deux occasion de se plaindre : notre bon sens nous doit préserver de toute exagération. Ceux qui soutiennent cette doctrine, admirablement adaptée à un pays de négoce, ont un grand avantage sur les hommes plus hardis dont nous parlions tout à l'heure, car ils jouissent de toute la liberté pratique des incrédules

sans ressentir les troubles ni porter la responsabilité de l'incrédulité. En outre, leur conscience les laisse assez tranquilles, grâce au respect extérieur qu'ils ont témoigné pour les cérémonies de la religion au jour et au lieu marqués.

Jusqu'à présent, nous avons parlé de personnes à qui nous ne nous intéressons que par le chagrin que tous ceux qui aiment Dieu ressentent à lui voir refuser l'honneur qui lui est dû, ou par la peine que tous ceux qui aiment leurs semblables éprouvent, en considérant que ces trésors d'amabilité et de bonté sont liés à la meule qui les doit entraîner au fond de l'abîme éternel. Venons à présent à ceux dont nous devons nous occuper, et pour qui nous avons entrepris d'écrire ce petit traité. L'erreur d'une classe d'hommes s'infiltre dans une autre et revêt des apparences diverses, selon le milieu dans lequel elle s'introduit. Nous sommes tous, plus que nous ne le croyons, sous l'influence des erreurs qui prévalent autour de nous ; aussi, pas de sophisme en vogue qui n'ait son analogue, même parmi les enfants de la foi ; on observe, en matière de religion, ce qui se passe dans un temps d'épidémie, où ceux qui n'ont pas contracté la maladie régnante ressentent cependant du malaise et de la langueur. La contagion du monde nous attaque et nous nuit par mille voies dont nous ne nous rendons pas compte, et trop souvent nous compromettons nos intérêts les plus chers et les plus élevés, par notre fatal attachement à des idées et à des pratiques dont nous ne soupçonnons pas le rapport avec le développement du mal que nous détestons, quand nous le voyons ailleurs sans voile et dans toute sa laideur. L'oubli de notre condition de créatures, qui produit les diverses conséquences exposées jusqu'ici, étant moins évidemment odieux que l'oubli direct de Dieu, se glisse parmi les saints, où cette seconde erreur ne pourrait jamais pénétrer. Les bons chrétiens entendent les conversations qui se tiennent autour d'eux, prennent le ton général de la société, lisent des livres, se familiarisent avec certains

principes de conduite à la mode, et nécessairement tout cela laisse son impression dans leur esprit et leur cœur. Il est fatigant d'être toujours sur ses gardes, et, quand on ne s'y tient plus, on est bien près d'être imprudent. Quand un catholique entre dans un commerce intime avec les protestants, il faut qu'il place ses sentinelles et qu'il se considère comme en pays ennemi; c'est une précaution pénible et désobligeante, mais elle est nécessaire. Quand les journaux nous disent que le catholicisme est toujours plus raisonnable et moins superstitieux là où il se trouve en la présence immédiate du protestantisme, ils signalent un fait qu'ils ont observé, c'est-à-dire un changement. Or, si notre religion est changée par le protestantisme, il ne nous sera pas difficile de décider si le changement s'est opéré dans un bon ou dans un mauvais sens. Tout ceci explique ma pensée. Les erreurs dominantes de notre temps et de notre pays s'infiltrent parmi nous et corrompent notre foi, diminuent nos pratiques et nous divisent. Cette erreur dont on ne se méfie pas, cet oubli de notre condition de créature, n'est donc pas sans une grave influence sur les catholiques consciencieux, et c'est sur ce point que je veux attirer votre attention.

Il est hors de doute, parmi les chrétiens, qu'il y a dans la religion des conseils de perfection, et que la vraie manière de servir Dieu consiste à le faire par amour. Tout le monde convient qu'un saint est un homme qui aime Dieu tendrement et avec ardeur, qui entreprend de grandes choses pour son honneur et fait de pénibles sacrifices pour sa gloire. Personne ne donne ce titre à celui qui se borne à ne rien faire de plus que ce qui est d'obligation, et qui, tant qu'il sait éviter le péché mortel, se préoccupe peu des fautes vénielles, prenant ses aises et vivant en liberté, tant qu'il n'arrive pas aux limites de certains préceptes stricts et positifs. L'Église possède toute une littérature uniquement occupée à enseigner ce qu'on appelle les principes de la perfection chrétienne. Beaucoup de ces livres, comme l'Imitation

de Jésus-Christ, ont une telle autorité qu'on ne saurait, sans une téméraire présomption, discuter leur enseignement; d'autres, relatifs aux voies de la haute spiritualité, comme les œuvres de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, ont été solennellement approuvés par l'Église. Les personnes habituées à cette lecture regardent comme presque évidents les axiomes sur lesquels repose leur enseignement; elles savent d'abord que l'autorité de l'Église ne permettrait pas deux opinions sur cette matière; et, indépendamment de cela, leur bon sens ne conçoit pas qu'il puisse y avoir deux opinions. Quand même il serait possible de se tromper sur une question pareille, on ne voit pas comment on le pourrait en fait.

Néanmoins il est de nombreux catholiques qui, chose étrange, envisagent la question sous des points de vue différents : pour eux, l'enseignement des livres spirituels et la doctrine de la perfection n'ont pas assez d'autorité, quoiqu'ils nous soient transmis par les écrivains les mieux approuvés. Ils se figurent qu'à moins d'avoir fait des vœux dans quelque ordre monastique, ils ne doivent tendre à rien de plus qu'à éviter le péché mortel et à donner de l'édification à ceux qui les entourent. Très-honnêtes personnes d'ailleurs : ils vont à la messe, ils aident ou fondent des missions, ils soutiennent le clergé, sont humains à l'égard des pauvres, récitent le rosaire, fréquentent les sacrements; mais si on leur parle d'aimer Dieu par pur amour pour lui, de travailler à s'unir à lui chaque jour davantage, de cultiver l'esprit de prière, de chercher toujours ce qu'ils pourraient faire de plus pour Dieu, de mortifier leur propre volonté dans les choses même permises, de renier l'esprit du monde jusque dans celles de ses manifestations qui sont exemptes de péché, ou de donner une attention plus actuelle à la présence de Dieu, il semble qu'on leur parle une langue inconnue. Ils éprouvent pour ces vérités une défiance, presque un dégoût, qui les empêchera d'essayer d'en faire la règle de leur con-

duite. S'ils sont humbles, elles les effrayent; s'ils ont bonne opinion d'eux-mêmes, ils les combattent, les critiquent ou les méprisent, selon les circonstances. Il en est d'autres pour qui ces idées sont simplement nouvelles, et qui, modestes et défiants d'eux-mêmes, en sont frappés et les admettent dans une certaine mesure. Mais pour tous elles ont quelque chose d'outré et de bizarre, de poétique et de fantastique, de particulier et d'excentrique.

Cela posé, il est évident, même pour un simple écolier en théologie, que de tels gens sont complétement en désaccord avec une partie considérable et importante du système catholique, qu'ils ne pensent pas comme les saints et les chrétiens fervents, et qu'une grande partie de ce que l'Église approuve est pour eux nouveau, effrayant, peut-être déplaisant. Nous l'établissons avec force, il est vrai, mais nous ne croyons pas aller au delà de la vérité; ils ne voient pas les choses sous ce jour, mais nous avons dit ce qui arrive en effet.

En parlant des incrédules, nous avons montré que le caractère formé par les doctrines, les dévotions et les pratiques particulières à l'Église catholique était loin d'être quelque chose de monstrueux, d'étrange, de contraire à la nature, comme ils aiment trop souvent à se l'imaginer. Nous avons soutenu qu'il reposait sur cette idée, incontestable pour le sens commun, que nous sommes des créatures, les créatures d'un Créateur tout-puissant, et qu'un homme qui agirait logiquement comme créature (si une nature sans assistance le pouvait faire) n'aurait rien qui le distinguât d'un saint catholique; — toujours sauf les pratiques de la mortification volontaire et toutes les transformations de l'amour des souffrances; car ces idées sont du domaine de l'incarnation, ou de ces fausses religions qui ont conservé, sous des formes corrompues, une grande partie des traditions primitives, où était annoncée l'expiation du péché par les souffrances d'un rédempteur substitué aux coupables. — A présent que nous parlons des fidèles, nous

voudrions appeler leur attention sur un fait analogue. C'est que les doctrines de perfection chrétienne et les enseignements des livres spirituels approuvés ne reposent ni sur les idées particulières à une école de théologie, ni sur l'esprit spécial d'un ordre religieux, ni sur la personnalité de tel ou tel saint, ni sur les voies d'une vocation extraordinaire et miraculeuse, mais simplement sur le fait que nous sommes des créatures. Les pratiques mêmes de la pénitence volontaire et de la contemplation acquise, quoiqu'elles ne soient pas d'obligation, sortent néanmoins des rapports qui unissent chacun de nous à Dieu considéré comme notre créateur; il n'est rien, dans toute la carrière de l'ascétisme, qui n'en soit, en dernière analyse, un résultat naturel et logique, et par conséquent il n'y a, dans ces pratiques, rien de capricieux, d'excentrique ou d'intrinsèquement indiscret, quoique l'indiscrétion puisse se rencontrer dans des cas particuliers selon les temps, les lieux et le manque de mesure.

De ce fait nous tirons deux conséquences. D'abord, les excellentes personnes dont nous venons de parler ne sont si étrangères aux doctrines de la vie spirituelle que parce que, sans le savoir, elles ont participé à l'oubli général de notre condition de créatures; ce mal, qui, de nos jours, donne son caractère à l'incrédulité et à l'esprit du monde, a étendu son influence sur elles. Elles n'ont pas une idée nette des rapports que leur condition de créatures établit entre elles et le Créateur, ni des conséquences qui en découlent pour la vie pratique. Peut-être n'ont-elles jamais pensé que ce fût là un sujet digne de leur étude. Aussi, exposées sans antidote au poison qu'il leur faut respirer tous les jours, elles ont éprouvé un changement que rien ne signalait à leur attention, et, sans s'en apercevoir, ont mêlé l'erreur à la vérité; ou, si ce sont de nouveaux convertis, le progrès de leur conversion a été arrêté et n'a pu atteindre son légitime développement; car la plupart entrent dans l'Église à moitié convertis, et beaucoup en restent là. Ils en sont

ensuite venus à s'élever, comme par instinct, contre tout droit qu'on leur indique comme appartenant à Dieu; puis ils ont discuté ce droit dans un esprit tout commercial, mais en faisant pencher la balance de leur côté; alors ils ont tracé les limites de leurs devoirs, fait un compromis avec Dieu. Il n'a plus été le Créateur, mais un être qui reçoit sa taxe et sa dîme et rien de plus; ils ont fait de lui un monarque constitutionnel, et ont considéré les conseils de perfection évangélique avec défaveur et comme un empiétement illégal de la part de Dieu ou de son pouvoir exécutif. Chacune de ces démarches ne crie-t-elle pas hautement : « Je ne suis pas une créature! Il y a entre Dieu et moi une sorte d'égalité qui m'autorise à traiter avec lui. » Ajouterons-nous que l'esprit dans lequel tout cela est fait est incompatible avec la modeste position d'une créature? Ils se posent en juges, comme s'ils avaient de leur propre fond quelque droit inaliénable et imprescriptible. Nulle défiance d'eux-mêmes : ils voient nettement ce qu'ils ont à faire, et affirment leur prétendue liberté avec une assurance qu'ils n'oseraient apporter aux affaires de leurs concitoyens. Un grand changement se ferait en eux, s'ils comprenaient les rapports dans lesquels leur condition de créature les établit avec le Créateur.

Ma seconde conséquence est que, les doctrines et les pratiques de la vie spirituelle reposant principalement sur notre condition de créature, et en définitive sur notre condition de créatures rachetées, on ne peut admettre le préjugé qui les renvoie dans les cloîtres et les restreint aux moines et aux religieuses. Un moine n'est pas plus créature qu'un soldat ou un marin, plus qu'un garçon de billard ou un jockey, et ses rapports avec le Créateur n'exigent pas plus que les leurs. Il est vrai qu'il peut y avoir différents degrés dans les devoirs des hommes envers Dieu, mais il ne peut y en avoir dans les principes, ni dans l'esprit avec lequel on le doit servir. Les religieux ont renoncé à leur liberté par l'acte héroïque de leurs vœux; ils sont obligés à la pratique de la

perfection, ou du moins ils doivent s'efforcer d'y parvenir; ils vivent dans une glorieuse captivité dont une charité surnaturelle a formé les chaînes, et qui les jette pieds et mains liés entre les bras de leur Créateur; ils ont fait le plus noble usage de la liberté qu'il leur avait donnée en la lui consacrant volontairement. Mais tout ce qui distingue le chrétien dans sa famille d'avec le moine dans son couvent, c'est cette liberté; si le premier doit servir Dieu, c'est par les mêmes principes que le second. Il n'y a pas deux sortes de vie spirituelle : une pour le cloître et une pour le monde. Dieu est un, le caractère de Dieu est un, notre rapport nécessaire avec lui est un. Il y a dans la vie spirituelle différentes choses auxquelles un homme du monde n'est pas obligé; d'autres qui ne peuvent qu'avec difficulté être pratiquées dans le monde; d'autres encore que bien des personnes ne pourraient sans imprudence aborder dans le monde, ou qui leur seraient tout à fait impossibles. Mais, quelque différence qu'il y ait dans le total de ce qu'on fait pour Dieu ou dans la manière dont on le fait, ou dans les obligations qui nous le font faire, il ne peut y en avoir dans les principes d'après lesquels nous le faisons. Dieu doit être servi par amour; c'est là le premier et le grand commandement. Personne n'est condamné que pour le péché mortel; mais celui qui professe s'en tenir à la fuite du péché mortel, et ne vouloir rien faire de plus pour Dieu, n'y réussira point et tombera inévitablement dans le péché qu'il se flattait d'éviter. Quoiqu'il ne soit strictement obligé qu'à cela pour assurer son salut, cependant, comme il agit d'après un faux principe et non d'après une simple erreur ou une négligence, le principe le conduira plus loin qu'il ne pensait et l'entraînera finalement à sa perte. Il manquera son but, parce qu'il en a fait son but exclusif. L'amour, quelque faible qu'il puisse être, est le seul principe d'après lequel la créature doit servir son Créateur. Or, s'il est vrai que les doctrines et les pratiques de la perfection chrétienne soient uniquement basées sur l'amour de Dieu

pour nous et sur notre amour pour Dieu, il faut conclure ou que les moines sont créatures de Dieu à un titre plus élevé que nous, ou que les principes de la perfection nous conviennent dans une juste mesure toutefois et selon notre condition, tout autant qu'à eux.

Nous n'allons pas écrire un livre sur la perfection; loin de là; mais nous croyons que l'esprit dominant de notre temps consiste moins à oublier le Créateur qu'à oublier que nous sommes créatures; que beaucoup sont atteints de ce mal sans s'en douter; qu'il est au fond de toutes les objections contre les doctrines de la vie spirituelle, et surtout qu'on verrait un bien plus grand nombre de chrétiens s'adonner au service de Dieu, fréquenter les sacrements, éviter le péché et vivre en bons catholiques, s'ils avaient une idée nette des rapports que leur condition de créatures établit entre eux et le Créateur. Cette persuasion nous fait entreprendre ce travail qui pourra sembler puéril ou tout au moins inutile; nous voulons expliquer ou plutôt exposer les premiers éléments de toute religion pratique, l'A B C de la dévotion, écrire un catéchisme de piété, et dans le style le plus simple, le plus facile, le moins orné. Ce que nous allons publier, chacun croit déjà le savoir, chacun dira qu'il le savait avant de nous lire, et néanmoins l'expérience nous conduit à penser que cette publication peut être utile aux âmes; car ces vérités communes ne sont pas aussi bien connues qu'elles devraient l'être; précisément parce qu'elles sont communes, on est porté à les dédaigner, et nous avons confiance que plus d'un lecteur, s'il veut nous suivre avec patience, trouvera que son cœur et son esprit auront gagné beaucoup à cette étude.

Tous nos devoirs envers Dieu, aussi bien qu'envers nous-mêmes, sont fondés sur ce fait que nous sommes des créatures [1]. Toute religion est basée sur le sentiment

[1] Depuis que notre première édition a paru, nous avons lu dans la Chronique contemporaine de la *Civittà Catholica* (nº CLXXXII) la note

de notre condition de créatures. Nos obligations ne signifient pas autre chose. La simplicité de cette vérité déconcerte l'orgueilleuse sagesse du monde, et elle servira, comme le caillou poli du ruisseau, contre la force et les bravades du géant de l'incrédulité moderne. Nous parlons pour les fidèles dont le cœur est simple; nous ne leur proposons pas de grandes choses; nous ne procédons pas par conclusions ni par définitions du devoir : ce sont ici les leçons qu'on fait au village. Nous prions seulement nos chers lecteurs de réunir avec nous quelques faits bien clairs relatifs à notre Père céleste, et nous abandonnerons à la grâce et à nos propres cœurs les fruits qui en pourront résulter. Nous allons donc nous poser des questions telles que les suivantes : — Qu'est-ce que, comme disent les enfants, qu'est-ce que être une créature? — Qu'est-ce que avoir un créateur? — Pourquoi Dieu veut-il que nous l'aimions? — Pourquoi nous aime-t-il? — Comment pouvons-nous l'aimer? — Comment pouvons-nous reconnaître son amour pour nous? — Comment récompense-t-il notre amour pour lui? — Est-il aisé d'être sauvé ? — Quel est le sort de la grande multitude des croyants?

Que dirons-nous si nos réponses mises ensemble produisent quelque chose de nouveau et de frappant? si nos cœurs s'échauffent et si nos yeux se mouillent? Aussi bien est-il doux de parler de Dieu : il n'est pas de fête

suivante : « Mgr Pietro de Sylvestri (actuellement cardinal) a soutenu, devant l'Académie de la Religion catholique, une thèse savante sur le dogme de la création. Après avoir remarqué qu'au début du christianisme, le Symbole des Apôtres avait commencé par proclamer ce dogme, il a montré que les nombreuses erreurs qui s'élevèrent à l'encontre de la révélation se trouvaient, par le fait, toutes réunies dans le gnosticisme, cet enfant de l'orgueil, qui, de nos jours, a revêtu la forme du panthéisme; d'où il a conclu que, comme des erreurs sur la création furent la source du gnosticisme, de même, la manière dont les écrivains catholiques devaient combattre les rationalistes-panthéistes de nos temps, était de fortifier ce dogme capital au lieu de se perdre dans des questions secondaires. » Naturellement, j'ai été heureux de voir les idées de ce chapitre soutenues par une si haute autorité.

dans le monde qui égale un pareil bonheur. Ainsi, chers lecteurs, considérez ce fatigant et ennuyeux chapitre comme une préface à quelque chose de meilleur, de plus facile, de plus simple, de plus tendre, de plus affectueux, et commençons, comme les petits enfants, par le commencement.

CHAPITRE II.

CE QUE C'EST QU'ÊTRE UNE CRÉATURE.

Quand un homme servirait Dieu pendant mille ans avec la glus grande ferveur, il ne mériterait pas *de condigno* de demeurer une demi-journée dans le royaume des cieux.

S. ANSELME.

Asseyons-nous au sommet de cette belle colline : le soleil brillant et l'air pur nous versent des flots de vie et de joie, tandis que nos pensées sont élevées vers Dieu et que nos cœurs s'ouvrent en paix à l'amour. Devant nous, se déroule cette belle plaine avec ses masses de sombres feuillages qui, durant plusieurs milles, s'étendent sous les rayons du soleil, tournant du vert au bleu, selon la distance et les ombres des nuages. D'autre part, à nos pieds, est la gigantesque cité, ressortant comme une découpure d'ivoire sous le rideau entr'ouvert de ses fumées perpétuelles. Les collines parsemées de villas qui la dominent, ses clochers presque innombrables, son immense palais et ses flèches multipliées, sa majestueuse coupole, sa vieille tour chenue, ses bassins couverts de navires, tout se détache au-dessous de nous dans cette lumière qui n'appartient qu'aux magnificences de son atmosphère nuageuse. Là, dans une infinie variété de joies et de misères, de grandeurs et d'abaissements, trois millions d'âmes accomplissent leurs destins divers. Tout près de nous l'air est rempli des chants joyeux des oiseaux ou du délicieux bourdonnement des insectes qui boivent les

rayons du soleil et entrelacent les mille méandres de leur danse capricieuse, en faisant résonner leurs petites trompettes. Les fleurs exhalent leurs douces senteurs, et les feuilles des arbrisseaux sont tachetées de brillantes petites créatures, revêtues de couleurs éclatantes ou d'armures dorées, tandis que la sphère d'azur s'étend sur nos têtes plus profonde et plus bleue que de coutume, et retentit des accents vifs et joyeux d'alouettes invisibles, comme les clochers de la ville retentissent pour annoncer les victoires de la nation. De bien loin le cours du fleuve nous apporte le retentissement du canon, et là, tout près, dans le bassin, une flotte de jeunes perches nagent au soleil, lentement, sans se troubler, comme si elles jouissaient avec gravité de leurs petites existences. Quelle scène pleine à la fois de Dieu et de l'homme! Que d'éclat, que de beauté, que de variété, que de calme, quelles riches sources de réflexions profondes et de naïve reconnaissance envers notre Père céleste!

Quelle pensée nous occupe surtout? C'est que nous vivons et que notre vie est toute allégresse. Notre nature physique se développe aux rayons du soleil, tandis que notre esprit et notre cœur se dilatent sous l'influence de la pensée de Dieu. Êtres animés et inanimés, raisonnables ou privés de raison, organiques ou inorganiques, spirituels ou matériels, ce ne sont là que les noms et les degrés d'autant de mystères, d'autant de sciences qui sont représentés dans cette scène. Comme les insectes et les perches, comme les alouettes et les nuages, comme les feuilles et les fleurs, comme la fumée du canon et le son des cloches, nous sommes les créatures d'un seul vrai Dieu; nous formons les lumières et les ombres de ce tableau de la création, unis par les liens d'une parenté plus ou moins étroite à tout ce qui nous entoure. Comment avons-nous commencé à vivre? Pourquoi vivons-nous? Comment vivons-nous? Qu'est-ce que notre vie? D'où vient-elle? Où va-t-elle? Quel est son sens? Tout ce que le soleil éclaire est réel, et nous sommes aussi une réalité. Serions-nous destinés à embellir un moment, à orner une

partie de la terre, à nous réchauffer au soleil pour un instant, à augmenter la somme de la vie sur notre planète, pour disparaître et n'aller nulle part? La beauté du jour nous rend heureux d'un bonheur d'enfant, et ramène nos pensées aux premiers principes, à notre alphabet, au commencement des choses.

Mais, avant d'aborder les simples vérités du catéchisme, il nous faut faire un peu de théologie. Quelque unie que soit notre route, le sol n'est pas ferme sous nos pas. Baïus, Jansénius et Quesnel ont trouvé le moyen de si bien obscurcir, confondre et brouiller l'ordre de la nature et celui de la grâce, que nous ne pouvons traiter avec quelque étendue le sujet de la création, sans faire d'abord une sorte de profession de foi. Les théologiens, pour éclaircir la matière, considèrent la nature humaine dans cinq états actuels ou possibles. Le premier est l'état de pure nature. C'est celui où l'homme aurait été créé sans péché, nécessairement, mais aussi dépourvu de la grâce sanctifiante, sans vertus infuses et sans les secours d'un ordre surnaturel; aucun de ces dons n'aurait été dû à sa nature considérée en elle-même. Il aurait été sujet à la faim, à la soif, à la fatigue, aux maladies, parce que sa nature matérielle et composée renferme les éléments de tous ces maux. Il aurait été sujet aussi à l'ignorance et à la concupiscence, et son bonheur eût consisté dans la connaissance et l'amour de Dieu comme auteur de la nature; il eût observé ses commandements au moyen de ce qu'on appelle la grâce naturelle. Un mot d'explication sur cette dernière expression. Ce qui est dû à la nature ne s'appelle pas grâce; dans un certain sens, Dieu est obligé à nous le donner. Mais il ne l'est pas à combiner les causes secondes, de telle sorte que les bonnes pensées et les motifs qui nous sont nécessaires pour nous conduire et régler nos passions se présentent à nos esprits au moment opportun; ou bien encore, si cette assistance était due à la nature en général, elle ne le lui serait peut-être pas dans l'individu. Nous la supposons néanmoins due à l'état de pure nature; et comme elle est au-dessus de tout ce que

la nature pourrait réclamer comme son droit, nous l'appelons grâce, mais grâce de l'ordre naturel, non de l'ordre surnaturel. Au temps de saint Thomas, quelques théologiens soutinrent qu'Adam fut créé dans cet état, qu'il y persévéra pendant quelque temps, et qu'il fut ensuite revêtu de la grâce sanctifiante et élevé à une fin surnaturelle. C'est une doctrine universellement rejetée à présent. L'homme, comme les anges, a été créé en état de grâce. L'ordre de la nature et celui de la grâce, quoique parfaitement distincts et qu'on ne doive jamais les confondre, commencèrent ensemble dans l'acte unique de la création, sans qu'un intervalle de temps les ait un instant séparés. Ce premier état donc est possible, et non actuel.

Le second est l'état d'intégrité. Le baïanisme et le jansénisme le regardent comme identique à l'état de pure nature; mais la théologie catholique le considère comme doué d'une certaine perfection, autre et plus élevée que les perfections dues à ce qu'il est en lui-même, et la vingt-sixième proposition de Baïus est condamnée parce qu'elle affirme que cette intégrité était due à la nature et à sa condition naturelle. Cet état consiste dans une parfaite soumission du corps à l'âme et des appétits sensitifs à la raison, et préserve ainsi complétement l'homme de l'ignorance, de la concupiscence et de la mort. Il communique à notre nature une vigueur spéciale, en vertu de laquelle ce glorieux empire de l'âme est complété et soutenu, en même temps que l'arbre de vie, selon l'hypothèse du système, aurait tenu la partie matérielle de notre nature à l'abri des effets destructeurs des années [1]. Nous pouvons dire encore de cet état qu'il était possible et n'a jamais été actuel; car bien qu'il ait été, dans toute son extension, celui d'Adam, cependant notre premier père n'a jamais été laissé en possession de son intégrité sans l'addition surnaturelle de la grâce sanctifiante.

[1] Les théologiens ne sont pas d'accord sur ce point : les uns regardent l'exemption de la maladie et de la mort comme faisant partie de l'état d'intégrité; d'autres la rapportent à l'état d'innocence. Cette différence n'a aucune portée par rapport à notre sujet.

La troisième condition de la nature humaine est l'état d'innocence en vertu duquel Adam, dès le premier instant de sa création, ou, comme le veulent quelques-uns, immédiatement après, posséda par infusion toutes les vertus théologiques et morales, ainsi que les dons du Saint-Esprit, puisqu'il avait été créé en état de grâce, et élevé à la fin surnaturelle, qui consiste à participer à la béatitude de Dieu par la vision béatifique. Il était, en outre, doué d'une science parfaite des choses naturelles et surnaturelles, qui le rendait apte à instruire et guider le genre humain, dont il était le chef; et cette science eût été aisément acquise par ses descendants dans l'état d'innocence, bien que, n'étant pas les chefs de la race, ils ne l'eussent probablement pas reçue infuse dès leur origine. Cette innocence était ce que nous appelons justice originelle, pour exprimer par un seul mot l'ensemble de dons et d'habitudes dont elle se compose. Ce qui constituait l'homme dans cet état était la simple vertu de la grâce sanctifiante, par laquelle l'âme était parfaitement unie à Dieu comme à son auteur naturel et surnaturel. Tel est l'enseignement de l'Église, tandis que, selon les hérésies de Baïus et de Jansénius, la grâce, en Adam, produisait seulement des mérites humains, et n'était qu'une conséquence légitime de la création due à la nature en vertu de ses droits propres [1]. Cet état d'innocence ou de justice originelle est, en fait, celui dans lequel Adam fut créé.

La quatrième condition de l'homme est l'état de nature tombée, et la cinquième celui de nature rachetée; nous pouvons mentionner encore ceux de nature glorifiée et de nature perdue, auxquels les autres viennent définitivement aboutir, mais dont nous n'avons pas à nous occuper ici. Nous nous arrêterons seulement à signaler une belle et touchante analogie. De même que les deux états différents de la nature et de la grâce furent produits par un même acte de l'ineffable amour de Dieu, ainsi la promesse du Sauveur et l'opération actuelle de la grâce de

[1] XXIe et XIVe propositions de Baïus.

salut suivirent immédiatement la chute, et la nature tombée fut de suite mise sur la voie de la réparation et de la rédemption. Telle est toujours l'action de l'amour de Dieu : il semble entraîné par une touchante impatience à nous sauver; il est ardent à nous prévenir, prompt à nous aider, généreux jusqu'à la profusion dans les moyens de salut, toujours porté à se surpasser lui-même, et, s'épanchant ainsi sur toute la création, il l'enrichit des splendeurs éternelles, de sa gloire et de sa beauté.

Rappelons-nous donc toujours que l'ordre de la nature et celui de la grâce sont réellement distincts, que Dieu est l'auteur de tous deux, et que nous devons avoir cette distinction présente à l'esprit, si nous voulons éviter les erreurs contenues dans les propositions condamnées. Nous parlerons aussi de la création comme représentant ces deux ordres, parce qu'il est de fait que tous deux furent produits dans la création soit des anges, soit des hommes[1]. Nos idées sur Dieu procèdent directement de ce fait qu'il n'a créé ni les anges ni les hommes dans l'état de pure nature; c'est un fait qui nous révèle sur Dieu un monde de vérités : il imprime à la création un caractère particulier, et fait naître des obligations dont l'influence est énorme sur les rapports de la créature au Créateur. La création elle-même fut un don gratuit; mais, étant posée la création, rien n'était dû à la nature soit des anges, soit des hommes, que ce qu'elle pouvait revendiquer en vertu de son être intrinsèque. On aurait pu s'attendre *a priori* que Dieu les eût créés dans l'état de nature parfaite; on s'étonne qu'il n'en soit pas ainsi. Dès le seuil de la théologie, nous sommes arrêtés par ce fait mystérieux que les

[1] XXXIVe et XXXVe propositions de Quesnel, Ire et XXIe de Baïus. On devra observer que nous évitons avec soin la controverse au sujet de la condamnation de la XXXIVe proposition de ce dernier, sur le double amour de Dieu comme auteur de la nature et comme auteur de la grâce. Cette controverse ne nous regarde nullement, parce que nous considérons ces deux ordres comme distincts et cependant comme contemporains, partant du même point de départ dans la création, et nous avons soin également de considérer Dieu comme l'auteur de l'un et de l'autre.

créatures raisonnables sont sorties des mains du Créateur dans un état surnaturel, et que l'ordre naturel ne fut jamais seul, mais qu'il s'appuyait, tout parfait qu'il pût être, sur l'ordre surnaturel. Il semblerait que Dieu n'a pas voulu laisser à la nature son libre essor, de peur de perdre cet objet de son tendre amour. Ce fait nous paraît être le *grand fait* de la théologie tout entière, portant la lumière jusque dans ses dernières définitions, et reportant d'ici-bas un merveilleux éclat sur le caractère et la beauté de notre Créateur. C'est un rayon de soleil qui luit dans nos esprits, bien mieux que le soleil matériel ne brille sur tout ce qui nous entoure. Oh! oui, c'est une douce chose, que d'être une créature, et jusqu'à notre néant, tout nous est cher quand nous pensons à Dieu; car c'est une grandeur et non un abaissement d'avoir été faits de rien par un Être tel que lui.

Nous sommes des créatures. Qu'est-ce qu'être une créature? Cherchons une réponse à cette question avant que le soleil ne disparaisse sous l'horizon enflammé de ses feux. Nous jouissons aujourd'hui de l'existence au milieu de cette scène magnifique, entourés d'une foule d'êtres, créatures comme nous. Nous avons vécu sur la terre tant d'années, tant de mois, de semaines, de jours, d'heures. A un certain moment nous avons eu l'usage de la raison, mais nous étions si jeunes, et cela nous est venu si mystérieusement, qu'il est clair que nous ne sommes pour rien dans sa venue; aujourd'hui, non-seulement nous avons la raison, mais nous avons un caractère qui nous est propre, et nous remplissons une destinée marquée dans quelqu'une des positions de la vie. Nous ne savons rien de ce qui s'est fait avant nous, sauf quelques faits extérieurs du passé que l'histoire, la tradition ou les souvenirs de famille nous ont appris. Nous ne doutons pas que le soleil et la lune, les planètes et les étoiles, le bleu firmament et les quatre vents, la vaste mer et la terre féconde n'aient existé avant nous, et même avant qu'il n'y eût des hommes. La science nous découvre sur tout cela de mystérieuses choses, mais chaque nouvelle lu-

mière qu'elle apporte fait ressortir davantage notre réelle ignorance.

Tel est le sort de la créature appelée l'homme. Il se trouve posséder une existence qu'il ne s'est point donnée lui-même; il ne sait presque rien de ce qui s'est passé avant lui, et rien absolument de ce qui doit arriver, sauf ce qu'il a plu à son Créateur de lui révéler d'une manière surnaturelle. Et il arrive ainsi à savoir mieux ce qui lui doit arriver dans le monde à venir, que ce qui fera sa destinée dans celui-ci. Il ne sait rien de son sort futur sur la terre : sera-t-il heureux ou malheureux, grand ou misérable, bien portant ou infirme, il l'ignore; ce sont des choses qu'il ne peut ni toucher, ni voir. Si vous lui demandez la fonction particulière et spéciale qu'il doit remplir dans cette vie, le bien qu'il est appelé à faire parmi ses semblables, quelle est la place et la position précise qu'il doit occuper dans l'ensemble social, il ne peut vous répondre : on ne le lui a pas dit. Il est probable, pour lui comme pour les autres hommes, qu'il mourra avant de l'avoir su. Et pourquoi cela? parce qu'il est une créature.

Sa naissance est un acte redoutable, et il n'y est pour rien. Elle l'a engagé dans une multitude de problèmes difficiles et lui a imposé de graves et innombrables responsabilités. En effet, il se trouve en face d'une inévitable alternative de bonheur éternel ou de misère sans fin; libre d'opter entre les deux, il ne peut choisir de rentrer dans le néant. Qu'il pénètre, autant que l'imagination peut s'étendre, dans cette éternité qui s'avance, il y sera toujours le même homme, par cela seul qu'il est une fois né. Les conséquences de sa naissance ne sont pas seulement d'une inexprimable étendue, elles sont éternelles. Cependant il n'a pas été consulté pour naître, le choix ne lui a pas été donné entre l'être et le non-être, la miséricorde ne le permettait pas et la justice ne l'exigeait point. Notre sujet ne nous conduit pas à justifier, sur ce point, la divine Providence; nous établissons des faits, et nous les prenons tels que nous les

trouvons. C'est un fait que l'homme n'a pas été consulté sur sa propre naissance, et c'est une vérité plus certaine et plus élevée que tous les faits, que Dieu ne peut rien faire qui ne soit d'une justice adorable. Une créature n'a pas le droit d'être consultée sur sa création, et cela par cette raison toute simple.,. qu'elle est une créature.

Il ne sait pas pourquoi c'est son âme, plutôt que toute autre, qui a été tirée du néant et mise à sa place. Non-seulement il peut concevoir une âme beaucoup plus noble et plus pieuse que la sienne, mais la réflexion lui fait découvrir en lui-même des misères qui le rendent, en quelque manière, indigne de la position où Dieu l'a placée; et comment peut-il l'expliquer? Cependant Dieu ne peut être que juste. Il sait aussi que sa liberté doit être étendue, forte, responsable; il est clair qu'il a une œuvre à accomplir dans le monde, et qu'il n'y est venu que pour l'accomplir, et il est tout aussi clair que si Dieu n'opère rien en lui contre sa volonté, il ne peut, de son côté, rien faire sans Dieu. Chaque pas que fait une créature, une fois qu'elle a reçu l'être, la met davantage dans la dépendance du Créateur. Elle appartient entièrement à Dieu par la création; elle lui appartient encore plus entièrement, si on pouvait le dire, par la conservation. En un mot, à chaque instant où sa vie créée lui est continuée, la créature est créature dans un sens plus profond, plus parfait, plus énergique. Sa véritable perfection, en effet, consiste à être toujours davantage dans la main de Dieu qui l'a faite : la créature n'est à sa place que dans la main du Créateur.

Si l'homme n'a pas été consulté sur sa venue dans ce monde, il ne l'est pas non plus pour en sortir. Il ne croit pas qu'il doive rester toujours sur la terre; il sait parfaitement le contraire; il sait que, sans cesser d'exister, il verra finir la vie présente, et que cette fin viendra avec une peine plus ou moins grande, mais toujours unique dans son genre et vraisemblablement terrible ; car, bien que le moment de la mort en lui-même soit probablement

sans douleur, on n'y arrive en général qu'à travers la souffrance. La mort lui ouvrira les portes d'un autre monde, et commencera pour lui des actes beaucoup plus graves et plus redoutables que ceux qu'il a dû accomplir sur la terre; tout dépendra pour lui de mourir au moment et de la manière convenable, et il ne sera pas cependant consulté pour cela. Il n'a pas droit à être averti; il ne peut choisir ni le temps ni le mode de sa mort. Il peut, il est vrai, s'ôter la vie, et certes sa liberté est grande, puisqu'elle va jusque-là; mais le suicide, loin de l'arracher aux difficultés qui le pressent, le jette, au contraire, avec une effroyable certitude, dans un état pire que tout ce qu'il pouvait redouter. En quittant volontairement la vie, il s'ôte toutes les chances favorables, et se précipite comme un furieux dans la voie la plus fatale. Venir quand il est appelé, partir quand on le renvoie, ne connaître les motifs ou de l'un ou de l'autre qu'autant qu'il peut les présumer d'après le caractère de son maître, — tel est le sort de l'homme sur la terre; et cela, parce qu'il est une créature.

Si toutes ces réflexions semblent puériles, nous craignons bien que ce que nous allons ajouter le paraisse davantage encore; car nous ferons remarquer que cette créature, l'homme, n'a pas fait le monde au milieu duquel il se trouve; il ne possède ni la sagesse, ni la puissance nécessaire; mais n'appuyons pas sur cette considération. C'est un fait que le monde n'est pas son ouvrage : donc le monde ne lui appartient pas, il appartient à quelque autre. Il n'a donc sur lui d'autres droits que ceux que le propriétaire lui a volontairement et gratuitement conférés; s'il y règne, c'est que, par une grâce royale, le véritable souverain lui a délégué ses pouvoirs : par lui-même il n'exerce aucun domaine, parce qu'il est une créature, et que les idées de domaine et de créature appartiennent à des ordres différents.

Avançons. Que ce soit par la foi ou la raison, ou par l'une et l'autre, chacune dans sa mesure, ce que nous ne voulons pas discuter ici, cette créature croit irrésistible-

ment qu'il existe un monde invisible de très-grande importance pour elle; c'est pour elle une conviction inébranlable que les personnes et les choses qui l'entourent, sans êtres vues, sont d'une bien autre importance que ce qui se laisse apercevoir; elle croit à des êtres dont la présence lui est plus intime que celle des choses extérieures; je vais plus loin : il est une présence auguste qui lui est plus intime que le sentiment même de sa personnalité : mourir, c'est quitter la terre, et non rester enfoui à quelques pieds sous le sol; c'est naître avec vigueur à une nouvelle vie, et non se reposer sur un lit d'argile des fatigues de celle-ci. Tout ce qui est dans l'homme, tout ce qui l'entoure, n'est que l'ébauche, que le voile du monde invisible; c'est comme une gaze légère qui, portée capricieusement par le vent et voltigeant devant sa face, s'y viendrait appliquer de temps en temps, et au travers de laquelle il verrait ou croirait voir. C'est la dernière remarque que nous avons à faire sur cet homme, tandis qu'il est assis sur le sommet de la colline, à la lumière du soleil, partie lui-même de la création qui l'entoure.

Il se trouve en possession de l'existence par l'acte d'un autre; il ne sait rien de ce qui s'est passé avant lui, rien de ce qui lui doit arriver à lui-même, presque rien de l'avenir, et encore ce peu ne le sait-il que par révélation. Il n'a pas été consulté pour naître, il ne le sera pas pour mourir; il doit mourir, mais il ne peut rien ni sur le moment, ni sur le mode de sa mort. Il n'a pas fait le monde qui l'entoure, et par conséquent il n'en est pas le maître; il le considère, par une conviction à laquelle il ne peut résister, comme le portique d'un autre et plus magnifique temple de la majesté du Créateur, où il doit entrer pour se trouver plus intimement au pouvoir de celui qui l'a fait, et apprendre que c'est dans cette absolue dépendance que consiste le bonheur de la créature.

Nous n'avons pas maintenant à expliquer ou à commenter tout cela; nous nous bornons à constater les faits. Telle est la situation dans laquelle chacun de nous, comme homme et créature, se trouve dès qu'il veut rentrer en

soi-même et considérer ce qu'il est ; et le seul fait de cette situation nous aide parfaitement à répondre à la question que nous nous sommes posée : qu'est-ce qu'être une créature? Mais faisons encore un pas; de la *situation* de cette créature passons à ce que nous savons être son *histoire réelle*. Considérons-là sur le sommet de la colline, non-seulement dans la lumière de la nature, mais dans celle de l'Évangile de Jésus-Christ ; nous la comprendrons mieux; nous découvrirons son but et sa destinée ; et nous en pourrons conclure sa condition, ses devoirs et sa responsabilité.

L'homme peut occuper dans le monde une position tout à fait privée; il peut n'être pas connu en dehors du sanctuaire de sa famille ou d'un petit cercle de connaissances. Les grandes choses de ce monde ne le regardent pas, il n'est point consulté par les hommes publics ; il a son petit monde d'espérances et de craintes, de joies et de tristesses que les étrangers ne partagent pas avec lui. Sa lumière et ses ténèbres sont pour lui seul. Son importance est nulle : la terre, la nation, sa province, son village marchent sans qu'il s'en mêle. C'est un homme comme la foule des hommes, sans que rien le distingue des autres. Cependant le commencement de son histoire remonte bien haut! car, dans l'éternelle pensée de Dieu, aussi avant que nous puissions pénétrer, il est présent. De toute éternité, il y a sa place, et, avant que le monde fût créé, il y était, environné des splendeurs de la bonté de Dieu, et de la lumière de ses desseins sur lui ; il était l'objet d'un amour spécial, souverain, incommensurable. Dans l'amour que Dieu portait à cet homme si obscur, il y avait plus de puissance, de sagesse et de bonté que n'en peut concevoir notre imagination dans ses efforts les plus hardis. Oserons-nous le dire? Il était une partie de la gloire et du bonheur de Dieu pendant les siècles sans mesure de l'éternité qui nous a précédés. La multitude de ces mondes éclatants suspendus dans le ciel, la composition, l'ornement, l'équilibre de leurs pesantes masses, toutes les merveilles de la création matérielle et inanimée, toute cette

inexplicable chimie qui est la vie du monde, ne sont rien en comparaison de l'intensité du céleste amour et des miséricordieuses prévoyances de la prédestination qui s'épanchaient sur cette seule âme. Pensez à cela en le voyant assis parmi les arbres et les buissons, au milieu des insectes et des petits oiseaux! Aussi longtemps qu'il y a eu un Dieu, cette âme a été l'objet de sa connaissance et de son amour, et depuis que l'abîme increé du tout-puissant amour a fait jaillir ses sources au dehors, cette âme resplendit baignée de ses eaux divines. Oh! ne vous étonnez pas si Dieu est si patient avec les pécheurs, ne vous étonnez pas si Jésus est mort pour les âmes!

Mais ce n'est pas là toute son histoire réelle; il y a plus encore. Nous ne pouvons pénétrer les secrets de sa conscience, ni savoir s'il est en état de grâce, ni connaître ce que serait le jugement de Dieu s'il le faisait en ce moment comparaître devant lui.

Mais, quoi qu'il en soit de ces questions, c'est un fait que cet homme était pour sa part dans le motif de l'incarnation de la seconde personne de la très-sainte Trinité. Il appartient à Jésus, et a été créé pour Jésus; il est à son Sauveur; il est destiné à orner son royaume. Son corps et son âme sont modelés, dans la mesure qui leur est propre, sur le corps et l'âme du Verbe fait chair. Sa prédestination dérive de celle de Jésus, dans laquelle elle est comprise. Il est le frère de son Dieu, et possède un droit divin d'appeler sa mère Celle qui appelle le Créateur son Fils. Il était prévu dans le décret de l'incarnation. La gloire de son âme et les joies de son cœur humain furent comptées dans l'immense somme d'attraits qui amenèrent le Verbe éternel à choisir le lieu de ses délices parmi les enfants des hommes, en unissant leur nature créée à sa Personne increée. Ses péchés ont en partie causé l'effusion du précieux sang; et Jésus a souffert, est mort, est ressuscité, est monté aux cieux pour lui, aussi complétement que s'il fût le seul de sa race qui eût péché. Il faut qu'il y ait en lui quelque bien puissant attrait pour que Notre-Seigneur l'ait aimé avec

tant de force et d'ardeur. Vous voyez que Jésus a compté depuis longtemps les péchés de cette créature; il les a vus, comme notre œil aveuglé ne peut pas les voir, un à un, séparément, dans toute leur laideur et leur surabondante malice; il les a vus dans leur ensemble, par milliers peut-être, et aggravés par toutes les circonstances que peuvent revêtir les actes humains. Et néanmoins il y avait dans cet homme quelque chose qui agissait sur l'amour de Dieu saint au delà de toute expression, au point de le déterminer à mourir pour lui, à satisfaire surabondamment pour ses péchés, à lui mériter un océan de grâces ineffables, à le faire jouir enfin, par le sacrifice le plus généreux, du bonheur de ses divins embrassements, et tout cela, parce que cet homme était sa créature. Vous voyez quelle histoire est la sienne; quelle place il tient dans la marche du monde, par son rapport avec l'incarnation; vous voyez comment il se trouve mêlé aux plans éternels, comment il a contribué à produire une apparence de changement en Dieu éternellement béni et immuable. Hélas! s'il nous est si difficile de découvrir l'excellence chez les autres, combien plus l'est-il à Dieu de la voir en nous! et cependant il nous aime tous.

Mais revenons à notre homme, quel qu'il puisse être. C'est une évidente vérité que Dieu a eu un dessein général dans l'ensemble de la création ou, pour parler plus exactement, qu'il a eu plusieurs desseins généraux. Mais il n'est pas moins vrai qu'il a eu un dessein spécial dans cet homme que nous prenons pour objet de notre étude. Tout homme est venu dans le monde pour faire quelque chose de particulier pour Dieu, pour exécuter quelque plan bien arrêté, pour atteindre quelque fin bien marquée, qui est tellement la sienne qu'elle n'est pas celle des autres hommes. Il est tel service particulier, telle gloire distincte que Dieu veut recevoir de lui, différents de ceux qu'il attend de tout autre, et le bonheur et la dignité de l'homme consistent à rendre à Dieu précisément ce service et cette gloire, et non d'autres. Comme

il ne s'est pas fait lui-même, ainsi ne peut-il se donner lui-même sa vocation. Il ne sait pas quelle fonction spéciale il doit remplir dans le plan immense de l'œuvre gigantesque de son créateur, mais il n'est pas douteux que cette fonction existe et lui est destinée. La vie, dans son développement, la lui révélera; ses devoirs et sa destinée lui seront successivement apportés par les années, et peut-être de ce côté de la tombe ne verra-t-il jamais distinctement quelle est son œuvre; il se peut même qu'elle consiste en partie dans les épreuves de cette obscurité. Mais combien grand l'homme nous apparaît, quand nous savons que Dieu, après avoir choisi cette âme au moment de sa création de préférence à des millions d'autres possibles et plus nobles, daigne faire dépendre de lui en particulier une gloire et un amour que, s'il les lui refuse, nul autre et le genre humain tout entier, ne pourront lui procurer! Dieu a en jeu un intérêt qui dépend de la volonté de cet homme qui peut l'en frustrer, et combien sont nombreux, hélas! ceux qui le font! Quand nous considérons ce qu'est Dieu en lui-même, et quelle est son infinie béatitude, combien touchant nous apparaît le mystère de la destinée spéciale de chaque homme; comme il unit étroitement le Créateur et la créature! Et où pourrait être la dignité de la créature, sinon dans l'amour du Créateur!

Continuons. Cet homme aurait pu, semblerait-il, naître à une heure quelconque du jour ou de la nuit des cinq mille années et plus qui nous ont précédés; il aurait pu venir avant le Christ ou après, appartenir à une nation, à une race, à une religion quelconques; son âme aurait pu être tirée du néant dans tout autre instant avec autant de facilité qu'elle l'a été en fait au moment que Dieu l'a voulu. Mais il a plu à Dieu de l'en tirer quand il l'a fait, parce que cet instant et non un autre convenait à la fin pour laquelle cet homme devait vivre; sa naissance est arrivée juste à son heure pour ce dessein spécial; avant, c'eût été trop tôt; après, c'eût été trop tard. Il en sera de même de sa mort : l'heure, le lieu, les cir-

constances, en sont déterminés pour lui, mais sans porter la moindre atteinte à sa liberté. Tout est arrangé avec une telle surabondance de miséricorde et de bonté, que non-seulement il mourra au moment voulu pour l'œuvre qu'il est appelé à accomplir et pour la gloire que Dieu doit retirer de lui, mais qu'il mourra très-probablement à l'heure où il sera pour lui plus avantageux et plus sûr de mourir. Le temps, le lieu, les circonstances, les douleurs de la mort, seront ordinairement meilleurs pour cet homme que des temps, des lieux, des circonstances, des douleurs différents. La mort en apparence la plus cruelle est une miséricorde qui nous sauve de quelque chose de pire, un bienfait dont la grandeur répond à la libéralité de Dieu lui-même.

Encore un mot. Pour cet homme spécialement est préparée une éternité qu'il peut gagner par sa libre correspondance aux grâces exubérantes de son Créateur. Il est une gloire qui peut être à lui pour toujours, une splendeur distincte, une beauté caractéristique qui le feront un jour connaître, admirer et aimer, dans la foule innombrable des habitants du ciel. Sa place lui est marquée dans l'inaltérable repos des joies éternelles. Cet homme que vous voyez contempler le paysage étendu sous ses pieds est appelé a un héritage auprès duquel les trésors réunis de tous les rois ne sont que misère et pauvreté. Toutes les merveilles de la création matérielle paraissent non-seulement sans valeur et sans intérêt, mais basses et méprisables, si on les compare à la lumière, à la beauté, à la puissance, à la sagesse qui lui sont personnellement réservées. Et il les gagne, en ce moment même, par les actes d'amour qui ne semblent inspirés à son âme que par la joyeuse lumière d'un soleil brillant. Quelle singulière disproportion entre ces dons magnifiques et l'œuvre obscure et modeste qu'il fait sur la terre! Dieu, les anges, les saints, suivent avec la sollicitude d'une sagesse pleine d'amour tous ses actes, qui pourraient amener la perte de son héritage; pour assurer son éternité, il faut qu'il réponde à la fin spé-

ciale de sa création. Sans doute, en ce moment, il n'a pas une idée claire de ce qu'est son œuvre propre; sans doute encore il a si peu d'importance, au jugement du monde, qu'il n'influera jamais sur la prospérité, les lois ou la police de sa province : sa lumière est probablement trop pâle pour être aperçue, même dans son voisinage. Et pourtant, malgré cela et à cause de cela, il est destiné à briller un jour plus que dix mille soleils dans la paix de son Dieu, dont il aura satisfait le désir et accompli la volonté.

Telle est l'histoire réelle de cet homme, retracée depuis le moment où il a plu à Dieu de créer son âme. Quels sujets d'admiration ne nous offre-t-elle pas? Quelle grandeur dans la dignité de l'homme, quelle profondeur dans ses destinées! Et tous ces dons il les possède, non sans doute par droit en tant que créature, mais au moins parce qu'il est une créature. La création donne la clef de tous les autres mystères. Ne nous étonnons pas si Dieu s'est fait homme, pour vivre avec les hommes, ni s'il est mort pour les sauver; ne nous étonnons pas s'il habite avec eux dans la muette réalité du tabernacle, pour nourrir leur âme, pour les soutenir, et pour raviver sans cesse l'amour de sa créature par sa présence silencieuse; ne nous étonnons pas si les anges s'unissent si étroitement à l'homme, et si la passion dominante des saints est l'amour des âmes. Ce qui nous doit étonner, c'est que Dieu ait créé l'homme, et non que l'ayant créé il l'aime si tendrement : deux merveilles, sans doute, mais dont la première est la plus frappante. La rédemption n'est pas une conséquence nécessaire de la création, mais la création nous inspire une telle admiration, que nous admirons moins cette seconde manifestation de l'amour du Créateur, bien que, sous un autre rapport, une seconde surprise soit plus grande que celle qui l'a précédée, parce qu'elle doit la dépasser. En vérité, la dignité de l'homme, quelque surprenante qu'elle soit, l'est moins que l'amour créateur de Dieu. Comme il tient pour toujours sa créature dans ses mains! Comme toutes

choses, ce qui est clair aussi bien que ce qui reste obscur, ne sont que pour mener à leur fin les décrets d'une miséricorde et d'une bonté inépuisables ! Combien de difficultés et de problèmes ne sont que le champ où se déploie un amour si profond que toute notre sagesse ne peut arriver à le sonder ! Oh ! oui, Dieu est admirablement bon, et nous le sentons dès que nous nous rappelons qu'il nous a créés ! Quel bonheur d'être tout à lui, de lui appartenir, de nous sentir complétement dépendants de lui, de nous reposer sur lui, non-seulement parce qu'il est fort, mais parce que nous sommes faibles, et qu'ainsi toujours et en tout nous avons besoin de lui ! Quelle liberté vaudrait le sentiment de notre soumission à sa souveraineté ! Quelle joie de le savoir si immense que nous ne pouvons sortir de sa présence, si clairvoyant que nous sommes à découvert et sans secret devant lui, et qu'auprès de son éternité nous ne sommes qu'un néant, un néant qui vit parce qu'il l'aime !

Nous n'avons pas achevé le tableau de la créature. Nous avons retracé sa *position*, sa *vie réelle ;* il nous reste à considérer quelle est sa *condition* comme créature. Qu'on nous pardonne quelque répétition ; la nature de notre sujet la rend inévitable, et nous comptons sur l'indulgence du lecteur.

Le premier trait à noter dans la condition de la créature est son manque de puissance. Non-seulement sa santé est sujette à varier, mais, dans son état le plus prospère, sa force est bien petite. La matière brute lui résiste passivement ; il la soulève avec peine et la pénètre difficilement ; même avec le secours des plus ingénieuses machines et le travail d'une multitude de bras, il ne peut qu'effleurer la surface de la terre, sans parvenir à en altérer la physionomie et le dessin général. Le feu et l'eau sont souvent plus forts que lui, sa prospérité est à la merci des saisons. A toutes les heures du jour et de la nuit, la matière le déconcerte et le ruine dans quelque coin de la terre ; ce n'est que par une lutte continuelle, et avec une extrême difficulté, qu'il défend et

maintient sa position. En considérant depuis combien de siècles la race humaine habite le globe, on s'étonne du peu d'empire qu'elle a pris sur les maladies, qu'elle connaît à peine et qu'elle sait encore moins guérir. Dans les arts et les sciences, combien rares sont les faits vraiment certains : nos connaissances sont très-limitées et exposées aux erreurs les plus humiliantes, aux méprises les plus inattendues. Nous sommes dans une ignorance relative de nous-mêmes, de notre principe pensant, des opérations de notre âme immatérielle, des lois de nos diverses facultés ou de l'union de l'esprit avec la matière. La métaphysique, qui devrait venir après la religion dans l'échelle des sciences, est synonyme de confusion et d'obscurité. Des désirs infinis, continuellement réprimés par un sentiment de faiblesse et circonscrits dans les limites d'une étroite prison, voilà ce que sont les plus hautes et les plus ambitieuses pensées de l'homme.

Telle est la condition de l'homme contemplé dans sa dignité solitaire de seigneur de la création. Mais c'est un tableau trop favorable encore ; sa dignité solitaire est une pure chimère, car il est, au contraire, complétement mêlé à la foule des créatures inférieures, et dépend d'elles en mille manières. Laissé à lui-même, il ne tire aucun usage de la terre; il faut qu'elle lui fournisse les minéraux et les gaz que renferme son sein maternel, et qui sont nécessaires à sa vie de chaque jour : sans eux, il périrait bientôt misérablement, cependant toute sa chimie ne suffit pas à les convertir en nourriture. Pour cela il dépend des végétaux : ce sont eux qui font de la terre une nourrice, soit directement, en lui servant eux-mêmes d'aliments, soit indirectement, en entretenant la vie animale. Et cela s'opère par une multitude de procédés cachés, la plupart desquels peut-être, et beaucoup certainement, échappent à la science humaine. Ainsi, il est à la merci du monde végétal. Le gazon qui pousse sur sa tombe, après l'avoir nourri pendant sa vie, tire maintenant de lui sa nourriture.

Il dépend en quelque façon des animaux de l'ordre inférieur. Les uns lui prêtent leur force pour le travail, les autres lui fournissent la matière des vêtements qui le réchauffent, ceux-là le nourrissent de leur chair et de leur lait. Une grande partie du genre humain dépense son temps, son industrie, sa richesse, à soigner des chevaux, des vaches et des chameaux; ils se font leurs serviteurs, leur bâtissent des maisons, pourvoient à leur nourriture, préparent leur couche, les lavent et les gardent comme si c'étaient des enfants de la famille, et s'étudient à procurer leur bien-être. Plus de la moitié peut-être des hommes sur la terre est livrée en ce moment à cette occupation. La famille humaine se dissoudrait, si les animaux domestiques cessaient d'en faire partie. Quant au monde des insectes, nous ne pouvons le contempler sans une sorte de tremblement nerveux. Leur nombre et leur puissance sont si redoutables, si absolument irrésistibles, qu'ils pourraient en une semaine faire disparaître tout être vivant et nous dévorer tous, comme le souffle brûlant de l'ange exterminateur; nous pouvons à peine dire ce qui modère le rapide développement de leurs générations instantanées. Exagérez l'action des oiseaux de proie, des guerres intestines et de l'active hostilité de l'homme, et toutes ces forces semblent insuffisantes à dompter ce peuple des insectes, qui chaque année, tel est leur nombre et leur pouvoir de nuire, menacent de nous chasser de notre planète. C'est Dieu lui-même qui empêche ces légions innombrables et irrésistibles de nous dévorer comme un feu que rien n'arrête.

Que deviendrions-nous sans la mer? La terre et l'air perdraient leur usage et seraient inhabitables. Pas une année ne se passe sans que l'abîme révèle aux investigations de notre science quelque secret imprévu de son utilité et du besoin que nous avons de lui. C'est tout au plus si on commence à savoir combien cet élément monstrueux, qui paraît si déchaîné dans ses fureurs, est, en réalité, d'une bonté et d'une générosité inappréciables envers les hommes. Notre dépendance de l'air n'est

pas moins complète; disons en passant qu'il fait notre sang et nous donne la chaleur vitale, et étudions-le de plus près. Serait-il moins brillant et moins beau, s'il abandonnait un gaz qui n'entre dans sa composition que pour une partie infiniment petite, le gaz acide carbonique, d'où toute la végétation tire sa vie? Ce n'est, disons-nous, qu'une partie tellement minime de l'air, qu'on a peine à constater sa présence; et cependant, s'il était éliminé, si la mer l'absorbait tout entier ou ne le restituait pas après l'avoir absorbé, en peu d'heures les fleurs joncheraient le sol, flétries et décolorées, les puissantes forêts verraient leurs myriades de feuilles se tordre, se retourner, se dessécher et tomber. Il n'y aurait plus un brin de gazon sur la terre, les animaux périraient, et les hommes, rendus furieux par les angoisses intolérables de la faim, s'entre-dévoreraient comme l'ont fait, dans leur délire, les victimes des naufrages. En moins d'une semaine, notre planète continuerait à rouler dans son orbite resplendissant à la lumière du soleil, étalant les teintes minérales de ses plaines tachetées çà et là par les ombres de ses magnifiques nuages, mais elle marcherait dans le hideux silence d'une mort universelle. A quelle précise pondération de forces, à quelle délicate et presque imperceptible action chimique tient le bail de l'homme sur la terre ! Oui, mais derrière ces voiles plus fragiles que la gaze est le bras puissant de l'Éternel, bon et miséricordieux !

Il faudrait un volume pour dire en combien de diverses manières l'homme dépend des créatures inférieures. Toutes les applications de la science ne sont, à les examiner de près, que des modes de cette dépendance. Mais il est un de ses caractères qui ne se rattache pas aux autres créatures, et auquel il est important de nous arrêter. C'est un genre particulier d'imperfection dans tout ce que l'homme fait, qui le rend incapable de rien achever par lui-même et sans être assisté. On dirait que son bras n'est jamais assez long pour saisir son objet, et que Dieu se place entre lui et sa fin pour la lui faire at-

teindre. L'homme tombe toujours, toujours Dieu le relève; la créature est toujours sur le point d'être vaincue, et toujours le Créateur lui apporte un secours opportun. Ainsi, l'homme plante l'arbre et l'arrose, mais il ne peut le faire croître; il prépare le sol et l'engraisse, il sème et il sarcle, mais il ne peut commander aux saisons ou aux insectes, de qui la récolte dépend. Entre ses labeurs et leurs fruits, il faut l'intervention de Dieu. En combinant ses plans, tout au plus peut-il préparer des circonstances favorables à la fin qu'il désire : dans la guerre, le gouvernement, l'éducation, le commerce, quand il a tout prévu, tout fait, il n'a rien assuré; un élément lui manque, sans lequel il ne peut obtenir de résultat, et sur lequel il n'a pas de contrôle. C'est lui qui termine tout, qui ferme le cercle, qui fait un tout des diverses parties : les hommes l'ont appelé destin, fortune, hasard, accident; c'est l'intervention de Dieu, l'action de sa volonté. Dans chaque situation de la vie humaine, nous retrouvons ce fait constant, que de lui-même ou par les moyens laissés à sa disposition l'homme ne peut qu'approcher de sa fin sans l'atteindre; il lui manque toujours quelque chose, et ce quelque chose est invariablement suppléé par la gratuite providence de Dieu. Rien ne jette une plus vive lumière sur notre question : qu'est-ce qu'être une créature ?

Mais tout cela n'est qu'un lieu commun connu de tout le monde, tout le monde l'a toujours su, on n'en a jamais douté. D'accord. Cependant, voyons si toutes ces observations réunies et présentées à votre esprit n'y réveilleront pas un sentiment confus d'exagération, comme un préjugé contre notre argument. Cela prouve que vous n'êtes pas suffisamment entré dans la question, que vous ne l'avez pas bien comprise, et par conséquent vous avez encore à apprendre quelque chose de ces faits qui vous semblent si vulgaires et si familiers; car, plus la leçon est forte, plus elle a de valeur et d'effet. Nous ne pouvons exagérer la bassesse de la créature en elle-même, considérée comme si elle était séparée de Dieu,

ce qui heureusement ne peut pas être, sauf dans un certain sens pour les réprouvés; et quoi de plus abject qu'une âme perdue à jamais? Ce que nous devons toujours sentir et n'oublier jamais, c'est que nous sommes finis, dépendants, imparfaits, qu'il est dans notre nature de nous adresser et de nous confier à un être plus élevé et plus puissant que nous, et que l'homme ne peut pas plus marcher seul et s'appuyer sur lui-même, que le poisson ne peut vivre sur la terre ou l'oiseau dans les flammes. Nous avons notre dignité, et très-excellente, mais il faut nous rappeler que l'homme-créature n'a de dignité que par l'amour de celui qui l'a fait.

Mais notre *histoire réelle* ajoute à notre condition un caractère fécond en conséquences importantes. L'homme n'est pas sorti tel qu'il est des mains du Créateur. Il est tombé, et sa chute n'est pas une simple incapacité extérieure, conséquence d'un fait historique arrivé il y a des milliers d'années; il en porte les traces en lui-même, il en ressent les effets dans chacun de ses actes moraux, dans toutes les opérations de son intelligence. Il est en proie au combat intérieur de deux lois opposées; il a perdu son équilibre et peut difficilement assurer sa marche. Malgré la magnifique réhabilitation spirituelle que la pitié de son Créateur a opérée en lui par la grâce surnaturelle d'un sacrement, chaque homme a ajouté à la faute commune une révolte qui lui est propre, et beaucoup ont renouvelé, imité et aggravé l'acte de leur premier père. Ils sont tombés eux-mêmes, et les circonstances de leur péché les ont rendus personnellement plus coupables. Alors, l'inépuisable miséricorde du Créateur est venue à leur aide par un nouveau sacrement. A peine rentrés en grâce, ils sont retombés, retombés encore; leurs chutes se sont multipliées en changeant de nature et d'objet; ils ont violé non pas une, mais plusieurs lois, comme pour montrer que ce qu'ils trouvaient intolérable était moins la sévérité d'un seul précepte que le seul fait de leur soumission à l'égard de Dieu. Cependant, le sacrement du pardon les a sans cesse relevés et

absous, et sa grâce, avec la patiente douceur qui lui est propre, allait combattant des habitudes de péché en apparence incorrigibles, jusqu'à ce que, même à l'heure de la mort, la miséricorde ait lutté pour désarmer la justice. Voyons comment tout ceci modifie la condition de l'homme en tant que créature. Un homme né dans un état d'incapacité civile n'est pas coupable aux yeux des lois de son pays, et cependant il ne peut prendre rang parmi les citoyens; un criminel gracié portera jusqu'à son dernier jour la note d'infériorité qu'il s'est attachée lui-même; ni le pardon, ni les honneurs, s'il y arrive, ne la pourront effacer aux yeux des autres ni aux siens; au contraire, elles la rendront plus sensible à sa conscience. Celui qui, traduit pour presque tous les crimes, devant presque tous les tribunaux du pays et déclaré coupable, échappe à la peine par un pur acte de la clémence royale, doit sentir qu'il s'est fait une condition dont le souvenir, toujours présent à son esprit, lui tracera des règles particulières de conduite, et, plus il deviendra honnête, plus il se rappellera son passé. Tel est sans contredit notre état. A nous considérer, abstraction faite du péché originel, de nos péchés actuels et de nos rechutes après le pardon, nous ne sommes que des êtres finis, dépendants et imparfaits; mais quand ces trois faits additionnels de notre histoire réelle s'unissent à notre condition, combien plus devons-nous paraître restreints, petits, dépendants et inférieurs! les mots les plus humbles semblent trop ambitieux pour exprimer le peu que nous sommes.

Mais nous pouvons descendre encore; le pardon nous abaisse; l'abondance d'une miséricorde sans cesse renouvelée nous humilie; la bonté de Dieu nous fait sentir plus vivement combien nous sommes misérables et dignes de haine; la connaissance de notre infériorité devient ainsi un sentiment positif de mépris de nous-mêmes. Il est vrai que le premier péché, nos propres péchés et nos rechutes, quelque volontaires qu'ils puissent être, découlent de l'imperfection nécessaire à la

créature; mais néanmoins ils nous rappellent davantage que nous sommes créatures, comme tout développement semble ajouter quelque chose à son germe, même quand, comme pour le péché, le développement n'est pas inévitable, mais libre. Ainsi, la miséricorde de Dieu qui pardonne ajoute quelque chose à la conscience que nous avons d'être des créatures; elle semble nous enfoncer de plus en plus bas dans notre néant, nous envelopper de plus en plus étroitement dans le sentiment de notre état de créatures; car, à cause de nos péchés, Dieu a daigné contracter avec nous un pacte, dont à chaque instant il accomplit sa part d'obligations, c'est-à-dire l'abandon de ses propres droits, l'oubli de sa propre dignité, des services rendus gratuitement (ou pour un paiement purement nominal qui nous humilie plus que s'ils étaient gratuits), l'abaissement de sa hauteur à notre niveau, une série de changements apparents en lui dont l'essence, l'intelligence et la volonté sont glorieusement immuables. Tout cela nous fait sentir avec plus d'intensité ce que c'est qu'être une créature. La conscience qu'en avait la belle âme d'Adam avant sa chute devint plus intime quand il eut péché et eut atteint son plus haut degré parmi les joies mortifiées et l'humble paix du pécheur pardonné.

Ainsi, chacun de nous se trouve à sa place, à la place qui lui est marquée dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce avec cette triple conscience de ce qu'il est; c'est sous le poids de cette heureuse et salutaire conscience qu'il doit travailler à accomplir sa destinée. Tant qu'il se rappelle ce qu'il est, il lui est non-seulement inutile, mais impossible de se plaindre de sa position; il sait en théorie que tout *doit être* bien, et songeant qu'il est une créature, il sait que tout est bien; discuter serait pour lui une perte de temps et une impiété, car il ne saurait comment entrer en jugement avec son Créateur; il ne comprend pas le procédé mental, moins encore la disposition morale de ceux qui l'osent faire; car, tant qu'il a cette triple conscience de son état de créature, il

ne peut se concevoir sans elle, ni imaginer ce qu'il serait s'il ne l'avait pas, et par conséquent les paroles et les actes de ceux qui en sont privés restent inintelligibles pour lui. Il n'y a pas dans la question de vie deux côtés : celui de Dieu et celui de l'homme; le côté de Dieu est partout. Non-seulement il n'est rien dont on puisse dire qu'il est de l'autre côté. — L'autre côté n'existe pas. Penser que l'homme a son côté, c'est oublier qu'il est une créature, ou au moins ne pas comprendre ce que c'est qu'être une créature. Englobez la petitesse de l'homme dans l'irresponsable souveraineté de Dieu, et alors il est vraiment glorieux; sa liberté s'étend sans comparaison; sa ressemblance avec Dieu s'approche de l'égalité plus que nous n'oserions l'exprimer par nos paroles.

Revenons à présent à l'homme, que nous avons laissé assis sur le sommet de la colline, aux rayons d'un beau soleil d'été. De tout ce que nous avons dit jusqu'ici, nous tirerons quelques conclusions à son sujet.

Premièrement, comme *créature* est son nom, son histoire et sa condition, il doit évidemment avoir des vertus et une conduite convenables à une créature; il doit agir selon ce qu'il est : c'est là sa propriété; il doit être un composé de crainte, d'obéissance, de soumission, d'humilité, de prière, de repentir et, par-dessus tout, d'amour. Comme le feu échauffe, comme la gelée refroidit, comme la lune brille pendant la nuit et le soleil pendant le jour, comme les oiseaux ont des ailes et les arbres des feuilles, ainsi l'homme, étant une créature, doit se comporter en créature et en pratiquer les vertus, qui sont vertus surtout parce qu'elles lui conviennent et sont conformes à sa condition; la conduite, la tenue, les mérites d'une créature doivent porter le sceau de sa nature créée. Cela est trop clair pour qu'on y insiste...; clair quand on le dit, mais étrangement oublié par la plupart des hommes durant la plus grande partie de leur vie.

Notre seconde conclusion relative à cet homme est celle-ci : quelles que soient ses facultés ou ses inclina-

tions, la seule connaissance digne de son temps et de sa peine, la seule science qui puisse durer avec lui et lui être vraiment utile, c'est l'étude du caractère de Dieu. Il a tout reçu de Dieu, il lui appartient, il en est entouré; ses destinées sont entre les mains de Dieu, son éternité consiste à être avec Dieu, à partager avec lui d'inexprimables délices. Ce sera donc pour lui la plus intolérable des misères que d'être séparé de Dieu. Son être implique l'être de Dieu, et il existe, non pour lui-même, mais pour Dieu. De quelle inexprimable importance n'est-il donc pas pour lui de savoir ce qu'est Dieu, ce qu'il aime et ce qui lui déplaît, ce qu'il fait pour sa créature et ce qu'il attend que sa créature fasse pour lui. Pourrait-il y avoir pour son intelligence une occupation plus élevée? quelles découvertes seraient comparables à celles qu'il peut faire journellement dans les profondeurs des perfections divines? Y a-t-il au monde un être dont les paroles et les œuvres aient pour lui un intérêt aussi vif que celles des trois personnes incréées, le Père, le Fils et le Saint-Esprit? Peut-on concevoir une chose existante ou possible qui soit de moitié seulement aussi curieuse, aussi intéressante, aussi encourageante que l'adorable essence du Dieu très-haut subsistant par lui-même? Oh! non! Évidemment, toutes les pensées de l'homme doivent se rapporter à Dieu. Tant qu'il s'abritera dans cette pieuse pensée qu'il est une créature, il sentira que son travail le plus sage et le plus délicieux sur cette terre doit être l'étude du caractère de son Créateur.

Notre troisième conclusion est que si Dieu doit être le sujet des travaux intellectuels de l'homme, Dieu doit être aussi l'objet de sa conduite morale; Dieu doit posséder en entier son cœur aussi bien que son esprit. Nous ne doutons pas que l'âme de cet homme ne soit trop riche en énergie pratique pour que la vie la plus longue et la plus active la puisse épuiser : le cœur bat soixante-dix fois par minute et peut-être pendant soixante-dix ans, et n'est pas fatigué; mais qu'est cela auprès de l'activité de l'âme? L'homme possède en lui plus de forces que ne

lui en reconnaissent ses semblables, plus qu'il ne s'en croit lui-même; s'il les concentrait sur un seul objet, plaisirs, richesses ou pouvoir, il opérerait des prodiges. Or, notre conclusion nous amène à prononcer que s'il peut *user* de ses forces en les appliquant à l'un de ces trois objets ou à tous, il doit les *concentrer* sur Dieu seul, sur l'amoureuse observance des lois de son Créateur. Nous ne voyons pas ce que signifierait « être une créature, » si on rejetait le sens que nous venons de donner à ces mots; nous savons bien qu'il est des créatures irrévocablement décidées à le rejeter; on les appelle DÉMONS, mode de l'être qu'ils ont créé pour eux-mêmes afin d'échapper, autant qu'il leur est possible, à l'empire de la création de l'amour et du pouvoir éternel. Mais pourquoi leur ressembler, pourquoi les suivre, pourquoi ne pas les laisser relégués aux limites redoutables du royaume de notre Père?

Ces trois conclusions résultent forcément de ce que l'homme est une créature. S'il ne veut pas les accepter pour règle de sa vie, pourquoi reste-t-il au soleil? Puisqu'il veut être un Dieu, qu'il se fasse un monde pour lui-même. Pourquoi vient-il appeler la malédiction et les ténèbres sur notre univers si brillant et si beau, changer en amertume la douceur de tout ce qui nous a été donné? Quel droit a-t-il d'allumer dans son cœur les feux de l'enfer aux rayons du grand soleil d'amour? « Une créature » signifie « tout pour Dieu. » La sainteté n'est qu'un dépouillement de nous-mêmes. Être une créature, c'est être fils d'une manière intense et spéciale, n'avoir la vie, le souffle et l'être que dans la ferveur de l'amour filial qui tire ses feux du sein de son Père, au milieu des embrassements de son Père. La sainte humanité du Fils éternel, rayonnant au centre du cœur de la très-sainte Trinité; tel est le type, la signification, la perfection de la créature.

Si, réunissant tout ce qui est propre à la créature, nous voulons l'exprimer par une seule proposition et dans le langage ordinaire de la doctrine chrétienne,

nous dirons : Que de même que l'homme n'est pas sa propre origine, de même il n'est pas sa propre fin; sa fin est Dieu, et l'homme ment à sa position comme créature dès qu'il s'écarte de cette seule et vraie fin. Chacun sait que changer la fin de l'homme dans la vie, c'est changer sa vie tout entière, c'est bouleverser toute sa conduite. Quand il voit devant lui son but bien marqué, il emploie sa sagacité à former des plans pour l'atteindre, son courage à écarter les obstacles qu'il rencontre, sa prudence à choisir les moyens propres à assurer le succès; avec plus ou moins de constance et de suite, le cœur et l'esprit de l'homme poursuivent sa fin. C'est elle qui détermine son caractère, domine son imagination, stimule sa pensée, fortifie ses affections, absorbe ses fautes, est la mesure de ses succès et de ses revers, et tend toujours à devenir pour lui la règle du bien et du mal. Une créature, en tant que créature, est comme une pierre qui tombe et se porte vers son centre, vers sa fin avec une impétuosité irrésistible. La fin est la loi de sa vie; aussi, elle lui donne sa couleur, l'anime, la circonscrit, la définit, la règle. Qu'on prenne pour fin le plaisir, la science, la richesse, le pouvoir et la popularité, et on reconnaîtra les effets de la loi que nous venons de signaler. Chacune de ces passions s'empare alors de l'homme, le fait son esclave, lui imprime son cachet; en sorte que le monde entier reconnaît qu'il leur appartient. Mais cela se vérifie bien mieux encore quand l'homme, coopérant à l'action de Dieu, fait de lui son unique, sa magnifique fin. Comme alors l'immense capacité de son âme abonde en glorieux résultats ! Prendre toujours Dieu pour notre fin, c'est nous rappeler toujours que nous sommes des créatures, et devenir saints, c'est prendre toujours Dieu pour sa fin; en sorte que pour être saints, il faut nous rappeler toujours que nous sommes des créatures et agir en conséquence. Mais, quelque horrible qu'il soit de le dire, il n'est que trop commun parmi les hommes de prendre Dieu non comme fin, mais comme moyen, comme pourvoyeur plutôt que comme juge, si même ils

daignent recourir à lui : ils attendent qu'il prépare leur bien-être, qu'il pourvoie à leurs besoins, qu'il fournisse aux exigences de leur luxe. Tous les hommes cherchent leur intérêt! s'écriait l'apôtre dans son indignation; chercher ceux de Jésus-Christ, c'était comme une fiction que les disciples mondains ne voulaient pas comprendre. Combien peu, rentrant en eux-mêmes à un moment quelconque de la vie où ils ne sont pas engagés dans des exercices spirituels, peuvent se dire : « Dieu est ma fin. En ce moment, où je rentre en moi-même, tandis que j'agissais presque sans y penser, je trouve que je faisais ce que devait toujours faire une créature : je cherchais Dieu. Les devoirs du monde et les occupations sociales ne sont pour moi que des moyens; rien dans mon esprit et dans mon cœur ne partage cette dignité de fin qui n'appartient qu'à Dieu. » Et cependant n'est-ce pas là notre seule affaire? Nous voulons qu'un chien vienne quand on l'appelle et qu'une horloge marche quand on la monte; ainsi, Dieu, quand il nous a créés, a-t-il voulu que nous le cherchions comme notre seule fin et notre souverain bien.

Nous sommes presque effrayés de ce que nous venons d'écrire. Nous avons promis de ne point aborder de questions élevées et de ne pas vous jeter dans des discussions de perfection spirituelle; fidèle à notre parole, notre intention est de ne vous offrir rien qui ne soit accessible à tous et nécessaire; et cependant, voilà qu'en expliquant purement ce que c'est qu'une créature, nous semblons exiger la plus haute sainteté : la créature disparaît, et nous ne voyons plus que le saint : l'état naturel et la disposition qui nous sont propres en tant qu'êtres créés, revêtent la couleur et prennent la ressemblance de la grâce surnaturelle et de la contemplation, et insensiblement les vertus ordinaires se transforment en héroïsme. Y a-t-il donc de notre part quelque méprise, et où est-elle? Notre conscience nous dit que dans les pages qui précèdent, nous avons loyalement résisté une vingtaine de fois à la tentation d'exprimer toutes les pensées qui se pressaient dans

notre cœur; nous n'avons donc pas manqué à notre engagement envers le lecteur. Avons-nous été trop loin? avons-nous tiré quelque conclusion qui ne sortît légitimement de ses prémisses? avons-nous inventé ce qui n'existait pas ou orné ce qui était de couleurs mensongères? Plus nous considérons la question et plus il nous semble que nous sommes innocents. Nous vous avons fatigué de vérités vieilles et rebattues, nous croyons ne vous avoir rien dit de nouveau, rien dont vous ne tombiez d'accord avec nous. Comment sommes-nous donc arrivé où nous en sommes? Est-il vrai que chacun, par cela seul qu'il est une créature, soit obligé à être ce qu'on appelle un saint, ou un homme parfait, comme s'exprime la théologie? Nous ne pouvons dire oui, et nous osons à peine dire non. Qu'il soit vrai que la perfection ne soit que le résultat de la correspondance à la grâce telle qu'elle est donnée, et qu'ainsi tous les bons chrétiens soient toujours dans la voie de la perfection; que la perfection ne soit pas une chose et la sainteté commune une autre, qu'au contraire la sainteté commune soit la perfection dans son genre, et la perfection, la sainteté commune à sa maturité, nous ne l'affirmerons pas, mais nous dirons hautement que la simple exposition de nos qualités et de nos devoirs, en tant que créatures, nous conduit à établir que servir Dieu par amour n'est pas le caractère exclusif de ce qu'on appelle haute spiritualité, mais que, faisant abstraction de la perfection et même de la rédemption, la création par elle-même oblige la créature à servir le Créateur par amour; et nous avouons que cette conclusion est aussi riche en conséquences qu'inattaquable dans sa vérité.

Dans le chapitre précédent nous avons dit qu'un païen qui, en dehors de la révélation, agirait (s'il était possible) en se ressouvenant toujours qu'il est une créature, reproduirait, sauf certains dons et certaines grâces, l'image d'un saint catholique; cette vérité devient plus évidente à présent que nous avons étudié plus en détail les caractères propres d'une créature et les devoirs qui en décou-

lent. Ce qui, à première vue, semble être le privilége de la haute spiritualité, c'est-à-dire le service de Dieu par amour, devient une obligation générale incontestablement fondée sur le simple fait de la création, et la religion pratique consiste pour l'homme à se conduire toujours conformément à sa qualité de créature. L'humilité et la modestie qui naissent de cette pensée revêtent toutes ses actions de grâce et de beauté, et les transforment en culte et en adoration. Quand nous recherchons les premiers principes de la sainteté, nous les rencontrons là où les païens trouvent le fondement de leurs devoirs moraux, et où l'ascétisme et la mysticité découvrent les axiomes dont ils font rigoureusement dériver cette série d'étonnantes vérités que la théologie recueille et met en ordre. Ces axiomes reposent implicitement sur le fait de la création, ils constituent les intuitions religieuses propres à une créature. Une seule réflexion vous fera reconnaître à quoi vous êtes obligé par le seul fait que Dieu vous a créé, et alors vous deviendrez saint. Il n'en faut pas davantage.

Si nous étudions la chute des anges et celle des hommes, nous reconnaîtrons qu'elles dérivent de ce que, ayant oublié qu'ils étaient des créatures, ils ont voulu, par une détermination perverse, être quelque chose de plus. Soit que les anges, s'enivrant de leur propre beauté, aient mis leur fin en eux-mêmes par une complaisance impie, soit qu'ils aient refusé de s'humilier devant le divin décret de l'incarnation, et l'exaltation de la nature humaine du Christ au-dessus de la leur, dans les deux cas ils ont oublié qu'ils étaient des créatures, et prétendu ce qu'une créature n'a pas le droit de prétendre. «Vous serez comme des dieux,» telle est la promesse que le tentateur mit en avant pour pousser l'homme à sa perte. L'homme a voulu partager quelque chose que Dieu voulait pour un temps se réserver à soi-même. La connaissance de Dieu était l'objet du désir immodéré d'Adam, et elle était si peu en rapport avec sa qualité de créature, que, quand il y fut parvenu, elle cessa d'être une science, et ne lui laissa que

le crime et la honte. La faute des anges et des hommes ne consiste pas seulement dans leur refus d'obéissance à Dieu, mais en ce qu'ils ont aspiré à être plus que des créatures. Ils n'ont pas voulu accepter leur condition d'êtres créés. Est-il rien qui nous puisse montrer plus clairement combien il est important pour nous de nous rappeler sans cesse que nous sommes des créatures?

Oui, nous pouvons aller encore plus haut. Nous disons de Notre-Seigneur, Dieu et homme à la fois, qu'il est notre modèle aussi bien que notre médiateur. N'est-ce pas dire que l'homme, ne pouvant arriver au bonheur sans savoir comment il devait se conduire en tant que créature, il a fallu que le Créateur prit une créature créée et vînt lui-même lui donner l'exemple? C'est un des motifs que nous pouvons connaître du sublime mystère de l'Incarnation. Quel intérêt cette considération ne répand-elle pas sur les moindres incidents et les plus légers détails des quatre Évangiles? Les mystères de Jésus sont l'école où l'homme doit étudier les chances de la sainteté : c'est à cette source de beauté qu'il trouve forme et couleur pour se transformer insensiblement en une image du Dieu fait homme.

Si nous passons de l'exemple de Notre-Seigneur à ce qu'il a fait pour nous comme médiateur, la même vérité se reproduit sous une autre face. Non-seulement sa nature créée était, dans les conseils de Dieu, indispensable à la fonction qu'il venait remplir, mais l'Écriture insiste particulièrement sur tout ce qui est propre à cette nature en tant que créée. Ainsi, parlant de son intercession, l'Apôtre dit que « durant les jours de sa chair il a été exaucé à cause de son humble respect; » et ailleurs, à propos de son crucifiement, « il a été obéissant jusqu'à la mort, et même jusqu'à la mort de la croix, » comme si Jésus avait spécialement racheté le monde en reconnaissant, au moyen de sa nature créée et d'une manière infiniment méritoire, le domaine et la souveraineté du Créateur.

Résumons en peu de mots ce qui résulte de ce chapitre :

« Être une créature, » présente une idée particulière et distincte ; il en découle une suite de devoirs, d'obligations, de responsabilités, de vertus et de propriétés ; cela implique une certaine histoire passée et future, et une certaine condition présente ; c'est la base de tous nos rapports avec Dieu, et par conséquent de toute religion pratique ; on y trouve, abstraction faite de toute miséricorde surajoutée, l'obligation précise d'aimer le Créateur par-dessus tout et comme notre dernière fin, et de le servir par le seul motif de l'amour. Ainsi, de même que nous pouvons dire à l'hérétique qu'il serait catholique s'il avait l'intelligence du mystère de la création, nous pouvons aussi dire au catholique qu'il se rapprocherait davantage du type du saint, s'il comprenait par l'esprit et sentait avec le cœur ce que c'est qu'être une créature.

CHAPITRE III.

CE QUE C'EST QUE « AVOIR UN CRÉATEUR. »

> Nous devons comprendre pour aimer, et non aimer pour comprendre.
>
> S. ANSELME,

Créatures, nous sommes dans ce monde entourées de créatures de mille sortes diverses, et différant entre elles par les degrés de beauté dont elles sont douées; la terre sous nos pieds, l'espace des cieux au-dessus de nos têtes en abondent; nous ne pouvons, sans une sorte d'épouvante, penser à leur nombre, à leur variété sur la terre, dans les eaux, dans l'air, visibles et invisibles, connues à la science ou encore inconnues. Puis la théologie nous enseigne que nous vivons au sein d'un autre et immense monde de créatures spirituelles que nous ne voyons pas, et avec qui nous sommes dans de continuelles relations de fraternité et d'amour. Les royaumes des esprits nous entourent de leurs espaces inimaginables, et pénètrent dans toutes les directions notre monde matériel. La création est peuplée d'anges : ils sont les lois vivantes du monde matériel, les sages et puissants moteurs des sphères lancées dans l'espace; jour et nuit ils nous accompagnent, nous conduisent par la main, nous guident dans notre voie; ils entendent nos paroles et voient nos actes les plus cachés : les secrets de notre cœur nous appartiennent à peine; car nous les trahissons continuellement par des signes extérieurs qui n'échappent pas à la

vue subtile des anges; nous-mêmes, nous avons demandé à Dieu qu'il permît à son ange de voir dans nos cœurs et de les pénétrer de part en part, afin de pouvoir nous prêter plus utilement l'appui de son intelligence supérieure et pleine d'amour. Créatures, nous subissons l'influence particulière des créatures. L'amour est plus fort que la tombe. Le sang, la famille, le pays agissent sur nous avec une autorité presque irrésistible. Nous sommes capables de pousser jusqu'à l'excès l'attachement pour un animal sans raison, et de pleurer quand la mort nous l'enlève. Les arbres mêmes et les champs de notre village, les contours vaporeux et bleuâtres de nos collines natales, font sur notre âme une impression qui l'accompagne pendant une longue vie de voyages, d'affaires, d'ambition. Hélas! la créature nous envahit tellement que nous ne pensons à notre Créateur que sous des symboles créés, et la miséricordieuse condescendance de Dieu semble montrer qu'une créature matérielle eût difficilement pu s'élever à une adoration spirituelle, si le Créateur dans sa bonté n'avait pris une créature créée. Chaque témoignage de nos sens, chaque opération de notre esprit, chaque forme, chaque image que le travail secret de l'imagination produit dans notre âme, tout acte extérieur, les battements de notre cœur, les atomes de matière dont les courants rapides circulent sans cesse au dedans de nous, et préparent à l'âme cette merveilleuse enveloppe dont la trame se fait et se défait à chaque instant, comme les couleurs changent sur le cou de la colombe, — tout en nous suppose l'existence des créatures, vient d'elles, est alimenté par elles, repose sur elles, et ne peut, même pour un moment, se dégager d'elles, excepté dans les très-rares opérations de la grâce surnaturelle. Notre vie semble mêlée aux créatures de manière à ne s'en pouvoir séparer, et pour employer une expression à la métaphysique : elle n'est pas concevable sans elles.

Combien donc n'est-il pas difficile de concevoir une vie sans les créatures; une vie qui est de toute éternité sans elles, qui n'a pas besoin d'elles, qui ne se les unit pas, à

qui elles ne peuvent ni rien ajouter ni rien ôter! Supprimons, s'il nous est possible, les idées de temps et d'espace, de corps et de mouvement; eh bien! ce vide inimaginable qui n'est pas l'espace, cette lumière sans couleur qui n'est pas corps, sont encore des images créées, conçues d'après les notions des choses créées. On ne peut, sans une inexprimable terreur, songer à une vie existant éternellement par elle-même, se suffisant, étant à soi-même sa propre gloire, sa propre connaissance, sa propre grandeur, sa propre sainteté, son propre amour silencieux, immense et calme : songer à une telle Vie, c'est l'adorer. C'est cette vie, ou plutôt ce grand Lui, notre Dieu et notre Créateur, c'est lui qui nous a donné l'être quand il avait vécu une éternité sans nous. La Vie n'avait pas besoin de nous, nous n'ajoutions rien à son bonheur, notre existence n'étendait pas son empire et n'augmentait pas les objets de son omniscience. Mais la Vie nous aimait, et nous sortîmes d'Elle, et, puisant dans ses sources resplendissantes, nous avons rempli les vases chétifs de nos vies créées. Oh! comme la sublimité de cette croyance est à la fois une nourriture fortifiante pour nos âmes et un repos rafraîchissant pour l'esprit! Combien d'illusions sa magnifique simplicité ne doit-elle pas dissiper? La seule idée de la Vie de Dieu, avant la création du monde, doit nécessairement donner à nos propres vies un ton, une couleur, une signification, un caractère qu'autrement elles n'auraient pas eus. Elle nous apprend à mesurer les choses à leur vraie grandeur, et détermine la haine, le mépris, l'amour ou l'estime qu'elles méritent. Pour réduire notre pensée à des termes plus simples : nous ne pouvons pleinement savoir ce que c'est « qu'être une créature, » qu'en sachant, autant qu'il nous est possible, ce que c'est que « avoir un Créateur. »

L'Ancien Testament a le mérite particulier de nous présenter cette vérité de la manière la plus forte et la plus attrayante. C'est là probablement le secret de l'empire qu'il conserve sur les esprits de ceux qui l'ont lu

dans leurs jeunes années, et des profonds sentiments religieux qu'il y imprime. Quoiqu'il se compose de plusieurs livres, différents d'époques, de sujets et de styles; quoique les psaumes, les prophéties et les leçons morales s'y mêlent à l'histoire et à la biographie, chacun cependant sent qu'il n'a, presque aussi complétement que le Nouveau Testament, qu'un esprit, un ton, une couleur, un but. Soit qu'il nous montre Adam et Ève expiant leur faute en Asie, ou Caïn fugitif à travers la vaste solitude du globe; soit qu'il nous conduise dans les tentes des patriarches, sous le ciel étoilé de la Mésopotamie, ou sur les bords du Nil, ou dans les vallées désolées et désertes du Sinaï; qu'il nous promène à travers les jours rudes et chevaleresques des Juges, ou dans les palais de Jérusalem, ou auprès des fleuves de la captivité; que Débora entonne son cantique sous son palmier, que le roi d'Israël chante sur la harpe, que nous assistions aux actions allégoriques de quelques fameux prophètes ou aux discours des sages de l'Arabie Pétrée, partout nous apprenons ce que c'est que « être une créature, » ce que c'est que « avoir un Créateur. » Nous y découvrons le caractère du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu qui n'était pas comme les dieux des gentils. Nous y voyons, nous y entendons ce qu'il exige de nous, comment il nous traite, les voies, si différentes des voies humaines, de son amour pour nous et de ses manifestations, le mode de ses châtiments, les artifices multipliés de sa charité, le but qu'il assigne à la vie humaine, et comment les hommes doivent se comporter les uns à l'égard des autres, et user de la terre qu'il leur a donnée à cultiver. Nous ne concevons pas pourquoi un récit, qui nous intéresserait à peine si nous le trouvions dans une histoire ordinaire, exerce sur nous une telle fascination dans les pages inspirées, pourquoi des choses communes deviennent sacrées pour nous quand nous les trouvons là, et pourquoi des expressions toutes simples ont un charme qui les fixe assez profondément dans nos âmes pour en faire le germe d'une solide et respectueuse dévotion pen-

dant une longue vie, et d'un puissant secours à la mort. Cela vient de ce que Dieu s'y trouve partout : le véritable sentiment d'humilité et de tendresse qui convient à la créature pénètre et maîtrise nos âmes. La connaissance de Dieu se change presque en familiarité avec lui, et la pensée en devient si intense qu'on croirait le voir. Voyez les Pères du désert et les anciens saints de l'Église catholique, contemplez ces colosses de sainteté ; ils trouvaient leur aliment journalier dans la mystérieuse simplicité des Saintes Écritures. La Bible repose, comme un bouquet de myrrhe, dans le sein de l'Église, élément de sanctification qui n'aurait pas d'égal pour la nature et la force, si le sacrement du précieux sang n'existait pas.

Il ne serait pas facile d'exprimer par des paroles les effets de la connaissance de Dieu que nous donne la Bible ; comment fixer et renfermer dans les mots l'idée du Créateur? Quand nous l'essayons, il semble que quelque chose nous échappe, s'évanouit, refuse d'entrer sous nos phrases, et c'est précisément dans ce *quelque chose*, nous le sentons bien, que réside toute la force et la beauté de l'idée. Ainsi, si nous voulions tracer le portrait de notre mère, en rechercher les détails, faire ressortir les traits les plus saillants et caractéristiques, nous aurions peine à réussir, quoique nous ayons d'elle une idée claire et nette, qui nous la fait distinguer de tout autre objet de nos affections. Nous ne pouvons considérer Dieu comme simplement extérieur à nous ; il y a eu entre lui et nous trop d'intimité : des relations secrètes se sont établies, des liens étroits se sont serrés, il y a eu un échange de charmes ravissants ; il est des souvenirs de pardon pleins de tendresse, et des souvenirs de châtiment encore plus remplis de douceur et d'amour ; il y a eu des paroles secrètes qui avaient pour nous un sens qu'elles ne pouvaient avoir pour nul autre, des regards qui n'avaient pas besoin de paroles et disaient plus que des paroles, d'innombrables alliances, et avec tout cela la conviction de sa fidélité. Nous avons, par rapport à nos semblables, l'avantage qu'avaient les Israélites sur toutes les autres

nations, et nous pouvons dire : Quel Dieu est grand comme notre Dieu, et qui possède Dieu si proche?

Nous ne pouvons donc qu'essayer d'exprimer par des paroles vagues et froides l'idée que tout cœur chrétien et aimant se fait du Créateur. Il est clair que notre Créateur est avec nous dans des rapports auxquels ne ressemblent en rien les rapports existant entre nous et les créatures; elles en diffèrent non-seulement dans leur degré, mais dans leur nature; nous ne pouvons leur trouver de terme de comparaison ni les comprendre dans leur plénitude. Savons-nous ce qu'implique l'acte de la création d'une âme? Comprenons-nous la différence entre n'être pas et posséder une vie éternelle? Pénétrons-nous ce que c'est qu'être éternellement aimé, ce que c'est qu'avoir un Dieu qui s'intéresse à notre bonheur et s'occupe de nous? Comprenons-nous qu'il y ait un Dieu éternel et infini, et qu'il existe en même temps quelque chose qui n'est pas lui? Si nous ignorons tout cela, nous n'avons pas l'idée de ce qu'entraîne le rapport de créature à créateur. Mais voici ce que nous pouvons aisément concevoir. Non-seulement le rapport entre le Créateur et nous ne peut être comparé à rien autre, mais il est plus étroit que tout lien d'amour qui puisse étreindre une âme humaine : plus que celui qui nous unit à notre père et à notre mère, car nous venons de Dieu plus directement que d'eux, nous sommes plus obligés envers lui, nous lui devons davantage. Avec Dieu, l'âge ne nous fait acquérir aucun droit et ne change pas notre position; nous ne pouvons devenir indépendants ni laisser la maison paternelle. Notre création n'est pas un acte qui cesse quand il est produit; il se continue, au contraire, par notre conservation, qui n'est que la suite du premier acte du pouvoir et de l'amour divins. Les puissantes intelligences des anges les plus élevés ont à chaque moment besoin de l'action de Dieu, sans laquelle ils retomberaient dans leur néant originel.

Mais nos rapports avec notre Créateur ne sont pas seulement les plus étroits possibles; ils sont encore les

plus tendres, et d'autant plus tendres qu'ils sont plus étroits, car plus l'union est intime, plus l'amour doit être parfait. Il n'est pas au pouvoir de l'omnipotence de Dieu (pour employer un langage matériel) d'être autrement qu'infiniment désirable pour sa créature. Il a en lui-même une beauté tellement supérieure, une bonté si attrayante, une tendresse si inexprimable, qu'il doit nécessairement nous attirer à lui. Ceux-là même qui par leur propre volonté se sont perdus, en dépit de leur aversion, qui voudrait s'y soustraire, sont entraînés vers Dieu de toute la puissance de leur nature et par les ardeurs brûlantes d'un désir qui ne cesse jamais. Tout ce qu'il y a de douceur, de délices, de jouissances dans l'amour humain d'un père, d'un fils, d'un époux ou d'un frère, n'est qu'une ombre faible de l'amour qui unit le Créateur et sa créature; aussi ne devons-nous pas nous étonner si cette union est durable au point de ne pouvoir être rompue. Dans le ciel, l'enfant ne doit plus la soumission à son père terrestre, il peut même être élevé dans la gloire bien au-dessus de lui. Dans le ciel, il n'y a plus de mariage, la résurrection a délivré de toute chaîne terrestre; mais il n'en est pas de même du rapport entre le Créateur et la créature; il reste partout et toujours le même. Il y a plus : comme le temps, en s'écoulant, ajoute sans cesse quelque chose à la dette de la créature, augmente la somme des bienfaits reçus, amène de nouveaux motifs de dépendance envers son auteur, nous pouvons dire que l'union entre le Créateur et la créature devient sans cesse de plus en plus étroite, et que le lien se resserre au lieu de se relâcher. C'est l'amour sans bornes de Dieu, plutôt que son immense magnificence, qui le rend toujours nouveau pour nous et nous fait trouver sans cesse dans sa beauté de nouvelles surprises, de nouvelles délices. Ce n'est pas seulement, dirons-nous avec le Psalmiste, la grandeur, mais la multitude de ses miséricordes, qui rend notre confiance et notre abandon en lui si parfaitement consolants, et qui donne à notre union une intimité au delà

de laquelle on ne peut rien concevoir. Nous sommes un avec lui, ainsi que le demandait Notre-Seigneur, comme le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont un.

Si nous entreprenons de diviser l'idée de Créateur et de la traiter, pour ainsi dire, par partie, il semblera d'abord que nous soulevons des questions inutiles, et propres à satisfaire une vaine curiosité plutôt qu'à offrir une solide édification. Il n'en est pourtant pas ainsi, en réalité, et il n'y a pas d'autre moyen d'arriver à une idée claire. Réfléchissant donc sur la série de pensées pieuses que réveille dans notre esprit la méditation du titre paternel et glorieux de Créateur, nous y trouvons au moins neuf différentes considérations, dont pas une ne saurait être omise sans nuire à l'idée.

Quand nous méditons sur la passion de Notre-Seigneur, il est quelque chose qui n'est pas exprimé, qui se trouve implicitement dans toutes nos pensées, et qui donne aux différents mystères leur charme et leur grandeur propres : c'est notre foi en sa divinité. Quoique occupés exclusivement de son humanité sainte, nous n'oublions pas un instant qu'il est Dieu. De même, quand nous pensons à Dieu sous les titres de père ou d'époux, quelque pénétrés que nous soyons du rapport spécial qu'il a daigné nous révéler, notre esprit est néanmoins rempli par l'invisible pensée qu'il est d'une autre nature que nous, qu'il est en réalité Dieu et tout ce qu'implique ce nom sacré, et c'est là précisément ce qui nous fait tressaillir de surprise et de joie, quand nous venons à lui donner des noms que nous ne pourrions employer sans sa permission, et qui ne lui sont applicables que dans un certain sens transcendant, qu'on sent plutôt qu'on ne peut le concevoir ou l'exprimer. La différence de nature entre lui et nous, que la foi ne perd jamais de vue, est le premier élément de l'idée de Créateur, et se mêle à tous les autres. La nature divine est la grande pensée, mère féconde de toutes nos pensées, et dont le souvenir donne à tout sa grandeur.

Mais ceci nous conduit plus loin; car la différence

entre sa nature et la nôtre n'est pas celle qui existe entre les anges et les hommes ou entre les hommes et les diverses espèces d'animaux : c'est une différence infinie. Ainsi, quand nous l'appelons Père ou Roi, Pasteur ou ami, nous indiquons un privilége qu'il nous accorde, et non des devoirs auxquels il est lié ou des titres qui nous appartiennent. Nous n'avons de pacte avec Dieu que la jouissance non méritée de sa miséricordieuse indulgence. Comme notre Créateur, ses droits sont simplement un abîme sans fond; il n'a pas de devoirs envers nous, rien de ce qu'on peut appeler rigoureusement des devoirs. Il nous a fait des promesses, et, parce qu'il est Dieu il y est fidèle; mais, comme créatures, nous n'avons pas de droits. Nous sommes liés envers lui par des obligations de devoir strict et sous la sanction de châtiments redoutables. De sa part il nous écrase par les magnifiques libéralités d'un amour que rien ne peut retenir. Cependant Dieu n'est ni un maître d'esclaves, ni un despote, non-seulement à cause de son infinie bonté et de sa douceur inépuisable, mais parce que ses droits ne sont pas limités comme les leurs. Nulle créature ne peut ressentir pour une autre créature ce que nous ressentons pour lui, dans la toute-puissante étreinte de qui nous sommes à la fois si abandonnés et si heureux. L'éclat de la puissance et de la beauté de saint Michel serait capable de nous donner la mort s'il nous était manifesté dans la chair; cependant nous ne pourrions jamais nous sentir dans ses mains comme nous sommes dans celles de Dieu. Quoique nous ne puissions pas concevoir le danger qu'il y aurait à n'avoir pas confiance en Marie, notre très-chère mère dans le ciel, quoique nous ne puissions rien penser qui diminuât d'un atome notre confiance en elle, cependant il n'est pas en notre pouvoir, il est contre nature, si nous savons ce que nous sommes, d'avoir en elle la même confiance qu'en Dieu, dont les perfections essentielles et par conséquent les droits sur nous sont sans limites.

De là vient que nous ne songeons jamais a mettre en

question la sagesse de Dieu, son pouvoir ou son amour. Notre confiance dans la valeur des hommes se mesure en grande partie sur les garanties que nous offrent leurs devoirs envers nous, leur gratitude, leurs relations, leur honneur, leurs besoins. C'est tout le contraire avec Dieu : notre confiance en lui est sans bornes, sa souveraineté sur nous est aussi sans bornes. Nous pouvons avoir des doutes sur de saintes personnes, soumettre les saints à la critique, avoir notre manière de voir sur les anges; il semble que, dans la création, nous ayons quelques droits de discuter sur tout. Avec Dieu, rien de pareil, tout est simple foi, confiance implicite, dépendance sans hésitation. Il faudrait être insensé pour concevoir d'autres pensées dès qu'il s'agit de lui.

Puisque nous ne pouvons pas le discuter, nous devons nous en rapporter à lui. Peu importe que nous ne le comprenions pas. La distance à laquelle il est élevé au-dessus de nous n'obscurcit pas la perception de sa souveraineté, nous avons confiance en lui sans le connaître. Nous l'entendons, et nous obéissons sans qu'il nous donne de raisons, car nous savons que nous pourrions bien ne pas apprécier ses raisons, s'il nous en donnait, et que des raisons ne nous rendraient pas plus certains que nous ne le sommes que ses ordres sont la perfection de ce qui est juste et saint, compatissant et bon. Nos semblables doivent être raisonnables s'ils veulent nous gouverner et nous faire servir à leurs desseins; mais la volonté de Dieu est pour nous au-dessus de toute raison, plus convaincante que tout argument, plus persuasive que toute récompense, parce que sa supériorité sur nous est infinie. Nous obéissons aveuglément à Dieu, parce qu'il est Dieu, et nous n'avons la même soumission que pour ce qui nous représente Dieu, soit comme son instrument, soit en le reproduisant en bonté, en justice, en fidélité ou en amour.

Ainsi, en considérant notre Créateur comme s'il était en dehors de nous, nous nous formons de lui et de nos rapports avec lui une idée qui repose seulement sur

l'inexprimable élévation de son pouvoir, de sa sagesse et de sa bonté. Le néant, auquel il a donné la vie et l'être, qu'il a fait à son image, lui est uni par un lien secret qui a plus de part dans l'adoration que sa superlative excellence et sa gloire inimaginable. Mais l'idée de Créateur a quelque chose encore de plus particulier, de plus isolé, de plus spécial, de plus intime. Car nous ne sommes jamais, en réalité, en dehors de Dieu, et il n'est jamais en dehors de nous[1]. Il est avec nous plus que nous-mêmes : l'âme est moins présente au corps que Dieu ne l'est à la fois au corps et à l'âme; il est une source qui s'épanche en nous, ou nous sommes en lui comme le poisson de la mer. Nous nous servons de Dieu, si nous osons parler ainsi, pour exécuter tous les actes de notre volonté, pour accomplir tous nos desseins. La lumière de l'intelligence, la tendresse du cœur et la force des membres ne sont pas des dons qu'il nous ait faits pour nous en laisser l'usage indépendant de lui, il intervient au contraire par une permission distincte et un concours actuel dans l'exercice de chacune de ces facultés. Cet influx et ce concours de Dieu, comme parlent les théologiens, doit nous faire passer toute notre vie comme dans un vénérable sanctuaire où chaque regard, chaque son est une adoration. Cela donne aux actes du péché un caractère particulier et terrible; on comprend à peine, à ce point de vue, comment les fautes même légères ne sont pas des sacriléges. Dieu remplit toutes choses sans que son inexprimable pureté reçoive la moindre atteinte, sans que son adorable simplicité soit confondue avec les objets qu'il pénètre si intimement pour les éclairer, les animer et les soutenir. Nos actions les plus communes, nos récréations les plus futiles, les libertés auxquelles nous nous abandonnons avec le moins de conscience de nous-mêmes, tous ces actes s'accomplissent moins sur la terre et dans l'air que dans le sein de l'omniprésence de Dieu.

[1] Quelques écrivains, pour éviter le panthéisme, semblent nier soit l'omniprésence, soit la providence universelle.

Aussi les termes de « dépendance, » de « soumission, » d' « abandon, « de « confiance, » qui peuvent exprimer certaines relations possibles avec nos semblables, sont en réalité inexacts quand il s'agit de nos rapports avec notre Créateur. Nous n'avons pas de terme qui puisse donner à l'esprit l'idée complète et l'honorable abjection dans laquelle nous sommes devant celui qui nous a faits. Mais ce n'est pas tout. La libéralité de Dieu ne se contente pas d'avoir répandu sur nous avec profusion les admirables dons d'une nature raisonnable ; il nous prodigue des trésors plus nobles, il s'unit à nous plus intimement par les dons encore plus merveilleux de la grâce. La grâce sanctifiante n'est rien moins qu'une participation à la nature divine. En y réfléchissant, nous reconnaîtrons bientôt que l'imagination elle-même ne peut mesurer la grandeur ou la profondeur de ce don prodigieux, pas plus qu'elle n'est capable de découvrir d'une manière sensible le mode de son intime existence en nous, ou la délicatesse de ses opérations continuelles et multipliées quand l'impulsion actuelle l'excite dans nos âmes. « Dieu, dit Thauler, nous a créés pour un si haut degré d'honneur, qu'aucune créature n'eût jamais osé s'imaginer qu'il l'eût choisie pour une si grande gloire ; et il nous est impossible de concevoir comment il pourrait nous élever plus qu'il n'a fait ; car, ne pouvant nous donner la nature divine qui n'appartient qu'à lui seul, il a fait de nous des dieux par la grâce, en nous rendant capables de posséder avec lui, dans l'union d'un éternel amour, un même bonheur, une même joie, un même royaume. » Le fait que Dieu a créé les anges et les hommes dans l'état de grâce et non purement dans l'état de nature, et que plus tard il a répandu sur nous une immense abondance de grâces et nous a faits membres de lui-même par l'incarnation, nous induit à penser qu'il ne nous a pas créés seulement pour être ses sujets et en dehors de lui, mais pour être élevés jusqu'à lui, pour vivre avec lui, pour partager sa félicité, pour participer même à sa nature. En outre, notre continuelle

dépendance de la grâce et de ses dons, auxquels nous n'avons absolument aucun droit, en tant que créatures, mais qui sont purement surnaturels, nous force à reconnaître que nous ne pouvons faire le bien auquel nous porte un désir intense, que par une espèce de miraculeuse communion avec Lui ; et ce fait donne à notre dépendance de Dieu un autre de ses caractères particuliers.

Mais non-seulement Dieu est notre première cause et la source de notre être ; non-seulement il veille sans cesse à notre conservation, et revêt notre nature de grâces et de dons surnaturels qui ne lui appartiennent pas ; non-seulement il est lui-même l'original dont il a daigné nous faire les copies, il est encore notre fin dernière. Il l'est de deux manières : d'abord, parce qu'il est la raison absolue de notre existence, que nous vivons pour lui, pour sa gloire et non pour nous-mêmes. Il est encore notre fin dernière, parce que nous tenons à Lui, que nous ne pouvons nous fixer ailleurs qu'en Lui, non pas dans quelqu'un des dons qu'il nous accorde, mais simplement en Lui, Être éternellement vivant et heureux. Notre éternité repose sur Lui, elle est en Lui, avec Lui, elle consiste à le voir et à le posséder. C'est là une prérogative qui n'appartient qu'à Dieu, qu'aucune créature, que la création tout entière ne peut partager, et qui est la source de toute une classe de sentiments qui lui sont propres. Rien n'a de sens dans la vie que ce qui nous porte à Dieu et nous unit plus étroitement à Lui. Le monde n'est plus qu'une complication d'énigmes bizarres, ou un amas obscur de mystères inquiétants, si nous ne le regardons à la lumière de cette vérité que le Dieu éternel est heureusement l'unique et dernière fin de toute âme humaine. La vie, en s'écoulant, nous repose chaque jour plus avant dans son sein paternel, et ainsi, chaque jour, et chaque heure est un pas vers la patrie, un danger passé, un bonheur assuré.

Dieu étant notre dernière fin, il s'ensuit que seul il ne nous manque jamais, tandis que tout nous échappe.

Hélas! combien souvent la vie n'est qu'une succession d'amitiés brisées! La jeunesse passe avec ses illusions, et ceux que nous avons aimés ont fui loin de nous; nous n'avons pas été infidèles les uns aux autres, nous n'avons fait qu'obéir à une loi de la vie et sentir par expérience ce que c'est que l'abandon du monde : le mouvement de la vie nous a séparés. Puis vient l'âge mûr, la saison des cruelles déceptions; comme si la raison, dans sa maturité, ne savait que détruire nos affections à force de soupçons, de tromperies, de malignes interprétations; toutes nos amitiés et nos appuis nous manquent; nous traversons des connaissances qui se succèdent rapidement, nous lassons des amitiés sans nombre, nous usons la bienveillance de nos alliés, nous épuisons la confiance de notre prochain; et il est un point au delà duquel nous ne pouvons plus abuser de son indulgence; et c'est ainsi que nous arrivons au port solitaire de la vieillesse pour fatiguer par nos innombrables misères la fidélité qui se fait un religieux devoir de servir notre décadence. Là nous reconnaissons que Dieu a survécu et résisté à tout : il est l'ami dont la foi n'a jamais été douteuse, l'allié que le soupçon n'a pu atteindre, celui qui nous a plus aimés, ce semble, à mesure qu'il nous a vus plus mauvais. Dans les labeurs de la vie, il a pris notre part aussi bien que la sienne propre, et n'a jamais cru en avoir fait assez ; seul supérieur qui n'ait pas été rude ou indiscret, seul amour qui, à la différence de tous les amours créés, ne se soit jamais montré cruel, exigeant, emporté ou tyrannique. Il a été patient avec nous, il a eu foi en nous, il a pris notre défense. Qu'eussions-nous fait sans Lui ? Tous les hommes nous ont trompés; ceux même qui semblaient des saints ont fléchi quand nos imperfections ont pesé sur eux, ils nous ont blessés, et la blessure était empoisonnée ; mais Lui a toujours été fidèle et vrai. A ce point de vue, seul il est pour nous ce que ni parents, ni ami, ni compagnon de travail ne pourraient être.

Plus nous pénétrons, par une méditation assidue, dans

ces vérités si claires, et plus nous sentons se développer en nous une certaine humilité qui consiste moins à nous prosterner devant la majesté divine qu'à ressentir une sorte de haine de nous-mêmes, d'autant plus vive que l'amour de Dieu grandit davantage en nous. Ce n'est pas le mépris de notre bassesse qui suit le péché et fait partie du repentir chrétien ; ce n'est pas ce rapide élan d'amour pour Dieu que nous ressentons quand il nous a infligé le juste châtiment de nos péchés, et qui tourne nos cœurs vers lui avec une tendresse extrême ; c'est une sorte d'ignorance de nos droits et de nos intérêts, un oubli de nous-mêmes causé par la vivacité du souvenir de Dieu, un abandon de notre propre cause pour Lui, et tout cela avec une espèce de dégoût de nous-mêmes, de patiente impatience de notre misère, avec un plaisir à reconnaître notre indignité qui rappelle les joies amères d'un cœur contrit, un étonnement reconnaissant de ce que Dieu nous traite si différemment de ce que nous méritons, et enfin un désir de lui rappeler notre bassesse, notre intolérable indignité que, dans sa miséricorde, il semble si complétement oublier. En un mot, l'abjection, à ses propres yeux, est le génie propre de la créature comme créature ; c'est sa disposition d'esprit la plus raisonnable, c'est ce qu'il y a de vrai en elle, quand tout le reste est faux.

Cependant, par une apparente contradiction avec cette haine de nous-mêmes, l'idée de notre Créateur est accompagnée d'une familiarité qu'il est difficile d'expliquer, mais qui semble une part essentielle de notre piété filiale pour notre Père céleste. Nous pouvons lui dire ce que nous ne dirions pas à nos semblables ; nous prenons avec lui des libertés qui ne diminuent en rien notre respect ; nous sommes plus libres sous son regard que sous celui des hommes. Il ne se méprend pas sur nos intentions, il ne conçoit pas de soupçons, il nous met à l'aise avec lui. Une simplicité d'enfant fait toute l'étiquette de nos rapports les plus secrets ; sa présence n'intimide pas nos épanchements. La connaissance qu'il a de notre nature,

ou plutôt la conscience que nous avons d'être ses créatures, nous met avec lui dans une familiarité non-seulement plus intime, mais d'une autre nature que celle que nous pourrions jamais avoir avec les grands de la terre ou même avec nos plus proches et plus chers amis. Nous ne pourrions souffrir d'être toujours vus par nos semblables, mais rien ne nous dégrade aux yeux de Dieu, et, s'il nous est permis de le dire, il ne perd jamais son respect pour ceux qu'il a daigné éternellement aimer[1]. Nous n'avons pas besoin de déguisement avec lui dont l'œil nous pénètre de part en part, pour qui l'aveu de notre faiblesse est aussi agréable que l'adoration de sa majesté, qui reconnaît ses propres lois dans nos infirmités, et ne voit dans nos indignités que l'exposition temporaire de nos besoins.

Telles sont les considérations qu'éveille dans notre esprit l'idée d'un Créateur; elle les renferme implicitement, et soit que nous les en fassions ou non sortir par la réflexion, que tantôt l'une ou tantôt l'autre nous occupe, c'est toujours là que nous amène l'analyse de cette idée. Dieu n'est pas comme nos parents, car il n'est pas de la même nature que nous; — ses droits ne sauraient avoir de bornes, parce qu'ils ne reposent pas sur une convention; — sa sagesse, sa puissance et son amour ne peuvent être mis en question, et par conséquent nous lui devons obéir aveuglément, purement à cause de son infinie supériorité; — il nous pénètre par l'influx de son omnipotence et concourt à tous nos mouvements; — il éclaire notre nature par la grâce, et, pour notre dernière fin, il récompense la grâce par la gloire; — avoir confiance en son inébranlable fidélité est pour nous un bon-

[1] Il m'a toujours paru qu'il y avait toute une révélation sur Dieu dans ces mots de la *Sagesse* (XII, 18) : *Cum magnâ reverentiâ disponis nos*. Sacy traduit : « Vous nous gouvernez avec une grande réserve, » ce qui perd le sens et la beauté du texte. Genoude a judicieusement traduit, d'accord avec les textes grecs et latins : « Vous nous gouvernez avec une sorte de respect. » Ces paroles peuvent être une source intarissable de méditations.

heur autant qu'une nécessité; l'aimer, c'est nous mépriser nous-mêmes, et cependant nous sommes avec lui dans les termes d'une intimité mystérieuse dont n'approchent pas les plus étroites parités ni les plus légitimes libertés des unions humaines. Telle est l'idée que nous avons d'un Créateur, et tous ses éléments dérivent de la connaissance de cet éternel amour, qui nous a vus dès le commencement, et nous a tirés du néant quand le temps fut venu[1].

[1] Ainsi, la délicieuse admission de la souveraineté absolue de Dieu sur nous me semble nous mettre sur un pied d'égalité plus manifeste et d'intimité plus privilégiée que l'idée qui représente les relations du Créateur et de la créature comme l'accomplissement admirablement juste d'obligations mutuelles, en vertu desquelles il respecte la charte qu'il nous a donnée; et nous, nous obéissons à ses lois autant que sa connaissance de notre faiblesse le met en droit d'attendre l'obéissance. Je n'ai pas un mot de condamnation à dire contre ce système de théologie, qui s'efforce de lever les difficultés des relations entre le Créateur et les créatures, et qui justifie Dieu vis-à-vis de l'homme en le représentant comme exerçant sur nous une sorte de souveraineté limitée qui satisfait nos idées d'équité parfaite, telle que celle qui régnerait entre un puissant monarque et ses sujets. Mais je suis tout à fait incapable d'admettre pour mon compte un pareil système de croyance. Un controversiste qui ne trouve pas de difficultés dans la révélation me semble prouver trop; car, affirmer qu'une manifestation d'un esprit infini à des esprits finis est chose simple et facile, c'est presque dire que cette manifestation n'existe pas, ou que celle qui a cette prétention n'est pas divine. De même, quand nous considérons ce que c'est qu'une créature et ce que c'est qu'avoir un Créateur, nous ne pouvons nous empêcher de nous méfier d'un système de théologie qui ne voit aucune difficulté dans nos rapports avec notre Créateur, et qui rend notre conduite à son égard aussi simple et intelligible que nos relations d'homme à homme. Une pareille prétention me rend soupçonneux parce qu'elle va trop loin, quelque modérés que puissent être les arguments de détail. Il doit toujours y avoir l'apparence d'un pouvoir qui l'emporte sur tout, une idée de justice au-dessus de toute idée de droiture humaine ordinaire; autrement je me persuaderai difficilement que l'on ait bien posé consciencieusement ou respectueusement la question entre Dieu et l'homme. Sans doute, c'est un acte de charité envers Dieu et son prochain d'aplanir les difficultés de la religion; mais c'est une tactique bien hardie, dans un siècle de communication intellectuelle, de nier tout net l'existence de difficultés ou d'affecter d'en méconnaître la valeur; et comme les hommes sont portés à se faire illusion sur les faits qui les regardent, la tentation

Analyser notre idée d'un Créateur était le premier pas à faire pour répondre à la question que nous nous sommes posée « Qu'est-ce que avoir un Créateur. » Il nous faut maintenant en faire un second. Si notre Créateur est tel que nous l'avons décrit, si le seul fait de sa condescendance à nous créer a établi de tels rapports entre lui et nous, comment nous, ses créatures, devons-nous le servir? Servir le Créateur doit évidemment être le but et la fin de la créature. Dieu est à lui-même sa propre fin; il est aussi la nôtre; tout ce qui n'est pas Dieu ne peut être pour l'homme qu'un moyen et non une fin, quelque chose de transitoire et non de permanent, l'objet tout au plus d'une joie momentanée, non celui d'un bonheur où l'âme se repose satisfaite. La valeur de chaque chose, dans cette vie, dépend de la vertu qu'elle possède de nous conduire à Dieu par la voie la plus courte. Mais, si le service de Dieu est l'œuvre propre de la créature, c'est là aussi qu'elle trouve sa véritable dignité. Les rangs et les pompes du monde ne nous confèrent pas de dignité réelle; servir Dieu est le seul honneur qui mérite nos efforts. Aux yeux éclairés des anges, la sainteté est le seul titre légitime de prééminence dans le monde; il en résulte que la vraie dignité de l'homme est en même temps son plus grand bonheur. Nous n'apprécions pas à toute sa valeur l'inestimable privilége d'être appelés à adorer Dieu; nous ne savons pas combien est précieuse la céleste prérogative d'être admis à garder ses commandements; nous regar-

serait presque irrésistible de se mettre à l'aise avec Dieu et de chercher à le rendre plus intelligible en l'abaissant au niveau des idées humaines, et à la longue, cette méthode de controverse, mènerait à l'incrédulité. La plupart des hommes sont plus satisfaits d'une honorable admission de leurs difficultés que d'une solution. Il y a peu de réponses complètes, et le sens commun ne recevra jamais une religion qui se présenterait sans difficultés, et perdrait par là même son caractère divin. La religion, comme telle, n'a d'attrait que dans sa vérité, et quand nous sommes assurés de la vérité, nous devons nous mettre peu en peine de certaines apparences peu attrayantes, mais nous fier à elle parce qu'elle vient de Dieu, et dès lors ne peut manquer de posséder un secret de succès qui doit l'amener sûrement à sa fin.

dons comme un joug ce qui est en réalité une couronne, et comme une obligation ce qui est un bienfait. Nous appelons devoir ce qui est un droit, le droit des fils bien-aimés. Est-ce que des millions d'hommes n'ont pas voulu trouver le bonheur en dehors du service de Dieu ? Comment ont-ils réussi? Et quand une créature a-t-elle, au contraire, cherché sa félicité en lui sans rencontrer incomparablement plus qu'elle n'avait osé espérer? oui, l'austérité des saints, elle-même, apporte plus de joie au cœur que tous les amusements du monde. Plusieurs hommes meurent à chaque minute sur la face de la terre, et quelle est la dernière leçon qu'ils nous donnent, sinon que le plus grand bonheur de l'homme est dans le service de Dieu ?

On parle d'intérêt : l'intérêt conduit le monde ; il est le Dieu de l'amour de soi-même, il est assez fort pour faire fléchir les esprits les plus fermes et pour étouffer les affections les plus tendres; tout cède à l'intérêt. Les temps de la chevalerie sont passés, et peut-être même alors l'intérêt tenait-il comme à présent le sceptre du monde; mais, si l'intérêt le mieux entendu est celui qui est d'abord le plus assuré, puis le plus fécond, le plus durable et enfin celui qui exige le moins de déboursés, comment pourvoir à ses intérêts mieux qu'en servant Dieu et en spéculant uniquement sur ses faveurs et sa fidélité? On parle aussi de sagesse : Nous sommes à une époque de sagesse; la science est répandue sur la terre comme l'eau dans la mer. Toutefois la prophétie n'est pas accomplie, car la science de Dieu n'abonde guère parmi nous ; mais, si la plus grande sagesse est celle qui voit le plus loin et le plus clair, qui embrasse le plus grand nombre et la plus haute espèce de vérités, et les contemple avec la certitude la plus complète et la plus exacte, et qui est d'un usage pratique pour l'éternité, quelle sagesse terrestre peut être comparée à celle de l'homme qui sert Dieu? Comment se fait-il que nous soyons fascinés par les sciences variées de l'esprit et de la matière, et que nous trouvions la théologie si humble et si ennuyeuse? Pourquoi notre curio-

sité est-elle si facilement excitée par un nouvel ouvrage de géologie ou de chimie, tandis que nous nous détournons avec ennui des antiques traditions de l'Église chrétienne? Sûrement c'est parce que nous n'avons pas l'amour de Dieu, parce que nous ne conservons pas les rapports que nous devons avoir avec lui comme notre Créateur; s'il en était autrement, nous trouverions nos sciences modernes sans intérêt dans leurs détails et leurs résultats, à moins qu'à nos lectures nous n'ajoutions de nous-mêmes un commentaire théologique.

La liberté est une autre idole des enfants des hommes; c'est de tous les faux cultes le moins blâmable, quoique les plus grands crimes aient été commis en son nom: Mais en quoi consiste notre liberté? La liberté d'action, de parole et de plume sont sans doute de nobles effets de la civilisation et de puissants auxiliaires pour l'Évangile. Cependant un homme est-il vraiment libre s'il reste esclave de lui-même? S'il obéit à de basses passions, s'il est le jouet de sa propre malice, le honteux agent de ses criminelles poursuites, la victime de son amour-propre, quelle est sa liberté? Enchaîné à la terre, il n'est plus fait pour la liberté du ciel; il s'est par ses actes vendu aux mauvais anges; qui est plus esclave que lui? Satan, le monde et le moi ne donnent pas la liberté, elle ne se trouve que dans le service du Créateur : là est la liberté la plus vraie, la plus douce et la plus étendue. Elles l'ont bien compris ces âmes indépendantes des saints qui ont brisé tous les liens de la terre pour prendre leur essor et habiter avec le Christ!

Le service du Créateur est encore la réalité la plus durable dont jouisse la créature. Que le monde ne soit pas une réalité, on l'enseignait à Athènes avant que le Sauveur ne le prêchât dans la Palestine. C'est une triste et misérable chose que bâtir sur le sable ou donner son argent pour ce qui ne nourrit pas; cependant, c'est ce que nous faisons pendant toute notre vie, à moins que nous n'aimions Dieu. L'amour humain n'est qu'illusion et tromperie; il s'use vite et laisse au cœur un froid mortel;

les places et les charges nous échappent quand nos mains vieillies n'ont plus l'étreinte assez forte pour les retenir; les richesses, dit le Saint-Esprit, prennent des ailes et s'enfuient; la santé, qui certainement est un bien inappréciable, s'en va chaque jour; nos années de force sont bien courtes, et la vigueur semble nous abandonner quand elle nous serait le plus nécessaire. Mais le service de Dieu devient plus consolant par la pratique; il donne plus qu'il n'avait promis, et, après quelques légers efforts, il se transforme en une récompense dont la durée est sans fin.

Mais ce n'est pas tout; non-seulement la dignité, le bonheur, l'intérêt, la sagesse, la liberté et la réalité se trouvent dans le service du Créateur à leur degré le plus élevé, mais la créature ne les rencontre que là. Celui qui les veut chercher ailleurs prendra des peines inutiles; en vain son mauvais choix sera-t-il fait avec toute la prudence humaine : il renoncera au ciel sans gagner la terre; s'il ne travaille que pour le présent, il perdra le présent et l'avenir à la fois, tandis que, s'il travaille pour l'avenir, il gagnera le présent en même temps. Ajoutons que si le service du Créateur est la seule fin de la créature, sa dignité, son bonheur, son intérêt, sa sagesse, sa liberté, sa réalité, les maux opposés découlent de la négligence à servir Dieu; car alors le monde n'est qu'un désert triste, insignifiant et désolant, et la vie reste un problème inutile et insoluble. Voyez combien la vie est cruelle pour le méchant! Considérez-le dans son état même le plus prospère : que de peines il prend, quels efforts il fait, quelle activité il dépense; comme il brûle de la fièvre d'insatiables désirs, comme il se lasse à poursuivre des buts insaisissables, comme il appauvrit son cœur et son esprit par des entraînements qui portent leur châtiment avec eux! Comme le temps lui semble long et pesant! quelle amertume dans ce monde qu'il adorait! Tour à tour emporté par une irritation fiévreuse, puis tombant dans un accablement désespéré! Qui voudrait d'une vie pareille? Le pécheur obstiné est

un homme qui, pour vivre loin de Dieu, s'expose à toute espèce de mécomptes et ne trouve nulle part ni contentement ni repos.

Reprenons ce que nous venons de dire. Le service du Créateur est la dernière fin de la créature, sa vraie dignité, son plus grand bonheur, son intérêt le plus cher, sa plus haute sagesse, sa liberté la plus étendue, sa réalité la plus durable. Le service du Créateur est en outre l'unique source de tout cela; et, si la créature le néglige, elle s'attire l'opposé de sa dignité, du bonheur, de l'intérêt, de la sagesse, de la liberté, et finit par l'éternelle perdition. Nous rougissons presque d'écrire des choses si simples et de vous faire consumer le temps à lire une série de propositions qu'aucun homme de bon sens ne songerait jamais à révoquer en doute; il semble que nous voulions imprimer les premiers éléments de la doctrine chrétienne sous un titre plus ambitieux que celui de catéchisme. Cependant, quand nous examinons notre vie passée et peut-être notre vie présente à la lumière de ces vérités élémentaires, il semble qu'on ne saurait les rappeler trop souvent, et qu'il n'est personne, savant ou ignorant, saint ou pécheur, pour qui leur souvenir soit un avertissement hors de saison ou une répétition inutile. Dieu a établi ses droits à notre service par tant d'autres titres que celui de la création, que l'amour-propre est capable, sans s'en apercevoir peut-être, de s'appliquer davantage à ceux dont la connaissance suppose plus de foi et de générosité et de passer légèrement sur celui qui est le plus évident, demande une complète soumission et ne permet pas de différence d'opinion. On ne peut assez dire combien Dieu est ignoré dans le monde qui lui appartient; c'est un déplorable fait qui se présente toujours comme une découverte, parce que chaque jour de notre vie nous le fait reconnaître davantage. Pour les amis de Dieu, c'est le sujet d'un chagrin toujours croissant, parce que plus ils avancent en sainteté et le connaissent davantage, moins il leur semble possible qu'on ne l'aime point de l'amour le plus ardent, le plus en-

thousiaste, le plus exclusif; et cependant, en même temps, l'expérience leur impose la triste conviction qu'ils ne connaissent pas la dixième partie de la scélératesse des méchants ou de la criminelle indifférence de ceux qui professent reconnaître la souveraineté de Dieu. Le monde impose des labeurs et des emplois divers à ceux qui sont à lui, mais à tous il semble qu'il commande de travailler en outre chaque jour à oublier qu'ils sont des créatures, afin d'oublier plus sûrement qu'ils ont un Créateur. Bénie soit la bonté de Dieu pour la grâce qu'il nous accorde de nous souvenir de lui; car de cette grâce dérivent toutes les autres; bénie soit mille fois son infinie miséricorde qui nous permet de l'aimer, de réveiller son amour dans le cœur de nos frères!

Il suit de ce qui a été dit, qu'il ne peut y avoir de doute sur l'étendue de l'obligation que nous avons de servir Dieu. S'il est notre dernière fin, le servir est cet unique nécessaire dont Notre-Seigneur parle dans l'Évangile. Nous devons le faire de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toute notre âme, de toutes nos forces; c'est ainsi et uniquement ainsi que nous devons le servir; y manquer ou ne pas faire du moins tous ses efforts pour y parvenir, c'est se rendre coupable envers sa majesté et sa bonté infinies. Mais comment et dans quel esprit devons-nous servir Dieu? La réponse à cette question se trouve dans l'idée que nous avons de ce que c'est qu'avoir un Créateur. Le culte que nous devons lui rendre doit évidemment avoir les caractères suivants: il doit être facile autant en raison de son immense miséricorde qu'à cause de notre malheureuse faiblesse; ce serait faire insulte à sa bonté que de supposer qu'il a rendu difficile le chemin qui mène à ses faveurs, ou qu'il ne désire pas efficacement de sauver une innombrable multitude de ses créatures déchues; ce serait manquer au respect filial que nous devons à notre cher et tendre Créateur, que d'imaginer que son service n'est pas facile et plein de charmes. Il doit être encore noble et élevé; nous ne devons offrir à Dieu que ce que nous

avons de plus parfait : il doit être noble, parce que Dieu l'est plus que nous ne pouvons l'exprimer ou le concevoir; il doit l'être pour nous ennoblir en le servant, et nous rendre plus semblables à lui. Il doit être heureux; car qu'est-ce que Dieu, sinon béatitude infinie et joie éternelle? Sa vie, c'est la joie; tout ce qui est heureux et brillant vient de lui; si ce n'était par lui, il n'y aurait de félicité ni dans le ciel ni sur la terre. Rien de mélancolique, de triste, de chagrin, de forcé ne peut se rencontrer dans le service d'un tel Père, d'un Créateur. Notre culte doit être heureux en lui-même, heureux dans son expression, heureux par son allégresse, sa promptitude et sa décence pleine de grâce; il doit être de nature à réjouir la tendresse de Dieu et à glorifier sa bonté paternelle en même temps qu'à remplir notre âme de cette plénitude de bonheur qu'on goûte en lui, et qui nous donne la force de tout bien faire et de tout supporter saintement.

Le service de Dieu doit encore occuper l'homme tout entier; pas un sens du corps, pas une faculté de l'esprit, pas une affection du cœur, pas un acte, pas une souffrance qu'il ne doive comme absorber et transformer en lui. Non-seulement nous devons toujours adorer Dieu, il faut que tout en nous soit une adoration, jusqu'à nos distractions elles-mêmes; et nous devons nous arranger en conséquence. Ainsi ce doit être un culte aisé à saisir, qui, à la première vue, paraisse à la créature raisonnable et convenable, tel en un mot que la créature pourrait le désirer pour elle-même. Il doit porter en soi ce qui seul le peut faire accepter et le rendre agréable; mais comme nos besoins sont nombreux, nos sentiments et nos devoirs multipliés, le culte que nous devons au Créateur doit renfermer tous les cultes possibles, exprimer toutes nos relations avec lui, satisfaire à tous ses droits sur nous au moins en quelque degré, il faut qu'il ait la vertu de nous obtenir tous les secours qu'exigent nos nécessités de toute nature.

Ce doit encore être un culte qui dans un sens com-

prenne Dieu et embrasse l'incompréhensible. Il doit honorer chacune de ses perfections et toutes à la fois, puisqu'il voit Dieu plutôt comme la perfection universelle que comme possédant des perfections diverses. Il ne doit pas adorer sa miséricorde au détriment de sa justice, ni sa simplicité aux dépens de sa beauté ; la libéralité ne doit pas lui faire perdre de vue la jalousie, et la facilité à pardonner ne doit pas amoindrir l'idée de la sainteté. Il doit résoudre toutes ces difficultés d'une manière pratique, dont la sagesse se reconnaisse à la première vue, et qui n'embarrasse pas notre union avec Dieu par des subtilités et des distinctions. Ce doit être un culte dont l'union soit l'effet direct. Il doit avoir sur l'âme humaine une action spéciale, et en même temps agir sur Dieu de manière à les rapprocher dans la plus mystérieuse et la plus indissoluble union ; car la créature tend à s'unir étroitement au Créateur, et le vrai culte n'a sa perfection que dans l'union. Enfin ce culte, se résolvant dans l'union, doit être durable, survivre à tout, trouver en soi son développement et donner leur éclat à toutes les grâces. Il doit, en outre, être quelque chose d'autre que les grâces, quelque chose que les mots ne peuvent exprimer, mais qui remplira nos âmes d'un contentement inconcevable et éternel.

Tout culte qui, ne satisferait pas à ces conditions, serait indigne d'être offert au Créateur par sa créature ; celui-là seul répond à l'idée de création, car nous ne la pouvons concevoir que comme l'acte d'un éternel amour. L'idée que nous avons du Créateur a déjà résolu pour nous la question. Nous n'aborderons pas à présent les objections qu'on pourrait élever contre les conditions établies ci-dessus ; quelque nombreuses et variées qu'elles pussent être, il est un esprit, une adoration, un acte, une habitude, un mot qui peut les résoudre tout autant qu'il est donné à une créature finie de le faire, c'est l'amour. La créature ne peut servir le Créateur que par l'amour.

L'amour est l'âme du culte, la base du respect, la vie

des bonnes œuvres, la rémission des péchés, le progrès de la sainteté et l'assurance de la persévérance finale. L'amour satisfait à la première de nos conditions, car, de tous les cultes, il est le plus facile; sa facilité a passé en proverbe. Il est aussi le plus noble et le plus heureux: le plus noble, parce qu'il est le moins mercenaire; le plus heureux, parce qu'il est le plus volontaire; il est le seul qui s'empare de l'homme tout entier, il est le plus naturel à la créature, car il est le seul qu'elle voudrait recevoir. L'amour seul accomplit à la fois tous les commandements, il est la perfection de tous nos devoirs; seul il ne nie ou du moins ne néglige rien en Dieu. La crainte, quand elle est exclusive, nie la miséricorde; la familiarité affaiblit le respect quand elle n'est pas solidement établie sur l'amour; tandis que l'amour reconnaît l'égalité et les droits de tous les attributs de Dieu, en adore la souveraineté et trouve dans tous l'aliment d'une inexprimable allégresse. L'amour, et l'amour seul consomme l'union; et, tandis que la foi nous prépare à la vision, tandis que l'espérance attend un contentement éternel, l'amour subsiste de sa propre vie, comprend, développe, agrandit toutes les autres grâces, et consomme à la fin cette unité mystérieuse que Dieu et les saints ont appelée le mariage mystique des âmes.

Rappelez-vous encore une fois que nous ne parlons ni de perfection, ni de l'héroïsme des saints. Nous ne disons rien ni des austérités volontaires, ni de l'amour des souffrances, ni du martyre de la charité, ni des accusations injustes supportées en silence, ni du dégoût positif de toutes les choses du monde, ni du désir d'être dégagé des liens de la vie pour être avec Jésus-Christ, ni de la vie cachée, ni de la soumission de notre propre volonté à la rigueur des vœux, ni de la mortification du jugement, ni de la sainte virginité, ni de la pauvreté évangélique, ni des mystères surnaturels de la vie intérieure, ni des voies difficiles et dangereuses de la contemplation mystique. Nous parlons simplement de ce que Dieu a le droit d'exiger de nous par cela seul qu'il nous a créés, de ce

que nous ne pouvons décemment lui refuser, de ce que le pur bon sens nous commande et que nous ne saurions omettre sans tomber dans l'athéisme pratique; et cela cependant nous conduit à reconnaître dans le service de Dieu notre seule fin, notre dignité, notre bonheur, notre sagesse, notre intérêt, notre liberté, et à nous y dévouer par amour, parce que c'est la manière de servir le Créateur la plus naturelle à la fois et la seule qui le puisse satisfaire. Toute simple et incontestable, dans tous ses détails, que soit cette proposition, elle conduit plus loin qu'on ne veut communément l'admettre, et cependant, si elle se prouve par elle-même dès qu'elle est énoncée, que pouvons-nous conclure sinon que les hommes ne veulent pas penser à Dieu, et qu'ils ont si longtemps négligé de le faire qu'ils ne soupçonnent pas un seul moment à quel degré ils l'ignorent et l'oublient. Hélas! qui de nous n'a pas vu une foule de personnes descendre tranquillement le courant de la vie, pleines de nobles sentiments et de généreux instincts, bienfaisantes et désintéressées, braves et chevaleresques, sans une ombre de faiblesse dans le caractère, ardentes, délicates, fidèles, indulgentes, prudentes et cependant presque sans Dieu dans le monde; âmes d'élite qui, nous en sommes sûr, feraient honneur à la foi et à son nom si elles avaient l'occasion de penser une fois à l'un des deux termes de cette vérité puérile : « Nous sommes des créatures, » « Nous avons un Créateur. »

Avant de finir ce chapitre, il faut, au risque de nous répéter, résumer les maux qui viennent de ce que nous ne pensons pas que nous avons un Créateur. D'abord, cet oubli donne lieu à des notions inexactes sur la religion pratique; il fait envisager sous un point de vue faux nos rapports avec Dieu, substitue des motifs bas aux plus élevés, qui seraient à la fois plus religieux et plus faciles, efface le caractère paternel de Dieu, et fait obscurcir sa bonté par sa sainteté, qui devrait au contraire l'éclairer et l'orner. Il nous conduit à regarder Dieu comme un pouvoir indépendant qui serait descendu

vers nous du dehors et se tiendrait à distance même quand il nous gouverne, et non comme Celui par qui et en qui nous existons ; il semblerait qu'il nous a conquis et non créés, et que nous ne lui devons de soumission que celle des vaincus ; ne lui disputant pas son droit de conquête, nous sommes trop évidemment subjugués, mais cherchant à vendre notre obéissance aux meilleures conditions possibles ; on dirait que le servir c'est nous sacrifier à lui, nous immoler à sa gloire éminente, comme si ses intérêts n'étaient pas en réalité les mêmes que les nôtres, sa fin (qui est lui-même) la même que la nôtre, et son bonheur notre propre bonheur. Il serait moins déraisonnable de nous considérer, si nous le pouvions, comme extérieurs à nous-mêmes, comme une puissance étrangère en face de qui nous conserverions une neutralité armée, comme un intérêt adverse qu'il faudrait soupçonner et surveiller, que d'avoir pour Dieu les sentiments que nous devons nécessairement avoir si nous oublions qu'il nous a tirés du néant. La sécheresse, l'ennui, la répugnance, l'inconstance, la petitesse : voilà ce qu'apporte cet oubli dans la religion pratique.

Il est encore un ennemi formidable pour la vraie piété, c'est l'idée qu'on se fait communément de l'enthousiasme. Si une personne perd son goût pour les amusements du monde et les plaisirs blâmables, si elle préfère l'Église au théâtre, la messe matinale au repos prolongé, l'aumône à la toilette, les livres spirituels aux romans, la visite des pauvres à la promenade, la prière aux parties de plaisir, la voilà convaincue d'enthousiasme, et quoiqu'on ne sache pas bien exactement ce que c'est que l'enthousiasme, on ne doute pas que ce ne soit quelque chose de prodigeusement insensé, dont il faut particulièrement préserver la jeunesse, et surtout les personnes pieuses qui y sont le plus exposées. Le mot seul d'enthousiasme est une puissance, c'est tout à la fois une accusation, un procès, une condamnation, un châtiment, il n'y manque rien. Cependant, en premier lieu, cher lecteur, examinez vos nombreuses connaissances, et

dites-nous, quelle que puisse être votre notion de l'enthousiasme religieux, si vous avez jamais vu quelqu'un qui en fût atteint. Vous entendez dire qu'il rend les gens fous, pouvez-vous citer quelqu'un de vos amis sur qui il ait produit cet effet? Et, tandis que vous condamnez l'enthousiasme, pouvez-vous tout à fait vous défaire de cette pensée que si c'est un état incommode peut-être pour la vie, il n'est certainement pas à dédaigner pour mourir? Et puis, qu'est-ce que l'enthousiasme? Le docteur Johnson le définit : « Une vaine croyance à des révélations particulières; » quelqu'un de vos pieux amis a-t-il jamais rêvé qu'il eût des révélations particulières? C'est « l'effet d'une imagination échauffée; » vos amis ne vous semblent-t-ils pas froids plutôt qu'échauffés? N'ont-ils pas été souvent tentés d'entrer dans vos voies, parce qu'ils les trouvaient plus commodes? N'ont-ils pas trouvé difficile de persévérer dans les pratiques de dévotion, et ne les ont-ils pas embrassées, non pour obéir à leur imagination froide ou chaude, mais uniquement parce qu'ils le jugeaient bon et parce que la grâce avait changé leurs goûts? C'est encore « une exaltation d'idées. » Franchement, est-ce que les idées de vos amis n'étaient pas, dans le vrai sens du mot, plutôt abattues qu'exaltées? Ne les voyiez-vous pas plus humbles, plus soumis, plus obligeants, et s'ils n'étaient pas tels, ne sentiez-vous pas clairement que leur conduite était en désaccord avec leur religion? Trouviez-vous la moindre exaltation dans aucune de leurs idées, même chez ceux qui étaient les plus adonnés aux pratiques de la piété? Or, telles sont les trois définitions que le docteur Johnson donne de l'enthousiasme; sans doute elles ne vous satisferont pas. Direz-vous maintenant qu'enthousiasme signifie faire trop pour Dieu? vous ne le voudriez pas; sera-ce mal faire ce qu'on fait pour Dieu? Mais est-il donc mal d'entendre la messe chaque jour, mal de faire l'aumône, de lire des livres spirituels, de visiter les pauvres, de prier? Soutiendrez-vous que l'enthousiasme consiste à faire tout cela au lieu d'autres choses innocentes? Soit!

mais je trouve là un peu de tyrannie. On peut vous répondre : Mais si l'opéra est pour moi la plus pénible des pénitences, ou le bal le plus insupportable des ennuis, pourquoi serais-je obligé d'y aller ? Ou si je préfère simplement la prière à l'opéra, ou la lecture spirituelle au bal, pourquoi ne serais-je pas aussi bien que vous libre de suivre mes goûts ? Prétendez-vous que Dieu gâte tout ce qu'il touche ou que le plaisir s'enfuit partout où il intervient ? La vérité est que chacun taxe d'enthousiasme ceux qui sont plus religieux que lui. On trouve cela impardonnable ; car en vérité n'est-on pas soi-même un type achevé de tout ce qu'il y a de sage et de modéré, la raison et la réflexion mêmes. Telle est la signification commune qu'on attache au mot enthousiasme ; et ceux qui l'emploient en ce sens, font tout simplement aveu public de leur tiédeur. Ainsi, l'idée qu'on se forme communément de la pratique de la religion est fausse, parce qu'elle se fonde sur une appréciation imparfaite, et c'est de là que vient l'accusation absurde d'enthousiasme. Si l'on méditait plus souvent et plus sérieusement ce que c'est que « avoir un Créateur, » et ce que cette vérité élémentaire enseigne sur la nature et le degré du culte que nous lui devons, il n'y a pas de doute que sur le témoignage non suspect de la raison et du sens commun, on n'adoptât une manière de vivre plus élevée que celle même à laquelle on se laisse à peine amener par les livres spirituels dont les arguments reposent sur des motifs plus élevés et sur des considérations plus étendues. Le fait est que nous n'apprécions la bonté de Dieu qu'à mesure que par sa grâce nous devenons bons nous-mêmes, et sa bonté est si immense, qu'elle fait peu d'impression sur la grossièreté de notre sens spirituel, à moins qu'il ne soit vivifié par la céleste lumière. Quand nous sommes pauvres en grâce et peu exercés à la dévotion, cette simple vérité que Dieu est notre Créateur, et qu'un Créateur exige tout ce que nous avons établi ci-dessus, fait plus d'impression sur nous que la considération des miséricordes plus grandes et plus élevées dont

Dieu nous a comblés, au point que leur éclat lui-même ne permet plus de les distinguer. Personne n'accuserait son prochain d'enthousiasme, ce qui revient à déprécier les pratiques religieuses, si on considéraitqu'elles découlent naturellement de ce que la simple convenance et le bon sens le plus vulgaire exigent d'une créature.

Mais il est remarquable que ce n'est pas seulement la foule qui trouverait son avantage et parviendrait à une réforme complète, en réfléchissant plus habituellement sur ce que c'est que « être une créature » et « avoir un Créateur. » C'est là un des points où se touchent les extrêmes de la sainteté, ses commencements les plus humbles et sa plus haute perfection. La tendance de la vie spirituelle, surtout dans ses périodes les plus avancées, est de simplifier les opérations de l'âme. La variété des considérations, la multitude des raisonnements, les motifs répétés qui caractérisent le travail pénible de la méditation, font place, dans la pratique plus élevée de la divine contemplation, à une unité plus austère, à une méthode plus simple, à un sentiment plus fixe. La multiplicité des lumières qui d'abord nous remplit d'une douceur mêlée d'un certain trouble, pâlit devant le rayon unique et permanent de la lumière céleste qui brille sur nous à mesure que nous approchons du terme. Alors une vérité commune qui nous semblait, dans nos méditations, vulgaire et presque triviale, suffit à un saint pour de longues heures de contemplation. C'est ce qui fait que souvent nous sommes étonnés de voir les saints faire si grand cas de certains traités de spiritualité que, dans notre état plus bas et grossier, nous méprisons comme peu élevés, prosaïques et sans intérêt. Le livre n'est que la moitié de l'ouvrage, l'autre et la plus importante est l'esprit intérieur de celui qui le lit, et c'est là que se dévoile notre faiblesse. Ainsi, les vérités que nous étudions dans ce traité : « Ce que c'est qu'être une créature » et « qu'avoir un Créateur » n'offrent ni un intérêt varié ni une nouvelle piquante, et cependant c'est à ces deux

principes élémentaires de la doctrine chrétienne que reviennent les contemplatifs les plus élevés avec toute la force des habitudes d'une longue vie et d'une prière intense, avec leur intelligence purifiée par des austérités qui nous font trembler, et avec les sept dons du Saint-Esprit, ces puissants moteurs de toute entreprise spirituelle. Voyez saint François de Borgia, le saint de l'humilité : il semble moins prodigieux de ressusciter un mort que de passer, comme il faisait, trois heures par jour absorbé et sans distractions dans la contemplation de son propre néant. Est-il aisé de concevoir comment la durée de trois fois soixante minutes était employée à considérer cette unique et banale vérité ? Un auteur ascétique nous raconte que, quand saint François d'Assise était arrivé au plus haut degré de la contemplation, il s'écriait : « Qui êtes-vous, Seigneur, et que suis-je? Vous êtes un océan d'être, de vérité et de gloire, et je suis un abîme de néant, de vanité et de misères! » Le P. Leblanc nous dit que les âmes d'élite font grand cas de cette vérité et se plaisent à la savourer longuement. La bienheureuse Angèle de Foligno criait à haute voix : « O néant inconnu! ô néant inconnu! je vous dis avec une entière certitude que l'âme ne peut pas avoir de science préférable à celle de son propre néant. » Notre-Seigneur a révélé lui-même combien lui plaît cette pratique des saints, en disant à sainte Catherine de Sienne : « Sais-tu, ma fille, ce que je suis et ce que tu es? Cette connaissance te ferait atteindre à la béatitude. Je suis ce qui est, et tu es ce qui n'est pas. » Sainte Gertrude pensait que de tous les miracles de Dieu, le plus grand était que la terre pût endurer l'indignité du néant qu'elle reconnaissait en elle.

L'erreur qui existe communément au sujet des doctrines de la vocation religieuse des ordres monastiques, et généralement de tout ce qu'on appelle avec dédain jésuitisme, menées cléricales et le reste, peut être rangée aussi parmi les tristes résultats de l'oubli de ce que c'est que « avoir un Créateur. » Il serait difficile d'en

trop dire sur le danger qu'il y a à s'opposer à une vocation, surtout quand on réfléchit que non-seulement la perfection, mais le salut d'une âme, dépend de sa fidélité à y répondre. La doctrine de la vocation repose sur ce fait que nous sommes des créatures : Dieu a sur nous un droit absolu; nous devons être où il nous veut, travailler à l'œuvre qu'il nous marque, et nous n'avons pas le droit d'être ailleurs ou de faire autre chose. Pour nous faire connaître sa volonté spéciale, il a des moyens qui sont examinés et approuvés par son Église, mais les parents et d'autres encore parlent et agissent comme si la question devait être décidée selon leurs vues étroites et leur jugement individuel. Ils disent qu'à présent trop de monde entre au couvent, et que cela prive la famille de ses plus beaux modèles; qu'il n'y a pas encore assez de prêtres séculiers pour songer à augmenter le nombre des religieux; que les ordres actifs répondant à l'esprit de notre siècle, il faut s'opposer aux vocations purement contemplatives. Non-seulement ils font ainsi bon marché du salut de chacun, mais ils oublient qu'il s'agit d'une question de fait : Dieu a-t-il ou n'a-t-il pas appelé telle personne à tel ordre? S'il ne l'a pas appelée, nous le saurons par l'emploi des moyens que l'Église indique; s'il l'a appelée, qu'avons-nous à dire? Dans les deux cas, toutes ces considérations sur les ordres et sur les besoins du temps sont hors de propos et dangereuses. Elles peuvent, et trop souvent elles doivent se traduire ainsi : Dieu veut votre frère ou votre sœur dans une situation déterminée; vous les voulez dans une autre, et prenant avantage de l'indécision naturelle de leur volonté libre, vous poursuivez votre dessein et vous l'emportez sur Dieu; triste victoire, vraiment! Si c'est un crime de forcer les vocations, on se charge aussi d'une terrible responsabilité devant Dieu quand on ose les contrarier. Cela vient de ce qu'on ne reconnaît pas le droit absolu du Créateur sur la créature, et de ce qu'on ne comprend pas que sa volonté seule doit être considérée. On en peut dire autant des préjugés populaires sur les mome-

ries sacerdotales; ils tiennent toujours à la haine de tout ce qui est surnaturel, à ce qu'on ne saurait souffrir l'intervention de Dieu. C'est encore l'oubli de ce que c'est que « avoir un Créateur » qui conduit aux détestables principes sur lesquels sont réglés nos rapports avec ceux qui errent dans la foi. Nous pensons à eux plus qu'à Dieu, à ce qui leur plaît plus qu'à ce qu'il commande, ou pour mieux dire, nous faisons tout pour trahir leurs intérêts, parce que nous ne pensons pas aux siens. Ceux qui réfléchissent à ce que c'est que « être une créature » et « avoir un Créateur, » ne traiteront jamais légèrement l'interruption ou l'irrégularité des rapports entre le Créateur et la créature. Chaque parcelle de vérité divine vaut mieux que le monde entier, et chaque acte légitime de la juridiction spirituelle a plus d'importance que toutes les sciences physiques, eussent-elles poussé leurs découvertes jusqu'aux extrêmes limites de l'empire de la matière. La fausse charité des temps modernes a plus que toute autre cause contribué à empêcher les conversions à l'Église. En même temps qu'elle a refroidi le zèle du missionnaire, elle a fortifié l'hérétique dans ses ténèbres et dans son erreur, et a arrêté chez le nouveau converti les progrès de cette vive appréciation des dons de la foi, sans laquelle il n'y avait pas pour lui d'avancement spirituel.

Les anciens Pères de l'Église ne traitaient pas de la même manière les païens et les hérétiques. Ils regardaient les premiers avec horreur, sans doute, mais avec plus de compassion que de dégoût; ils les considéraient comme leur future conquête, comme la matière brute dont la prédication de l'Évangile devait faire sortir un temple du Très-Haut; ils voyaient en eux des prodiges d'ignorance, plus que des monstres de perversité, et avec une douceur mêlée de tristesse, ils détestaient aisément l'erreur sans cesser d'aimer ceux qui y étaient engagés. Mais, quant aux hérétiques, il leur était moins facile de les distinguer de leurs doctrines : c'étaient des hommes qui avaient reçu la vérité et l'avaient corrom-

pue, et leur opposition à l'Église était directe, schismatique et personnelle, ils avaient mélangé les doctrines des démons avec le pur Évangile; ils étaient coupables envers Jésus d'une trahison directe, et ils étaient plus détestés que les païens, comme Judas l'avait été plus que Pilate. Aussi, malgré toute leur charité, leur patience et leur douceur, les chrétiens des premiers temps avaient à l'égard des hérétiques une sévérité dont ils n'usaient pas envers les païens. Saint Jean ne voulait pas entrer dans l'édifice où se trouvait Cérinthe, et nous ne voyons pas qu'il ait agi de même avec ceux qui adoraient la Diane d'Éphèse. Nous n'éprouvons aucune difficulté à reconnaître combien les cas étaient différents, et nous comprenons la grave charité de l'apôtre de l'amour. La vérité tout entière, prêchée même avec rudesse et sans art, a plus de vertu pour convertir que la vérité à demi-voilée, quoique présentée avec talent, ou qu'une erreur pour laquelle une charité malentendue montre une funeste condescendance.

Nous pensons qu'on ne nous accusera pas de paradoxe si nous disons que les Anglais, pris en masse, doivent être considérés comme païens plutôt que comme hérétiques, et que, par conséquent, ils doivent être traités avec la douceur que les anciens Pères avaient pour les infidèles de leur temps. Leur situation est même meilleure que celle des païens, puisqu'ils possèdent, au moins implicitement, la foi aux principaux points de la doctrine chrétienne. La génération actuelle, nous parlons de la masse, ne préfère pas délibérément l'erreur à la vérité; elle n'a pas un attachement volontaire, obstiné, pervers, aux principes d'une secte; elle n'a point une hostilité personnelle contre l'Église, et le cri de guerre national « à bas le papisme! » ne prouve rien contre ce que j'avance. Leurs erreurs religieuses sont celles de leurs ancêtres, et ils n'en savent pas davantage; ils n'ont aucune idée de l'Église catholique, dont se rapproche, quoique de bien loin, leur église idéale. Mais l'Église actuelle, réelle, est pour eux, ainsi qu'on leur

a appris à le croire, l'ennemie de Dieu, de Jésus-Christ et des âmes; quant à ce qu'elle est réellement, telle que nous la connaissons, ils sont aussi loin de soupçonner qu'il existe une semblable institution sur la terre, que nous le sommes de savoir à quoi les anges passent leur temps ou ce que c'est que le troisième ciel. Ils nous jugent comme faisaient les païens quand ils accusaient les chrétiens de se rassembler chaque matin pour égorger un enfant et dévorer sa chair; et ils sont de bonne foi dans leur conviction. Une autre conséquence de leur erreur dans la foi est, je ne dirai pas l'ignorance, mais la plus fausse idée de Dieu. Ils ont le mot Dieu, ils y attachent une idée, un sens; mais s'il est permis de le dire, leur Dieu est aussi différent du nôtre que le Père des anciens chrétiens l'était du Jupiter tonnant des païens ou de la cause première des philosophes. Aussi, sans chercher à biaiser ni à cacher la vérité, nous devons regarder nos compatriotes avec une tendre compassion, comme notre future conquête, comme la matière brute d'où sortira une vaillante armée de chrétiens, comme de pauvres égarés errant dans les ténèbres, qui ont besoin de guides plutôt que de controverse, et qui, par-dessus tout, désirent obtenir le pardon de leurs péchés dès qu'ils en sauront le moyen. Mais un mot, un regard qui tendraient à faire croire que, entre être dans l'Église et être hors de l'Église, il n'y a pas autant de différence qu'entre la lumière et les ténèbres, entre le Christ et Bélial, déroberaient à Dieu plus d'âmes que n'en pourrait gagner la vie tout entière d'un prêtre ou d'un saint employée à la prédication et à la prière. Un vieux proverbe dit que la pire de toutes les corruptions est la corruption de ce qu'il y a de plus excellent : si donc la charité dans le ciel comme sur la terre, dans le temps comme dans l'éternité, est le plus excellent de tous les dons, quelle lamentable désolation, quelles immenses ruines, quelles incurables blessures produira la fausse charité qui satisfait son bon naturel, sans mérite, aux dépens de la vérité de Dieu et des âmes du prochain !

La plus grande partie des objections qu'on oppose aux doctrines catholiques ont leur racine dans l'oubli de la situation respective de la Créature et du Créateur. Il en est de même des difficultés qui, quelquefois, obsèdent et fatiguent les catholiques eux-mêmes, et de celles qui empêchent quelques-uns d'écouter en rien les enseignements de l'Église. Si parmi les objections qu'on fait contre l'incarnation, le saint-sacrement ou la doctrine de la grâce, nous mettons de côté celles qui sont fondées sur une idée incomplète de Dieu, ou qui dérogent à ses perfections telles que notre raison les conçoit, ou qui blessent les droits qu'implique ce seul fait qu'il est notre Créateur, il nous en restera bien peu à discuter. Il ne serait pas non plus difficile de montrer que toutes les fausses idées qu'on se fait des dévotions et des pratiques catholiques sortent de la même source. Tout l'esprit du monde vient de là. Qui serait mondain si on se rappelait toujours que le monde est à Dieu et non à nous? Quant au péché, il doit nécessairement être, ou l'oubli de ce que c'est qu'avoir un Créateur, ou une révolte contre lui.

Mais, dirons-nous maintenant aux âmes plus fidèles, il est un autre mal qui provient de la même erreur. Dans tous les temps, et surtout depuis les spéculations de la philosophie moderne, les hommes, même pieux et contemplatifs, ont été tentés de se former de fausses idées de l'amour divin; rien n'est plus fatal à l'âme ni plus injurieux pour Dieu. L'état du monde, si l'on suppose le soleil éteint et la lune roulant sa masse noire et hideuse autour de notre planète enveloppée dans les ténèbres, n'est que la faible image de ce qui se passe dans une conscience délicate qui ne place pas assez haut l'amour de Dieu pour l'homme. Quel que soit l'aspect sous lequel nous envisageons la grâce, nous en viendrons toujours à reconnaître que l'immensité de l'amour de Dieu fait seule notre sécurité [1]. Parce qu'il est notre Créateur, il

[1] Dieu aime autant chaque homme que tout le genre humain. Le poids et le nombre ne sont rien à ses yeux. Éternel, infini, il n'a que des amours immenses. (Joubert, I, 103.)

doit nous aimer, et d'un amour immense; il doit désirer avec tendresse le salut de chacune de ses créatures raisonnables; il doit être avare de chaque âme, même de celle qui, par sa malice, se soustrait aux embrassements de sa patiente miséricorde et va loin de lui s'égarer dans les ténèbres; il doit faire pour nous sauver tout ce qui se concilie avec notre volonté libre; souverainement magnifique, il doit trouver sa gloire dans la multitude de ceux qui sont sauvés; infiniment libéral, il doit la mettre aussi dans la plénitude de leur salut [1]. Au sens des scotistes, il s'est incarné et il réside au milieu de nous dans le saint-sacrement, parce qu'il est notre Créateur; et si, comme les thomistes, nous considérons l'incarnation et le saint-sacrement comme un second amour provoqué par le péché, cet amour découle du premier par lequel il nous a tirés du néant. Il est vrai que nous n'avons pas de mot pour exprimer le sentiment qu'on doit ressentir pour un être qu'on a tiré du néant; nous pouvons l'appeler amour paternel ou lui donner le nom de tout autre amour angélique ou humain; mais nous sommes certains que c'est un sentiment bien supérieur par son élévation, sa profondeur, son étendue, sa tendresse, sa patience, sa vivacité, à tous les amours que nous pouvons concevoir. Certainement quand nous savons que tout a été fait par amour et par l'amour de Dieu, nous pouvons nous reposer sur lui pour les détails que nous ne comprenons pas, ou pour des contradictions apparentes qui ne sauraient faire entrer l'hésitation dans le cœur ni le doute dans l'esprit d'un fils. O âmes indécises et méfiantes! que le Seigneur vous soit en aide dans ces soupçons qui ne viennent pas de l'infidélité, mais que, dans votre situation, la faiblesse du corps et l'état de votre esprit rendent presque inévitables! Le mystère de la création est la source de vos angoisses, qu'il en soit aussi le remède. Méditez longuement, humblement ce

[1] Sicut gloria principis sæcularis..., ita externa gloria Dei objectiva consistit *potissimum* in splendore et *multitudine* aulicorum cœlestium. (Lessius.)

que c'est que « avoir un Créateur, » et vous trouverez enfin la paix. Si, durant cette vie, il ne vous est pas donné de jouir de la pleine lumière, Dieu lui-même guidera vos pas dans le crépuscule, il vous préservera des chutes et vous amènera plein de sollicitude et d'amour dans son sein qui est la lumière éternelle.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE SECOND.

LES DIFFICULTÉS DE L'AMOUR CRÉATEUR.

CHAPITRE I.

POURQUOI DIEU VEUT ÊTRE AIMÉ DE NOUS.

> Eût-il rien manqué au bonheur que vous trouvez en vous-même si toutes ces choses que vous faites, non par besoin mais par la plénitude de votre bonté, ou fussent restées dans le néant, ou n'eussent reçu aucune perfection?
>
> S. AUGUSTIN.

Le premier coup d'œil qu'un enfant jette sur l'Océan fait époque dans sa vie. C'est un nouveau monde extérieur qui en éveille un nouveau en lui ; rien désormais dans le cours de sa vie ne fera sur lui une impression pareille. Mille questions se pressent dans son esprit, mais il reste dans le silence, comme s'il ne voulait pas de réponse, ou plutôt parce qu'il sent bien qu'on n'en pourrait pas faire, et que la seule vue le satisfait plus que tout ce qu'on lui dirait. Seule, l'idée de Dieu répond, dans son esprit, à cette immense et brillante étendue des eaux, et c'est pourquoi il n'est plus le même enfant parce qu'il a vu la mer.

Ainsi en est-il de nous quand nous contemplons l'océan de l'amour créateur ; les questions se lèvent, les problèmes se dressent de toutes parts, les mystères se multiplient, mais tant que nous restons enfants par le cœur et par l'esprit, les questions ne sont pas pour nous

des difficultés : ou elles apportent leur réponse avec elles, ou elles n'ont pas besoin de réponse, ou bien encore nous aimons mieux n'en pas recevoir, de peur d'abaisser quelque chose d'élevé ou de dégrader quelque chose de saint. Contempler, contempler, c'est tout ce que nous désirons. Si tout est mystère pour nous, cela ne nous trouble pas ; c'est le mystère de l'amour, c'est assez, nous croyons ; nous ne voudrions pas qu'il fût plus clair, car s'il laisse les choses indistinctes à notre faible vue, il nous calme en même temps comme une belle nuit d'été. Nous avons des pensées que les mots ne sauraient traduire, mais il nous semble qu'elles répondent abondamment à toutes les difficultés. Voyez s'agiter la vaste et brillante étendue des eaux : ses vagues élèvent leurs crêtes innombrables vers le soleil et scintillent comme une poussière de diamants, puis elles retombent dans l'abîme pour en ressortir encore, tandis que le calme règne dans l'espace azuré ; écoutez les flots qui se brisent sur le sable avec le bruit du tonnerre et dessinent sur la côte les franges capricieuses de leur écume argentée ! Pourquoi détourner jamais nos yeux de ce spectacle ? N'est-il pas plus doux de contempler la mer que d'étudier la science de ses tempêtes, la grandeur de son repos ou la loi de ses magnifiques mouvements ? Les païens appelaient père l'esprit de l'Océan ; c'était une pensée féconde. Mais quand nons cessons d'être enfants ou de ressembler aux enfants, nous ne goûtons plus cette simple jouissance. Nous posons des questions, non par doute, mais parce que l'amour n'est plus tout pour nous ; nous avons besoin de connaître, nous devenons difficiles et pointilleux. Alors un nuage s'étend entre la mer et le soleil ; cette expansion de l'amour, qui était une beauté non définie, une vague magnificence, n'a plus rien que d'obscur et de confus, où les questions de la prédestination roulent comme un noir torrent, où les secrets de la colère divine et de la justice vengeresse se soulèvent comme des vagues montagneuses, où l'écume blanchissante nous révèle des écueils cachés là où naguère

nous n'avions vu que l'azur des eaux doucement ondulées, comme une bannière de soie que le vent soulève à peine.

Un jour nous redeviendrons enfants; nous nous reposerons sur le même rivage pour ne plus le quitter; notre regard alors plongera dans les profondeurs cristallines de cet amour créateur dont l'océan sera la vie et la mesure de notre bonheur, dont la splendeur éclatante sera la lumière de notre vie éternelle, et dont le tonnerre formera le concert sans fin, solennel et délicieux, de notre béatitude, Sort heureux! Mais avant il faut que nous soyons totalement transformés, et peut-être par le feu!

Mais nous ne cessons pas fatalement de ressembler à des enfants par cela seul que nous commençons à faire des questions et à y répondre. L'orgueil ne peut rien comprendre à Dieu. Posons donc des questions, mais que ce soit avec foi, confiance et amour, sachant nous contenter d'une demi-réponse quand nous ne pouvons pas obtenir davantage, et nous en passer tout à fait quand la hauteur de la bonté de Dieu n'est plus accessible qu'à la foi, dont la prérogative est, en un sens, d'égaler et de comprendre Celui dont elle émane.

Nous avons essayé jusqu'ici d'expliquer ce que c'est que « être une créature » et « avoir un Créateur, » et on trouvera peut-être que nous avons dépensé beaucoup de paroles pour exposer des choses aussi simples. Nous allons maintenant discuter cinq questions relatives à autant de merveilles du divin amour, et nous pourrons ensuite examiner certains phénomènes de la vie actuelle du monde qui paraissent en désaccord avec nos doctrines.

Voici ces cinq questions.

I. Pourquoi Dieu veut être aimé de nous. — II. Pourquoi il nous aime lui-même. — III. Quelle sorte d'amour nous avons pour lui. — IV. Comment nous répondons à l'amour qu'il a pour nous. — V. Comment il récompense l'amour que nous avons pour lui.

Ce sont autant d'abîmes de l'amour créateur, autant

de merveilles qui nous rendent plus sages, même quand elles refusent de livrer les secrets qu'elles renferment.

I. Recherchons d'abord pourquoi Dieu veut être aimé de nous. Au premier coup d'œil, il semble superflu de demander la raison d'un fait si évident ; mais en réfléchissant, il se révèle à nous si merveilleux et si étrange, que nous en venons à nous demander s'il est réellement hors de doute que Dieu veut être aimé de nous. Et voici les considérations qui nous font hésiter.

Dire que Dieu désire notre amour, n'est-ce pas supposer en lui une sorte de besoin ? Le désir est une espèce d'aveu d'imperfection, et plus il est vif, plus aussi l'imperfection est sensible. Cependant supposer que le Créateur manque de quelque chose serait un pur blasphème. Vous êtes mon Dieu, dit le Psalmiste, *parce que* vous ne désirez aucun de mes biens. Or, notre amour est notre plus grand bien, les affections de notre cœur sont notre propriété la plus noble, et Dieu, nous dit-on, désire ardemment les avoir. En outre, si nous accordons ce fait, une nouvelle difficulté se présente; car immédiatement il prend une telle importance, qu'il devient l'explication de tous les actes de Dieu; tout ce que nous savons de lui vient se résoudre dans ce désir. Les difficultés se reproduisent par centaines et veulent être levées de la même manière. Nous ne pouvons concevoir Dieu que comme notre créateur. — S'il est créateur, il est père; car la création ne peut se comprendre que comme un acte libre de l'éternel amour, et, dès lors, tout ce que Dieu fait est un acte de père et s'explique par ce fait que nous sommes ses fils. Nous voyons que Dieu ne peut pas, purement parce qu'il est Dieu, n'avoir pour nous qu'une bonté modérée. Si nous accordons qu'il s'occupe quelque peu de nous, nous sommes forcés de reconnaître qu'il s'en occupe avec tant de sollicitude que notre foi en est effrayée. Ainsi Dieu ne peut pas désirer notre amour d'un désir faible et indifférent; s'il le désire, il faut que ce soit avec toute la puissance de ses perfections éternellement adorables, et il faut une foi bien

forte et un amour plus fort encore pour envisager cette conséquence et ne pas reculer devant son apparente hardiesse.

S'il se révèle à nous, c'est parce qu'il veut que nous le servions; et nous avons vu dans le dernier chapitre que, lui étant ce qu'il est et nous ce que nous sommes, la créature ne peut servir le Créateur que par amour. C'est ce que l'Église comprend, quand elle nous dit que sans un commencement d'amour dans notre contrition nous ne sommes pas dignes d'absolution. S'il nous donne des préceptes positifs ou un cérémonial qui lui plaît, c'est pour nous conduire à lui et s'assurer de notre amour. S'il envoie son Fils racheter les pécheurs, c'est pour faire voir qu'il ne peut supporter la pensée de la perte de l'amour des hommes. S'il nous fait entrer dans le ciel, c'est pour nous avoir près de lui et relever sa gloire par notre salut. Nous ne pouvons pas être sa fin; il ne peut en avoir d'autre que lui-même, et rien ne peut exister que pour sa gloire. S'il nous retient en purgatoire, c'est pour multiplier l'amour sur la terre, et tirer un plus grand avantage des âmes imparfaites. Si, pensée redoutable, il nous précipite dans les abîmes sans espoir du feu éternel, c'est parce que nous avons rendu ses soins inutiles et que nous lui avons refusé l'amour qu'il daignait désirer avec une ardeur si incompréhensible.

Mais ce n'est pas tout : son désir est si vif, qu'il semble oublier qu'il est Dieu. Que sa divine majesté daigne nous pardonner de telles expressions! seules elles peuvent, par leur force et leur hardiesse, imposer à nos cœurs la conviction de l'immensité de son amour. Il semble, pour obtenir notre amour, désavouer sa propre nature et sa grandeur : sa facilité à pardonner n'est-elle pas, en effet, en contradiction avec la rigueur de la justice vengeresse, ou avec la pureté de son infinie sainteté? Est-il facile de voir comment il a exigé les indescriptibles souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comment il les a acceptées en expiation pour les péchés des autres et pour des péchés qui devaient n'être commis que des centaines

d'années plus tard? Comprenons-nous pourquoi les enfants baptisés sont admis à jouir de la vision béatifique, et pouvons-nous concilier avec nos notions de justice que celui qui vient au travail à la onzième heure soit récompensé autant que celui qui a porté le poids de la chaleur et du jour? Ne semble-il pas que, dans ses décrets, Dieu songe moins à sa justice, à sa sainteté ou à sa dignité qu'à donner à un plus grand nombre d'âmes le moyen de l'aimer, et à rendre les fruits de la rédemption aussi abondants que le permet la perversité de notre volonté libre?

Nous trouvons encore une difficulté dans l'incompréhensible valeur qu'il semble attacher à notre amour. Qu'est-ce, en effet, que notre amour? que peut-il apporter à Dieu? et cependant voyez de quel prix il l'a payé sur le Calvaire! Faudra-t-il donc accuser sa sagesse, et dire que l'Incarnation et la Passion n'étaient pas motivées ou dépassaient le but? En vain on dirait qu'il les a décrétées en notre faveur et que ce sont des preuves de son amour pour nous plutôt que de son désir d'être aimé de nous, car nous devons toujours avoir présent à l'esprit ce principe de saine théologie, que Dieu ne peut avoir pour fin que lui seul et non des créatures : il ne peut nous béatifier que pour sa propre gloire; c'est sa perfection de se chercher nécessairement lui-même en toutes choses; sans cela il ne serait pas Dieu. Nous ne pouvons pas concevoir Dieu créateur, s'il n'attache pas de prix à sa création ; mais comment nous imaginer qu'il prenne pour objet de sa complaisance ces quelques millions de globes, ou la rapidité de leur course, ou leur fidélité à leur orbite, ou leurs excentricités, ou les espaces du ciel sidéral, ou les combinaisons diverses de la matière, ou les filons des métaux cachés dans le sein des montagnes, ou la vertu vivifiante des rayons du soleil, ou les jeux gigantesques de l'électricité partout présente, ou la beauté des arbres, ou la limpidité des lacs, ou les vallées ombreuses, ou la découpure des côtes de la mer, ou la splendeur des couchers du soleil, ou la magnifi-

cence des tempêtes, ou quoi que ce soit de ce genre? Nous-mêmes, faibles créatures, nous sentons que ce serait l'abaisser que de supposer qu'il accorde à ces objets son estime, ses soins, son intérêt. Mais on nous apprend qu'il fait un cas tout particulier des esprits angéliques et des cœurs des hommes. L'homme est la fin du monde matériel, mais Dieu seul est la fin de l'homme. Les couches des terrains, la classification des plantes, la faune d'une contrée, les occultations des planètes, la géographie physique de la mer, les secrets de la chimie, peuvent offrir aux physiciens plus d'intérêt que les cœurs des hommes, les esclaves de l'Afrique ou les pensionnaires d'un hôpital. Il n'en est pas ainsi de Dieu. A ses yeux, toute la création matérielle n'est rien en comparaison du cœur d'un paysan, ou de la première prière d'un enfant. Il a généreusement donné tout le reste de la création avec l'indifférence d'une inépuisable richesse; mais il a gardé pour lui les cœurs, et, loin d'y renoncer, il ne veut même pas les partager. Et cependant quelle est leur valeur? Qu'est-ce qu'un amour fini pour une béatitude infinie? Nous ne pouvons le concevoir, et cependant il ne nous est pas permis de douter que ce soit quelque chose de très-précieux aux yeux de Celui pour qui tout le reste n'est rien.

Encore une difficulté : Quel est le sens de cette éminente joie que l'amour de l'homme excite en Dieu? Il y a là un profond mystère. La vie de Dieu est la joie, la joie ineffable, illimitée, inimaginable, éternelle. L'étonnante immensité de la joie des anges et des hommes n'est qu'une goutte de cet océan de joie qui est en Dieu. La joie pénètre dans le cœur de l'homme de mille manières, aussi différentes l'une de l'autre qu'une note de musique diffère d'une autre note; les diverses scènes de la vie, les circonstances, l'âge en modifient la nature et la force; et, comme il n'est pas deux cœurs parfaitement semblables, elle subit autant de transformations qu'il se peut compter d'hommes dans les milliers de générations passées, présentes et futures. Or, pas une de ces joies

du cœur, si prodigieusement multipliées, qui n'ait sa joie correspondante dans la simple plénitude de la joie de Dieu. Les joies de l'homme ne sont rien auprès de celles des anges, et celles-ci ne sont encore que les ombres de celle qui est unique en Dieu. Il est aussi des joies dans la création animale : la santé et la force, la jouissance de l'air et de la lumière, du froid et de la chaleur, de la sécheresse et de l'humidité, l'harmonie des chants et l'animation des guerres, la rapidité du vol et la légèreté de la course, le soin des petits et le plaisir de dévorer une proie, toutes ces choses sont encore autant d'ombres, mais d'ombres très-affaiblies, très-effacées, très-humbles de la joie qui est en Dieu. Qui pourrait compter toutes ces joies diverses des créatures? Ajoutons-y cependant celles du Cœur immaculé de la divine Mère, et celles de ce Cœur sacré que la personne du Verbe pénétra de l'onction de sa félicité, tout en le laissant être un cœur humain, nous aurons été bien loin sans doute, et cependant à peine aurons-nous avancé. Qui pourrait nous dire la joie du Père dans son être qui n'a pas eu de commencement, celle du Fils dans son éternelle et perpétuelle génération, celle du Saint-Esprit dans son incessante procession du Père et du Fils? La joie du Père et du Fils est non pas une chose ou une perception, mais une personne éternelle, le terme sans bornes de Dieu qui n'a pas de limites. Qui oserait se faire une image de la redoutable et majestueuse jubilation de la Très-Sainte Trinité dans la trinité des personnes et l'unité d'essence? La joie de Dieu dans sa propre unité, qui pourrait la contempler sans être ravi en extase et comme dissous dans les amoureuses larmes de la foi? Et, cependant, comme si tout cela ne suffisait pas, Dieu cherchera-t-il ailleurs de la joie, de la joie hors de lui, un surcroît de joie? Y a-t-il pour lui de la joie dans les créatures, une joie créée? sa joie propre peut-elle s'accroître, peut-elle désirer? Si elle ne le peut, pourquoi rompre le silence de l'éternité pour créer, pourquoi cette poursuite de l'amour des hommes, pourquoi cette ardeur patiente

à courir après les pécheurs, pourquoi cette joie quand ils se convertissent, pourquoi est-il écrit que la mort des saints est précieuse aux yeux de Dieu? Nous pouvons sans doute répéter : pourquoi? mais pouvons-nous répondre? O ciel et terre! ô anges et hommes! quel être c'est que Dieu! quelle joie c'est d'être une créature! quelle gloire d'avoir un Créateur!

Que devons-nous faire en face de toutes ces difficultés? Il est clair que nous ne devons pas essayer de les résoudre. Saint Thomas lui-même, s'il revenait de parmi les morts, n'y saurait réussir, mais voici ce que nous pouvons observer. S'il est des difficultés capables de nous faire douter que Dieu désire réellement notre amour, nous avons en même temps des preuves de ce désir et de son intensité; elles établissent le fait quoiqu'elles ne l'expliquent pas, et l'établissent de manière que nous n'avons pas besoin qu'il soit expliqué pour l'admettre. Mais pouvons-nous approcher de la solution du problème et jeter quelque lumière sur le mystère? Pouvons-nous affaiblir les difficultés que nous avouons ne pouvoir résoudre? C'est ce que nous allons essayer, et, que nous réussissions ou non, nous aurons ajouté quelque évidence à ce fait que Dieu désire notre amour : nous ne désespérons pas de faire quelque chose de plus.

Avant tout, interrogeons les natures divine, angélique et humaine : elles nous découvriront peut-être quelques-uns des motifs pour lesquels Dieu veut l'affection du cœur de l'homme. Une des causes qui nous empêchent de comprendre la nature divine, et même de nous la représenter par l'imagination, est son extrême et adorable simplicité. A proprement parler, Dieu n'a pas de perfections; il est à lui-même sa propre et unique perfection, la perfection des perfections. Dans notre bouche, ce mot n'exprime que nos efforts imparfaits pour nous faire une idée vraie de lui. Néanmoins, nous sommes capables de le considérer d'abord comme n'étant pas notre Créateur, puis comme étant notre Créateur.

Nous savons que, bien qu'en Dieu il ne puisse y avoir de changement, cependant il fut un temps où il ne nous avait pas créés, puis un autre où il l'avait fait. Ou, si nous considérons qu'il nous avait toujours créés dans son esprit, cependant, d'après ce qu'il a daigné nous dire de lui-même, nous pouvons le concevoir comme n'ayant pas de créatures. Comme un monde est l'objet le plus immense dont nous ayons l'idée comme formant un système, un ordre, une beauté, le tout sur la plus vaste échelle, nous pouvons nous imaginer Dieu comme comprenant en lui-même quatorze mondes d'une beauté et d'une variété surprenantes, tous sans limites et sans bornes, et un, absolument un dans leur propre simplicité, quoique quatorze dans nos conceptions.

Le langage humain est au-dessous de telles matières, mais il faut bien l'employer.

Quatre de ces mondes semblent contenir la vie intérieure de Dieu; nous les appelons son infinité, son immensité, son immutabilité, son éternité ; ce sont les conditions de son essence et de toutes les perfections que nous pouvons attribuer à son essence. Autour se rangent quatre autres mondes dont le charme ravissant suffirait à séparer l'âme du corps, si nous pouvions les voir à découvert. Ce sont : la toute-puissance, la sagesse, la perfection qui est la bonté naturelle de Dieu, la sainteté que nous pouvons appeler sa bonté morale. On voit que dans ces huit mondes rien n'appelle un rapport nécessaire avec des créatures; ils appartiennent à la jouissance de Dieu qui se suffit à lui-même, indépendamment de toute création. Ils ne nous fournissent absolument aucun motif du désir que Dieu aurait de notre amour; au contraire, ils se suffisent si magnifiquement à eux-mêmes, ils sont si adorablement complets, qu'ils sont plutôt autant d'arguments contre l'existence de ce désir inexplicable.

Après ces huit mondes, il en est six autres que nous ne pouvons mentionner qu'avec la profonde humilité d'un amour filial et plus que filial; ils nous concernent

et reçoivent la teinte de nos destinées ; nous y sommes présents de toute éternité ; ils sont maintenant, comme ils seront à jamais, notre seule patrie et notre seul foyer ; ce sont la bonté divine, la souveraineté, la providence, la miséricorde, la justice et cette perfection de Dieu que nous désignons en disant qu'il est la dernière fin de toutes choses. Si on considére Dieu sans créatures, on ne peut rien ajouter aux huit premiers mondes ; et on n'en pourrait rien retranchèr sans qu'il cessât d'être Dieu ; si on le considère avec des créatures, tel qu'il est actuellement, une addition à l'ensemble des quatorze mondes, ou la moindre soustraction altérerait inévitablement notre idée de Dieu. Nous pouvons parler de lui en termes plus pompeux, mais leur signification, l'excellence qu'ils veulent exprimer, se trouvent déjà implicitement renfermées dans l'un des quatorze mondes.

L'existence des six derniers mondes en Dieu nous fournira les plus magnifiques preuves du désir qu'il a d'être aimé par nous, mais sans nous en expliquer en aucune façon l'existence. Le fait que ce désir est fondé sur la nature de Dieu et l'immensité de ses perfections, devient encore plus étonnant si nous réfléchissons que ce n'est que par un acte arbitraire de notre imagination que nous pouvons concevoir Dieu sans créatures, et qu'en fait il n'a jamais été tel, puisqu'il a, de toute éternité, créé le monde dans sa pensée, et qu'ainsi l'idée de Créateur, avec toutes ses conséquences, est inséparable de lui.

L'éternité de Dieu avant la création est un ensemble de mystères que nous voudrions en vain sonder : en quoi son décret renfermé dans sa pensée servait-il à sa gloire ou donnait-il exercice à sa miséricorde, à sa justice ou à sa providence ? Pourquoi la première création des anges eut-elle lieu dans un instant et non dans un autre ? Pourquoi Dieu voulut-il, je ne dirai pas interrompre ou troubler, — cela est impossible, — mais varier sans travail et sans effort, le calme d'une éternité qui n'avait besoin de rien, par l'accomplissement de sa

propre volonté dans l'acte créateur. En quoi l'absence d'un ciel rempli d'adorateurs raisonnables et bienheureux pouvait ajouter à la solitude incréée des trois divines personnes, et à quel point l'adoration prévue par l'Esprit qui n'a ni passé ni futur mais un présent unique, actif et sans succession, n'était pas la même chose que l'adoration extérieurement réalisée; comment cette adoration ne jette pas quelque nouveau lustre sur les perfections de Dieu et ne les relève pas encore à ses propres yeux?... Autant de questions auxquelles nous ne pouvons rien répondre, sinon qu'elles sont au-dessus de nous, et qui cependant nous font sentir combien est intime en Dieu son désir de l'amour des hommes, sans toutefois nous donner la solution de l'énigme.

Nous n'avons en aucune façon à nous occuper ici des discussions théologiques sur l'ordre des divins décrets. Nous savons qu'entre eux il ne peut pas y avoir de priorité de temps, et que leur ordre ne pourrait être marqué que par la dignité ou l'importance; mais quelle source de pensées pleines d'amour et du plus profond respect pour Dieu jaillit des sombres profondeurs de sa mystérieuse prédestination ! Nous savons que Dieu est libre et que rien ne peut porter atteinte à sa liberté, et cependant l'idée de prédestination n'entraîne-t-elle pas celle de Dieu se liant lui-même, posant des conditions, comme des liens, à sa royale et éternelle liberté, et cela en vue de nous, par amour pour nous, pour avoir notre amour? Inconcevable mystère ! Comment le pouvons-nous croire sans un miracle de grâce et de foi infuse? Les hommes s'expriment comme si c'était *leur* liberté qui souffrît dans l'acte de la prédestination, tandis que c'est bien plutôt celle de Dieu. Hommes injustes ! Comme si nous devions toujours nous méfier de Dieu, toujours nous tenir en garde contre lui, comme s'il pouvait attenter à notre liberté, lui qui nous a donné sa gloire pour en faire presque tout ce qui nous plaît ! Comment cet acte pourrait-il faire injure à notre liberté, si sans lui nous n'aurions pas eu même l'existence? Nous devons la liberté à

la vie, et la vie à la prédestination de Dieu. Nous sommes libres comme l'air, trop libres même, tout bien considéré. Mais les plus sages intelligences humaines ont été déconcertées en voyant la magnifique liberté de Dieu se concilier avec les prodiges de compassion de son éternelle prédestination. C'était comme une nécessité pour lui. Donnez-moi des enfants ou je meurs, s'écriait l'impétueuse Rachel dans son impatience d'être mère; de même, à tout prix, Dieu devait avoir des créatures pour l'aimer, des enfants pour le servir et lui tenir éternelle compagnie ; à tout prix il devait avoir un amour créé sur lequel il pût s'épancher dans les ineffables communications de son amour incréé, de sa complaisance et de sa joie.

Qui ne voit par là qu'il a créé tous les hommes et tous les anges à être sauvés, sans toutefois par cet acte porter atteinte à leur liberté? Avant qu'il eût prévu rien d'autre, — les mots gênent notre pensée, — et mû seulement par l'excès de son inexprimable bonté, il décréta de créer les natures des anges et des hommes, simplement pour pouvoir les élever à la vision divine et les faire participer à sa béatitude. Il n'en choisit pas un certain nombre à l'exclusion des autres; dans l'adorable et réelle sincérité de sa volonté, il voulait que tous les hommes et tous les anges fussent sauvés, et était prêt à donner à tous et à chacun les grâces nécessaires. De là vint cette merveilleuse détermination d'un amour surabondant de les créer en état de grâce, afin qu'ils pussent plus aisément atteindre leur fin surnaturelle, en commençant par un secours d'un ordre supérieur au lieu d'avoir à l'attendre. Il doublait ainsi le prix de la création. La prévision des libres et opiniâtres démérites de quelques-uns, et de la libre et loyale correspondance à la grâce des autres, ne lui fit point décider par une énergique volonté la condamnation des premiers, tandis que sa miséricorde se réjouissait de préparer et d'orner des couronnes pour les seconds. Et ce ne fut, comme nous le supposons, qu'après cette prévision qu'il y eut élection ou réprobation

absolue. Ainsi la liberté de l'homme resta entièrement intacte, et il en résulte que, parmi la multitude des damnés, pas un ne peut attribuer sa perte à un acte prédéterminant de Dieu, mais uniquement à ses efforts personnels pour se soustraire aux sollicitudes de sa grâce, comme aussi les innombrables esprits bienheureux reconnaissent qu'ils doivent leur félicité à l'éternelle prédestination de leur auteur. Ne trouvons-nous pas là une nouvelle preuve du grand désir avec lequel Dieu veut notre amour, tandis que les motifs de ce désir restent ensevelis dans les profonds abîmes de sa bonté?

Nous découvrons encore une preuve dans les dispositions de la création et les moyens naturels de conservation. Si l'on ne peut assez insister sur ce fait que les anges et les hommes ont été créés en état de grâce, on ne peut aussi qu'admirer la surabondance de nos dons naturels. Nous avons reçu beaucoup plus qu'il n'était absolument nécessaire pour remplir les fonctions qui nous sont destinées dans le monde. La vie seule est déjà une grande jouissance; les hommes la mettent au-dessus de tout le reste; le plus misérable ne renonce qu'à regret au simple pouvoir de vivre. En outre, tous nos dons naturels sont disposés de façon à être poûr nous des instruments de jouissances et de délices. Pas un de nos sens dont l'exercice n'amène une satisfaction spéciale dont ne peuvent avoir idée ceux qui en sont privés. Il faut une âme encore dans la vigueur de la première innocence ou fortifiée par la grâce surnaturelle pour résister aux entraînements des plaisirs des sens. L'exercice des diverses facultés de l'esprit ouvre aussi une nouvelle source de délices et de bonheur qu'il est plus facile de concevoir que d'exprimer. Que dire de la sensibilité et de la noblesse des affections de nos cœurs, ces cœurs dont Dieu est si jaloux? Ils sont aussi féconds en amour que les vignes sur la terre le sont en vin; et le monde entier ne risque-t-il pas de s'oublier dans leurs enivrements?

En considérant comment la nature matérielle est adaptée à notre usage, nous trouvons partout le caractère

d'une profusion excessive, d'une beauté superflue. Presque chaque chose possède une suavité bien supérieure à ce qu'exige sa destination. Les païens donnaient à la terre le nom de mère, et vraiment Dieu a déposé dans son sein des trésors qu'envierait la tendresse maternelle. Qu'elle fournisse la nourriture à nos besoins ou les remèdes à nos maux, qu'elle nous apaise, nous inspire ou seulement nous gagne par l'éclat de sa beauté physique, elle fait toujours plus qu'elle ne promet, et double le prix de ses dons par la tendresse avec laquelle elle les prodigue. Ce n'est pas sans une espèce de frayeur que nous voyons avec quel équilibre délicat le Créateur dompte et mesure les force des éléments pour nous rendre la vie facile au milieu de la formidable grandeur de leurs opérations, et du travail de ces effrayants laboratoires où s'exerce leur gigantesque puissance. Partout et pour notre bien, il gouverne sans appeler les catastrophes d'un pouvoir violent, mais avec la douceur d'une patiente et aimable uniformité. Nouvelle preuve du prix qu'il attache à notre amour, et sans autre raison que sa sainte et bienveillante volonté.

Avant de quitter l'empire de la nature, jetons encore un regard sur le tableau que la Bible nous offre de ses opérations successives. Il plante l'Éden pour les créatures auxquelles il vient de donner l'être, et vient lui-même les trouver ; les soirées du jeune monde sont consacrées aux entretiens familiers du Créateur avec ses créatures. Il éprouve leur amour par le plus facile des commandements, et quand ils l'ont transgressé, la miséricordieuse promesse du Sauveur se fait entendre et domine les accents prodigieusement affaiblis de la colère divine. Suivent alors des siècles de combats mystérieux comme celui de Jacob luttant avec le Seigneur sans autre témoin qu'un ruisseau murmurant dans les ombres de la nuit. Ni le péché ne décourage, ni l'opiniâtreté ne lasse la persévérance de cet amour ; il n'épargne jamais les miracles de sa miséricordieuse intervention ; ses dons ne lui semblent ni trop multipliés, ni trop riches, pourvu

que sa créature consente à les recevoir. Dans les pâturages de la Mésopotamie, comme dans les plaines où son peuple façonnait la brique pour les Égyptiens, sous les palmiers du désert, comme auprès des vignes d'Engaddi ou sur les rives des fleuves de Babylone, il est toujours le même. Dieu ne peut se passer de nous, il ne peut supporter la perte de notre amour; il s'attache à nous, il sollicite, et, quand il punit, c'est pour obtenir l'amour, et sa main s'interpose entre lui-même et le pécheur; il cherche à toucher nos cœurs par ses plaintes pleines de charmes; il gémit comme un amant repoussé ou un ami soupçonné; il nous appelle avec une sorte d'humilité qui n'a pas son égale dans l'amour humain. Quelle idée de Dieu la Bible seule ne nous laisse-t-elle pas, et quelle est au fond, cette impression? C'est que la passion dominante du Créateur est de gagner le cœur de ses créatures. Nous ne concevons pas de monstre plus horrible que le cœur qui refuse d'aimer Dieu, le Dieu de la Bible, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le père de Notre-Seigneur Jésus-Christ! Le désir de Dieu, la résistance de l'homme, la victoire de Dieu achetée par ruse ou par caresse et non comme un droit dû au Créateur, enfin, sa joie et son triomphe après avoir obtenu mille fois moins qu'il ne lui est dû, n'est-ce pas là, en résumé, toute l'histoire de la Bible?

Si de la nature nous passons à la grâce, nous trouvons que tout se résout dans l'amour de Dieu à la poursuite des âmes. Le même fait nous sera prouvé de nouveau, sans que la difficulté nous soit expliquée davantage. L'empire de la grâce, s'il n'est pas fondé sur la permission du mal, semble du moins la supposer; or, la permission du mal n'est rien moins que l'intime désir du Créateur pour l'amour de ses créatures; c'est là certainement ce qu'il y a au fond de ce terrible mystère. A quel prix devait-il estimer l'amour des anges et des hommes, si pour l'obtenir il consentait à courir un pareil risque, si toutefois on peut appliquer ce terme à celui à qui sa prescience rend tout présent? Toutes les

conséquences possibles aussi bien que les conséquences en actes de cette permission, il les avait présentes, et cependant il a persisté. Il y allait de sa gloire, et sa gloire fait notre bien inestimable. Si le mal n'avait pu se commettre, les anges et les hommes n'auraient pas été libres, au moins selon notre ordre de choses présent; ils n'auraient donc pu lui rendre un culte d'amour, car la liberté est nécessaire à l'amour. Ceux que sa vue confirme à présent dans la sainteté n'auraient pas gagné leurs couronnes, et tout un ciel rempli de saints sanctifiés d'avance ne lui aurait pas en réalité payé le même tribut d'obéissance libre et d'amour volontaire que lui offre notre système actuel [1]. Mais quel risque effrayant, ou plutôt quelle épouvantable certitude c'était que cette permission du mal! Le tout Miséricordieux vit s'ouvrir sous ses yeux le brûlant abîme avec ses nombreux et tristes habitants; ce fut pour lui une vision plus horrible qu'elle ne l'eût été pour l'âme si vaste de Marie ou pour l'intelligence si haute de Michel, et pourtant il s'y enfonça dans la plénitude et l'immense et incompréhensible bonté avec laquelle il désire l'amour des hommes. Quelle lumineuse démonstration dans l'épaisse obscurité de cet intolérable secret!

C'est à ses fils aînés, au monde primitif des anges, que l'usage de cette liberté est d'abord accordé. Au premier instant ils contemplent leur Dieu dans toute la beauté de son aimable souveraineté, puis, cédant à l'attrait de leur liberté, ils s'admirent eux-mêmes, et aussitôt une multitude immense, le tiers de ce vaste empire, des milliards d'esprits inondés de beauté, de dons et de grâces, font leur choix irrévocable, et, dans l'ivresse de leur liberté,

[1] Un monde composé d'êtres raisonnables sans accroissement de mérites, comme l'humanité sacrée du Sauveur, ou confirmés en grâce dès le principe, comme la sainte Vierge, est une supposition qui sort du domaine de notre expérience. Nous ne pouvons raisonner sur les lois divines que d'après les deux créations que nous connaissons, et non d'après deux cas exceptionnels, comme ceux de la sainte Humanité et de la sainte Vierge. Une permission du mal toute gratuite et sans raisons morales tirées du caractère divin est à peine concevable.

se jettent au milieu des tourbillons de l'abîme embrasé, loin, bien loin de la douce et paternelle majesté de Dieu.

Leur choix est irrévocable! Quelle pensée pour nous! Les anges ne pouvaient se plaindre; ils avaient reçu une merveilleuse abondance d'amour; les dons de leur nature dépassent toute imagination; ils avaient assez de lumière, de grandeur et de force pour être presque assurés de ne point tomber; ils avaient été créés en état de grâce, et sans doute de la grâce la plus choisie et la plus éminente; ils avaient peut-être, en outre, immensément mérité par ce premier acte d'amour dont ils avaient salué leur Créateur au moment où sa volonté bénie les avait tirés du néant; et avec tout cela, une épreuve suffit, une seule! Ne devons-nous pas trembler en considérant combien autre Dieu se montre à notre égard quand, violant ses préceptes si faciles, nous perdons l'innocence première : il ne nous condamne pas de la sorte; il multiplie ses miséricordes, il redouble les moyens de salut, au point que les théologiens en sont presque venus à douter si notre état, depuis la chute, n'est pas devenu meilleur qu'il n'eût été si nous avions conservé l'innocence et la justice du paradis. Quand nous considérons tout ce qui suivit la chute, les temps antédiluviens, la loi des patriarches, celle de Moïse, celle des chrétiens, il semble que Dieu, tout en nous laissant libres, ait voulu tout faire pour que, malgré des pertes déplorables, son désir d'être aimé de nous ne fût pas frustré, et nous oserions presque comparer sa divine majesté à une de ses plus humbles créatures, à l'araignée qui, avec une imperturbable assiduité, reprend toujours le travail de sa toile rompue, toujours fidèle au lieu qui trahit sa confiance, toujours bravant le même et presque inévitable désastre. Comment expliquer cela, sinon en disant qu'il y a sans doute une raison, mais que Dieu l'a cachée dans les profondeurs de sa bonté.

C'est ce que nous apprend aussi l'incarnation, ce mystère de la divine magnificence, où toutes les perfections

intelligibles de Dieu se déroulent devant nous comme dans une imposante procession. Si Dieu avait voulu descendre vers ses créatures encore innocentes, naître du sein d'une femme, partager notre nature, vivre parmi nous, et pendant trente-trois ans révéler d'innombrables mystères de gloire plus grands encore que ceux réservés aux quarante jours après Pâques, ne trouverions-nous pas là une preuve de son désir de l'amour de sa créature, que nous ne saurions qu'adorer dans un silencieux respect? Le Créateur ne peut être une créature, mais il veut avoir une nature créée, et l'unit d'une manière ineffable à sa divine personne, afin de mieux nous ressembler et de relever notre respect par la timide liberté de notre familiarité, et d'obtenir ainsi plus d'amour. Si notre chute lui fit changer les circonstances de sa venue, si plutôt que d'y renoncer il plongea sa mère et lui-même dans un océan de douleurs, si, sans nous humilier en nous avertissant du contraste, il subit avec joie la honte au lieu de la gloire, les souffrances au lieu du bonheur, la servitude au lieu de l'empire, la croix au lieu de la couronne, cela ne prouve-t-il pas qu'il voulait encore avoir notre amour, et qu'avec une ingénieuse compassion, qui ne pouvait appartenir qu'à Dieu, il profitait de notre misère pour nous élever davantage et nous forcer à plus d'amour? S'il est venu seulement à cause de notre chute, s'il a daigné n'être qu'un remède au mal, s'il s'est humilié jusqu'à revêtir une chair humaine pour combattre en personne l'ennemi qui nous avait vaincus, si par l'incarnation il intervint pour empêcher que le monde ne lui échappât, si elle fut une nouvelle invention des ressources infinies de la divine miséricorde, n'est-ce pas qu'il ne voulait pas nous abandonner, nous laisser nous perdre nous-mêmes, parce que, dans l'étonnante persévérance de sa bonté, il ne voulait pas perdre notre amour?

Qu'est-ce encore que l'Église, sinon le moyen de répandre partout et toujours les bienfaits de son incarnation? Le baptême des enfants n'assure-t-il pas

prématurément, et en apparence contre toute raison, l'éternel amour de leurs âmes avant qu'elles aient la conscience d'elles-mêmes? La confession n'est que le pardon rendu commun, la justice en quelque sorte éludée. Le sacrement de confirmation n'est-il pas un acte de jalousie pour empêcher le monde de dérober ce que Dieu s'est acquis déjà? Celui du mariage ne prend-il pas la matière et la substance de la vie humaine, ses chagrins et ses joies vulgaires, ses sourires et ses larmes de tous les jours, ses peines et ses déchirements, ses difficultés et ses douceurs, pour les changer, par une sorte de transformation céleste, en une source inépuisable d'amour surnaturel et méritoire? L'extrême-onction ne met-elle pas à notre disposition, pour ainsi dire, l'amour et la force de notre cher Maître, pour éviter qu'au dernier moment nous puissions le perdre après avoir échappé à tant de dangers? L'ordre ne réduit-il pas en système et n'assure-t-il pas la succession de miracles quotidiens, tels que les consécrations, les absolutions, les exorcismes, les bénédictions; chacun desquels crée, féconde, embellit un petit monde d'amour pour Dieu? Demandez au divin Solitaire du tabernacle pourquoi sa vie cachée parmi nous? Il vous répondra que c'est pour donner et recevoir de l'amour. Mais quelque dilaté qu'il ait fait le sein de l'Église, bien qu'il nous ait livré les sacrements avec une abondance qui va presque jusqu'à leur ôter de leur dignité à force de les rendre communs, ce n'est pas encore assez. Nul ne doit lui échapper s'il peut le retenir, nul ne se perdra que malgré lui. Il faut qu'il y ait en réserve une chose qui ne réclame pas le ministère du prêtre, une chose aussi vaste et aussi libre que l'air, que l'homme puisse avoir au moment du besoin, si les sacrements de l'amour viennent à lui manquer; cette chose existe, et nous ne serons pas surpris d'apprendre que c'est l'amour. Au besoin, l'amour peut baptiser sans eau, confirmer sans chrême, absoudre sans ordination, presque communier sans hostie. Car l'amour est la suprême émanation du sacerdoce éternel selon l'ordre de

Melchisédech. Ne seraient-ce pas là des énigmes incompréhensibles si elles ne signifiaient que Dieu désire notre amour au point de fatiguer presque notre attention, et de déconcerter notre imagination par la profusion et la nouveauté de ses artifices miséricordieux pour s'assurer ce trésor sans prix : le chétif amour d'un cœur fini?

Il est maintes difficultés dans la doctrine de la grâce aussi bien que dans celles de la prédestination et de la permission du mal, qui semblent contredire l'idée que nous avons de l'amour de Dieu, de son impartialité et de sa perfection; mais si chacun de nous en appelle des écoles théologiques au jugement de son propre cœur, elles seront grandement affaiblies, sinon entièrement résolues. Qui de nous peut dire qu'il n'a pas reçu des grâces innombrables sans y correspondre? Avons-nous jamais péché, non-seulement sans opiniâtreté, mais encore sans une résistance formelle à la conscience, à la grâce et aux bonnes inspirations? Si nous devions mourir et être damnés en ce moment même, n'est-il pas plus clair que le soleil que nous ne pourrions accuser que nous-mêmes? Notre vie tout entière n'est-elle pas une série de miséricordes de la part de Dieu? Notre emportement et notre obstination ne nous ont-ils pas mille fois entraînés si loin que, dans un cas pareil, nous eussions abandonné nos plus chers amis, nos parents eux-mêmes comme incorrigibles et indignes d'entendre nos reproches? Et cependant Dieu ne nous a pas abandonnés. Sa tendresse, sa libéralité, son assiduité, sa patience, son espérance obstinée, et, si on peut le dire, son insensibilité à l'insulte, ont été au delà de tout ce qu'on peut dire. Et quel est actuellement notre état? Nous avons mérité l'enfer; nous l'avons peut-être mérité mille fois, nous devrions y être à présent si la justice avait exercé tous ses droits. Mais il est un monde injuste, et Dieu est la grande victime de son injustice. Lui seul ne possède pas ses droits. Il donne à sa miséricorde d'étranges prérogatives sur sa liberté. Nous avons mérité l'enfer par l'abus de notre propre liberté; bien plus, il nous a fallu

étouffer les reproches intérieurs, et faire des efforts considérables pour accomplir notre perdition. Si nous ne sommes pas maintenant dans les flammes, s'il nous reste une chance d'arriver au ciel, c'est uniquement parce que Dieu n'a pas trouvé dans son cœur la possibilité de renoncer à notre amour. En un mot, rentrez en vous-même, car c'est uniquement là ce qui vous concerne dans toutes ces questions de grâce et de prédestination. Dieu vous a-t-il jamais fait autre chose que du bien? Ne vous en a-t-il pas démesurément comblé? N'a-t-il pas été si bon pour vous, que vous ne pouvez concevoir une bonté pareille que dans la nature divine? Considérez avec quelle tendresse, dans quelle mesure, par quels moyens, par quels effets il s'est montré libéral envers vous, et voyez s'il est une bonté créée qui puisse approcher de la sienne. O Dieu plein de miséricorde, vous êtes trop bon pour nous! Vous êtes perdu dans votre propre lumière; vos bontés se cachent l'une l'autre; leur hauteur les dérobe à notre vue; elles passent inaperçues parce qu'elles sont trop immenses; leur nombre fatigue notre reconnaissance; nous les méconnaissons parce qu'elles sont si complétement gratuites, communes et patientes. Nous connaîtrions plus aisément ce que vous avez fait pour nous si vous aviez moins fait.

Sommes-nous fatigués de toutes ces preuves parce qu'elles laissent encore inexpliqué le mystère qu'elles démontrent? Nous ne devons pas discuter ici les joies de la vision béatifique, quoique la théologie n'offre peut-être pas de sujet plus attrayant. Néanmoins, nous ne pouvons guère terminer ce chapitre sans présenter quelques considérations sur le royaume de la gloire, considéré dans ses rapports avec ce qui nous occupe. Quand un père ou un maître nous tracent une règle de conduite, nous l'apprécions d'après la récompense qui nous est ou promise ou accordée. Or, si nous aimons Dieu, la récompense promise n'est rien moins que la vue de Dieu lui-même; non pas une vue passagère, un éclat de glorieuse lumière, renouvelée une fois tous les dix mille

ans pour nourrir notre immortalité de contentement et de délices, mais une vision constante, une gloire et une joie éternelles, un merveilleux ravissement de la volonté, une extase de l'intelligence agrandie, qui ne finiront jamais. Considérez combien une telle récompense surpasse toutes les attentes, toute la capacité même de notre nature! Combien il faut que Dieu nous aime, et qu'il aime aussi notre amour, pour nous avoir préparé de telles joies que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, que le cœur de l'homme ne saurait concevoir!

Nous devons encore considérer que, quoique notre béatitude, rigoureusement parlant, consiste moins dans l'amour que dans la vision actuelle de Dieu par notre intelligence, néanmoins l'amour en est la conséquence immédiate et naturelle. En sorte que nous pouvons dire : nous sommes récompensés d'avoir aimé Dieu, et notre récompense n'est que Dieu lui-même et non quelqu'un de ses dons : elle est une capacité de l'aimer infiniment plus que nous n'avons fait auparavant, et de l'aimer éternellement. Il nous reçoit en lui-même; il nous admet pour toujours dans sa société; il se multiplie en nous et se reflète dans nos âmes béatifiées, comme si elles étaient autant d'images de lui-même. « Dans les autres choses créées, dit Lessius, comme dans la fabrication du monde et les divers ordres des êtres, nous voyons reluire un certain rayon de sa divinité qui nous enseigne, comme par conjecture, son pouvoir, sa sagesse et sa bonté. Mais, dans nos esprits élevés à la lumière de la gloire et unis à lui par la vision béatifique, la plénitude de sa divinité éclate tout entière, sa beauté s'épanouit radieuse; en sorte que bien que la divinité soit une en elle-même, elle se multiplie merveilleusement et semble être autant de divinités qu'il y a d'âmes béatifiées. » L'amour est le motif de la récompense, il en est la conséquence; la récompense elle-même est l'amour. Si nous ne savions rien autre de Dieu, en faudrait-il davantage?

Nous ne devons pas oublier ce que cette récompense a coûté à notre Créateur. Quand nous l'avons perdue, il a fallu comme un effort de toutes ses perfections réunies pour nous la faire recouvrer. Un Dieu fait homme, la honte d'un Dieu, les souffrances d'un Dieu, le sang d'un Dieu, la mort d'un Dieu! Voilà à quel prix nous irons un jour jouir dans le ciel. Que pouvons-nous que pleurer en silence? Comme de pareilles pensées font taire toutes les plaintes sur la permission du mal et le mystère de l'élection; comme elles nous les font paraître inconvenantes, inconvenantes plus encore qu'ingrates! L'incarnation d'un Dieu, les opprobres d'un Dieu, les souffrances d'un Dieu, le sang d'un Dieu, la mort d'un Dieu! Voilà ce que je coûte! C'est là ce qui fait chaque jour ma nourriture, ma lumière, ma vie! J'avoue que la foi est presque écrasée sous ces considérations. Oh! puissions-nous, dans quelque coin le plus humble, le plus bas, le dernier du monde à venir, dépenser l'éternité tout entière à offrir à Jésus crucifié nos silencieuses actions de grâces!

Mais, si ce que Dieu a payé pour nous est si grand, la petitesse de ce qu'il reçoit de nous est un mystère presque aussi étonnant. L'amour d'une Madeleine n'était rien pour mériter une si magnifique récompense. Mais songez aux derniers moments du condamné : un acte d'amour, un acte de contrition, les courtes et tardives prières du lit de mort... Quelle doit être la puissance du sang de notre Sauveur, puisqu'il peut ainsi concentrer en quelques actes fugitifs tout le mérite de la vie éternelle! Si nous mourions à présent, nous avons la ferme espérance que nous serions sauvé, mais cet espoir peut-il reposer sur ce que nous avons fait? N'est-il pas pénible de comparer la grandeur de la récompense avec le peu que nous avons fait pour Dieu, et peut-être de mauvaise grâce, avec un cœur qui n'était qu'à demi détaché du monde et nullement détaché de lui-même? Certainement Dieu désire notre amour avec bien de l'ardeur, puisqu'il donne tant pour avoir si peu en retour!

Nous avons encore à faire une réflexion bien simple et à laquelle on ne s'arrête pas assez; c'est que, dans notre état de nature tombée, ce n'est pas l'innocence qui attire le regard de Dieu, mais l'amour, l'amour humble, repentant et pénitent. Même sans la chute ou dans le monde angélique, c'est en revêtant le caractère de l'amour que l'innocence eût conquis la céleste récompense. Ainsi, dans notre voyage vers le ciel, l'amour, et l'amour seul, fait tous les pas. Ce ne sont pas les rigueurs de l'austérité qui méritent, mais l'amour. Ni la patience dans la maladie, ni le silence résigné en face de la calomnie, ni la persévérance dans la prière, ni le zèle et les travaux apostoliques, ne reçoivent la couronne : dans toutes ces bonnes œuvres, c'est l'amour qui est récompensé. Le martyre sans l'amour ne sert de rien auprès de Dieu qui n'attend, qui ne prise que l'amour. Son désir est exclusif, il se borne uniquement à l'amour; oh! si les nôtres pouvaient être aussi simples, aussi restreints que celui de Dieu! L'amour, encore l'amour, toujours l'amour, c'est tout ce qu'il demande; pourquoi ne saurions-nous pas aussi désirer uniquement d'aimer Dieu, de l'aimer toujours et toujours davantage? Sûrement, si nous priions pour obtenir ce qu'il recherche avec tant d'ardeur, la réponse à notre prière ne se ferait pas longtemps attendre, et à ses yeux, dont le jugement est le seul important pour nous, nous serions bientôt semblables aux saints.

De toutes ces considérations nous concluons que nous ne pouvons douter de l'ardeur avec laquelle Dieu daigne désirer notre amour, et nous croyons pouvoir dire avec vérité, que ce fait est le fondement de toute religion pratique, plus encore que l'amour de Dieu pour nous, et que nos devoirs et notre amour en découlent plus directement. Quant à la raison de ce désir de notre Créateur, nous pouvons seulement dire que dans la religion un mystère est souvent expliqué par un mystère plus grand encore. Nous ne pouvons trouver une réponse meilleure que celle-ci : il désire que nous l'aimions

parce qu'il nous aime, et cela nous conduit à nous demander : pourquoi Dieu nous aime-t-il? C'est ce que nous allons rechercher dans le chapitre suivant.

Néanmoins nous ne sommes nullement déconcerté par le vague de notre réponse ni par le résultat en apparence si faible de notre étude. La vérité religieuse est toujours utile autant que ravissante, et, dès cette terre, notre plus grande jouissance est en Dieu; de même que nous le posséderons dans le ciel sans jamais le comprendre, ainsi la plus grande joie de la vie consiste ici-bas à scruter les opérations de Dieu, et à nous arrêter sur ses merveilles, quoique leur secret ne nous soit que partiellement dévoilé, ou que même il nous échappe tout à fait. Est-il donc quelque cœur assez mort, quelque esprit assez aveugle, quelque intelligence assez basse pour contempler cet amour divin sans devenir meilleur? Béni mille fois notre Dieu! Père plein de majesté! Créateur plein de compassion! Le mystère du désir avec lequel il recherche notre misérable amour suffirait à rassasier notre vie de joie pendant toute la durée de notre pèlerinage; il donne une nouvelle face au monde, il éclaire tout d'une plus vive lumière. Comme un don du ciel, un sentiment de sécurité descend sur nous et nous enveloppe, le froid de la crainte s'enfuit de notre cœur, ses ténèbres sont dissipées, et nous n'avons besoin de rien davantage; la terre ne saurait rien nous offrir qui ne fût une folie après ce désir de Dieu, nos cœurs sont pleins, ils ne peuvent plus recevoir rien. Ce désir de Dieu résout tous les problèmes de notre vie intérieure; il nous donne le calme dans notre bassesse actuelle, et nous fait aspirer à un état plus élevé; or, toute la perfection n'est-elle pas là! Dieu m'aime, Dieu désire mon amour; il l'a demandé, il l'ambitionne, il le prise plus que je ne m'estime moi-même. J'aimerais à redire aux arbres, aux petits oiseaux perchés sur les branches, aux animaux endormis dans la rosée du gazon, aux eaux pures, aux vents légers, aux nuages qui courent au-dessus de moi, à la lune argentée, aux étoiles étincelantes

dans le vide de l'espace, que Dieu désire mon amour, le mien, oui, le mien ! Et c'est vrai, infailliblement vrai ! O Dieu, vous êtes mon Dieu parce que tout ce que j'ai n'est rien pour vous! Que ferai-je? Si je ne doute pas de ce mystère, comment ne pas mourir d'amour ? O vous, qui dans le monde d'en haut nous donnerez la lumière de la gloire pour nous faire porter la vue de votre beauté, donnez-nous ici-bas la vigueur de la foi qui nous rende capables de recevoir ces révélations de votre amour!

CHAPITRE II.

POURQUOI DIEU NOUS AIME.

> Dans l'excès de leur délire, les passions de la terre ne peuvent se porter vers leur objet avec l'ardeur que Dieu met dans son amour pour nos âmes.
>
> S. JEAN CHRYSOST.

Si la réponse à notre première question : « Pourquoi Dieu veut-il que nous l'aimions? » se résout dans un mystère, nous pouvons être sûrs que notre seconde question : « Pourquoi Dieu nous aime-t-il? » nous va conduire à un mystère plus grand encore. Nous la discuterons néanmoins, car l'étude des choses divines est plus solide et plus utile que les résultats les plus complets et les plus satisfaisants des sciences humaines.

La création tout entière flotte dans l'océan de l'amour de Dieu tout-puissant. Son amour est la cause de tout ce qui existe ; il en est la fin, le repos et le bien ; sans lui rien n'aurait reçu l'existence, sans lui rien ne la conserverait une heure seulement. L'amour explique toutes les énigmes de la nature, de la grâce et de la gloire, et la réprobation est, en pratique, le refus positif qu'une créature libre fait de partager l'amour du Créateur. L'amour est la lumière des mystères les plus obscurs, la sublime consommation de toutes les espérances, de tous les désirs, de toutes les sagesses, et la merveilleuse interprétation de Dieu. La lumière n'est pas aussi universelle que l'amour, car l'amour est dans l'obscurité aussi bien

que dans la lumière. La vie est moins forte que l'amour, car l'amour est la victoire sur la mort, et est lui-même une vie immortelle. S'il plaisait à Dieu maintenant d'anéantir l'atmosphère, notre planète n'aurait pas longtemps à continuer son mouvement sans devenir un séjour de mort universelle et de désolation; des myriades d'existences vives et joyeuses s'éteindraient dans une courte et hideuse agonie; les routes et les champs seraient couverts de cadavres suffoqués; les oiseaux tomberaient sans vie sur le sol, et les profonds abîmes de la mer ne pourraient soustraire leurs tribus innombrables à la rigueur de la loi de destruction. Les créatures souterraines périraient étouffées dans les crevasses des rochers, dans les eaux des cavernes ou dans leurs voies tortueuses sous le sol. Bientôt la mort, pénétrant par les soupiraux de la terre, aurait atteint les étranges poissons que nous amènent les puits artésiens, et les oiseaux pêcheurs des cavernes de la Carniole. La parure verdoyante de la terre sécherait, et le globe, naguère si charmant, ne roulerait plus dans l'espace qu'une masse grossière de matière décolorée. Ce tableau de destruction n'est qu'une faible image de ce qui arriverait si Dieu se retirait dans la gloire qui suffit aux joies divines et rappelait à lui l'océan d'amour qu'il épanche gratuitement sur toute la création. La décomposition de l'air, en effet, ne produirait qu'une désolation matérielle; elle n'attaquerait pas les vastes régions de la beauté morale, de la vie spirituelle, de la bonté naturelle, de la sainteté infuse, de l'intelligence angélique ou de la béatitude des âmes humaines. En ce qui concerne la création, il semble que Dieu concentre tous ses attributs dans un seul; qu'il n'est plus qu'une perfection unique dans laquelle nous le reconnaissons tout entier : c'est l'amour. Dieu est amour, dit saint Jean en un mot, et il n'avait besoin de rien dire de plus. Dieu possède une puissance infinie, une sagesse sans bornes, une sainteté ineffable, mais pour nous, la puissance, la sagesse, la sainteté se manifestent avec le caractère de l'amour. La justice est une

des plus ravissantes beautés divines, mais elle nous ravit surtout, comme lumière jetée sur l'amour; et ce qui de loin paraît justice, regardé de près, devient un amour éminent. Pour nous, créatures, l'infini de Dieu, son immensité, son immutabilité, son éternité, sont simplement l'amour, un amour infini, immense, immuable, éternel.

En prouvant que Dieu désire notre amour, nous avons invinciblement prouvé qu'il nous aime. La raison et la révélation, la science et la théologie, la nature, la grâce et la gloire établissent d'accord que Dieu aime ses créatures, et les aime comme Dieu seul peut aimer. Mais, pour découvrir pourquoi il nous aime, il nous faut étudier d'abord la nature et le degré de cet amour. La nature d'une chose est souvent la meilleure explication et de son existence et de sa fin. Voyons donc ce qu'est l'amour de Dieu pour nous.

En premier lieu, rien ne peut lui être comparé, rien ne peut lui servir de mesure. Les créatures que Dieu a faites nous fournissent des idées au moyen desquelles nous pouvons imaginer des créatures qu'il n'a pas tirées du néant. Jamais nous n'eussions eu l'idée d'arbre si Dieu n'en avait pas créé un, tandis qu'à présent nous pouvons en concevoir un qui, par sa grandeur, son feuillage, sa fleur, son fruit, son mode de développement, son apparence, serait différent de tous ceux qui existent; de même pour un animal, de même pour un monde possible. Si nous sommes incapables d'imaginer une chose possible, qui ne soit pas une combinaison, ou une variété, ou un développement des choses existantes, c'est une question que nous ne toucherons pas. Dieu nous donne les éléments de nos créatures imginaires en nous entourant d'une innombrable variété de créatures réelles; et les types de la nature nous servent à former nos jugements sur les créations de la poésie, de la peinture ou de la sculpture. Mais nous n'avons rien d'analogue qui nous aide à comprendre l'amour de Dieu pour ses créatures; il est sans parallèle, sans similitude; il est

basé sur une éternelle bonté que nous ne comprenons pas.

Ceci nous conduit à un second caractère qui est sa différence d'avec l'amour humain, et pour la nature et pour le degré. Il se manifeste d'une tout autre manière; il ne peut être jugé par les mêmes principes. Nous ne pouvons nous élever jusqu'à lui en supposant, dans l'amour humain, un accroissement successif. Les liens des affections paternelle, fraternelle, conjugale expriment des vérités par rapport à l'amour divin; mais d'abord elles les expriment d'une manière très-imparfaite, et puis elles restent infiniment au-dessous de la réelle, de l'entière vérité. Réunissons tous les amours des anges, et nul doute que parmi leurs divers chœurs il n'en existe une variété que nous ne saurions nommer; ajoutons-y les sentiments les plus ardents de fidélité passionnée et d'héroïque dévouement des époux et des épouses, des parents et des enfants, des frères et des sœurs, des amis et des connaissances qui ont été, qui seront, ou que la manifestation de la toute-puissance peut rendre possibles, et le total sera infiniment plus loin de la réalité de l'amour de Dieu pour nous qu'une goutte d'eau ne l'est de l'Océan, ou une minute de l'éternité; si nous multiplions le même total par tous les chiffres que nous pourrons imaginer, sans perdre la tête dans les labyrinthes de millions et de billions, nous n'aurons rien gagné, et, au bout de nos calculs, nous ne trouverons qu'une ombre du degré de ferveur avec laquelle Dieu nous aime. Un fait subsiste, c'est que l'amour de Dieu pour nous est d'une nature différente de tous les amours pour qui nous avons inventé un nom. Quel bonheur pour nos âmes de penser que, quand nous aurons été un million d'années dans le sein de notre Père céleste, nous nous enfoncerons toujours, et toujours davantage, dans cette mer inconnue d'amour, sans approcher jamais du fond de cette ineffable vérité et de ces délices inépuisables.

Un troisième caractère est que l'âme même glorifiée

ne peut jamais le comprendre. La Mère immaculée de Dieu est à présent presque aussi ignorante que nous sur ce mystère; je dis presque aussi ignorante, car à peine peut-il y avoir des degrés dans une matière infinie. La gigantesque intelligence de saint Michel a scruté les profondeurs de l'amour divin pendant des révolutions de siècles, plus longues de beaucoup que ces interminables époques géologiques que demande la science, et il n'a pas trouvé le fond; ces spéculations sans fin font le bonheur et la science des bienheureux, et, jusque sur la terre, les saints, dans leurs ardentes contemplations, travaillent à ce problème, quoique d'avance ils en sachent la solution impossible. Pour nous, qui rampons sur le sol, que pouvons-nous faire de mieux que de nous perdre dans ces labyrinthes du céleste amour? Nous y apprendrons à aimer toujours davantage, à mieux admirer ce qu'il a fait pour nous, et à nous étonner, pardessus tout, du néant de ce que nous faisons pour lui. Si ceux qui voient Dieu ne peuvent comprendre son amour, de quelle nature est-il donc? Et cependant il est à nous, il est notre propriété, et le seul désir de Dieu est d'accroître, par le don continuel de sa grâce, ce qui est déjà incalculable; de nous prodiguer, avec une inexprimable abondance, ce trésor dont le moindre degré est au-dessus de la science des archanges et échappe à l'œil glorifié de la Mère de Dieu elle-même.

Un nouveau caractère de cet amour est qu'il semble posséder Dieu au point de le rendre insensible à l'injure redoublée, et de mettre ses attributs en contradiction. A tout prix, l'amour doit être satisfait. Seule, l'unité de Dieu ressemble à l'amour de Dieu; l'amour est le tout de Dieu. La miséricorde la plus exquise, la plus tendre, la plus délicate, la plus susceptible, sera risquée pour se mieux manifester, il est vrai, mais cependant sera risquée par la permission du mal : la perfection la plus admirable de Dieu, sa sainteté si pure, si éblouissante, sera exposée à d'inévitables outrages pour la liberté de volontés créées, mais il faut que l'amour soit satisfait.

Que le plan merveilleux de la rédemption semble exiger les miracles de la sagesse infinie pour que la justice soit satisfaite, peu importe, pourvu que la satisfaction ne s'obtienne pas aux dépens de l'amour. L'amour passe avant tout, il semble (les expressions nous manquent) avoir sa place à part en dehors de l'égalité des perfections divines. Pour se satisfaire, il descendra des hauteurs de sa dignité et acceptera l'amour de l'homme comme un retour suffisant; il se regardera comme payé par cette ombre d'affection, dont la nature et le degré n'ont aucun rapport avec ce qu'il est lui-même. L'amour mutuel de Dieu et de l'homme est en vérité une amitié où la réciprocité ne se trouve que d'un seul côté.

Cela nous conduit à signaler, comme un cinquième caractère de cet amour, que sa grandeur est une épreuve pour une foi qui ne trouverait pas de difficulté dans le Saint-Sacrement ou dans l'indivisible Trinité; n'est-ce pas ce que nous avons pu constater dans l'exercice du saint ministère? La plupart des tentations contre la foi vont se résoudre, en dernière analyse, en tentations soulevées par ces excès apparents de l'amour divin. Nous osons dire que Dieu lui-même, en dépit de notre prière quotidienne, nous induit en tentation par son incroyable bonté. C'est l'excessif amour de l'Incarnation et de la Passion qui rend ces deux mystères si difficiles à croire. C'est l'inondation d'amour qui couvre Marie, qui en fait une pierre d'achoppement pour les orgueilleux et les faibles dans la loi. Le Saint-Sacrement n'est une difficulté que parce qu'il est comme une trop admirable invention d'amour. Si l'amour de Dieu ne l'avait pas comme forcé à nous révéler tant de ses incompréhensibles secrets, la doctrine de la sainte Trinité aurait suscité moins d'objections. Il nous semble que celui qui, après y avoir réfléchi, admet ces deux propositions: « Dieu nous aime, » « Dieu veut être aimé de nous, » ne peut plus rien trouver qui le rebute dans les merveilles de la théologie; devant elles tombent toutes les objections qu'une intelligence créée peut élever contre les

communications de son Créateur infini. Combien de fois, dans le cours de la prière, ce simple fait, que Dieu nous aime, se présente à notre esprit, chasse toute autre pensée, nous jette dans un profond silence et se répète bien haut à l'âme qui ne répond pas, suspendue comme entre la veille et le sommeil! Puis la vérité s'éloigne et nous restons dans un doux épuisement, fatigués comme si pendant des heures nous avions été occupés à quelque étude sérieuse, ou à quelque pénible travail de charité. Nous n'avons pas eu de vision; seulement Dieu nous a touchés, nous avons frémi et nous sommes merveilleusement fatigués.

Un autre caractère de cet amour, c'est qu'il est éternel, ce qui en soi-même est un inexplicable mystère. Comme il n'y a jamais eu un moment où Dieu ne fût pas dans toute la plénitude de sa majesté, se suffisant à soi-même, ainsi n'y a-t-il jamais eu un moment où il ne nous aimât pas. Il nous a aimés non-seulement en général, comme ses créatures, comme des atomes dans une masse, comme des unités dans une multitude, tous groupés et pris ensemble, mais il nous aimés individuellement, avec toutes ces distinctions qui font que chacun est soi et non un autre. Comme l'éternelle génération du Fils et l'éternelle procession du Saint-Esprit sont en Dieu ce que la théologie appelle des actes nécessaires, parce que sans eux Dieu ne serait pas un en trois personnes, de même l'éternel amour de Dieu pour nous est son premier acte libre, il n'est que la glorieuse liberté de Dieu jaillissant en dehors de lui sous la forme d'amour créateur. Qu'est-ce que la prédestination, sinon cette liberté se déterminant par l'amour tout-puissant? Qu'est-ce que notre élection, sinon l'éternel embrassement de l'amour increé de notre Créateur? Depuis qu'il est Dieu, et il a toujours été Dieu, il nous caresse dans les complaisances de sa bienheureuse prévision. Nous étions avec lui avant que les planètes ou les étoiles fussent faites, avant que les esprits angéliques sortissent du néant, ou que les profondeurs du vide fus-

sent obligées à produire les millions de globes matériels qui tournent dans l'espace. A quoi comparer un amour qui a été toujours éternel et immuable ? Et puis-je croire simplement que *moi*, un atome dans le monde, un point dans le temps, une ombre d'être, qui retomberais à chaque moment dans mon néant originel si un acte de la volonté de Dieu ne me tenait en vie par force; que *moi*, profondément convaincu de n'avoir pas par moi-même, depuis ma naissance, produit un seul acte ou dit une seule parole qui eût quelque mérite et ne fût pas au contraire indigne et misérable; que *moi*, tel que je suis ou même tel que je puis espérer d'être, j'aie été aimé par Dieu d'un amour éternel? Que signifient toutes ces controverses sur les conseils de perfection ? Est-il possible que des enfants de Dieu discutent pour préciser ce qu'ils sont obligés de faire pour leur père, et ce qui leur suffit pour se sauver? Eh bien ! oui, l'éternel amour va jusqu'à le permettre, il l'endure patiemment, il s'en montre satisfait! Si nous ne donnons pas, Dieu marchande et achète. O inexplicable amour ! à peine pouvons-nous sans scandale raconter ce que vous faites!

Le septième caractère de l'amour que Dieu nous porte est qu'il est de toute manière digne de lui-même et le résultat de ses perfections combinées. Ce serait une intolérable impiété de supposer le contraire. Si nous l'osions, nous dirions qu'il est la plus parfaite de ses perfections, son attribut de prédilection. Si c'est un amour fini, où sont ses limites? S'il a été au crucifiement, s'il vient tous les jours dans le tabernacle, qui peut dire où il n'irait pas s'il était nécessaire? Plus d'une fois Jésus a dit à ses saints qu'il se ferait volontiers crucifier de nouveau pour chaque âme en particulier. Où un tel amour peut-il s'arrêter? Qui l'a jamais épuisé, qui le pourrait épuiser ? Considérez-le dans le ciel en ce moment, il inonde comme une mer sans bornes des esprits et des âmes sans nombre. Comme le Cœur sans péché de Marie se désaltère dans ces eaux abondantes et pures ! Comme le Sacré Cœur de Jésus semble les absor-

ber toutes et se les approprier ! Encore quelques années, et vous serez là et vous trouverez la même vaste mer d'amour ; les siècles se succéderont sans nombre et elle roulera toujours ses flots de grâce. Oh ! n'est-ce pas une immensité d'amour ? O portes de la mort, que vous êtes belles ! Vous êtes l'arc triomphal pour les âmes que Jésus a rachetées.

Si son amour n'est pas immuable, quand a-t-il changé ? L'éternité passée n'est-elle pas un gage de sa persévérance ? N'a-t-il pas pour caractère et pour signe la fidélité, mais une fidélité qui ne ressemble à rien de créé, quoique nous la désignions par ce mot de la langue humaine ? S'il n'est pas éternel, quand a-t-il commencé, et quand doit-il finir ? Le jour du jugement qui marquera la fin de tant de choses, ne sera que le commencement d'une nouvelle expansion de cet amour. S'il n'était pas tout-puissant, aurait-il pu créer des mondes, aurait-il pu unir une nature créée à une personne incréée, aurait-il pu accomplir la série de merveilles que demande la consécration du Saint Sacrement ? Pourrait-il n'avoir pas été blessé de la froideur des hommes ou diminué par leur désertion ? N'est-ce pas un amour plein de sagesse ? Oserions-nous dire de ses excès eux-mêmes qu'ils sont contradictoires ? Mais si sa sagesse n'avait pas été inépuisable, comment eût-il opéré la rédemption du genre humain comme il l'a fait ; comment eût-il distribué la grâce avec une décision si profonde et si sûre, comment eût-il tiré un témoignage toujours conforme à lui-même des combinaisons si compliquées de ce vaste univers, comment pourrait-il juger le monde quand le temps sera venu ? Trouvons-nous dans cet amour quelque imperfection ? Mais, où le voyons-nous défaillir ? Quel dessein laisse-t-il inaccompli ? Où ne s'étend-il pas ? A quel besoin ne satisfait-il pas ? Manquerait-il de sainteté ? Mais la seule pensée en serait un blasphème. Au contraire, il est la plus haute expression de l'ineffable sainteté de Dieu. N'est-il pas aussi un amour bienveillant, un amour miséricordieux, un amour juste, un amour

qui dirige en tout la providence de Dieu, et qui, de son absolue souveraineté, fait notre parfaite liberté? Enfin, n'est-ce pas son caractère spécial qu'il soit lui-même notre fin, notre récompense, la consommation de notre bonheur en Dieu? Ainsi il est le résultat de ses perfections combinées, une sorte de magnifique image extérieure de son incommunicable unité.

Mais l'amour n'enseigne pas seulement l'unité de Dieu, il explique encore la Trinité. Bornons-nous au seul acte de la création. L'éternelle génération du Fils est produite par la connaissance que Dieu a de lui-même; l'éternelle procession du Saint-Esprit est produite par l'amour de Dieu pour lui-même. La connaissance que le Père a de lui-même produit une divine Personne coégale, coéternelle, consubstantielle à lui-même; l'amour du Père et du Fils produit aussi une divine Personne coégale, coéternelle, consubstantielle aux deux autres, dont elle procède éternellement comme d'un seul principe. Maintenant, voyez avec quelle imposante netteté la création nous représente le type, quoique effacé, de cet adorable et impénétrable mystère, comment les actes libres de Dieu au dehors sont comme les ombres produites par ses actes nécessaires au dedans de lui-même. La création est dans un sens un fils de Dieu, ou plutôt une immense famille de fils, exprimant plus ou moins partiellement son image, représentant ses diverses perfections, et toutes avec assez de clarté pour que l'Apôtre ait pu dire que nous sommes sans excuse si les choses visibles ne nous mènent pas à concevoir ce qui est invisible. La création est une connaissance de Dieu, une manifestation de lui-même qu'il a contemplée, quand il l'eut achevée, avec une divine complaisance. Mais la création est spécialement la connaissance et la manifestation de l'amour de Dieu; elle est son amour pour nous et notre amour pour lui. Il nous a créés parce qu'il nous aimait et pour que nous l'aimions. La création en elle-même fut la fête extérieure de cette immense perfection dont l'éternelle procession du Saint-

Esprit est la fête intérieure. Comme image des perfections de Dieu, la création était l'ombre de cet éclatant mystère, l'éternelle génération du Fils; et l'Écriture insiste sur ce fait que Dieu a produit les mondes par son Fils comme communication de son amour, l'amour de sa propre gloire; la création représentant imparfaitement cet inexprimable nécessité de la vie divine, l'éternelle procession de l'esprit. Nous avons déjà vu que la création était uniquement et entièrement amour. Comme le Fils est produit par la connaissance intérieure et incréée que Dieu a de lui-même, ainsi la création est la connaissance extérieure et créée; et comme le Saint-Esprit est produit par l'amour intérieur et incréé de Dieu, la création est son amour extérieur et créé. Elle est un miroir de ses perfections pour lui, aussi bien que pour ses créatures; il ne faut jamais l'oublier; et comme il est sa propre fin et recherche nécessairement sa propre gloire, la création est son amour de lui-même atteignant sa fin avec force et douceur par son amour pour ses créatures et leur amour pour lui. Peut-être toutes les œuvres de Dieu portent-elles cette marque de sa majesté Trine et Une, cette perpétuelle représentation extérieure de la génération du Fils et de la procession du Saint-Esprit, qui ont été et sont la vie de Dieu de toute éternité. La nature, la grâce, la gloire, l'incarnation, le Saint-Sacrement et la vision béatifique sont peut-être empreints de cette marque de Dieu, l'emblème, la devise, le monogramme de la Trinité dans l'Unité. Et ainsi, quand le Verbe a éclairé tout homme venant en ce monde, quand l'Esprit a attiré tous les cœurs à l'amour obéissant et à la sainteté par la grâce de la sainte humanité de Jésus, Notre-Seigneur, comme l'écrit mystérieusement l'Apôtre, abandonnera le royaume à Dieu son Père, le Fils sera, dans sa nature humaine, sujet de celui qui l'a élevé au-dessus de tout, afin que Dieu soit tout en tout. Le Père nous a créés, le Fils nous a rachetés, le Saint-Esprit nous a sanctifiés, et quand le Fils et le Saint-Esprit nous auront retirés de nos erreurs, le Père se

donnera lui-même à nous, et alors, comme l'Apôtre le dit à Jésus : Cela nous suffit. Alors son amour sera consommé, son plus cher désir accompli et sa création couronnée.

La ressemblance entre la création et la génération du Fils et la procession du Saint-Esprit devient plus frappante, si nous en venons à considérer la nature réelle de cette perpétuelle et intime conservation par laquelle Dieu soutient tout ce qui existe. La création et la conservation ne sont pas deux choses différentes, elles ne peuvent être séparées que par l'esprit; la première conduit à l'autre. C'est une opinion en faveur dans les écoles, et particulièrement en harmonie avec le langage des anciens Pères, qu'un influx de Dieu n'est pas moins nécessaire pour conserver l'être à une chose, qu'il ne l'a été pour la tirer primitivement du néant. En traitant cette question, les théologiens ont été naturellement amenés à examiner le caractère réel de l'acte de la création. Durand dit expressément : « Comme dans les choses divines, il est toujours vrai de dire que le Fils est toujours engendré du Père; ainsi, il est vrai de dire de la créature, tant qu'elle existe, qu'elle a été crée et qu'elle continue à être créée par Dieu; car la création des choses est le même acte que leur conservation. » Scot dit : « Aussi longtemps qu'une chose existe, on peut dire qu'elle continue à être créée, parce qu'elle reçoit toujours l'être de Dieu, » et il cite ce mot de saint Augustin : « Par rapport à Dieu, la créature n'est jamais définitivement faite, mais elle se fait toujours. » Vasquez déclare que : « La continuelle conservation des choses par Dieu est une véritable création du néant. » Molina dit : « C'est le même influx d'une indivisible action par laquelle Dieu a d'abord donné l'être à un ange, qui le lui conserve à présent et lui donne le même être à travers le cours du temps. » Suarez, dans sa métaphysique, enseigne la même doctrine. Lessius dit : « Une chose créée n'est rien autre qu'une création assidue et une actuelle production de son être, » et Scot dit encore ex-

cellemment : « Une essence créée, de toute espèce, n'est rien autre chose qu'une dépendance de Dieu. » Il est inutile de faire remarquer comment cette indivisible continuité de création rappelle et figure la perpétuelle génération du Fils et l'incessante procession du Saint-Esprit [1].

Tel est l'amour de Dieu; tels ses caractères et son degré : un amour sans exemple, un amour qui s'élève au-dessus de tout amour créé, un amour que les esprits glorifiés eux-mêmes ne peuvent comprendre, un amour qui semble gouverner Dieu, un amour dont l'immensité met notre foi à l'épreuve, un amour éternel, un amour qui en tout est digne de Dieu et qui est le résultat de ses perfections combinées. Arrêtons-nous et réfléchissons : voilà donc l'amour que Dieu me porte en ce moment même ! Seigneur, je crois, aidez mon incrédulité ! Qu'est pour moi tout le reste? La peine ou le contentement, le chagrin ou la joie, les désastres ou les succès, les injures des créatures ou leurs louanges, qu'ai-je pour tout cela que de l'indifférence? Dieu m'aime : dès lors je puis mourir.

[1] Cette question fort intéressante de la préservation est discutée dans son même livre *de Summo Bono*, et encore plus au long dans son dixième livre *de Perfectionibus divinis*. Dans l'opinion que les créatures portent en elles-mêmes la marque, non-seulement du Créateur, mais encore du Créateur dans l'Unité de sa Trinité, je me suis aventuré à me séparer de D. Lugo. Ce sujet est tout entier d'un grand intérêt, mais je ne puis faire que l'indiquer. C'est une chose commune parmi les théologiens de regarder la sainte Vierge comme un monde par elle-même, une sorte d'échantillon et d'abrégé de la création; et le passage suivant du P. Binet fait ressortir l'idée exprimée dans le texte. Parlant de l'âme de notre sainte Reine, il dit : « N'est-elle pas véritablement le miroir de la majesté de Dieu, représentant naïvement ce qui se passe dans les splendeurs de l'éternité, où, par une génération éternelle, est engendré le Fils dans le sein de son Père, où, par une émanation ineffable, le Saint-Esprit procède du Père et du Fils? » (*Chef-d'œuvre de Dieu*, 1re part. ch. v, § 11.) Voyez aussi la conclusion de saint Thomas dans la 45e question, 1a 1a art. VII. Il y a une image de la Trinité dans les créatures douées de la raison; dans les autres, on en trouve aussi l'empreinte en tant qu'on y découvre des choses qui se rapportent aux personnes divines. Voyez aussi la même chose dans les œuvres inédites.

Mais il nous reste à chercher les raisons de cet amour. Elles doivent se trouver, ou de notre côté, ou de celui de Dieu, ou des deux à la fois.

De notre côté d'abord : La première chose qui nous frappe, c'est que l'homme en lui-même n'est que néant. Son corps a été formé de la poussière de la terre et son âme tirée directement du néant par Dieu lui-même ; par conséquent, nous n'avons rien en propre qui puisse attirer cet amour de notre Créateur. D'ailleurs, l'acte même de notre création a prouvé que cet amour pour nous était avant que nous existassions nous-mêmes : nous ne sommes qu'à cause de son amour. Cette seule considération suffirait pour établir que l'homme ne possède par lui-même aucun titre à l'amour de Dieu. Nous n'avons rien à nous que la disgrâce de notre origine. En aimant les dons de notre nature, Dieu aime ce qui est à lui, ce qui nous est venu de son amour.

En outre, quand Dieu nous a une fois appelés à la vie, notre extrême petitesse semble nous refuser tout droit à son amour, fondé sur ce que nous sommes en nous-mêmes. Atomes imperceptibles parmi les créatures raisonnables, que sommes-nous individuellement ? Quelle est notre importance dans notre pays ou même dans notre voisinage ? Quelle est notre valeur morale ou intellectuelle ? Nous sommes comme perdus dans le nombre des hommes qui vivent sur la terre ; notre départ sera presque inaperçu, nous ne laisserons pas de vide derrière nous, à peine aurons-nous besoin d'un successeur, car à quoi devrait-il succéder ? Et si nous sommes si peu de chose dans la masse des hommes actuellement vivants, que serons-nous, comparés aux multitudes qui ont déjà vécu ou à celles qui vivront encore jusqu'au jour du jugement dernier ? Et après le jugement, si Dieu peuple l'immensité de l'espace et les innombrables globes célestes de nouvelles créations d'êtres raisonnables, de nouveaux sujets pour la sainte humanité de Jésus, nouveaux anges, nouveaux hommes, nouveaux êtres qui ne soient ni anges ni hommes, nous ne serons

que d'inappréciables unités dans cet immense rayonnement de l'amour créateur. Dès à présent, il y a les anges dont nul ne peut dire le nombre, car nous savons que la multiplicité est une des magnificences propres à leurs chœurs glorieux : on a même dit que le dernier chœur, le moins nombreux, dépasse de beaucoup le nombre des enfants d'Adam qui auront vécu au dernier jour. Que pouvons-nous donc offrir à l'œil de Dieu qu'une inanité presque indescriptible ?

S'il y a quelque chose de positif en nous, c'est notre folie. Nous avons voulu à notre néant ajouter la rébellion ; voilà qui réellement nous appartient en propre. Notre intelligence a saisi la différence entre le bien et le mal, nous avons choisi le second et rejeté le premier ; nous avons regardé en face les commandements de Dieu et nous les avons violés ; la grâce est venue à nous avec une force et une chaleur sensibles, et nous avons appelé toute la puissance de notre volonté pour lui résister ; le Saint-Esprit a parlé, nous l'avons entendu et notre réponse a été négative ; notre conscience a proclamé les droits du devoir, et, sans même prendre la peine de les nier, nous avons refusé d'obéir, nous avons froidement envisagé les punitions éternelles, nous avons clairement compris qu'il n'a fallu rien moins qu'une colère toute-puissante pour la création de ces indescriptibles tortures, et pour une heure de péché, nous les avons bravées. Vingt fois nous avons mis Dieu dans un plateau de la balance et la créature dans l'autre, et la pression de notre volonté a fait descendre Dieu au-dessous de la créature : nous avons négligé Dieu et nous l'avons outragé ; nous lui avons désobéi et nous l'avons oublié, nous l'avons à la fois ignoré et insulté : encore une fois, voilà qui est à nous, et à nous sans partage. Vraiment, nous sommes d'admirables créatures, d'avoir fait tant de choses en si peu de temps, d'avoir même été capables de les faire ! Mais pouvons-nous les regarder comme un titre à un éternel amour ?

Nous avons dit que personne ne partageait avec nous

ces misérables prérogatives : c'est vrai et cela ne l'est pas. Réfléchissez un moment; Jésus ne s'est-il pas offert à les partager? Il fut des temps où leur nature réelle et leur épouvantable misère se firent jour jusqu'à notre conscience, et alors nous eussions voulu donner tout un monde pour payer un passé coupable. Garder les portes de la maison de Dieu eût semblé alors un sort plus enviable que mille années de jouissances parmi les splendeurs de l'impiété. Jésus vint à nous à l'une de ces époques; il s'offrit à prendre sur lui et à s'approprier toute cette horrible accumulation de rébellion et de volonté propre, à les expier par ses souffrances, à donner son sang pour nous racheter de l'intolérable châtiment du feu qu'avait encouru notre audacieux mépris, et nous fûmes trop heureux d'accepter cette offre d'un amour presque fabuleux. Puis, à peu de temps de là, nous abandonnâmes son service, le laissant chargé de notre vieille dette. Nous reprîmes tous nos droits, nous rentrâmes dans l'exercice de nos déplorables prérogatives; et, foulant aux pieds sa miséricorde comme pour ajouter un nouvel outrage à ceux que nous avions adressés déjà aux autres perfections divines, nous nous dévouâmes encore une fois à la mort éternelle, préférant au saint amour de Dieu les horreurs du feu qui ne s'éteint jamais. Et cela, nous l'avons répété peut-être des milliers de fois durant le court espace de notre vie. Voilà qui est à nous, entièrement à nous; un ange n'a jamais été mis dans le cas de choisir le mal une seconde fois. Il serait étrange qu'un tel excès de malice, la seule chose que jusqu'à présent nous ayons reconnue comme nous appartenant indubitablement en propre, fût la cause de cet amour excessif de Dieu.

Mais si, au lieu d'être pécheurs à cet incroyable degré, nous égalions par nos facultés et notre innocence les anges les plus radieux, serions-nous beaucoup plus capables d'établir nos droits à l'amour sans prix de Dieu? Que pouvons-nous faire pour lui? Que lui pouvons-nous ajouter? Que lui pouvons-nous donner qu'il ne possède

déjà dans une mesure et avec une jouissance infinies? Est-il une seule de ses perfections que nous puissions élever ou embellir? Pouvons-nous, en donnant quoi que ce soit qui nous appartienne, ajouter à l'immense océan de sa gloire essentielle? Est-il une joie, quelque petite qu'elle puisse être, que nous puissions lui donner, et qu'il ne possède déjà? Nous ne pouvons pas même lui apporter un concours réel pour le gouvernement du monde : s'il daigne se servir de notre ministère, loin de soulager sa toute-puissance, nous rendons sa tâche plus lourde, car il doit concourir à chacun de nos actes, à chacun de nos mouvements; il doit activement donner la vie à notre néant, fortifier notre faiblesse, éclairer nos ténèbres de sa lumière. Les anges les plus glorieux ne peuvent aider Dieu; au contraire, si nous pouvons parler ainsi, ils l'épuiseraient plutôt; car la créature a soif de l'influx de Dieu; et plus sa nature est vaste, plus elle a besoin de recourir à son inépuisable plénitude. Quand Dieu permet à ses créatures de travailler pour lui, c'est pour qu'elles lui donnent plus à faire, comme il arrive aux enfants quand ils prétendent aider leur père; c'est une condescendance de sa part, un honneur qu'il fait à la créature, la preuve la plus claire de son excessif amour pour nous. La gloire de saint Michel nous éblouit quoique nous ne puissions la contempler qu'à travers le voile des imperfections nécessaires à la créature, et cependant nous n'y trouvons aucun droit, aucun titre à l'amour de son Créateur, sauf les dons que cet amour lui a le premier départis. Or, nous ne sommes pas saint Michel, nous ne sommes pas des anges dans la gloire, nous ne sommes que les plus misérables des hommes, des pécheurs retombés, à peine animés peut-être d'un lâche et imparfait repentir.

Maintenant, au lieu des règles des anges, prenons, pour nous juger, les principes humains, et appliquons-les à la manière dont nous servons notre Créateur. A quoi ressemble notre culte? Quel est son mérite, son vrai caractère? Oublions un moment que Dieu est Dieu :

il est notre père, notre maître, notre bienfaiteur, notre ami fidèle. Durant l'immensité de sa vie il a été occupé à nous faire du bien, il semble que ç'ait été son unique affaire; il a vécu pour nous, nous sommes sa fin: nous ne pouvons dire combien il s'est sacrifié lui-même pour nous. Il a livré son fils unique à la mort pour nous préserver du mal. Rien ne peut exprimer le nombre des grâces qu'il nous prodigue à chaque heure. Sa vie se prolongera pendant des siècles, non pour lui mais pour nous, pour qu'il puisse continuer et compléter la somme de ses prodigieux bienfaits. Il n'est pas aisé de dire ce qu'il a été pour nous; nous sentons que nous ne le savons pas nous-mêmes à moitié; qu'il suffise de dire que jamais la terre n'a vu un père comme ce Père, un maître aussi doux et qui cherche autant à paraître un égal, un bienfaiteur plus prodigue et plus oublieux de soi-même, un ami plus tendre dans son attachement. Voilà l'amour auquel nous devons répondre, et comment l'avons-nous fait? Quelques sentiments pieux, une obéissance avare à un petit nombre de commandements faciles, un peu de respect pour ses désirs exprès quand ils ne froissent pas trop nos propres intérêts, quelques prières ou actions de grâces auxquelles nous donnons si peu d'attention que nous pensons le plus souvent à autre chose; voilà ce que nous faisons pour lui, et encore irrégulièrement et comme par manière d'acquit. Nous suffirait-il que nos enfants ne fissent pour nous que ce que nous faisons pour Dieu? Si un ancien ami répondait ainsi à notre attachement et à notre fidélité, son amitié prétendue n'aurait-elle pas pour nous quelque chose d'insultant? Ne la trouverions-nous pas si froide, si capricieuse, si égoïste, si injuste, que, malgré la disposition de la charité, à tout espérer, à tout croire, et, quoique prêts à nous relâcher de nos droits et à user de la plus large indulgence, nous regarderions comme impossible de donner à la conduite de notre ami une interprétation favorable?

Mais ce n'est pas un ami ou un bienfaiteur que nous

traitons de la sorte, c'est Dieu; Dieu avec les milliers de droits qu'il a sur nous, avec sa tendresse incomparable, avec son amour éternel! Pouvons-nous y penser sans rougir? Mais nous n'avons pas encore pénétré jusqu'au fond de notre bassesse. Tandis que nous abusons de la patience de Dieu, par notre lâcheté, notre injurieuse froideur et la parcimonie avec laquelle nous le servons, nous avons l'effronterie de nous persuader que nous faisons beaucoup pour lui; qu'il en est en quelque sorte notre obligé, et que, pour nous inviter à une plus haute perfection, il faut être un rêveur importun incapable de rendre justice à la piété raisonnable et modérée que nous nous vantons de professer. Et tout cela quand il s'agit de Dieu, en nous rappelant ce qu'est Dieu! Et tout cela après qu'il nous a créés, qu'il continue encore à nous créer! Quand nous avons un passé si criminel à expier, tant de temps perdu à réparer, tant de rébellions à faire oublier! Certes, même à en juger par les principes humains, on a bien le droit de dire que notre manière de servir Dieu est presque une insulte, et nos réparations elles-mêmes de nouveaux affronts. S'il n'en est pas ainsi, à quoi le devons-nous sinon à cette indulgence inépuisable d'un amour paternel dont l'expérience encourage notre présomption?

Mais, si Dieu est sa propre fin, si par une sorte de nécessité il ne peut pas ne pas chercher sa gloire en toutes choses, il semble que la ressemblance avec Dieu doit être un titre légitime à son amour. Il doit voir avec complaisance ce qui réfléchit son image. A considérer, sous ce point de vue, l'amour de Dieu pour les hommes, le motif qu'on en pourrait tirer serait plutôt du côté de Dieu que du nôtre; mais voyons ce qui en est en réalité. Nous sommes, sous presque tous les rapports, tout le contraire de Dieu. Pour ne rien dire du fini et de la faiblesse qui nous appartiennent en tant que créatures, nos qualités morales offrent une effrayante opposition avec sa sainteté et sa perfection. Nous sommes imparfaits jusque dans les vertus que nous pouvons acquérir, et pour

l'acquisition desquelles il nous a donné le secours spirituel de sa grâce. Bien plus, quand il réduit à un seul précepte tout ce qui peut nous donner un titre au pardon de nos péchés, et qu'il nous dit de pardonner si nous voulons être pardonnés, ou de faire à autrui ce que nous voudrions que lui ou les autres fissent pour nous, notre nature corrompue trouve la leçon trop dure à pratiquer. Il y a eu des temps (et qui peut dire qu'ils ne durent pas encore ?) où les péchés du monde avaient fatigué Dieu jusqu'à le faire repentir, tout immuable qu'il est, d'avoir créé l'homme. Après cela que voit-il donc dans le monde entier de semblable à lui-même? Rien que sa grâce, qu'il a placée ici-bas comme une plante exotique souffrant dans un sol étranger, gênée dans sa croissance, laissant pendre un rare et pâle feuillage sur ses branches, ne produisant quelques fleurs qu'à force de soins artificiels et ne portant jamais de fruits? Est-ce là l'arbre céleste ? Qui le reconnaîtrait dans ce triste état? En vérité, il faut une grande patience en Dieu pour qu'il puisse supporter la vue de sa grâce telle qu'elle est sur la terre, sans parler de notre nature et moins encore du péché qui se multiplie ici-bas ! Nous connaissons trop, hélas ! notre propre cœur pour croire que Dieu, le regardant du haut du ciel, y puisse retrouver son image. Il ne reste à la terre qu'une consolation : il est réellement une chose qui appartient à l'homme, sur laquelle l'œil de Dieu peut se reposer non-seulement avec amour, mais avec un ravissement qui lui fait répandre sur tout l'univers les flots d'un déluge de lumière et d'amour; cette chose, qui est à l'homme quoiqu'elle ne soit pas dans l'homme, c'est le Saint Sacrement, solide appui de la patience de Dieu et devant qui sa colère s'arrête, sommeille avec douceur et oublie la mission vengeresse de la sainteté blessée.

Il est un trait caractéristique de l'homme qui nous empêche particulièrement de trouver en lui le motif de l'amour que Dieu lui porte : ce n'est pas précisément le péché, ce n'est pas l'une ou l'autre des imperfections auxquelles il est sujet en tant qu'être créé: c'est plutôt

le résultat de toutes ces imperfections combinées, qui constitue une irrémédiable petitesse. Quoi que nous fassions de grand, il s'y glisse toujours quelque faiblesse; la petitesse s'attache à nos sentiments les plus généreux et ravale tous les actes qu'ils nous inspirent : chez nous l'amour et la haine, la louange et le blâme, la colère et la bienveillance sont marqués à l'empreinte de la petitesse. Si nous rentrons en nous-mêmes, ne reconnaîtrons-nous pas que l'erreur, l'esclavage où nous sommes du bien-être corporel, la recherche des mets délicats, la grossièreté des manières, la vanité personnelle, les extravagantes chimères de l'amour-propre que nous caressons cent fois par jour, les sottises de la susceptibilité blessée, ne sont que médiocrité? Et dans nos rapports avec les autres, le mensonge, les prétentions, l'égoïsme, l'irritabilité et la moitié des conventions du monde, n'est-ce pas la petitesse, la petitesse réduite en système? Avec Dieu nous sommes tièdes, hypocrites, pleins de nous-mêmes, n'est-ce pas une misère; et qu'est-ce que le péché véniel sinon une déplorable petitesse? Plus d'un homme qui trouvait difficile de se haïr lui-même quand il ne considérait que ses péchés, en est venu plus aisément à bout quand il a eu le courage de contempler longtemps le fidèle tableau de son incroyable misère. C'est que tout notre être est bouleversé quand la grâce nous découvre combien nous sommes en toutes choses bas, vils, nuls et méprisables; alors tous nous semblent bons, et nous nous trouvons haïssables, odieux, insupportables à nous-mêmes. Et si notre œil grossier et aveugle peut voir clairement notre état, quel doit-il être pour le regard pénétrant de la toute sainte majesté de Dieu?

Est-il besoin d'aller plus loin? Si nous prétendions avoir quelque droit à l'amour de Dieu, cette orgueilleuse illusion n'est-elle pas maintenant dissipée? Il est désormais bien établi pour nous que les motifs de cet amour se trouvent, non de notre côté, mais de celui de Dieu. Notre excessive bassesse peut bien être la mesure de l'amour divin, mais elle n'en donne pas la raison. Nous

sommes souvent tentés, en réfléchissant sur ce sujet, de dire que Dieu nous aime, parce que nous n'avons rien qui mérite l'amour. Mais cette proposition, qui semble un paradoxe, mérite une étude sérieuse.

Tous les motifs de l'amour de Dieu pour nous se trouvant de son côté, n'est-il pas étonnant que nous le servions comme si, entre lui et nous, il y avait un traité d'égal à égal, et que nous ne soyons obligés à remplir nos engagements qu'à condition qu'il soit fidèle aux siens? Dans la vie spirituelle, nous oublions tout à fait que le devoir est tout entier d'un côté, tandis que de l'autre tout est libéralité. Si certaines choses nous sont dues comme créatures, une fois que nous sommes créés, en sorte que Dieu ne serait pas Dieu s'il ne nous les donnait pas, le fait même de notre création n'en est pas moins un acte d'immense et gratuit amour. Si Dieu condescend jusqu'à établir une convention entre lui et nous, c'est encore son amour libre qui le porte à se lier, et cet amour éternel a dû nous créer d'abord avant que nous puissions être l'une des parties dans un traité; ainsi tout est amour. En outre, que deviendrions-nous si Dieu ne nous donnait que ce qui nous est dû, et retenait sa munificence dans les strictes limites de la convention? Son amour ne soufle-t-il pas partout, brisant notre orgueil et le changeant en humilité comme une pluie d'été abat la fleur fragile, tandis que nous supputons, avec une honteuse exactitude, chaque obole du misérable tribut que nous lui payons sous le doux nom d'amour.

Il est donc clair que tous les motifs de l'amour que Dieu nous porte sont de son côté. Au moment de rechercher quels ils peuvent être, nous ne pouvons nous dissimuler l'incapacité où nous sommes de sonder les profondeurs de la divine nature. Dieu est lui-même amour, et nous pouvons supposer que si nous interrogions chacune de ses perfections, la réponse serait l'amour; cependant quand nous en venons à l'épreuve, le résultat n'est pas parfaitement conforme à ce que nous attendions.

Parmi les attributs de Dieu, il en est peu de plus magnifiques et de plus adorables que sa justice, à laquelle rien ne se peut comparer, puisqu'elle est fondée sur sa nature divine, et non sur des obligations qui le tiennent lié. Quelques saints ont eu une dévotion spéciale à sa justice et en ont fait le sujet favori de leurs méditations. Une créature intelligente aimerait mieux être entre les mains de la justice de Dieu qu'à la mercî du plus aimant parmi ses semblables. L'Apôtre nous dit que l'acceptation de notre repentir et le pardon de nos péchés reposent sur la justice de Dieu. La dispensation des dons de la nature, de la grâce et de la gloire, est le chef-d'œuvre de cet attribut qui, seul, et par lui-même, suffirait à nous remplir de bonheur et d'admiration pendant toute l'éternité. Les promesses de Dieu sont les fruits de sa justice, et sa fidélité à les remplir en est l'exercice. C'est parce que son amour est un si grand amour, que sa justice est si parfaite et si pure; ses châtiments eux-mêmes sont aussi magnifiques à contempler que terribles à souffrir, à cause de la justice extrême, immuable, infaillible qui les a dictés. La vengeance de notre Dieu est un sujet sur lequel l'amour tremble de s'arrêter, mais duquel il ne se détourne pas. En outre sa justice, même dans l'acceptation de nos œuvres, est due à ses propres perfections, plutôt qu'aux efforts de notre misère, car ce qu'il reçoit de notre part lui apppartient plus qu'à nous; et parmi les merveilles de la théologie, il n'en est pas de plus admirable et de plus touchante que de voir l'exacte rigueur de la justice divine satisfaite jusque dans ses dernières exigences, ses droits énormes et très-saints complétement acquittés, sa bonté vénérable et sa sévère majesté recevoir un culte adéquat par le précieux sang et la mystérieuse Passion de notre bien-aimé Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, Dieu et homme. Celui-là n'a, pour ainsi dire, pas commencé à connaître Dieu, qui ne s'est pas appliqué avec crainte et humilité, dans le silence de l'esprit et le calme du cœur, à étudier les redoutables secrets de la justice de Dieu. Mais est-ce là que nous

trouverons le motif de son amour? Notre création était-elle une dette due à notre justice originelle? L'usage que nous avons fait des dons de la nature, ou notre correspondance aux sollicitations de la grâce ont-ils été tels que nous osions en appeler à la justice de Dieu et exiger qu'il nous paye rigoureusement selon nos mérites? Écoutez les plaintives lamentations des âmes du purgatoire qui retentissent jusque sur l'Eglise de la terre, et vous connaîtrez la vérité. Certes, il faut que nous soyons bien couverts par la grâce et la justice de Jésus, avant d'oser dire avec Job : « Qu'il me pèse dans les balances de sa justice. » Assurément, si on ne considère que la justice seule, nous sommes dignes de châtiment plutôt que d'amour.

Dans le dix-septième siècle on vit se succéder en France plusieurs saints personnages qui furent portés, par le Saint-Esprit, à une dévotion particulière envers la sainteté de Dieu, et le même instinct infaillible de la grâce les conduisit à y associer un attrait spécial pour le sacerdoce de Jésus. Approchons de cet attribut de sainteté, et voyons si nous y pouvons découvrir le motif de l'excessif amour de Dieu pour ses créatures. Dieu est sainteté infinie, parce qu'il est pureté par essence. Qui pourrait soutenir l'éclat d'une si brillante lumière ! Il est saint parce que la divine essence est la racine et la source de toute sainteté. Il est saint parce qu'il est la règle, le modèle, l'exemplaire de toute sainteté. Il est saint parce qu'il est l'objet de toute sainteté, qui ne peut être autre chose que l'amour de Dieu et l'union avec lui. Il est saint, parcequ'il est le principe de toute sainteté, qu'il la répand dans les anges et dans les hommes, et qu'il est la dernière fin vers laquelle leur sainteté est nécessairement dirigée. Il est infiniment saint parce qu'il est infiniment aimable, et, comme toute sainteté consiste dans l'amour de Dieu, la sainteté de Dieu consiste dans l'amour de lui-même. Ainsi, et quel adorable mystère ! l'infinie pureté de Dieu est simplemement l'amour qu'il se porte. Nous ne croyons pas que la créature puisse avoir de

Dieu une idée plus grande que celle que donne cette étonnante vérité.

En supposant même que nous soyons des saints, que sera notre sainteté créée pour être comparée à celle de Dieu ? Il est saint en lui-même, et de lui-même saint par essence, ce qui est impossible à une créature qui, d'après la théologie, ne peut pas, par sa nature, être le fils de Dieu, être impeccable, avoir le Saint-Esprit, et voir la nature divine. Notre sainteté consiste en dons surajoutés gratuitement aux faiblesses et aux incapacités de notre nature finie ; celle de Dieu est substantielle, elle est sa propre substance ; la nôtre n'est qu'une qualité, un accessoire, une illumination de l'esprit et un mouvement du cœur qui nous viennent de lui ; celle de Dieu est infinie et dans son intensité et dans son étendue, tandis que nous n'avons pas, hélas ! de mots assez bas pour exprimer l'extrême faiblesse, la déplorable langueur, la pauvreté de notre sainteté la plus éclatante et la plus ardente. La sainteté de Dieu ne peut ni s'accroître ni diminuer : elle ne peut s'accoître parce qu'elle est déjà infinie ; elle ne peut diminuer parce qu'elle est son essence. La sainteté de Marie pourrait grandir pendant des siècles avec dix fois plus de rapidité que ses immenses mérites ne l'ont fait sur la terre, et, à la fin, elle serait encore aussi loin de celle de Dieu qu'elle l'est à présent. La sainteté de Dieu est éternelle ; la nôtre compte un an ou deux, peut-être ne commence-t-elle qu'à la fin de notre vie. La sainteté de Dieu ne peut se comprendre à cause de son excessive pureté et de son éclat sans tache ; la nôtre, hélas ! une créature peut la pénétrer et l'apprécier en moins d'une demi-heure. La sainteté de Dieu est infiniment féconde, car elle est l'origine, le soutien, l'exemple, l'encouragement de toute sainteté créée ; la nôtre est féconde aussi, car c'est dans la nature de la sainteté ; mais combien peu nous avons fait ; à combien d'âmes avons-nous appris à connaître Dieu et à l'aimer ? Si on mettait en balance le scandale et l'édification que nous avons donnés, lequel des deux l'emporterait ?

Nous venons de nous supposer saints autant que nous pouvons l'être, mais combien ne s'en faut-il pas ! Et, sachant ce que nous sommes, pouvons-nous concevoir que l'infinie sainteté ait porté l'amour à nous tirer du néant, ravie par la prévision de ce que nous devions être ? La sainteté de Dieu n'a pas, comme sa miséricorde, un rapport nécessaire avec la créature ; et, chose étrange, c'est cependant cet attribut le plus inimitable de tous qui nous est proposé comme l'objet de notre imitation. Nous devons être saints, parce que Dieu est saint, et parfaits comme notre Père céleste est parfait. Reproduisons-nous donc cette sainteté de Dieu, assez pour devenir l'objet d'une si excessive affection ? Si nous n'en pouvions appeler qu'à la sainteté de Dieu, y trouverions-nous les motifs de son amour pour nous ? Ou plutôt, si nous n'avions pas des idées plus justes des attributs divins, ne serions-nous pas tentés de croire qu'il faut la toute-puissance de l'amour pour empêcher la sainteté infinie de se détourner de nous avec dégoût et aversion ? Quelle est la pensée de David quand, dans le quatre-vingt-cinquième psaume, il dit d'abord : « Abaissez, Seigneur, votre oreille et exaucez-moi, parce que je suis pauvre et dans l'indigence, » et ensuite : « Gardez mon âme, parce que je suis saint. » Il était un homme selon le cœur de Dieu ; mais nous, que sommes-nous ? Cependant, quand il affirmait sa propre sainteté, ce n'était pas à celle de Dieu qu'il en appelait, car il ajoute : « car vous êtes rempli de douceur et de bonté, et vous répandez vos miséricordes sur tous ceux qui vous invoquent. »

Est-ce la beauté divine qui aime si tendrement les misérables créatures ? Mais comment sonder l'insondable amabilité de Dieu ? Un éclair momentané de sa beauté nous jetterait dans une extase qui séparerait l'âme du corps : il faut que nous soyons revêtus de la mystérieuse force de la lumière de gloire avant que, dans la vigoureuse jeunesse de notre immortalité, nous en puissions soutenir la présence et la vue, sans être anéantis. Nous verrons dans sa splendeur vivante, dans l'éclat de son

incompréhensibilité, dans la beauté de son immensité, l'infinie lumière et la puissance infinie, la sagesse infinie et l'infinie beauté, le bonheur infini et la gloire infinie, l'infinie majesté et la sainteté infinie, l'infinie richesse et l'océan d'être infini : nous le verrons non-seulement renfermant tous les biens réels, concevables et possibles, mais les renfermant de la manière la plus éminente et la plus inexprimable, les renfermant (ô manifestation de la plus ravissante beauté !) dans l'unité de la plus noble et majestueuse simplicité ; et cette vision sans limites est, dans sa totalité, la beauté de la nature divine, et ce que nous verrons, quoique nous le désignions par un mot, n'est pas une chose à part, mais Lui, l'Être, Lui, notre Créateur, trois Personnes, un Dieu. Cette beauté, c'est Dieu, Dieu infiniment bon ! Oh ! comme en pensant à cela nous comprenons que nous sommes cendre et poussière, mort et corruption ! Nous allions dire que Dieu a sa beauté par lui-même, et que la nôtre vient de lui ; que la sienne est sans bornes, et la nôtre presque imperceptible ; que la sienne est intérieure, et la nôtre empruntée du dehors ; que la sienne ne peut ni croître ni diminuer, et que la nôtre est une ombre vague, incertaine, flottante : mais n'est-il pas plus vrai de dire que nous n'avons aucune sorte de beauté ? O mon cœur, mon cœur, tu me cries qu'il est temps que je m'arrête, car l'infinie beauté, à moins d'être infiniment trompée, ne peut avoir que de la répulsion pour tes crimes et ta misère !

L'infinie sagesse se serait étrangement oubliée elle-même, si elle pouvait avoir été amoureuse de nous, en vue de nous-mêmes. Ce qu'il y a de plus redoutable dans la divine sagesse, et ce qui la rend si adorable, c'est qu'elle est la connaissance que Dieu a de nous en lui-même. Il ne nous contemple pas au dehors comme un spectateur infiniment intelligent ; mais il regarde en lui-même, et il nous y voit, et il nous connaît, comme il connaît toutes choses, dans les causes les plus cachées, les plus intimes, les plus profondes ; il nous juge avec

une vérité dont la lumière et l'infaillibilité sont irrésistibles. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi examinait tout haut sa conscience dans une extase, et nous avons là un monument surnaturel de la plus délicate connaissance de soi-même; mais qu'est-ce que la connaissance d'un examen de conscience, auprès de la connaissance instantanée, pénétrante, complète, que Dieu a de nous en lui-même? La sagesse est encore l'abîme dans lequel les beautés multiples de toutes les créatures possibles, et les magnifiques adorations de tous les mondes possibles se meuvent avec lumière, ordre et mesure au milieu des idées de Dieu. Et que sommes-nous auprès de semblables visions? Comme le rayon du soleil de midi blesse cruellement un œil malade, tel est le regard de la connaissance de Dieu fixé sur l'âme du pécheur. Quelle torture ce doit être, indépendamment du regret de ce qu'on a perdu, de se sentir à nu et transparent à la lumière inexorable de la sagesse de Dieu! Ne devrions-nous pas avoir au moins quelque ombre affaiblie de ce sentiment? Si l'humanité sainte de Jésus ne couvrait pas notre froideur, notre nudité et notre pauvreté, comme un manteau sacré, ou si, perdant cet abri tutélaire, nous tombions au grand jour de l'inflexible sagesse de Dieu, le sentiment de notre abjection et de notre bassesse créée nous ferait sûrement mourir de honte et de terreur. Pouvons-nous donc croire que Dieu nous aime tant, précisément parce qu'il nous connaît si bien? Oh! non, comme de petits enfants, nous devons nous cacher le visage dans le sein de notre bien-aimé Maître, et crier d'une voix à demi-éteinte : « Détournez votre face de mes péchés, et effacez toutes mes iniquités. » La sagesse infinie s'est comme fatiguée en ingénieux désirs pour sauver nos âmes et gagner notre amour, et que sommes-nous devenus, en dépit de ce curieux déploiement de grâces et d'inventions, et comment la sagesse peut-elle nous regarder sans être déçue? Or, que doit être le désappointement en Dieu?

La libre volonté de l'homme est ce qui semble le plus

mettre une limite à l'omnipotence de Dieu, et si cette puissance qui ne faiblit jamais paraît défaillir, c'est quand on considère le peu d'amour que Dieu obtient de nous. Les paroles nous manquent pour exprimer la puissance de Dieu, nous n'avons même pas d'idées qui nous puissent aider à la concevoir un peu. Quel vaste champ de spéculations capricieuses nous ouvrent et les créatures possibles et les mondes possibles, et cela ne suffit pas à nous faire une image de cet inimaginable pouvoir! Le possible nous semble presque infini, tant ses horizons sont vastes, tant il comprend d'objets, tant est effrayante la variété de ses opérations. Mais un Être qui n'est jamais arrêté par l'impossible, à qui l'impossible ne pose nulle part une limite, pour qui rien n'est impossible, quel peut-il être? Nous ne trouvons rien dans notre esprit qui nous en donne une idée. Si, pour un si terrible pouvoir, il pouvait exister une distinction de grand et de petit, ne serions-nous pas tellement petits qu'il n'aurait que du mépris pour nous, et dédaignerait de nous jeter un regard? Mais si nous nous sommes révoltés contre cette omnipotence, si nous avons osé braver son pouvoir, si nous avons essayé d'opposer notre force à sa force, si nous avons été assez audacieux pour jeter notre volonté comme un obstacle sous les roues de son char impétueux, ne serions-nous pas sûrs, si Dieu était uniquement et simplement pouvoir, qu'il nous ôterait la vie, qu'il nous rejetterait du pied dans notre sombre néant, et qu'il poursuivrait sans fin sa course brillante à travers les miracles sans cesse renaissants, les mondes innombrables et les champs sans nom de sa gloire inimaginable.

Dieu est vérité, tout vérité, rien que vérité. La vérité est la beauté de Dieu, et sa beauté est la plénitude de la vérité. Toute chose est ce qu'elle est à la vue de Dieu et rien autre. La vérité est le caractère de l'esprit de Dieu, et la perfection de sa bonté. Toute vérité dans les créatures est une dérivation de la vérité de Dieu. Chaque chose dans les idées divines a une convenance particulière qui la rend digne de lui, parce qu'elle la rend

vraie. Dieu est vérité non-seulement en lui-même en tant que vérité absolue et inaccessible, mais il est spécialement vérité en tant que type des créatures. Tout ce qu'il y a en elles de vrai, l'est à cause de sa conformité avec Dieu qui est leur règle et leur modèle, ou, comme disent les philosophes, leur cause exemplaire. Toute la vérité de la création est donc dans sa conformité avec Dieu, et tout ce qui ne lui est pas conforme, est un monstre, un mensonge.

Il n'y a pas, peut-être cependant, une seule des perfections divines qui distingue le Créateur de sa créature plus que celle de la vérité, aucune avec laquelle il nous soit plus important de communiquer, aucune dont la communication soit plus absolument surnaturelle et dans laquelle la persévérance soit plus difficile. Cette divine perfection du Créateur est si nécessaire à la création, que toutes les créatures peuvent dire par instinct autant que par inspiration que Dieu est vrai et tout homme menteur. Mais si la vérité, la seule vérité créée est la ressemblance avec Dieu, la conformité à Dieu, la tendance vers Dieu, quelle vérité y a-t-il en nous? Combien nous différons de notre original! Comme nous nous écartons de la droite ligne, comme nous sommes indociles à la main de Celui qui bâtit la céleste Jérusalem sur le modèle de sa vérité! La vérité ne doit-elle pas abhorrer ce qui manque autant que nous de vérité? N'est-il pas vrai que souvent pendant notre vie le Saint-Esprit a réveillé en nous le sentiment de notre fausseté, et nous a fait voir que notre réalité s'allait perdre dans les ténèbres de l'hypocrisie, des prétextes, de la vaine gloire, des mensonges d'intention, des détours à demi délibérés, des déguisements involontaires et inévitables, qui nous font toujours jouer un rôle qui n'est pas le nôtre, et paraître ce que nous ne sommes pas? Quelle misère, quelle honte d'être ainsi souillés par le mensonge! Du moins, l'œil de Dieu pénètre de part en part nos ignobles déguisements, et perce des rayons de sa lumière les abîmes que nous soupçonnons, sans les connaître, des

plus monstrueuses illusions. Mais, est-ce parce que nous sommes vrais que Dieu peut nous aimer?

Examinons encore un attribut et terminons notre recherche. Mais comment parler de vous, ô merveilleuse miséricorde de Dieu? C'est la miséricorde qui semble nous faire mieux comprendre Dieu. Si en la pratiquant la créature devient semblable au Créateur, ne pouvons-nous pas dire que par elle le Créateur ressemble à la créature? Elle porte avec soi une apparence de tristesse et de sympathie, de pitié, de dévouement, de compassion qui appartient à la noblesse d'une nature crée. Elle donne à Dieu un caractère paternel, comme si, partageant en réalité les peines de ses enfants, il leur disait de douces paroles, et leur prodiguait de tendres caresses pour adoucir par son exubérante affection leurs peines et leur détresse. Comment définir ce précieux attribut de la miséricorde? N'est-ce pas la seule perfection que la créature donne, ou semble donner au Créateur? Comment aurait-il de la miséricorde, si ce n'était pour nous? Il n'a pas de chagrins à consoler, pas de besoins à satisfaire, car il est un océan d'être sans bornes. La miséricorde est le calme de sa toute-puissance et le charme de son omniprésence, le fruit de son éternité et la compagne de son immensité, la principale satisfaction de sa justice, le triomphe de sa sagesse, la patiente persévérance de son amour. Partout nous rencontrons la miséricorde de notre Père céleste : douce, active, vaste, profonde, sans limites. Le jour, elle éclaire nos travaux; la nuit, nous dormons sous sa protection; la cour du ciel resplendit des rayons de sa beauté féconde, la terre en est couverte, et devient comme le lit de cet autre Océan. Le purgatoire est comme une création distincte qui lui est propre, elle y répand le demi-jour argenté de la lune dans une nuit d'été. L'empire même des ténèbres sans espoir est moins sombre qu'il ne serait si quelque lueur de cette excessive miséricorde ne pénétrait jusque dans ses profondeurs.

Seule la miséricorde pouvait deviner la misère de la non-existence, et faire appel à la toute-puissance et à

l'amour pour former l'univers et y répandre la vie. Ce fut son premier essai de manifestation. Mais comme si, dans l'instant même où elle peuplait le néant des existences angéliques et humaines, elle voulait se surpasser elle-même et ne se contentait pas d'une œuvre si puissante, elle élève sa création à l'état de grâce en même temps qu'elle lui donne l'état de nature. Puis, quand la race humaine déchoit, tombe par sa malice de cet ordre surnaturel et se détache de Dieu, ce n'est pas assez pour la miséricorde d'inonder le monde de grâces : elle fait descendre du ciel la personne du Verbe éternel et l'unit à une nature humaine, afin qu'il puisse racheter le monde par les merveilles presque incroyables d'une rédemption vraiment divine. Après cela, nous pouvons tout attendre de la miséricorde; nous pouvons lui demander les motifs de l'amour du Créateur. Cependant, si nous pouvons ainsi parler, la miséricorde semble n'être qu'une méthode de cet amour. L'amour est en quelque façon plus vaste qu'elle, quoiqu'elle soit simplement infinie. La miséricorde est une de ses perfections, l'amour les embrasse toutes dans leur harmonie. La miséricorde ne se lasse pas de nous, ne désespère jamais, ne cesse point de nous poursuivre, ne s'offense pas, rend le bien pour le mal, dispense à tous les mérites, et est le ministre, partout agissant, du précieux sang de Jésus. Mais l'amour a quelque chose de plus. Il s'adresse à chacun de nous, individuellement, il est personnnel. L'amour est juste et équitable autant que tendre, aussi sage que puissant. Il est équivalent au tout de Dieu, il s'étend autant que lui. La miséricorde est quelque chose par elle-même, l'amour ou la perfection de l'incréé en lui-même. La miséricorde est le trait distinctif du Créateur, elle compatit, elle épargne, elle pardonne, elle condescend; mais l'amour récompense, honore, élève, rend égal à lui-même. L'idée de prédilection n'entre pas dans la miséricorde, tandis qu'elle est la vie intime de l'amour. Nous ne l'affirmons pas, mais il nous semble que la miséricorde ne répond pas complétement à la question que

nous nous sommes posée : cependant, si elle n'est pas le motif de l'amour de Dieu, où le trouverons-nous dans son infini?

Mais il est temps de conclure. Nous avons vu ce qu'est l'amour de Dieu pour nous, et nous nous sommes demandé pourquoi il nous aime. La raison doit s'en trouver ou en Dieu ou dans l'homme. Ce n'est pas dans l'homme, car en lui-même il n'est rien, il n'est qu'un atome au milieu des créatures raisonnables. A son néant il a joint la rébellion, et ne peut en aucune manière rien ajouter à Dieu. Même à la juger par les principes humains, la façon dont il sert Dieu est presque une insulte. Il est le contre-pied de Dieu en toutes choses, et s'il est caractérisé par une chose plus que par une autre, c'est par la bassesse et la lâcheté. Nous avons donc dû chercher en Dieu la raison de son amour, et, parcourant l'une après l'autre ses principales pecfections, nous avons à peine trouvé ce que nous cherchions. L'infinie justice voudrait qu'il nous punît; l'infinie beauté serait révoltée, et l'infinie sagesse déconcertée; l'infinie puissance nous abandonnerait avec dédain; l'infinie vérité ne verrait en nous qu'hypocrisie et mensonge. Enfin la miséricorde, quoique infinie, devrait se lasser de nous, et si elle ne le fait pas, c'est précisément parce qu'elle est infinie. Mais dans l'amour il y a quelque chose de plus que de ne pas se lasser.

Pourquoi donc Dieu nous aime-t-il? Notre seule réponse est : parce qu'il nous a créés, et par là la miséricorde serait la raison de son amour. Mais pourquoi nous a-t-il créés? Parce qu'il nous a aimés. Nous sommes enfermés dans ce cercle dont nous ne pouvons sortir. Belle prison, il est vrai : nous y pouvons rester tant que nous serons sur la terre, et dussions-nous n'en savoir jamais davantage, nous pouvons y reposer pendant l'éternité. Qui se pourrait lasser d'une telle captivité?

Dieu nous aime parce qu'il nous a créés. Quels sentiments seraient les nôtres, si nous avions tiré quelqu'un du néant? Qui le pourrait dire? Nous supposons qu'ils

renfermeraient tous les principes des affections terrestres : l'amour paternel, fraternel, conjugal et filial, avec les sentiments d'amour des anges, dont nous ne connaissons rien. Nous supposons qu'ils les réuniraient non-seulement dans un degré infini, mais dans un mode si éminent que nous ne saurions le concevoir, et plus encore, avec une adorable simplicité qui n'appartient qu'à la divine nature. Mais quand nous avons imaginé tout cela, nous voyons que dans l'amour d'un Créateur, il est quelque chose d'autre et de plus élevé que nous ne pouvons expliquer, mais que nous pouvons supposer un sentiment sortant de l'acte même de la création, et qui est ce qu'il est parce que Dieu est ce qu'il est, le Dieu infiniment béni. Voici donc notre réponse : il nous aime parce qu'il nous a créés. Certainement le mystère n'apporte pas dans nos esprits une grande lumière, au moins de celles que nous pouvons communiquer, mais, ce qui vaut mieux, il embrase nos cœurs.

CHAPITRE III.

NOS MOYENS D'AIMER DIEU.

> L'amour est une grande chose! car, quand Dieu aime, ce n'est que pour être aimé. Or, s'il aime pour être aimé, c'est qu'il sait que l'amour rend heureux ceux qui l'aiment. O douceur! ô grâce! ô force de l'amour!
>
> S. BERNARD.

Les sages et les philanthropes se sont souvent amusés à tracer le plan de républiques imaginaires : tantôt ils ont placé leur peuple idéal dans des situations exceptionnellement favorables à la pratique des plus hautes vertus, tantôt ils ont fait consister tout le devoir des hommes dans quelques qualités particulières, tels que le patriotisme et la simplicité; d'autres fois, ces législateurs ont délivré leurs citoyens supposés de toutes les contraintes conventionnelles de la civilisation, afin que le développement de leur liberté pût se faire librement et dans le champ le plus large. Nous pouvons aussi nous amuser à concevoir quelque monde imaginaire. Nous pouvons supposer, par exemple, qu'après le jour du Jugement, l'amour créateur de Dieu choisisse quelque autre planète de notre système pour la peupler de créatures raisonnables destinées à le servir et à glorifier son nom; faisons leur histoire imaginaire. Elles ne sont ni anges ni hommes, mais de quelque espèce différente qu'il a plu à Dieu de former; elles ont conservé leur innocence originelle sans être tombées partiellement

comme les anges, ni avoir subi la déchéance de la race tout entière, comme il est malheureusement arrivé à l'homme. Il est clair qu'elles sont sous l'empire de Jésus, puisqu'il est le chef et le premier-né de toutes les créatures, mais leur manière de lui rendre hommage diffère de la nôtre. Elles ne subissent pas les mêmes lois matérielles que nous, et les facultés de leur esprit, différentes des nôtres, donnent lieu aussi à d'autres obligations morales. Elles forment une variété dans la magnifique unité de l'Église du Christ. Elles peuvent être au-dessus des anges, au-dessus de l'homme, ou intermédiaires entre les uns et les autres : il serait difficile qu'elles fussent dans un degré inférieur à l'homme, parce que, dans cette supposition, Notre-Seigneur n'eût pas poussé la condescendance à ses extrêmes limites. Après nous être fait le tableau de ce monde possible, nous pouvons descendre curieusement dans tous les détails imaginables de cette nouvelle vie planétaire, et chercher ce que pourrait être l'existence de ces créatures. Nous pouvons les suivre dans les combinaisons de leur système social, dans les complications de leur vie publique, ou dans les minutieuses habitudes de leur foyer domestique ; nous représenter leurs affaires, leurs professions, leurs types du beau, leurs arts et leurs sciences, leur philosophie et leur littérature, leurs règles de critique, leurs modes de louange et de blâme. La guerre peut être impossible à leur nature, leurs révolutions politiques sans péché ; nous pouvons supposer que leurs souffrances ne sont pas le châtiment d'une faute passée, ou que la solitude est leur état normal, ainsi que l'est pour nous la société. Quand notre tableau sera complet, ce monde, que nous aurons arrangé à notre guise, aura, malgré toutes ses différences, quelques traits communs avec le nôtre : d'abord, parce qu'il aurait Dieu pour Créateur, et puis parce que nous ne pouvons en tracer le dessin sans nous copier un peu nous-mêmes.

Quoi qu'il en soit, il différerait moins du monde actuel que celui-ci ne diffère de ce qu'il serait si le pré-

cepte de l'amour de Dieu était pleinement observé par tous ses habitants. Essayons de nous le représenter dans ces conditions; l'imagination ne fera pas tous les frais du tableau, et notre travail pourra servir à en réaliser les traits dans la vie pratique. Chaque homme et chaque femme dans le monde, chaque enfant parvenu à l'âge de raison, est lié par la chaîne d'or de cet aimable précepte. Chrétien ou juif, mahométan ou idolâtre, toutes les âmes, quel que soit leur degré de ténèbres ou de lumière, sont soumises à ce commandement universel. Rien de plus conforme à la raison : chaque créature a été faite par Dieu pour lui-même; elle n'a donc rien à faire que l'œuvre de Dieu, rien à chercher que la gloire de Dieu; or, cette œuvre et cette gloire, il a plu à Dieu de les placer dans l'amour, dans le facile tribut d'un amour rationnel tout à la fois et surnaturel. Et il ne nous a pas laissé d'incertitude sur l'étendue du précepte : « Écoute, ô Israël, le Seigneur notre Dieu est le seul seigneur. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces. » Saint Matthieu nous raconte qu'un docteur de la loi demandant à Jésus : Maître, quel est le grand commandement de la loi? Jésus lui répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit; c'est là le plus grand et le premier commandement. » Moïse dit : de toute ta force; et saint Matthieu, de tout ton esprit. Ainsi, il est solennellement déclaré que Dieu est l'objet de notre amour, et que cet amour doit avoir un double caractère : il doit être universel, c'est ce que signifient le cœur, l'âme, l'esprit et la force; il ne doit pas être partagé, car il exige le cœur tout entier, l'âme tout entière, l'esprit tout entier, la force tout entière.

Si maintenant nous le prenons dans son plus bas degré, faisant abstraction des héroïques manifestations de l'amour qui sont, ou l'ornement d'une piété dévote, ou le fruit d'une haute perfection, à quoi chacun est-il astreint par ce précepte, aussitôt qu'il a l'usage de la rai-

son? A aimer Dieu plus que tout au monde; à mettre Dieu au-dessus de tout, à suivre la volonté de Dieu aussitôt qu'elle lui est connue, à faire, au moins par une intention générale, toutes ses actions pour la gloire de Dieu. Rien dans son cœur ne doit être mis en balânce avec Dieu; son âme ne doit être remplie que de Dieu; son esprit ne doit rien mettre en comparaison avec Dieu: sa force doit être employée au service de Dieu avec une énergie qu'il n'applique à rien autre. Si, depuis l'âge de raison jusqu'au dernier jour de sa vie, il a le malheur de manquer à quelqu'une de ses obligations, il doit réparer sa faute par une douleur mêlée d'amour et fondée sur l'éternelle bonté de Dieu. Telle est la loi pour le monde entier : dans la vaste et populeuse Asie, sur les côtes où les villes se pressent et dans les immenses cités de l'Europe, d'une mer à l'autre à travers l'Afrique, depuis les huttes les plus reculées au nord de l'Amérique jusqu'au cap dont le front s'élève en face des glaces antarctiques, dans toutes les îles de l'Océan et jusque sur le rocher de corail couronné de palmiers, partout s'étend le commandement de l'amour. Il oblige autant, plus, si c'était possible, que la défense du meurtre. Pas une créature de Dieu, sauf les enfants baptisés de l'Église catholique, n'est entrée et n'entrera jamais dans son éternelle joie, sans y avoir été fidèle, ou sans avoir, par la douleur, mérité le pardon de sa désobéissance.

On peut se livrer à des considérations plus effrayantes que celle-là; mais nous n'en connaissons pas qui soit plus profondément sérieuse. Car n'oublions pas que nous parlons non d'un conseil, mais d'un commandement, non de perfection, mais d'obligation, non de possibilité, mais de nécessité. C'est l'alphabet même de notre religion, le point fondamental de notre catéchisme, le premier principe de notre salut; et la raison s'unit à la révélation pour soumettre les âmes des hommes à ce précepte universel.

Le monde y est-il obéissant? Voyons ce qu'il serait

dans cette hypothèse. Nous allons supposer que, par toute la terre, tous, hommes, femmes et enfants au-dessus de sept ans, aiment Dieu toujours, par-dessus tout et sans partage. La terre alors pourrait s'appeler un monde de cœurs indivisiblement unis. Notre planète, cette portion de la création de Dieu, ce beau jardin, qu'éclaire la lune et qui tourne au troisième rang autour du soleil, aurait le privilége d'être un monde vivant de cœurs humains remplis d'amour, sur lesquels Dieu régnerait par l'empire d'un amour sans partage. C'est là, pour nous servir du langage humain, ce que Dieu se proposait, ce qu'il attendait; c'est là le paradis et la cour qu'il avait préparés pour son Fils incarné. Le monde réel n'est-il pas aussi différent d'un tel ordre de choses que du monde imaginaire dont tout à l'heure nous tracions le tableau?

Si chaque classe en son lieu, si chaque esprit dans sa mesure et son degré, aimaient Dieu comme le veut le commandement, quels magnifiques résultats! Pour les énumérer, il nous faudrait pénétrer dans tous les coins du monde, dans les plus secrets sanctuaires de la vie, et épier la révolution que l'amour divin apporterait avec lui. Tout changerait : le monde ne serait pas un monde de saints, puisque nous ne supposons pas l'amour héroïque, austère, poussé jusqu'au sacrifice de soi-même, mais seulement l'amour du précepte commun. La souffrance volontaire appartient à l'idée de l'incarnation ou en découle, car l'austérité chrétienne est une forme de l'amour qui n'a que les dehors de communs avec les orgueilleuses expiations et les pénitences des Indous. La terre ne ressemblerait pas non plus à un immense monastère, car tous les hommes seraient et resteraient dans le monde, qui serait un moyen de servir Dieu, et non un obstacle qu'il faudrait surmonter ou un piége que la prudence devrait éviter. Il n'y aurait pas de méchanceté qui mît l'enfer sur la terre, et cependant la terre ne serait pas le ciel, parce qu'elle n'aurait pas la vision de Dieu : elle ressemblerait au purgatoire plus qu'à toute autre

chose, car l'amour de Dieu n'empêcherait pas la souffrance, quoiqu'il supprimât presque la tristesse; mais il donnerait aux hommes la force de s'élever vers Dieu avec une patiente énergie, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à voir celui qu'ils auraient tant aimé. La terre entière serait le théâtre de la religion, non d'enthousiasme religieux, ou d'extraordinaire sainteté, mais de religion active, pratique, exclusive, mêlée aux affaires. L'esprit général serait préoccupé des devoirs religieux; on ne traiterait pas la religion avec indifférence; elle animerait chaque individu, serait comme sa passion dominante, développerait en lui l'action d'une puissance bien réglée. Tout cela, remarquez-le bien, resterait dans les limites du précepte commun, et n'aurait pas le caractère sublime et surnaturel de la vie des saints canonisés. Nous ne parlons pas ici, il faut ne point l'oublier, de ce qui est possible, encore moins de ce qui est concevable; nous ne sortons pas de la réalité.

Et dans le monde politique, quel changement! L'amour de Dieu serait la fin honorable, naturelle et exclusive de tous les États et de toutes les nations; la diplomatie se transformerait en une mutuelle entente pour la gloire de Dieu, et, ayant perdu tous ses mystères, elle serait aussi délivrée de tous ses mensonges. Traités de commerce, questions des frontières, droit d'intervention, — quel nouveau caractère l'amour de Dieu imprimerait à toutes celles de ces choses qu'il laisserait subsister! Le monde mercantile deviendrait calme et indifférent; personne n'aurait hâte de devenir riche. On n'ôterait à la prière, à la louange, aux œuvres de miséricorde, et à la confession peut-être de quelques péchés véniels, que le temps nécessaire à s'assurer la nourriture, l'habillement et un modeste bien-être. Je parle du bien-être parce que, dans notre hypothèse, les hommes ne seraient pas des saints. Leur littérature ne produirait rien que de chaste, de vrai, rien qui ne pût élever l'âme et ne respirât la foi. Les journaux, tels que nous les connaissons, deviendraient heureusement impossibles.

Il pourrait bien se faire qu'on eût moins d'ardeur pour les recherches d'antiquaires, ou qu'on ne prodiguât pas autant sa vie dans l'intérêt de la science, mais une plus vigoureuse réalité pénétrerait et animerait toute chose. Bien des professions changeraient de caractère, beaucoup cesseraient d'exister. Les systèmes d'éducation seraient profondément modifiés. Les prisons et la police disparaîtraient. Les sessions du parlement seraient courtes : on y parlerait peu et on ferait beaucoup. Le ton des conversations changerait ; une sorte de calme étrange se répandrait sur les hommes, sans être toutefois incompatible avec l'énergie, mais avec une énergie si différente de ce que nous entendons sous ce nom, que nous ne pouvons nous en faire une idée exacte.

Pour compenser cette apparente indifférence qui pourrait négliger quelques-uns des objets auxquels à présent notre activité se porte avec une prédilection maladive, quels progrès le monde ferait dans d'autres directions ! Quelle magnifique hauteur atteindraient les controverses ! La paix, la lumière et l'amour de Dieu porteraient les intelligences à un niveau mille fois plus élevé ; les produits de l'esprit humain seraient incomparablement plus profonds et plus beaux qu'ils ne sont maintenant, l'activité intellectuelle s'accroîtrait sans mesure et s'appliquerait plus volontiers aux branches les plus hautes de la philosophie. Quels progrès gigantesques les sciences physiques devraient probablement aussi à ces dernières études, et à la puissance d'intelligence qu'une grâce plus abondante développerait en nous. Qui pourrait imaginer que nous ne connaîtrions pas beaucoup mieux la nature et ses mystérieuses propriétés, si nous avions sur leur divin auteur la connaissance plus parfaite que donne l'amour ? La science du beau deviendrait plus riche et plus féconde, appelée qu'elle serait à servir aux sanctuaires de Dieu et non plus seulement aux caprices de l'homme. La somme du bonheur de chacun grandirait aussi au delà de tout calcul. Tous les autres amours seraient comme glorifiés par l'amour de Dieu,

et jailliraient du cœur des hommes avec un essor et une abondance que maintenant le péché arrête complétement. Les perfections morales de notre nature produiraient des fruits exquis et généreux qui ne se montrent à présent que rarement et à de longs intervalles. Mais, par-dessus tout, il y aurait un monde d'actes surnaturels sortant à flots et sans s'arrêter de tous les cœurs, nous unissant à Dieu, purifiant nos intentions les plus communes et nous conduisant jour par jour à un état d'excellence bien supérieur à celui où nous sommes. Quel est le précepte dont la simple observance produirait de semblables merveilles? C'est celui qui est en ce moment imposé à chacun de nous avec la plus inévitable universalité et l'obligation la plus pressante. Ne mérite-t-il pas toute notre attention?

Jusqu'ici nous avons traité deux questions tout à fait élémentaires : « Pourquoi Dieu veut-il que nous l'aimions? Pourquoi nous aime-t-il? » Si Dieu veut que nous l'aimions, il est évident qu'il doit exister un amour qui soit pour nous possible, et qui puisse satisfaire à cette volonté. Cependant, dans le cours de nos recherches nous avons rencontré en nous assez de misère, de petitesse et de pauvreté pour nous faire craindre de ne pouvoir ressentir pour Dieu un amour réel et digne de lui être offert. C'est là que Dieu vient au secours de notre mépris de nous-mêmes, le préserve de ses propres excès, et prévient le tort qu'il pourrait nous faire, en nous donnant le commandement essentiel et absolu de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, de toutes nos forces. Il nous en rend l'accomplissement possible en nous dévoilant dans leur admirable variété les motifs de notre amour, il nous le rend facile en donnant à nos âmes la capacité de transformer l'amour au gré de leurs facultés diverses. Nous avons donc à présent à examiner les motifs qui nous portent à aimer Dieu, et les diverses espèces d'amour qu'il est heureusement en notre pouvoir d'offrir à notre très-miséricordieux Créateur.

Avant tout, remarquons que l'amour qui nous est commandé est un amour personnel. Ce n'est pas le sentiment que donne le témoignage d'une bonne conscience ou la récompense qu'apporte avec soi un devoir accompli, ou les attraits de la vertu, ou l'immensité du bonheur qui nous attend, ou le penchant qu'un esprit bien réglé a pour ce qui est juste et convenable. C'est un amour personnel, caractérisé par l'ardeur, la générosité, l'intimité, la souveraineté, et tout ce qui distingue, en un mot, un amour personnel de celui d'une chose ou d'un lieu : c'est l'amour d'un Être, de trois Personnes divines, de Dieu. Il se révèle à nous dans divers affectueux rapports qui donnent à notre amour quelque chose de plus intense et de plus personnel, de plus loyal et de plus dévoué, et en même temps mieux adapté à notre nature humaine.

Mais quand nous devons répondre de l'amour d'un autre, il est très-important d'en connaître la nature et le degré. Reprenons donc brièvement, au risque de nous répéter, les principaux traits de l'amour de Dieu pour l'homme, tels que la théologie les expose. L'amour de Dieu pour sa créature n'est pas le fruit de sa miséricorde ni d'aucune autre de ses divines perfections prises en elles-mêmes. Son amour pour nous fait partie de sa bonté naturelle, et sa bonté naturelle est purement l'excellence de sa divine nature considérée en elle-même. La bonté de Dieu, comme enseigne l'école, peut être envisagée sous trois aspects différents. Il est bon, en raison de la perfection de sa nature, et c'est là sa bonté naturelle; il est bon en raison de sa sainteté, et c'est là sa bonté morale; il est bon en raison de sa bienaisance, et c'est ce que nous appelons communément sa bienveillance. Mais, en réalité, cette dernière sorte de bonté est simplement une part de la première, une conséquence nécessaire de la perfection de sa nature ou de sa bonté naturelle; en sorte que l'amour de Dieu pour sa créature, ou la divine bienveillance, fait partie de la perfection de la nature divine. Comment donc pourrait-on

exprimer la valeur de l'amour de Dieu? Combien est sublime la dignité dont il revêt sa pauvre créature, et comme cette origine de son amour pour nous, cachée dans les profondeurs des sources premières de la divinité, réduit et lui-même, et ses complaisances, et ses dons, et sa justice, et sa colère aux proportions de l'amour pur et simple! Ecoutons encore un instant la théologie. La nature divine est une plénitude de perfection, une abondance et une « surabondance, » comme l'appelle saint Denis; non que Dieu soit trop plein ou qu'il cesse jamais d'être rempli, mais parce qu'il est éternellement rempli jusqu'à déborder de tout ce qu'il y a de vrai, de beau, de magnifique et de bon. Or, la plénitude même a besoin de se communiquer; c'est la conséquence de l'abondance, c'est la nécessité de l'abondance extrême. Il semble, que, même pour la créature, ce soit une loi, ombre d'une loi plus haute, que plus un être est parfait, c'est-à-dire rempli des perfections propres à sa nature, plus il tend à se communiquer jusqu'à ce que, franchissant ses limites, il s'épanche au dehors. C'est ce que nous observons dans l'amour humain, dans la bienveillance humaine, dans la science humaine. L'exubérance accompagne inévitablement la perfection. Ainsi, cette « surabondance » de Dieu, cette excessive plénitude de la nature divine doit nécessairement se communiquer éternellement. Cette communication peut se faire de deux manières : la première naturelle et nécessaire, qui doit être et être toujours; la seconde, libre, que Dieu peut suspendre, qui est un don, qui n'est pas nécessaire, mais qui, s'il a plu à Dieu de la faire, ne peut pas facilement être séparée de lui, même par la pensée. Nous pouvons concevoir un être tel qu'un Dieu qui ne crée pas, mais nous ne pouvons concevoir ce qu'il aurait été : il n'aurait pas ressemblé à notre Dieu actuel; il n'aurait pas ressemblé à notre Père céleste, n'ayant ni bienveillance, ni souveraineté, ni providence, ni miséricorde, ni justice, ni cette perfection qui fait de lui la fin de toutes choses. Sa bonté naturelle aurait été diffé-

rente, tout aussi infiniment parfaite, mais d'une perfection tout autre, et que nous ne pouvons concevoir.

Puisque la perfection de la nature divine est infinie, sa communication naturelle et nécessaire doit aussi être infinie, et elle doit avoir ce mystérieux et adorable caractère qu'elle se communique sans se multiplier, car, comment pourrait se multiplier ce qui est infini? De là vient la fécondité de la nature divine considérée dans ses trois personnes : le Père, source de la divinité; le Fils, éternelle connaissance de lui-même; le Saint-Esprit, éternel amour de lui-même; une seule essence en trois Personnes divines, égales. Du besoin de se communiquer ou de la fécondité de la nature divine, il suit nécessairement que le Père engendre toujours, que le Fils est toujours engendré, que le Père et le Fils produisent toujours leur amour mutuel, et que le Saint-Esprit est toujours produit. Et, à cause de l'infinie plénitude de sa nature divine, il ne peut, dans cette communication naturelle et nécessaire d'elle-même, y avoir d'inégalité d'aucune sorte, pas de préséance, pas d'antériorité, pas de diminution, pas d'infériorité, pas de subordination [1]. Ce ne sont point là de vaines paroles, c'est l'éternelle vie de Dieu, ce sera aussi notre vie éternelle.

Outre cette communication nécessaire et naturelle de la divine nature, il est encore une communication libre, une expansion qui est un don, une générosité profondément propre à la naturelle bonté de Dieu, mais qu'il peut retenir sans cesser d'être Dieu. Nous avons appelé fécondité la communication nécessaire de la divine nature; nous donnerons à sa communication libre le nom de bienveillance; toutes deux étant en fait des conséquences de la bonté naturelle de Dieu, avec cette différence que l'une est nécessaire et l'autre libre. On ne peut compter en combien de manières la divine nature peut se communiquer librement à des êtres intelligents, et

[1] Le lecteur doit distinguer entre la divine Essence se communiquant elle-même, et la divine Essence s'engendrant elle-même. Cette dernière expression est condamnée par le concile de Latran.

chacune de ces manières représente une création rationnelle particulière et différente; nous n'en connaissons que deux : celles qui ont produit les anges et les hommes; mais il peut y en avoir un million de fois plus qu'il n'y a d'étoiles dans le ciel. Nous n'osons supposer que la double création des anges et des hommes ait épuisé tous les modes possibles dans lesquels la nature divine peut librement se communiquer à des intelligences et à des volontés créées. La création, s'il est permis de parler ainsi, n'est peut-être que dans son enfance, et comme Dieu semble avoir un amour inconcevable pour l'ordre; comme lui, en qui il n'y a pas de succession, se plaît à produire les choses successivement dans le temps et dans l'espace, nous pouvons croire que quand le jugement dernier aura terminé l'épreuve de la famille humaine, d'autres natures peupleront les mondes matériels ou des demeures immatérielles d'une beauté toute spirituelle, et qu'ainsi Dieu continuera toujours à épancher sa féconde bienveillance. Il m'est impossible de contempler le ciel étoilé sans que cette pensée me vienne avec la force d'une croyance. Il peut y avoir des créatures raisonnables inférieures à l'homme, quoiqu'il soit bien difficile de s'en faire une idée; mais, quelque limitée que soit notre capacité, nous pouvons concevoir une perpétuelle succession de créatures dont la supériorité s'élève par des degrés sans nombre. Ainsi la création, c'est Dieu, faisant librement ce que, dans la génération du Fils et la procession du Saint-Esprit, il fait nécessairement. La bonté naturelle de Dieu, que nous avons dit être l'excellence de la nature divine, est l'unique explication de toutes ses opérations, soit au dedans, soit au dehors : en sorte que le même amour qui produit toujours en Dieu la sainte Trinité, fait par sa libre volonté les anges et les hommes, et les embrasse dans une éternelle compassion. Sous quel aspect la créature se présente à nous, et comment pouvons-nous penser à quelque chose qui ne soit pas Dieu? Oui, l'origine de nos âmes immortelles est plus que royale, et l'amour

divin ouvre à leurs destinées d'immenses et éternels espaces! A mesure que nos pensées s'élèvent, nous ne voyons plus la terre que comme un atome, et nos affections s'en détachent toujours davantage; en dépit des tendres souvenirs qu'elle réveille, elle n'est plus pour nous qu'une simple planète, quand la fuite de la vie et l'impression de la grâce nous rapprochent de Dieu : mais pourquoi, hélas! attendons-nous du temps, qui s'écoule si lentement, une transformation que la grâce accomplirait bien mieux?

Mais ces considérations sur l'amour de Dieu pour ses créatures sont loin de renfermer tout ce qu'on peut dire de son amour pour l'homme. La création des anges est incomparablement plus magnifique que celle des hommes. Ceux-ci sont tous d'un seule espèce, tandis que nous ne pouvons douter des différences spécifiques qui existent entre les anges; quelques-uns ont pensé que les anges ne se reproduisant pas comme les hommes par la génération, chaque ange formait une espèce à part; d'autres avancent, pour des raisons dans lesquelles ce n'est pas le moment d'entrer, que chacun des neuf chœurs des trois hiérarchies se compose de trois espèces, ce qui en porterait le nombre à vingt-sept. Quoi qu'il en soit, personne ne doutera qu'au moins les hiérarchies et même les chœurs diffèrent spécifiquement les uns des autres. Quant à nous, il ne nous semble pas probable que la terre, avec son infinie variété de quadrupèdes et d'oiseaux, d'insectes et de poissons, ait sur le grand monde angélique l'avantage de posséder des espèces sans nombre; et si les différences spécifiques des anges sont plus simples que celles des êtres terrestres, leur simplicité même les rend plus saisissantes. Cependant, malgré la supériorité du monde angélique, et peut-être parce que nous en connaissons moins les prérogatives particulières, les hommes semblent avoir sur les anges bien des avantages indubitables. Les anges imitent la virginité de la sainte Trinité, sans reproduire sa fécondité; l'homme partage la fécondité de Dieu, et Marie,

pure fille de l'homme, et dont la nature était purement humaine, partage à la fois et la virginité et la fécondité, et, comme mère de Dieu, gouverne les anges dans le ciel avec la suprématie royale. Notre humble planète a été le théâtre de l'incarnation et du crucifiement du Fils de Dieu, qui s'est uni notre nature, et non celle des anges.Il a eu une mère de race humaine, une âme d'homme, un corps d'homme ; il a parlé le langage des hommes et a eu des pensées d'homme; il a tout pris de l'homme : son état, ses habitudes, ses gestes, jusqu'à ses infirmités. Quand les anges sont tombés, il n'a pas tendu la main pour les retenir au bord de l'abîme de douleurs, mais il pardonne à l'homme, non une fois, ou deux fois, ou soixante-dix fois sept fois, mais plusieurs fois par jour et pendant de longs jours. C'est que ses rapports avec l'homme sont bien différents. Son amour pour l'homme, ainsi que celui qu'il porte aux anges, vient de sa bonté naturelle; mais celui qu'il a pour nous est d'une autre nature, et paraît renfermer davantage. Du moins, il a certaines particularités qui lui sont propres : une tendresse, un attachement, une patience, une recherche, une attraction vers nous que le pardon de la chute et le mystère de l'incarnation ne font que prouver. D'où vient cette prédilection pour la race humaine? D'où cette préférence accordée par la nature divine à la nature humaine sur la nature angélique? Est-ce à cause de notre petitesse et de notre misère? Est-ce parce que la nature divine, brûlant de se communiquer, et voulant le faire autant qu'il était possible, ne s'est trouvée satisfaite qu'en atteignant le point le plus bas de la création rationnelle, et qu'ainsi la profondeur de son abaissement est devenue la mesure de sa joie et de son amour? S'il en est ainsi, les nouvelles créations seront peut-être au-dessous des anges, les aînés de Dieu, mais bien certainement au-dessus de l'homme, ce degré le plus bas dans l'échelle des créations intellectuelles, que cependant le Verbe incarné a choisi pour embrasser de là toutes les créations sous son empire, les réunir dans un

parfait ensemble, les plus élevées comme les plus humbles, et les rapprocher dans l'unité de Dieu.

Tel est le seul tableau que nos efforts, aidés de la théologie, aient pu tracer de l'amour de Dieu pour l'homme. C'est à cet amour immense que nous avons l'obligation de répondre; ce n'est point un conseil de perfection que nous puissions indifféremment suivre ou négliger, c'est un commandement dont l'oubli nous conduirait à une perte éternelle. Il nous faut donc à présent chercher quels sentiments de notre nature humaine Dieu a doués du pouvoir de l'aimer, par quels canaux il a voulu que coulât notre amour, quels motifs en peuvent développer les actes, quels sont les rapports sur lesquels il s'établit. Nous verrons que Dieu est si essentiellement bon que chaque situation qu'il prend vis-à-vis de nous est un nouveau titre et un nouveau droit à notre amour. Nous ne disons pas que les réprouvés l'aimeront; cependant, même de leur part, sa miséricorde exigerait l'amour, soit parce que le châtiment n'est venu qu'après une longue patience, soit parce qu'il est moins sévère qu'ils ne l'ont mérité, ou que Dieu pourrait, en leur donnant plus de force passive, les faire souffrir davantage. Quant à nous, dont les comptes avec la miséricorde sont encore ouverts, il est de toute vérité que chacun des rapports que Dieu établit avec nous nous fournit un nouveau et pressant motif de l'aimer d'un amour sans cesse renaissant.

Avant tout, nous sommes les sujets de Dieu; personne n'est tenté de mettre en question sa souveraineté; sans sa protection et son aide, nous serions perdus et réduits au néant. L'obéissance envers lui est plus sûre et plus douce que toute la liberté que nous pourrions rêver. Il est notre roi, et jamais monarque n'a mérité autant que lui la popularité la plus enthousiaste; il règne sur nous avec une inconcevable douceur, à peine sentons-nous le poids de son sceptre. Son omniprésence est, comme l'air qui nous entoure, indispensable à la santé et à la vie, mais imperceptible. Il gouverne par

l'amour; s'il punit, ce n'est qu'après des trahisons répétées, et alors même sa justice emprunte les traits de sa miséricorde, au point que, de ce côté-ci de la tombe, nous pouvons à peine distinguer le châtiment de l'amour. Il pardonne avec une facilité sans égale, jusqu'à compromettre pour ainsi dire sa dignité royale par l'usage libéral qu'il fait de sa prérogative de merci : son pardon n'attend pas les rigueurs de l'enquête ou la honte de la conviction, il l'accorde sans le dire, sans en faire montre, sans nous en avertir, sans se réserver le mérite de l'indulgence, sans même, comme dans le baptême et pour les péchés oubliés, que nous ayons la conscience de notre culpabilité : souvent il pardonne avant que l'offense soit complète; nous péchons, à moitié sûrs que nous serons pardonnés. Quant aux conséquences de nos péchés envers les autres, il est comparativement rare qu'il nous en fasse porter la responsabilité, il s'en charge et les fait peser sur sa propre administration, ce qui, en vérité, demande un amour, une sagesse et un pouvoir que seul il possède. Jamais roi de la terre ne pourvut comme lui aux besoins de ses sujets; dans l'empire des esprits même, un monarque angélique ne pourrait approcher de cette adorable sollicitude. Pas une nécessité qui ne soit prévue : les immenses réseaux de la nature et de la grâce enveloppent chaque existence individuelle, la préservent de tout danger, la pénètrent d'une onction et d'une douceur qui lui donnent la vigueur et la joie, remplissent chaque homme de sentiments si vifs qu'il lui semblerait que le monde a été fait pour lui seul, et qu'au lieu d'avoir Dieu pour sa fin, c'est lui qui est la fin de Dieu. Dans l'exercice de sa royauté, tout est équitable, à propos, harmonieux, souple; rien de heurté, de brusque, de précipité, de troublé, d'impérieux. Déjà donc, à titre de sujets seulement, nous sommes obligés au dévouement d'un amour aussi ardent, aussi généreux, aussi fidèle qu'il est facile, noble et délicieux.

Mais nous sommes en outre ses serviteurs, il est notre

maître aussi bien que notre roi. Toute servitude entraîne mille motifs d'humilité; le serviteur, s'il oublie qu'il est serviteur, cesse par là même de l'être comme il faut. Cependant, si nos sentiments et nos pensées sont justes, nous devrons être portés à la présomption plutôt qu'à l'abjection en songeant que nous sommes au service de notre Créateur. Les annales de l'histoire et les souvenirs de la vie privée nous fournissent maints exemples de l'attachement qu'un serviteur dont le cœur est noble peut ressentir pour un maître terrestre. D'où provient ce beau sentiment? De ce que le maître se montre sensible aux services et à la fidélité. Mais qui l'est plus que Dieu? Prodigieux mystère! Dieu se comporte toujours avec nous de manière à nous prouver qu'il garde le souvenir de nos légers services, qu'il oublie nos maladroites négligences, qu'il accueille tout ce que nous faisons avec une satisfaction que sa bienveillance rend extrême, et quand nos faits mériteraient sa disgrâce, ses reproches et ses châtiments, c'est tout au plus si son regard attristé nous apprend que nous avons blessé son cœur. Il ne permet jamais que le travail nous accable; il ne laisse jamais notre fatigue sans récompense; il encourage et soutient nos défaillances. C'est presque, si nous osons parler ainsi, la faute de sa bonté trop facile, s'il nous est possible de nous oublier, de prendre le rôle de maître, de nous étonner de ce qu'il ne veille pas pour nous servir; et, en vérité, il manque rarement de le faire et de changer de place avec nous quand nous en avons besoin. Son indulgence est un incessant miracle : nous ne garderions pas un mois un domestique qui nous traiterait comme nous le traitons. Méchants, maussades, indociles, voilà comme nous répondons aux avances de son immense amour qui va jusqu'à vouloir traiter d'égal à égal avec nous, de peur qu'un air de condescendance ne pût blesser les pointilleuses susceptibilités de notre puéril orgueil. Quant aux gages, soit ceux qu'il a promis, soit ceux qu'il y ajoute sous forme de cadeaux fréquents et de profits imprévus, sa munificence surpasse les bontés

d'un maître terrestre autant que la richesse du Créateur est au-dessus de la pauvreté de la créature. Qui n'aimerait pas mieux être au service d'un tel maître, que d'avoir un monde entier à sa disposition? Qu'est-ce qu'avoir le domaine sur la création, quand on peut posséder le Créateur?

Dieu est encore notre ami. Il faut, pour dire cela, un acte de foi et un grand! Mais, il en est ainsi; l'Infini, le Tout-Puissant, le Très-Saint est notre ami intime. Nous doutons que jamais une amitié humaine ait en réalité duré pendant tout le cours de deux existences. S'il est rare qu'on manque habituellement de sincérité avec ceux qu'on aime beaucoup, il l'est encore plus qu'on ait en ses amis une confiance illimitée. L'amitié se montre souvent susceptible; elle a sa petite diplomatie pour découvrir si ses soupçons injurieux sont fondés, ses silences orgueilleux, qui se refusent aux explications, ses ruptures puériles pour amener la réconciliation. Vraiment, l'amitié est un roman qui a souvent été écrit parmi les hommes, mais qui a été rarement réalisé autrement que dans un drame. Aussi, demandons-nous proverbialement d'être préservés de nos amis, et disons-nous que celui qui a beaucoup de connaissances et peu d'amis, est de tous les hommes le plus heureux et le moins exposé. Depuis le temps de David et de Jonathas, il y a eu à peine une douzaine d'amitiés qui aient été capables de résister à une circonstance douteuse, louche, ou à un rapport adroitement présenté. Et l'amitié à son plus haut dégré, dans sa ferveur fiévreuse, qu'est-ce autre chose qu'une tyrannie? Nos amis se regardent comme des dieux; nous sommes faits pour servir d'instruments à leurs plaisirs, à leur ambition ou à leurs caprices. L'amitié n'est pas, comme le mariage, consacrée par un sacrement. Cependant il faut que nous ayons un ami; la solitude du cœur nous répugne; mais il n'est de véritable ami que Dieu. Dans le monde qu'il a fait, il est presque le seul exemple de la fidélité. Voyez quelle amitié est la sienne! Il agit comme s'il avait de nous meilleure opinion que nous-

mêmes : il ne soupçonne rien, car il est Dieu; il pardonne les offenses à mesure que nous les commettons, et son pardon se manifeste aussitôt qu'il est accordé; son amour pour nous est toujours aussi vif que s'il ne faisait que de naître; il prouve, témoigne son amitié par des présents dont l'exubérante variété ne lasse jamais, tandis que leur magnificence et leur prix merveilleux dépassent l'attente la plus ambitieuse, et que la grâce avec laquelle ils sont offerts ôte à la gratitude tout sentiment de dépendance, et conduit plutôt à l'égalité familière de l'amour. Dès que nous le voulons, nous pouvons être les amis de Dieu, et il s'abandonne à ses amis si complétement qu'il semble appartenir à nous seuls, et que tout ce qui est à lui est à nous.

Dieu est notre père, et nous sommes ses enfants de prédilection. Paresseux et prodigues, indignes d'être encore appelés ses fils, et cependant toujours ses héritiers, toujours les objets de la tendresse paternelle la plus prodigue. Quelle mère a jamais veillé sur le berceau de son premier-né avec la sollicitude qu'il a pour nous? Quel père a jamais partagé les peines de ses enfants autant que Dieu l'a fait, et leur a plus généreusement abandonné ses trésors, sans même imposer la moindre charge à leur reconnaissance? Quel amour paternel demeura-t-il un amour véritable en punissant aussi rarement, ou, quand il punissait, en le faisant avec une main si légère et une répugnance aussi forte? L'amour divin peut-il tout à fait se justifier de nous avoir gâtés par son indulgence? Jamais l'affection d'un père n'a forcé ses enfants à pleurer leur faute en leur laissant voir le chagrin qu'il en ressentait et en redoublant les preuves de sa tendresse avec autant de patience que Dieu en a mis à toucher nos cœurs endurcis et à nous amener, humiliés quoique plus aimants, à ses pieds. La rigueur même de ses châtiments nous devient chère, tant il les accompagne de faveurs et de nouvelles inventions de son amour. Oh! quel père est père comme Dieu! Le Père éternel, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père de toutes ses

créatures, le Père qui donne à toute paternité son nom dans le ciel et sur la terre! Quand nous pensons à lui, nous oublions l'amour de nos pères d'ici-bas, car auprès de lui à peine semblent-ils des pères.

Il est notre Créateur et nous sommes ses créatures, les dernières et les plus humbles de celles qui peuvent le glorifier par un culte raisonnable, et celles cependant qu'il a aimées plus que les anges et qu'il a choisies pour se les unir plus étroitement. La terre ne nous fournit pas de terme de comparaison qui nous puisse faire apprécier l'excès de son amour. Il nous a choisis, et le choix est l'acte le plus élevé de l'amour; il nous a choisis quand nous étions encore dans l'abîme du vide, perceptibles seulement à l'œil pénétrant de sa préférence et de son amour; il nous a choisis plutôt que d'autres; il a spécialement aimé en nous ce que nous devions être par la grâce, et que d'autres ne voudraient ou ne pourraient pas être. C'est là son premier choix, il est éternel : notre image vivait de toute éternité dans l'intelligence divine, et y était aimée avec une complaisance infinie. Il a préparé nos destinées, tracé notre vie, mesuré nos chagrins avec amour et sagesse, et tempéré nos joies de façon qu'elles ne nous fussent pas nuisibles; il nous a marqué notre œuvre, donné une vocation et destiné une place particulière et une couronne dans le ciel. Il n'est rien de beau ou de bon en nous, rien d'attrayant et d'agréable hors de nous qui ne vienne de notre création ; si nous en jouissons, c'est au titre de créatures du Dieu infiniment bon. Tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes capables d'être et d'avoir est à lui; si nous ne sommes pas en ce moment dans les cachots de l'éternelle perdition, ce n'est que par l'entremise de sa bonté. Notre création est notre part dans l'infinie bonté de Dieu. Que serions-nous sans elle? Certes, tout amour de notre part ne peut être qu'un bien pauvre retour pour un tel amour de la part de Dieu.

Mais nous ne sommes pas seulement les créatures de

Dieu, nous sommes encore ses élus. Il a fait comme un second choix de nous en Jésus-Christ; il a prévu notre chute, il a vu que nous hériterions de la faute d'Adam, et que nous y ajouterions nos péchés actuels; il n'a pas exagéré notre honte, mais il l'a connue mieux que tous les hommes et tous les anges ensemble ne la pourraient connaître; il a pénétré notre insupportable corruption; il en a contemplé toute la laideur : elle était incroyable. Tant de grâces méprisées, tant d'inspirations négligées, tant de sacrements profanés, et avec une telle perversité, si souvent, et dans des circonstances tellement aggravantes que, si nous en avions la vision complète, peut-être nous tomberions morts. Et cependant ce ne fut pas assez pour empêcher son amour de nous choisir pour être baignés dans le sang précieux de son fils incarné; il nous a appelés à un magnifique héritage de grâces et aux prérogatives royales de sa sainte Église. En vertu de cette élection, il nous a accordé le don de la foi, et nous a ouvert les portes d'or par où s'échappent les sources vivifiantes des sacrements. Par son premier choix, il nous a choisis et tirés du néant pour nous donner la vie; par le second, il nous fait sortir des ténèbres et nous donne la lumière. Ici encore, sa bienveillance échappe à toutes les comparaisons de l'amour de la terre. Quand nous considérons qui est celui qui nous a choisis, qui nous sommes nous-mêmes, ce qu'il nous donne par son élection, la manière dont il le donne, et la fin pour laquelle il nous a choisis, nous sommes forcés d'avouer que, si nous ne pouvons reconnaître dignement son élection, nous lui devons au moins la ferveur et la fidélité d'un amour de toute la vie. Il nous a élus en Jésus-Christ, avant la création du monde, afin que nous soyons saints et sans tache à ses yeux dans l'amour.

Peut-on rien dire de plus? Oui, il est encore un lien qui nous unit étroitement à Dieu : c'est la fin de ce que la création a commencé, c'est la consommation du choix éternel de Dieu; c'est l'union de nos âmes avec lui

comme avec un époux, car elles sont ses épouses aussi bien que ses créatures et ses élues, et par cela même qu'elles sont ses créatures et ses élues; mais comment décrire les caractères propres de cette union intime? Ces fiançailles mystiques des saints sont le fruit d'opérations si grandioses de la grâce, de mystères surnaturels si transcendants, que le langage ne peut les exprimer sans paraître empreint d'enflure et de fausseté; or, si telle est la nature des fiançailles sur la terre, que doit être leur consommation dans le ciel! Oh! qui oserait dépeindre les caresses intérieures que l'ame reçoit de celui qui l'a aimée éternellement et l'a tirée du néant dans le transport de l'amour créateur? Qui essayerait de rendre par des paroles humaines l'espèce d'égalité avec Dieu dont ces âmes jouissent, ou l'étrange communauté de biens à laquelle il les admet? Et pourquoi se sert-il du nom d'épouses, sinon pour exprimer cette glorieuse unité? Le mariage est devenu le symbole de l'unité de Dieu et l'image de l'union de Jésus-Christ avec son Église. L'amour conjugal devait l'emporter sur tous les autres liens, il devait faire oublier au cœur de la jeune femme le foyer de son père et de sa mère, il devait surmonter la folle idolâtrie de la mère pour son premier-né, et cependant tout cela n'est que l'ombre la plus effacée, l'image la plus faible de l'union de l'âme avec Dieu. Comment l'aimer comme nous le devons? Ou plutôt, pouvons-nous lui offrir un sentiment qui mérite le nom d'amour? Pouvons-nous même essayer d'aimer celui qui nous a aimés d'un amour si excessif? Notre amour ne doit-il pas se réduire à une crainte silencieuse? Non, car l'amour est la loi de toute la création, la belle, la douce loi, le commandement inattendu, presque incroyable : « TU AIMERAS LE SEIGNEUR TON DIEU DE TOUTE TON AME, DE TOUT TON CŒUR, DE TOUT TON ESPRIT, DE TOUTES TES FORCES! »

L'imagination de l'homme peut se donner essor et créer les tableaux les plus fantastiques: qu'elle s'élève à présent sur l'aile des vents, qu'elle interroge les hau-

teurs et les profondeurs du ciel, qu'elle s'abandonne aux rêves les plus merveilleux et conçoive les combinaisons les plus impossibles, pourra-t-elle se représenter, pourra-t-elle même vaguement soupçonner un amour plus grand, plus prodigieux, plus varié, plus parfait, plus d'accord avec la liberté de la créature, que celui que Dieu a montré et montre chaque jour aux enfants des hommes ? A moins qu'il n'eût attenté à notre liberté, qu'il ne nous eût enlevé par force au ciel, qu'il n'eût là fait une nouvelle violence à notre nature pour lui faire soutenir et aimer sa vue qui, sans la sainteté, nous serait insupportable, à moins qu'il n'eût fait tout cela, et c'eût été montrer sa puissance plus que son amour, pouvons-nous imaginer une rédemption plus complète et plus abondante que celle par laquelle Dieu a racheté l'homme ? Énumérez tout ce qu'il a fait pour vous : — d'abord votre éternelle prédestination et l'amour créateur qui vous tire du néant ; — puis votre âme immortelle et raisonnable avec les magnifiques dons qui lui sont accordés ; — votre corps avec tous ses sens qui doit un jour se transformer et revêtir une beauté suprême, tandis que chaque sens glorifié transmettra à l'âme de tels torrents de délices enivrantes qu'elle ne pourrait les supporter sans son immortalité ; — le monde matériel tout entier fait pour vos jouissances intellectuelles et physiques, si vaste et si beau qu'une légère connaissance d'une de ses parties, les minéraux, par exemple, ou les plantes, suffit pour rendre un homme fameux parmi ses semblables ; — la tutelle des saints anges qui vous est accordée ; — votre élection en Jésus-Christ, qui vous fait jouir de la foi et des sacrements ; — le don que vous a fait Dieu de son Fils unique pour prendre votre nature, souffrir, mourir et vous racheter de vos péchés ; — le don de son précieux sang et de son pardon renouvelé des millions de fois depuis l'âge de raison, ou plutôt depuis la première heure de votre régénération ; — votre conservation, qui n'est que votre création sans cesse continuée, et qui, jour et nuit, dans le temps et dans

l'éternité future, exige autant l'*influx* du Très-Haut, qu'il l'a fallu pour faire sortir notre âme du néant; — tous les secours spéciaux, toutes les grâces si sagement ménagées à vos besoins; toutes les prévisions de la divine tendresse que vous retrouverez à l'heure de la mort; — la présence de la troisième Personne de la sainte Trinité habitant par la grâce dans votre âme, — enfin, votre récompense sans mesure, qui n'est pas un don de Dieu, ni une immense collection de plaisirs créés, ni les joies les plus parfaites des anges et des hommes multipliées un million de fois, mais Dieu, le Dieu vivant lui-même. En sorte qu'à parler exactement, comme dit un théologien, ce n'est pas simplement Dieu qui est la fin de l'homme, mais Dieu possédé, Dieu qui, par une ineffable communication de lui-même, devient notre propriété, notre bonheur.

Dans ce catalogue des démonstrations de l'amour, il est des choses si grandes et si exclusivement divines que, livrée à elle-même, l'intelligence des anges les plus élevés ne les eût jamais soupçonnées. Une fois l'Incarnation révélée, elle pourrait servir de base à bien des spéculations; mais aurions-nous pu, sans une nouvelle révélation, aller jusqu'à imaginer une incarnation dans l'humilité, la honte, la pauvreté, l'obscurité? Une fois supposé que notre bien-aimé Seigneur a vécu sur la terre pendant trente-trois ans, et l'a quittée ensuite, nous aurions pu concevoir quelque extension possible de son amour: nous aurions pu penser, par exemple, qu'il ajouterait quelque chose à sa tendresse pour nous, s'il restait en personne sur la terre jusqu'au jour du jugement, pour que nous puissions le servir et partager les priviléges de Marie et de Joseph, des Apôtres et des pieuses femmes de la Judée; l'avoir près de nous d'une manière sensible, et l'adorer ainsi prosternés à ses propres pieds. Mais qui jamais eût pu soupçonner comment il accomplirait notre désir, et bien plus largement que nous ne l'avions conçu, par le prodigieux mystère du Saint-Sacrement?

Nous pourrions aussi concevoir que c'eût été une grande consolation de l'avoir toujours sur la terre pour lui demander les permissions dont nous aurions besoin, consulter son incontestable autorité sur nos embarras de conscience; recevoir de lui l'autorisation formelle de poursuivre pour sa gloire nos plans favoris, obtenir le pardon de nos plus abominables péchés, entendre de sa bouche l'explication des passages difficiles de l'Écriture sainte, être instruits enfin par sa bouche infaillible de la vérité ou de l'erreur contenue dans des doctrines douteuses. C'eût été là, en effet, à la fois une immense consolation pour nous, et une nouvelle manifestation de son amour, émanée du fécond mystère de l'Incarnation. Mais ce sont précisément toutes ces faveurs qu'il nous a préparées en établissant la papauté. Il a donné au Saint-Père la plénitude de sa puissante juridiction, afin que, dans nos besoins, elle nous soit dispensée avec une sagesse qu'il conduit avec une libéralité égale à la sienne propre, avec un droit qui n'est pas inférieur au sien, puisque, en fait, c'est le sien. Ces deux mystères analogues, le saint Sacrement et la Papauté, nous semblent étendre les bienfaits de l'Incarnation aussi loin que notre imagination peut atteindre.

Mais il est une conséquence que l'incarnation semblerait devoir entraîner, et qui cependant ne s'en déduit pas certainement. Si nous avions mûrement étudié tous les caractères de l'Incarnation quand elle nous a été annoncée pour la première fois, avec ses tendresses prodigues, ses souffrances volontaires et surabondantes, ses torrents d'intolérables ignominies, ses supplices atroces et variés, l'éloquence du sang versé jusqu'à la dernière goutte, nous en aurions conclu que, sous la nouvelle loi, la perfection serait obligatoire, que le précepte nous serait imposé d'aimer et de vivre comme des saints. Nous n'aurions pas trouvé d'abus de pouvoir dans le commandement qu'eût fait le Seigneur de jeûner longuement, de se flageller souvent, de pratiquer des austérités volontaires, de dormir sur la dure, de s'imposer des veilles

fatigantes. Nous n'aurions été ni surpris ni mécontents, si, en retour de ce qu'il avait fait pour nous, et pour nous faire honorer, par l'imitation, les souffrances de sa vie, il nous eût défendu, sous peine de péché mortel, tous ou presque tous les amusements et les récréations du monde. Mais ce qui nous semble extrêmement étonnant, ce qui serait incroyable, si la foi ne nous en rendait pas certains, c'est que l'Incarnation et le crucifiement n'ont rien ajouté au précepte primitif de l'amour de Dieu, qu'elles ont plutôt diminué qu'augmenté nos obligations, que plus l'amour nous a comblés au delà de notre puissance de retour, plus il nous est devenu facile d'y répondre, de le reconnaître, et que plus Dieu a fait de son côté pour notre salut, moins nous voudrons nous sauver. Nous ne nous lassons jamais d'admirer ce résultat de l'Incarnation auquel nous devions si peu nous attendre, et qui en même temps atteste un amour sans mesure et sans bornes.

Concluons. La théologie, avec ses innombrables et merveilleuses inductions, donne à l'imagination le moyen de s'exercer presque sans limites à la recherche des choses possibles. Or, nous avons rapproché les extrêmes autant que nous l'avons pu, nous avons supposé les conjonctures les plus impossibles, et nous n'avons pu, malgré nos efforts, concevoir un cas où la liberté de l'homme soit sauvegardée, en même temps que Dieu ajouterait à l'amour qu'il porte à la race humaine. Nous ne pouvons pas agrandir ou embellir ce qui existe ni rêver quelque chose de possible qui s'y puisse surajouter. L'amour de Dieu pour l'homme épuise toutes les ressources de notre imagination. N'est-ce pas là ce que Dieu faisait comprendre; ne nous disait-il pas qu'il avait épuisé les ressources de sa sagesse et de son pouvoir, quand il inspirait au prophète Isaïe ces plaintes pathétiques : « O vous, habitants de Jérusalem! et vous, hommes de Juda! soyez juges entre moi et ma vigne. Qu'aurais-je pu faire à ma vigne que je n'aie point fait ? »

C'est cet amour inaccessible à l'essor de l'imagination

que nous devons payer de retour. Comment le faire? Sans doute il est une infinité de moyens par lesquels Dieu peut se communiquer aux intelligences et aux volontés créées; chacun d'eux produira une création rationnelle différente, et chaque création rationnelle pourra aimer Dieu de bien des manières diverses. Ainsi parmi les anges il peut y avoir des milliers d'amours de Dieu distincts les uns des autres, et que nous ne pouvons ni nommer ni concevoir : chacun d'eux, sans nul doute, sera d'une beauté parfaite et de la spiritualité la plus élevée. Nous sommes si profondément engagés dans la matière, que notre amour ne peut qu'être très-amoindri dans sa nature aussi bien que très-faible dans son degré. Les anges, au contraire, n'étant pas durant leur épreuve soumis aux conditions matérielles, aimaient certainement Dieu d'un amour dont le degré le plus bas possédait une pureté et une force de contemplation à laquelle sont à peine parvenus les plus grands saints, quoique leurs mérites puissent s'élever au-dessus de ceux des anges. Mais quittons cet empire des esprits qui nous est inconnu, et venons aux âmes des hommes. Autant qu'il est possible de distinguer une espèce d'amour d'une autre, car en réalité elles se confondent plus ou moins, il nous semble que nous pouvons les fixer à sept, savoir : l'amour de bienveillance, de complaisance, de préférence, de condoléance, de gratitude, de désir et de simple adoration. Ce sont comme autant de capacités de l'âme humaine, et si l'accomplissement du précepte de l'amour est ce qu'il y a de plus important pour nous dans ce monde et dans l'autre, la connaissance de ces sept variétés ne peut que contribuer beaucoup à notre bonheur.

L'amour de bienveillance a été communément pratiqué par les saints, Pour ceux qui aiment Dieu avec moins de ferveur, il a quelque chose de puéril ou semble n'être qu'une sorte de poésie du cœur. Il donne à l'âme une étrange jouissance en nous mettant vis-à-vis de Dieu dans une position impossible, car pour l'aimer ainsi nous

agissons comme si nous étions ses bienfaiteurs au lieu de lui tout devoir; nous nous plaçons à son niveau, ou même au-dessus de lui. Mais ces contradictions ne sont qu'apparentes : en réalité, l'amour de bienveillance est le fruit d'une sainte humilité trop profonde pour se traduire par des paroles ou même par des larmes. Par l'amour de bienveillance, nous souhaitons d'abord que, s'il était possible, Dieu fût plus parfait qu'il l'est. Désir impossible, impossible jusqu'à l'extravagance, si l'on veut. Mais puisque l'amour de Dieu pour ses créatures est lui-même si excessif, il doit nous permettre de l'aimer avec ces excès de fervente simplicité. D'ailleurs cette disposition à souhaiter à Dieu des perfections impossibles n'est pas seulement le résultat d'une appréciation plus vraie de sa perfection et de sa majesté, elle nous conduit à cette appréciation, la conserve et la perfectionne; elle est à la fois la cause et l'effet d'une juste et convenable idée de Dieu. D'autres fois, l'amour de bienveillance prend la forme d'audacieuses félicitations. Nous souhaitons à Dieu l'immense joie que lui doivent causer ses perfections inimaginables. Nous savons qu'il la possède indépendamment de nos souhaits, et que nous ne pouvons ajouter une seule goutte à l'immense océan de son intérieure jubilation, mais c'est une expression de notre amour où le sentiment a plus de part encore que les paroles, et qui, aux yeux de Dieu est un acte, et un acte méritoire : nous l'invitons à la joie, nous lui souhaitons un continuel retour de cette fête éternelle qui se célèbre sans cesse dans son Être infiniment heureux. D'autres fois encore, par le même amour de bienveillance, nous lui souhaitons tout l'accroissement possible de sa gloire accidentelle. Dans ce cas, notre désir est une prière efficace, et lui obtient une réelle augmentation de cette gloire spéciale. La désirer, c'est l'augmenter, et l'augmenter immensément si le souhait part d'un cœur pur et d'un esprit fervent. Par là, nous obtenons aussi des grâces pour les autres, et nous coopérons aux succès de la cause de Dieu dans le monde. Quelquefois nous lui

désirons vivement la gloire accidentelle qu'il ne reçoit pas; nous souhaitons que le purgatoire envoie tous ses prisonniers au ciel, ou qu'il n'y ait pas d'enfer, ou que tous les païens soient convertis, tous les pécheurs ramenés au bercail, que tel jour ou telle nuit se passe sans qu'il se commette un seul péché mortel dans notre vaste métropole. Tout cela, que chaque saint réduit à sa pratique particulière, c'est l'amour de bienveillance.

L'amour de complaisance est tout autre; il aime Dieu tel qu'il est, et ne cherche pas autre chose en lui. Il est propre à une autre nature d'esprit, s'adapte à des caractères différents, ou bien aux dispositions variables d'une âme qui se complaît tour à tour dans des sentiments divers. La complaisance contemple ce qu'elle sait de Dieu avec les délices et la tranquillité les plus intenses. Elle se réjouit de ce qu'il est; ce qu'il est, elle le lui dit, le lui redit, et le répète encore; elle passe des heures entières en prières sans lui avoir dit autre chose. O sublime puérilité de l'amour! Délicieuses répétitions, bien différentes de celles des païens que réprouvait Notre-Seigneur! Alors, elle se concentre dans sa propre joie, elle s'endort sur son cœur, et goûte un repos mystique plein de douceur; puis elle se réveille pour reprendre le même thème mille fois répété. Mais un changement s'opère dans son esprit, une nouvelle harmonie s'élève des réduits les plus secrets de l'âme : elle se réjouit de ce que nul ne ressemble à Dieu; elle se réjouit avec lui de son unité, l'une de ses joies les plus profondes et les plus secrètes; elle est heureuse de ce que rien ne peut en approcher; elle porte le défi à toutes les hiérarchies de la création, avec une fière assurance et l'expression du triomphe; elle leur crie : « Qui est semblable au Seigneur, notre Dieu? Il n'y a pas d'autre Dieu que lui! » Mais son éloquence a si vivement ému son propre cœur, qu'elle redevient silencieuse; elle se repose sur Dieu, paraît perdue en lui, absorbée dans une joie tranquille et dans l'extase des saintes pensées, jusqu'à ce que, se réveillant encore, et voyant que nul n'est semblable à

Dieu, simplement parce qu'il est Dieu et non pour aucune autre cause, elle éclate en transports passionnés parce que non-seulement il est ce qu'il est, mais qu'il l'a toujours été, qu'il le sera toujours, parce qu'il est en vérité, qu'il sera, que seul il doit et peut être éternellement et triomphalement Dieu. Telles sont les délicieuses occupations de l'amour de complaisance.

L'amour de préférence ou d'estime n'a pas un essor aussi élevé; il se mêle davantage à la pensée des créatures; mais s'il s'occupe d'elles, c'est pour les mépriser et leur jeter son intelligent dédain. Il compare Dieu avec toutes les autres choses, comme pour les éprouver, les convaincre de mensonge, et leur vanité lui inspire un dégoût profond. Il les foule aux pieds et s'élève sur leurs débris pour se rapprocher de Dieu. Leur néant le fatigue, il se désabuse de tout; les liens terrestres ne peuvent plus le tenir éloigné du ciel; le détachement est sa grâce caractéristique. Il traverse le monde comme l'hirondelle effleure l'herbe de la prairie, sans que rien le puisse arrêter. Aussi, fait-il une juste appréciation de Dieu en le mettant au-dessus de tout ce qui existe. Il commence par des termes de comparaison, et finit par voir que rien ne lui peut être comparé, et que tout parallèle serait vain, parce que Dieu est infini, éternel, et de toute sainteté. Il donne à Dieu sa vraie place dans le monde, ce que ne fait pas la multitude des hommes; et cependant la religion pratique consiste à donner à Dieu sa vraie place dans notre cœur et dans notre vie. Le grand malheur du monde est de méconnaître les droits de Dieu : c'est ce qui en fait une terre désolée et insupportable aux cœurs aimants et aux esprits pacifiques : tout y est dans une pitoyable anarchie; on y donne aux choses et aux mots une valeur et une signification mensongère; on y attache de l'importance à des riens; on y prend follement les ténèbres pour la lumière; tout y est assez désordonné pour nous faire jeter les hauts cris, et assez près de l'ordre pour nous impatienter de ce qu'on ne nous laisse pas remettre tout à sa place :

tels sont les maux auxquels l'amour de préférence remédie en estimant Dieu, non point sans doute comme il mérite d'être estimé en lui-même, mais comme il doit l'être en regard des créatures. Cet amour se fait reconnaître par l'énergie et la multiplicité des bonnes œuvres, par son zèle actif, par une haine plus forte du péché, par le mépris du bien-être, le sacrifice de l'austérité. Il adore tous les attributs de Dieu, mais il se plaît surtout à exalter sa souveraineté.

L'amour de condoléance diffère essentiellement de celui que nous venons d'étudier. Il considère en Dieu les offenses qu'il reçoit, les outrages qui l'affligent; il agit comme si Dieu avait besoin de secours, et sollicitait l'aide d'un allié. Il est porté à épouser ses intérêts et à devenir extrêmement délicat sur tout ce qui touche à son honneur. Ses yeux savent voir ce que ne voit point le commun des hommes; il reconnaît qu'il s'agit de Dieu là où les autres ne soupçonnent pas que la religion puisse être le moins du monde intéressée; il voit Dieu partout comme si son omniprésence était pour lui aussi sensible que l'éclat de la lumière ou l'azur du ciel. C'est un amour jaloux, sans ménagements, ce qui fait que les hommes sont portés à s'en offenser; ce n'est pas qu'il ne soit discret, mais sa discrétion n'est pas celle que le monde approuve; elle le rend vigilant et sur soi-même et sur les autres, pour que Dieu ne passe jamais inaperçu et sans recevoir les marques du respect qui lui est dû. Il confond sa propre cause avec celle de Dieu, et, comme David dans ses psaumes, il n'a qu'un langage pour les exprimer toutes deux. Il cherche Dieu plutôt qu'il ne le contemple; il le suit, satisfait de la plus humble des servitudes. Il a un chagrin qui ne le quitte pas, comme les douleurs de Marie, et ce chagrin vient de la multitude et de l'effronterie des péchés; le péché lui cause une peine amère, qui n'allume pas son indignation, mais qui fait couler ses larmes; son cœur souffre à voir la conduite des hommes, et il voudrait mettre Dieu à l'abri dans la lumière de son affection compatissante. Il ne s'irrite pas

contre les pécheurs ; au contraire, il leur est tout dévoué ; cet amour passionné, compatissant et miséricordieux que Notre-Seigneur leur porte, et qui est dépeint dans le divin dialogue de sainte Catherine de Sienne, est la nourriture de son âme. Le sacré Cœur est l'objet de sa prédilection. Il redit sans cesse à Dieu combien le péché l'afflige ; il possède un don particulier de contrition persévérante, et prend un saint plaisir à se punir lui-même de ses péchés. Il prête à Dieu ses yeux pour pleurer jour et nuit sur des fautes qui ne sont pas les siennes. Les sept douleurs de Marie sont comme sept vies d'une tristesse pleine de douceur que la grâce lui fait mener pour consoler Dieu des transgressions de ses enfants. Le don de piété, ce don particulier du Saint-Esprit, donne la forme à sa vie spirituelle, et son attitude devant Dieu est éminemment filiale. L'atmosphère de son cœur est un esprit de réparation, et sa vie, cachée, mais utile et aimable, s'exhale, comme un doux parfum, en soupirs et en larmes devant la majesté offensée de Dieu. Heureux ceux qui ressentent cet amour ! car ils ont atteint le sommet de la vertu que le philosophe n'avait fait qu'entrevoir comme un idéal : sentir le plaisir et la peine où et quand il le faut. O le plus doux des noviciats pour le ciel ! Leurs cœurs brûlent sur la terre, et font monter devant le trône du Verbe incarné le plus précieux encens de l'amour des hommes. A ces âmes vraiment dévotes appartient la tendre bénédiction : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! »

Il faut remarquer que le désintéressement forme le caractère général des quatre sortes d'amour que nous venons de décrire. Ce n'est pas qu'ils excluent expressément le moi, comme le prétend une fausse spiritualité, mais ils l'empêchent de se développer. Ils ne le rejettent pas, mais le comptent pour rien. Dans les deux espèces d'amour que nous allons traiter, il tient une plus grande place.

Si l'œil calme et le cœur profond de la contemplative

Marie se complaisent davantage dans cet amour de condoléance qui fait l'exercice favori des âmes solitaires, l'amour de gratitude convient mieux aux soins extérieurs de l'active Marthe. L'amour de gratitude est particulièrement un amour diligent; comme notre sainte mère, il pèse les choses et les conserve dans son cœur; comme Jacob, il médite tendrement sur le passé; comme David, il chante les antiques miséricordes. Il entre pour une large part dans la composition du bréviaire et du missel de l'Église. Tandis qu'une autre a toujours présent le souvenir de ses péchés, l'âme enflammée de l'amour de gratitude se rappelle sans cesse les bienfaits reçus, et son habituelle contrition se confond avec les sentiments de tendresse, de regrets et d'admiration que lui inspire la générosité sans bornes de l'amour divin. La laideur du péché n'apparaît que quand il est frappé vivement par la lumière de l'amour de Dieu. De là vient qu'un homme vraiment reconnaissant est en même temps profondément pénitent; et, comme l'excès des bienfaits tend à nous abaisser dans notre propre estime, notre humilité est en raison de notre gratitude. Mais cet amour ne s'arrête pas aux doux sentiments de la reconnaissance, il éclate en ardentes actions de grâces, qui ne se bornent pas aux paroles : la promptitude de l'obéissance, les héroïques efforts, une joyeuse persévérance, sont les gages de l'amour de gratitude; il est loyal envers Dieu, c'est là le trait distinctif de son service. Il cherche toutes les occasions, et même il les fait naître, de montrer sa fidélité à Dieu; et cela sans croire faire beaucoup, sans prétendre que Dieu lui en doive quelque reconnaissance, mais pour acquitter une dette dont le payement est toujours à ses yeux tardif et incomplet. L'amour de gratitude est surabondant, actif, animé, plein d'attraction, et par conséquent apostolique, gagnant les âmes, prêchant sans le savoir, et, quoique certainement occupé d'une foule de choses, les faisant toutes pour Dieu. Heureux l'homme dont la vie est un long *Te Deum!* Il sauvera son âme, et en sauvera bien d'autres avec elle. Ses

joies ne sont pas solitaires, et à la fin de ses jours, amenant après lui tous ceux à qui il les aura fait partager, il les déposera aux pieds de son maître comme les resplendissants trophées de l'amour de gratitude.

Mais l'amour qui accorde le plus au moi est l'amour du désir, ou, comme les théologiens l'appellent souvent, l'amour de concupiscence. Saints et pécheurs, parfaits et imparfaits, jeunes et vieux, innocents ou pénitents, hommes de la solitude ou gens du monde, tous doivent se rencontrer dans le sanctuaire de cet amour, tous doivent, avec joie, puiser les eaux de ses sources célestes. Quelle créature raisonnable pourrait ne pas désirer Dieu avec une ardeur infinie et irrésistible? Quelle intelligence créée n'éprouve pas le besoin d'être inondée de sa douce lumière? Quelle volonté créée ne languit pas après le moment où elle sera embrasée du feu de son amour extatique? Daniel est appelé dans l'Écriture l'homme de désirs, titre magnifique qui rappellera jusqu'à la fin des temps l'ardeur avec laquelle le Prophète cherchait Dieu. Qu'il serait beau de voir, avec les yeux de quelque sublime intelligence, comment ce désir de Dieu fait la beauté et l'ordre de toute sa création, entraînant vers lui, soit dans les empires spirituels de la sainteté angélique, soit à travers la terre et les mers, les montagnes et les vallées de notre globe, des intelligences et des volontés sans nombre, chacune se traçant sa voie propre dans le mouvement général! C'est ce désir qui sauve et justifie, qui donne la couronne et la gloire; c'est lui qui accompagne la réception des sacrements ou supplée à leur absence, en ses divers degrés de force ou de pureté. C'est cet amour que les tremblements d'une sainte frayeur rendent plus élevé et plus exquis[1]. O glo-

[1] *Beatus vir qui timet Dominum. Qua ratione beatus? Quia in mandatis ejus cupit nimis.* (S. AMBROISE.) Une proposition analogue établie il y a quelques années par l'auteur dans TOUT POUR JÉSUS fut taxée d'inexactitude : elle n'avait été cependant avancée qu'après beaucoup de réflexions et de lecture. L'expression de saint Paul : *desiderium habens dissolvi et esse cum Christo,* est un acte de l'amour

rieuses contraintes de cette céleste concupiscence! C'est un amour qui, non-seulement nous fait désirer Dieu, mais nous le fait désirer par-dessus toutes choses, uniquement, toujours, avec intensité. Sans nous tyranniser, il nous attire à chercher exclusivement Dieu dans toutes choses ici-bas, et à soupirer après lui comme étant lui-même et lui seul le magnifique avenir qui comblera nos vœux dans la vie future. Par cet amour, et les grands et les petits sont sauvés : sans quelque teinture de lui, nul ne l'a jamais été. Un saint (s'il en pouvait être un tel), digne d'ailleurs en tout d'être canonisé, s'il manquait de cet amour, serait éternellement perdu; et le pénitent, au lit de mort, qui n'a jamais connu un amour plus élevé que celui-là, lui devra son salut. Pouvons-nous désirer réellement autre chose que Dieu? Ou du moins pouvons-nous désirer quoi que ce soit, si ce n'est d'une manière subordonnée et toute différente des saintes ardeurs avec lesquelles nous soupirons après Celui qui est notre ineffable récompense? Non : rien ne peut nous satisfaire que Dieu seul; tout le reste nous pèse et nous dégoûte. Lui seul est toujours nouveau, et son amour est chaque jour comme une nouvelle découverte pour nos âmes. O douce soif de Dieu! Bel amour du désir surnaturel! tu peux nous détacher de la terre et nous enseigner le néant des choses humaines mieux que la froide et lente expérience que donnent les années, ou que la sagesse, plus prompte, mais si amère, que nous achetons au prix des souffrances, des pertes et des douleurs.

Il reste un autre amour. Nous ne savons s'il faut l'appeler fils du ciel ou de la terre : c'est l'amour d'adora-

de désir : 1° par la force des termes; 2° par l'ancienne autorité de saint Basile (*de Reg. fus. disp.*, cap. II); 3° par l'autorité moderne de Bolgeni (*Amor di Dio*, p. 1, cap. II et III), et que, suivant saint Thomas (2. 2. q. XXIV, art. 8, 9), un tel amour exprimé de la sorte est un amour héroïque. Telles sont les autorités d'après lesquelles fut avancée la proposition de TOUT POUR JÉSUS. Par suite de la critique de ce passage, les citations ont été vérifiées, la proposition examinée de nouveau, et la doctrine qu'elle exprime maintenue et reproduite ici comme à sa place naturelle.

tion. C'est un amour trop paisible pour la bienveillance, trop profond pour la complaisance, trop passif pour la condoléance, trop contemplatif pour la gratitude, mais qui sort naturellement des amours de préférence et de désir : il est d'ailleurs la perfection de tous les autres amours : il s'unit trop étroitement à Dieu pour avoir exactement conscience de ses propres opérations : il ne se trouve satisfait que par l'adoration : il s'approche si fort de l'immensité de Dieu, qu'il ne la voit qu'obscurément, et qu'au lieu de perfections définies, il n'aperçoit qu'un éclat éblouissant qui pénètre tout son être et le transforme en soi-même. Il est passif : Dieu le donne quand il veut; nous ne pouvons l'acquérir; nos efforts ne pourraient que l'éloigner de nos âmes. Il attend plutôt qu'il ne cherche. Par rapport à lui, Dieu semble n'être que volonté : sa puissance, sa sagesse, sa sainteté se confondent dans sa volonté; c'est sa volonté seule que perçoit cet amour, et, sauf cette volonté, il ne peut avoir connaissance de rien dans le ciel ni sur la terre. Le moi l'abandonne et se perd dans cette volonté, où seulement il peut être contemplé, quoiqu'il en reste éternellement séparé et essentiellement distinct. L'amour d'adoration s'oublie lui-même comme ne faisant qu'un avec Dieu : sa vie est l'admiration, le silence, l'extase. Les opérations de la grâce se réduisent à une seule, son pouvoir se concentre en un seul acte, qui est la production d'un inexprimable abaissement de soi-même. Telle fut l'humilité du sacré Cœur, telles les prodigieuses amabilités de la Mère sans péché, qui attirèrent Dieu avec tant de puissance et le firent descendre dans son sein. Le soleil avant de paraître sur l'horizon donne au ciel une teinte douce et perlée; ainsi notre âme, encore exilée sur la terre, est dans cet amour d'adoration remplie, consolée et comme maîtrisée par un calme délicieux, qui vient uniquement de cette vision béatifique dont les rayons ne l'ont pas encore illuminée.

Tels sont les sept espèces d'amour que l'homme peut offrir à son généreux Créateur; telles sont les sept litur-

gies anciennes, authentiques et universelles du cœur humain. Ce que nous pouvons faire pour Dieu est vraiment bien peu de chose, et c'est cependant énormément plus que nous n'avons fait jusqu'à présent. On pourrait écrire un traité pour réduire ces amours [1] en pratique et en faciliter l'intelligence par les nombreux exemples de la vie des saints, mais tel n'est point maintenant notre but. La terre a-t-elle quelque plaisir intellectuel, moral ou matériel à comparer avec les fécondes jouissances d'une vie de pénitence passée dans l'exercice de ces divers amours ? Le pénitent cherche la paix, et la fin de tout amour est la paix, la paix et les désirs tranquilles, la paix dans les solides espérances de l'âme, qui sans cesse aspire à la vue toujours plus proche et toujours différée de Jésus, qui se cache encore dans les nuages de l'orient, du milieu desquels il doit sortir un jour. Avant le lever du jour, une masse épaisse de nuages pesants s'élève à l'horizon du côté du couchant, avec une incroyable rapidité ; poussés par la tempête qui soudain s'élance et mugit, ils s'étendent comme un sombre manteau sous la voûte du ciel éclairé par la lune, et lancent sur la terre un déluge de pluie que le vent précipite obliquement comme des colonnes d'eau. L'orage passe, une étoile paraît, puis une autre, et la lune s'est montrée ; le nuage noir et pourpré a fui vers l'est, du côté de la mer, et, en même temps, un arc-en-ciel lunaire a traversé la sombre voûte du ciel ; on eût dit que Jésus venait sous cette immense auréole, et quoique le nuage empourpré tiennent fermées les portes du soleil, le vent est apaisé, tout est tranquille depuis que la lune a dessiné un arc sur le nuage. N'est-ce pas là une image de notre vie, une de celles que journellement nous fournit la nature, et que nous devons aimer à méditer ? Nous faisons un pèlerinage nocturne, à la douce clarté de la lune, de l'ouest à l'est, du point où le soleil se couche à celui où il se

[1] Le lecteur ne doit pas confondre ces différentes *espèces* d'amour avec les différents *états* de l'amour décrits dans la *Théologie mystique*.

lève. Ce n'est pas comme dans notre vie naturelle qui marche du levant au couchant, de l'enfance à la vieillesse, de la naissance à la mort. Et nous ne ressentirons pas les ennuis de la route, nous laisserons tranquillement passer l'orage, si dans notre pèlerinage nous faisons de la loi de Dieu le sujet de nos cantiques, et si nous soulageons notre fatigue par la magnificence variée de ces sept manières d'offrir à Dieu notre amour surnaturel.

Tels sont les amours pour lesquels nous sommes faits. Ce sont nos moyens d'aimer Dieu. Si nous pensons trop à leur grandeur, nous risquons d'oublier l'excessive beauté de Dieu. Voyez un saint dont la vie a été l'exercice héroïque de ces sept amours, car l'amour de désir lui-même peut être héroïque, et reconnaissez combien peu il a encore fait pour Dieu, il n'a pas payé un seul des moindres, des plus communs bienfaits qu'il a reçus de lui. C'est une triste pensée. Pour nous qui ne sommes pas saints, c'est une sérieuse considération; car il y a peu de saints, et comme notre amour est loin du leur! O majesté de Dieu! comme nous sommes envers vous indifférents et ingrats! Rappelons-nous cependant le prix mystérieux que Dieu attache à notre faible amour et à ses moindres témoignages. Comment cela peut-il être? Quand une fois nous nous enfonçons dans ce sujet de l'amour divin, les mystères deviennent de plus en plus obscurs. Dieu seul peut donner une idée de son propre amour et dire comment sa sagesse infaillible en vient à se tromper sur le prix réel du nôtre. Admirable bonté de Dieu! comment votre amour ne nous fait-il pas en réalité sortir de nous-mêmes!

CHAPITRE IV.

NOTRE AMOUR ACTUEL POUR DIEU.

> La raison d'aimer Dieu, c'est Dieu lui-même; la mesure de l'aimer, c'est d'aimer sans mesure. Cela vous suffit-il? Oui, sans doute, si vous sentez ces paroles.
>
> S. BERNARD.

Puisqu'une pensée volontaire et un désir délibéré sont, aux yeux de Dieu, des actions tout aussi bien que les paroles sorties de notre bouche et que les opérations de nos mains, quel nombre prodigieux d'actes pleins de vigueur et d'énergie le monde toujours actif des anges ne doit-il pas offrir à la divine Majesté? Ces vives intelligences varient presque sans cesse et, avec une incroyable rapidité, leur amour et leurs louanges, leur respect et leur admiration. Transportés instantanément dans toutes les régions de la création, ils en rapportent les parfums de la gloire de Dieu et de sa bonté, pour les déposer comme un hommage devant lui : leur vol le plus hardi cependant ne peut atteindre les limites de sa présence à qui rien n'échappe. D'autres fois, ils s'enfoncent dans les mystérieuses profondeurs de quelqu'une de ses perfections, et en ressortent rayonnant d'allégresse, tandis que leurs pensées tombent devant son trône comme une pluie de lumière. Ou bien encore, comme des travailleurs qui rentrent le soir, après une journée de labeurs, ils franchissent les portes de la sainte Jérusalem, amenant avec eux des légions d'âmes humaines délivrées

des feux du purgatoire, ou arrachées aux entraves de la terre. Chacune de leurs éclatantes actions reçoit une beauté nouvelle de la joie avec laquelle ils proclament leur bienheureuse dépendance de la sainte humanité de Jésus, et leur paisible obéissance à sa Mère. Dans cette immense diversité d'actes innombrables, il règne une harmonie qui porte à l'oreille de Dieu les ineffables accords d'un concert spirituel. Là tout est sans péché : point de souillure, point de tache, point de faute vénielle dans ce monde d'énergie surabondante et d'activité rapide comme l'éclair. La sainteté n'y peut ni faiblir ni décroître. Dieu soit loué pour s'être au moins, dans sa bonté, assuré ces adorations !

Un cœur, qui aime Dieu, est souvent forcé par la lassitude et le chagrin à s'arrêter sur la pensée de ce monde angélique, et à s'en entretenir dans ces mystérieux colloques avec son fidèle et tendre ange gardien, mais il ne peut s'y arrêter longtemps, il ne peut y rester toujours; car, en vérité, pas un acte de ce culte angélique n'est tout à fait digne du Très-Haut ; la réunion de toutes ces merveilleuses adorations, prise comme un acte unique et immense, n'a pas de proportion avec la majesté de Dieu; il s'en faut de l'infini. C'est par bonté que Dieu s'y complaît; c'est encore une de ses adorables condescendances, qui prouve une fois de plus que, dans sa sagesse, il éprouve un mystérieux ravissement de l'amour de ses créatures finies et imparfaites. Quand les anges auraient chanté sa gloire dans leurs hymnes célestes pendant des millions et des millions de siècles, ils n'auraient pas payé et ne pourraient jamais payer la simple création du plus humble, du dernier parmi leurs innombrables légions : que pourraient-ils d'ailleurs lui donner qui ne fût pas à lui déjà ? N'est-ce pas lui qui les a tirés du néant, beaux et glorieux comme ils sont? N'est-ce pas lui dont l'infatigable munificence verse, à chaque moment de leur immortalité, des torrents d'être dans leurs vastes natures ? Cependant l'homme, tout misérable qu'il est, peut reposer son cœur

fatigué et humilié sur ce monde des anges, où l'obéissance est si belle, et sur la ravissante tranquillité de leur énergique amour.

Le monde des actions humaines est beaucoup plus limité, surtout si nous ne considérons que les habitants de la terre. Néanmoins nous y découvrons une immense capacité d'adoration et d'amour. Chacun des sept amours que nous avons indiqués dans le chapitre précédent, peut subir presque autant de changements et revêtir autant de caractères particuliers qu'il y a d'âmes sur la terre. Même en faisant abstraction des heures données au sommeil, des années ou la raison n'est pas encore, de celles où elle n'est pour ainsi dire plus, des esprits infortunés qui n'en ont jamais l'usage, quel immense nombre d'actes humains ont besoin du concours de Dieu et sont produit sous ses yeux pendant les vingt-quatre heures! Cependant aucun d'eux n'est indifférent pour celui qui le produit : chacun peut glorifier Dieu, et le moindre peut atteindre à une fin surnaturelle. Comptez les milliers d'hommes réunis dans les grandes cités manufacturières de l'Europe, avec leur activité de cœur et d'esprit qui jamais ne sommeille; les hordes errantes dans les déserts et les steppes; les cités populeuses de l'Orient, les masses de l'Afrique, les populations qui se multiplient si rapidement dans le nouveau monde, les nombreux habitants des vastes îles de l'Océan, ceux qui vivent près des glaces polaires; parcourez du regard les montagnes et les vallées, les bords des rivières et les bois, les côtes de la mer et les plaines des pasteurs; rappelez-vous combien immenses et variées sont les expériences de joie et de douleur que fait le cœur de l'homme dans tous les coins de la terre, et vous serez effrayé du nombre d'actes humains qui sont à chaque instant produits.

Or, chacun de ces actes appartient à Dieu à quatre titres différents, et peut lui être rapporté par autant de sentiments différents de gratitude et d'amour. Sa souveraineté est fondée sur ce qu'il nous a créés, sur ce qu'il nous conserve, sur ce qu'il nous a rachetés, et sur ce

qu'il est notre dernière fin, notre cause finale. Ce sont moins là quatre actions séparées, quatre miséricordes distinctes dont une se puissse détacher des autres, que la prolongation et la perfection d'un acte divin unique : notre création du néant; la conservation, comme nous l'avons déjà dit, est indivisiblement un seul acte avec la création; la rédemption et la conservation de notre vie surnaturelle, sans laquelle la conservation de notre être semblerait imparfaite et serait à peine un bienfait; le lien qui nous unit à Dieu, comme à notre dernière fin est à la fois la cause de la création et son effet, la couronne et la consommation de l'œuvre entière de Dieu. On peut dire que nous appartenons plus entièrement à Dieu par cette dernière relation que par les autres; mais toutes les quatre entrent plus ou moins dans chaque acte humain. Nous n'avons pas le droit de manger ou de boire, ou de nous récréer sans chercher, avec une intention plus ou moins déterminée, à rendre gloire à Dieu créateur, conservateur, rédempteur et fin dernière; et une offrande purement mentale, faite par un cœur aimant, suffit pour donner à nos actions les plus communes ce caractère nécessaire, et les attacher solidement au trône de Dieu.

Peut-être n'avons-nous pas autant de dévotion qu'il faudrait à ce rapport que Dieu établit avec nous comme notre dernière fin. Nous le considérons comme notre Créateur et notre Père, et notre âme trouve tant de délicieuse douceur dans ces titres, que nous ne pouvons nous arracher au bonheur de les contempler: ou bien, quand nos esprits viennent de se rafraîchir aux sources de la sainte crainte, nous voyons en Dieu, avec un respect enfantin et plein de charme, notre Juge très-saint et notre Roi tout-puissant et absolu. Mais il est plus rare qu'on le considère et qu'on l'adore en qualité de fin dernière, et cette omission fait tort à notre vie spirituelle. Ce rapport, en effet, nous fait envisager Dieu sous un point de vue tout à fait divin, et qui n'a ni son pareil ni son analogue dans le ciel ou sur la terre; il répand sur toute la reli-

gion pratique une lumière claire et incontestable, il explique toutes les difficultés et répond à toutes les objections. Rien ne peut nous satisfaire que Dieu, rien n'est complet sans lui; Dieu seul nous soutient, en Dieu seul est notre repos; nous ne pouvons nous arrêter et respirer que dans le sein de notre Père céleste. La pierre qui tombe tend au centre de la terre; ainsi nous sommes sans cesse attirés vers Dieu. Sa création n'est pas un terrain solide; nous la traversons pour ne nous arrêter qu'en Dieu. Il n'est pas une de nos fins; il est la fin des fins, notre fin unique; lui seul est fin, tout le reste n'est que moyen. C'est cette vérité qui simplifie notre vie comme elle a simplifié celle des saints jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'une image et un reflet de la simplicité de Dieu. S'il est notre fin dernière, il est aussi notre vraie patrie, partout ailleurs nous sommes étrangers, et l'amour du pays, de la famille, des parents, va se perdre dans le seul amour de Dieu. Il est le foyer auquel le bon accueil nous est assuré et surpasse toute attente; là seulement nous pouvons reposer sans crainte et dormir un doux sommeil. Dans son accessible splendeur il est la belle nuit où l'homme ne travaille plus, mais se repose de ses fatigues dans un bonheur qui n'a pas de fin. Il est le soir plein de parfums et de fraîcheur où la création, dorée par les rayons du soleil couchant, se revêt de sa beauté finale : tous les bruits du travail se taisent, toutes les pénibles sollicitudes sont suspendues, tous les désirs satisfaits, et tous les esprits créés remplis d'une vie extatique si pleine, si glorieuse, si puissante, que l'énergie la plus infatigable de la terre n'est qu'une triste indolence en comparaison de sa sublime tranquillité.

Mais revenons au monde des actes humains : qui pourrait, à un moment donné, les compter sur la terre? Peines endurées, chagrins supportés, anxiétés surmontées, tentations vaincues, paroles, pensées, actions que le cœur de l'homme multiplie, varie, combine cent fois par minute, c'est là la matière première de notre amour

de Dieu; tous peuvent entrer dans nos sept manières d'aimer, et porter chacun un caractère particulier de sainteté surnaturelle, suivant les différents titres auxquels nous les rapportons à Dieu, comme créateur, conservateur, rédempteur ou fin dernière. Mais, hélas! n'est-ce pas là le beau rêve d'une création possible, qui pourrait être, mais qui n'a pas encore existé? Combien de ces trésors de notre cœur le Créateur reçoit-il à présent? Vraiment la race des hommes est comme un désert susceptible de culture, où le blé, le vin et l'huile pourraient sortir avec abondance du sein de la terre, les fleurs s'épanouir, les grandes forêts s'élever, les troupeaux trouver de riches pâturages, mais qui maintenant n'offre guère que des sables arides, des plaines pierreuses ou de maigres buissons, fatiguant l'œil par l'étendue de sa triste monotonie.

Malgré tout, si, las de nos faibles efforts, nous nous tournons vers le monde des anges, pour chercher la force et le rafraîchissement dans sa plénitude embaumée, nous sommes forcés de reconnaître que non-seulement leur sublime adoration est bien au-dessous de ce qu'exige la majesté de Dieu, mais que c'est dans les actes humains seuls que se trouve exclusivement le culte digne de l'adorable Trinité. Notre œil se repose avec complaisance sur le cœur si riche et si fécond de la Vierge Mère, mais ce n'est pas même là qu'il doit s'arrêter; et ce que nous cherchons, dans la sympathie et notre amour pour la bonté méconnue de Dieu, nous le rencontrons et uniquement dans les actes humains du Verbe incarné, dans les innombrables mystères, connus ou inconnus, que prodigua à chaque instant cette vie de trente-trois ans, dans les existences multipliées, dans les naissances et les crucifiements journaliers de l'autel et du tabernacle. Là nous voyons l'incompréhensible majesté du Très-Haut recevoir un culte égal à elle-même, aussi profond, aussi étendu, aussi haut, aussi généreux qu'elle-même : son infinité est infiniment honorée par une adoration presque infiniment multipliée et infiniment répétée dans

le sacré Cœur de Jésus. Nous aimons mieux être des hommes que des anges, parce que ces actes sont des actes humains, et ce cœur un cœur humain : Jésus est un homme et non un ange. Mais il est en même temps Dieu, et par conséquent c'est, après tout, à lui-même et non à sa création qu'il doit ce culte dont la perfection peut le satisfaire. Nous en affligerons-nous? Nous plaindrons-nous de ce que si Dieu est aimé comme il faut et adoré proportionnément à sa grandeur, ses actes sortent du sacré Cœur et par conséquent de lui-même? Non! au contraire nous le bénirons mille fois de ce qu'il est un Dieu si grand, que nul ne le peut servir comme il le mérite; de ce que tout ce qui est bon est à la fin reconnu pour être lui ou à lui; de ce que tout ce qui est beau sort de sa bonté et y retourne, y est inséparablement uni; et de ce que nous ne pouvons que nous perdre toujours davantage dans l'inextricable labyrinthe de sa souveraine bonté, à mesure que nous pénétrons plus avant dans ce cher et redoutable sanctuaire.

Mais il faut essayer de sonder plus en détail les mille détours de notre indignité. Nous avons vu dans le dernier chapitre comment et jusqu'à quel degré il est en notre pouvoir, avec le secours de la grâce, d'aimer le Dieu tout-puissant. Cette étude n'était que le préliminaire de celle qui va suivre. En fait, comment actuellement aimons-nous Dieu? Dans tout ce monde d'actes humains, quelle est sa part, et avec quelles dispositions lui est-elle donnée? Tâchons d'établir la statistique du royaume de Dieu. Quelque légère que soit la quotité de ce que nous payons à Dieu, le tout dépend de l'esprit dans lequel nous le payons : les choses les plus indifférentes acquièrent du prix par la manière dont elles sont faites, et par l'intention qui les inspire. Voyons donc jusqu'à quel point notre générosité ennoblit la bassesse et enrichit la pauvreté de notre amour.

A considérer le genre humain au point de vue du service de Dieu, nous pouvons le partager en trois classes : celle des saints, celle de la grande masse des hommes,

et, entre ces deux extrêmes, celle des croyants ordinaires, tels que nous pouvons l'être. L'étude de chacune de ces divisions pourra nous donner une idée assez nette de l'amour actuel des créatures pour leur Créateur.

Ce qui nous frappe tout d'abord dans les saints, c'est leur petit nombre. Le chiffre des hommes canonisés est au-dessous de toute proportion avec celui de ceux qui sont baptisés, et si nous multiplions cent fois leur nombre, jusqu'à y faire entrer les saints ignorés que la volonté de Dieu n'a pas permis à l'Église de placer sur ses autels, l'énorme disproportion en sera à peine diminuée d'une manière perceptible. Faisons la part la plus large à la sainteté extraordinaire cachée dans les cellules silencieuses des chartreux, ou à d'autres vies vouées dans le cloître ou dans le monde à un abaissement et à une abjection particulière, nous pourrons néanmoins supposer le nombre des saints de tous les âges bien inférieur à celui des enfants baptisés qui meurent avant l'âge de raison, et peut-être à peine égal à celui des pécheurs convertis au lit de mort. Si nous aimons vraiment Dieu, cette considération ne peut que nous affliger beaucoup. Et cependant il semble si facile d'être un saint! Les grâces abondent avec tant d'excès, Dieu lui-même a tant d'attraits irrésistibles, qu'il paraît plus difficile d'être avare avec lui que de se montrer généreux; et si la perfection consiste simplement dans la ferveur et la pureté de notre amour, l'esprit éprouve une difficulté réelle à comprendre pourquoi il y a si peu de saints.

Mais ce n'est pas seulement ce petit nombre que nous devons considérer, il nous faut aussi remarquer l'immense quantité de grâces qu'ils reçoivent. Dans les heures de recueillement et de prière il nous arrive de gémir en reconnaissant combien peu notre conduite répond aux grâces qui nous sont accordées; rien n'est plus propre à nous donner un sentiment vif et durable de notre bassesse. Mais peut-être la disproportion n'est-elle pas moindre entre la conduite des saints et les grâces qu'ils

reçoivent. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons lire leurs vies sans être surpris de la profusion de faveurs en apparence sans usage dont leurs âmes sont inondées. Mais c'est le secret de la générosité de Dieu : il dépense pour obtenir des saints, et si nous comparions la sainteté à la grandeur et à la variété des grâces accordées, nous verrions que, même chez un apôtre, la vie est loin de répondre à tout ce que Dieu a fait. Notre-Seigneur parlait une fois d'une vertu qui sortait de lui, quand une pauvre femme le toucha pour être guérie de son infirmité; nous pourrions presque définir un saint : un homme chez qui les canaux des vertus de Dieu s'épanchent avec plus d'abondance que chez les autres; un homme qui coûte à Dieu plus que les autres. Quand Dieu daigne couronner les saints, il couronne ses propres dons. Il en est toujours ainsi quand nous venons à examiner de près les affaires et les intérêts de la gloire de Dieu. C'est à ses propres dépens qu'il est servi, il paye le banquet auquel il est invité. Comme les pères de la terre, il faut qu'il donne à ses enfants les richesses qui leur servent à lui faire des présents. Sa libéralité nous fournit les moyens, et sa condescendance reçoit avec grâce comme un don ce qui était à lui dans sa plénitude première, et que nous lui offrons après l'avoir gâté par notre possession passagère.

Mais en appréciant au plus haut l'amour généreux et héroïque des saints, il est, absolument parlant, vil, si on le compare à *son* objet ou à *leurs* grâces. Ce n'est pas assez que le peu qu'ils donnent soit déjà plutôt à lui qu'à eux, mais ce peu est en lui-même tout à fait indigne de sa grandeur incomparable et de sa bonté sans égale. Les saints eux-mêmes sont des serviteurs inutiles. Les apôtres choisis par le Verbe incarné apprirent de lui à se considérer comme tels. Et cependant ces saints sont ce qu'il y a de plus parfait parmi les hommes, c'est d'eux ou de personne que Dieu peut attendre une riche moisson de gloire. Leur pureté d'intention, l'intensité de leur amour, la générosité de leur sacrifice, semblent la

lui assurer; et pourtant quelle pauvreté, quelle misère, quelle irrégularité dans cette correspondance de la créature à l'infinie miséricorde du Créateur ! En les payant pour travailler, il est obligé à tout faire lui-même, et quand ils ont gâté la beauté de son dessin, il accepte leur œuvre, comme si d'une part il n'en apercevait pas les défauts, comme si de l'autre il ne reconnaissait pas son propre bien dans tout ce qu'elle peut offrir de beauté et de perfection. Combien il faut de condescendance dans notre Père céleste, pour accorder quelque valeur à l'adoration et au dévouement d'une libre volonté créée! Et combien il est vrai que la splendeur des saints n'est rien vis-à-vis de la majesté sans bornes, et de l'immense sainteté de celui dont la grâce les fait vivre et dont le sang les a rachetés!

Si des saints nous passons à l'autre extrême, la classe composée de la masse des hommes, le tableau que nous sommes forcés de considérer est des plus sombres et des plus affligeants pour le cœur. Auprès de cette multitude, l'héroïsme des saints prend, quoique à tort, nous l'avons vu, des proportions gigantesques. Que dire de l'ignorance où sont la plupart des hommes à l'égard de Dieu, sinon qu'elle est sans bornes, universelle, incroyable ! Pourraient-ils vivre comme ils font s'ils possédaient les plus vulgaires éléments de la connaissance de Dieu? Des millions d'entre eux parlent, agissent et pensent comme s'il était d'une nature inférieure à la leur; ils lui supposent une indifférence pour le bien et le mal, qu'ils trouveraient révoltante dans un de leurs semblables; ou bien ils le dédaignent au point d'oublier son existence, et ils vivent comme s'ils n'avaient que leurs propres inspirations à suivre, que leurs propres volontés à satisfaire. Pour beaucoup, ce serait faire à Dieu trop d'honneur que de se donner la peine de le nier, et d'autres ne pensent à ses perfections que pour les déshonorer par des superstitions dégradantes. Enfin, l'ignorance où l'on vit de Dieu est si complète et si répandue, que nous ne l'aurions pas crue possible si nos propres observations

ne nous l'avaient révélée comme un fait dont il n'est pas permis de douter.

En outre, nous ne voyons pas que, grâce à l'effrayante corruption de notre nature, la connaissance de Dieu suffise à lui assurer même notre estime. Il est horrible de le dire, mais la haine de Dieu est loin d'être rare parmi ses créatures. Il est des pécheurs audacieux et endurcis qui sont devenus des démons avant le temps; le nom de Dieu ou de ses perfections leur inspire moins de crainte que de rage; quand ils se trouvent en présence de ses commandements, ou de quelque manifestation de sa souveraineté, ou d'un aimable témoignage de sa tendresse, ils sont comme possédés de l'esprit mauvais, la passion les transporte, les fait sortir d'eux-mêmes, et violer non-seulement les convenances du langage, mais les règles du respect de soi-même. Il semble que, dans la seule mention de Dieu, même sans allusion à l'absolue domination qu'il veut exercer sur eux comme leur Créateur, il y ait quelque chose qui leur cause une irritation surnaturelle. Il en est d'autres dont l'esprit, quand ils abordent des sujets religieux, est toujours dans un état de méfiance hostile à Dieu, comme s'ils redoutaient quelque subtilité dangereuse dans l'immensité de sa sagesse, quelque tyrannie habilement cachée dans les condescendances de sa majesté, quelque dessein honteux masqué par les invitations de sa miséricorde. Pour eux, les présomptions sont toujours contre Dieu; ils ne lui accordent pas la droiture des intentions. Il est plus sûr de se méfier de lui, il est prudent de s'en garder, et il ne faut pas permettre qu'il nous fasse sortir de notre sage modération. Il est venu négocier avec nous, soyons vigilants, car nous ne savons pas jusqu'où il peut nous conduire malgré nous. La première pensée que de tels hommes ont de Dieu est de le déshonorer, car comment un fils peut-il douter de son père sans blesser son honneur?

Quelques-uns ne peuvent en aucune façon être rangés parmi ceux dont nous venons de parler, et servent véri-

tablement Dieu avec une sainte frayeur, mais ils n'ont pas complétement échappé à cette contagion de haine qui, chez eux, prend la forme de la gêne, de la perplexité et du doute. Ils nourrissent des soupçons contre les perfections de la justice de Dieu et l'universalité de sa miséricorde. Quand ils entendent parler de certaines choses, il s'élève dans leur cœur comme une jalousie involontaire contre Dieu. Ce n'est pas qu'ils aient dans l'esprit des difficultés formulées en matière de foi, mais ils n'ont pas la certitude prompte et sans nuages que dès qu'il s'agit de Dieu tout est juste, parfait et d'une tendresse exquise. Or, cette certitude, c'est la pure lumière et l'air vivifiant de l'atmosphère de la foi. Et nous-mêmes, n'avons-nous pas tous des moments où une allusion à Dieu nous impatiente, et ce seul fait n'est-il pas un indice certain de notre corruption?

Il est difficile de voir ce que Dieu a fait pour mériter de pareils traitements. Ils ont quelque chose de dur et de cruellement injuste pour l'immensité de sa tendresse et pour l'inaltérable bonté de sa souveraineté compatissante. Il est réellement notre roi aussi bien que notre père, notre maître autant que notre ami : ces divers rapports sont-ils incompatibles? C'est la nécessité de notre condition de créatures d'être soumis à une loi; or, pourrions-nous en avoir une plus simple et plus légère que celle que nous imposent les immuables perfections de Dieu? Lois faciles, lois en petit nombre, lois qu'il est de notre intérêt d'observer, tels sont les caractères de la souveraineté de Dieu. D'où vient donc notre inquiétude et notre malaise, et comment ne sommes-nous pas ravis d'admiration devant la bonté de notre Créateur? Il semble étonnant qu'il puisse être à la fois si grand et si bon; et, le sablier de la vie, que nous apprend-il en s'écoulant année par année, sinon que cette grandeur même est la seule mesure de sa bonté.

Mais l'ignorance et la haine de Dieu ne font pas suffisamment connaître la situation religieuse de la grande masse des hommes. Il en est encore une multitude qui

sont simplement indifférents. Cela semble incroyable, car même en faisant abstraction de la connaissance de Dieu, exacte, infaillible et touchante que nous devons à la révélation, il devrait suffire de savoir qu'il existe pour que le monde fût transformé; avec la révélation, l'indifférence devrait être rayée de la liste des choses possibles. Tout cœur d'homme devrait prêter l'oreille avec avidité pour entendre le son de la voix de Dieu, son œil devrait chercher les traces de ses pas sur la terre; il est notre Créateur, notre Fin dernière, notre Sauveur, notre Juge, nous dépendons de lui pour tout, son sein est notre seule véritable patrie, et dans ce monde qui est à lui, il sera regardé comme la chose la plus indifférente! Est-ce vraiment croyable? Hélas! nous n'avons qu'à jeter les yeux autour de nous pour en trouver chaque jour la preuve. Et souvent, il faut le dire à notre honte, ne nous faut-il pas faire un effort considérable pour nous occuper de Dieu avec intérêt? Or, pouvons-nous être bien sûrs qu'une telle indifférence soit moins injurieuse pour Dieu qu'une aversion positive?

Voilà de bien tristes vérités! Puissent-elles nous exciter à faire quelque chose de plus pour Dieu et à l'aimer d'un amour plus pur et plus désintéressé! Hélas! si le nombre des saints est si limité, on ne peut compter la multitude de ceux pour qui Dieu n'est qu'un objet d'aversion ou d'indifférence! Beaucoup des belles contrées de ce monde sont peuplées d'idolâtres : les lieux sacrés de l'Asie biblique sont au pouvoir des sectateurs de Mahomet; l'hérésie et le schisme règnent chez bien des peuples qui s'honorent du nom de chrétiens, et même dans les pays catholiques, il est humiliant de voir combien des milliers d'hommes doivent se classer parmi ceux qui ne sont pas du parti de Dieu. Ces considérations sont tout à fait pratiques, car, s'il y a la moindre loyauté dans la profession que nous faisons d'aimer Dieu, elles doivent exercer une grande influence sur la ferveur de notre dévotion et le degré de notre mortification, elles nous feront prendre ce caratère de souffrance et d'ex-

piation qui, par une loi de l'Incarnation, est propre à la sainteté chrétienne.

Mais nous trouverons des considérations encore plus pratiques en passant de ces deux classes extrêmes à la troisième que nous avons indiquée : celle des catholiques d'une piété ordinaire, tels que nous croyons humblement être ou tels du moins que nous tâchons de le devenir. Nous prétendons positivement faire de la religion le grand but de la vie. Nous sentons en nous-mêmes un vif et sérieux désir d'aimer Dieu ; plus nous avançons en âge et plus ce désir s'agrandit, et, pour ne rien dire de trop, il est au moins capable d'étouffer tous nos autres désirs et de devenir le seul objet de notre vie. La mort, le jugement, le ciel ét l'enfer sont souvent présents à notre pensée et nous remplissent d'une sainte frayeur. Nous redoutons beaucoup le péché et nous croyons quelquefois le haïr en lui-même et parce qu'il offense un Dieu si bon. Nous avons nos heures et nos méthodes de prière, nous faisons l'examen de conscience, nous entendons souvent la messe, nous visitons le saint-sacrement, nous sommes dévôts à la sainte Vierge, nous fréquentons les sacrements; qui pourrait douter que nous ne soyons dans la voie du salut? Nous sommes heureux de posséder la grâce qui nous rend capables de ces pratiques et qui nous y fera persévérer, nous nous réjouissons dans la pensée que l'Église compte des milliers de fidèles qui servent Dieu comme nous; mais examinons les choses d'un peu plus près, interrogeons notre vie pour savoir d'abord quel *degré* d'amour de Dieu on y trouve, et en second lieu de quelle *manière* nous témoignons notre amour.

Il y a vingt-quatre heures dans le jour, tant de jours dans une semaine, tant de semaines dans l'année. Nous avons des occupations variées et plusieurs manières d'employer notre temps; le plus insouciant doit avoir au moins quelque notion générale et confuse de la distribution qu'il a faite de ce temps. Nous savons que le service de Dieu est la grande chose, ou plutôt qu'il est la

seule chose autour de nous qui ait une vraie grandeur. Quelle partie de notre temps lui consacrons-nous? Combien d'heures par jour donnons-nous à la prière, à la lecture spirituelle, à l'assistance à la messe, à la visite du saint-sacrement ou à d'autres exercices directement spirituels? Du temps nécessairement réclamé par les obligations de notre état ou les devoirs de la société, quelle partie se passe avec quelque souvenir de Dieu ou avec une intention actuelle de faire nos actions ordinaires pour sa gloire? Pouvons-nous donner à ces questions une réponse satisfaisante? En outre, nous savons que nous n'aimons pas Dieu comme il faut si nous ne le mettons pas au-dessus de tout. Notre conduite prouve-t-elle que cette maxime est pour nous autre chose qu'une phrase vaine? Un étranger qui suivrait d'un œil critique nos actions de chaque jour serait-il forcé de convenir que, quelles que soient d'ailleurs nos imperfections, il n'est rien que nous estimions à l'égal de Dieu? Quand, du milieu de nos préoccupations, nous portons l'examen sur les intérêts et les affections de notre cœur, est-il clair pour nous que si Dieu n'y règne pas sans partage dans sa solidaire splendeur, du moins, il y prend sans difficulté le premier rang parmi les autres amours? Ce n'est pas exiger beaucoup, et cependant pouvons-nous l'affirmer? Nos actes intérieurs ou extérieurs sont presque aussi nombreux que les battements de notre pouls; combien en est-il qui soient pour Dieu? je ne dis pas qui soient directement religieux, mais qui, d'une manière quelconque, soient pour Dieu? Quand même nous serions sûrs qu'une intention virtuelle nous a donné réellement assez de vigueur et de vitalité pour nous soutenir pendant un jour tout entier à travers la multitude de choses que nous avons eues à penser, à dire, à faire et à souffrir, — et certes c'est là une concession assez large, — croyons-nous que cet acte produit le matin nous dispense de penser davantage à Dieu, et ne doit-il pas avoir été formé avec une bien grande intensité, pour persévérer ainsi pendant vingt-quatre heures, malgré les résistances

du milieu dans lequel se passe notre vie? Nous sentons-nous entièrement à l'aise sur ce point? Sommes-nous sûrs de la manière dont nous entendons l'intention virtuelle et comment nous a satisfaits par le passé l'application de notre théorie?

Dieu ne fait pas librement sa volonté dans le monde; ce qu'il obtient, c'est par la lutte qu'il l'emporte. Or, ce qui est vrai du monde en général l'est aussi de notre propre cœur. Quoique nous aimions Dieu, et très-sincèrement, il lui faut disputer notre amour à la tyrannie de nos affections terrestres; les préférences de notre nature corrompue ne sont pas pour lui ni pour ce qui le concerne. Ainsi, il arrive chaque jour que ce qu'il veut se trouve en opposition avec ce que nous désirons ou ce qu'exige le monde; il nous faut opter, sans cesse notre libre élection doit choisir entre Jésus et Barabbas, est-ce toujours à Dieu que nous donnons la préférence? Ou si quelquefois les surprises, les premiers mouvements, l'impétuosité, la faiblesse nous égarent, n'est-ce jamais avec malice, délibération, parfaite connaissance, que nous ne donnons à Dieu que la seconde place? Dans les innombrables occasions où ce conflit se présente, combien de fois la victoire est-elle à Dieu? Et même dans ce cas est-ce une victoire facile, et n'a-t-il pas à faire longuement le siége de nos cœurs, à appeler renforts sur renforts de grâces nouvelles jusqu'à ce qu'enfin il semble en appeler à sa toute-puissance pour amener notre volonté libre à se rendre? Quant au degré d'application que nous apportons à ce que nous faisons pour Dieu, quel contraste entre notre négligence et la prévoyance, l'énergie, la persévérance avec lesquelles nous poursuivons nos intérêts ou les objets terrestres de notre amour! Avons-nous lieu d'être satisfaits des résultats de notre examen?

Toutes ces questions sont, il est vrai, puériles et tout à fait élémentaires; mais ce qu'elles nous ont appris nous afflige plus que ne l'a fait le tableau de l'ignorance, de l'aversion et de l'indifférence de la grande masse des

hommes; car, puisque nous professons être les champions de Dieu, notre place devrait être à son côté. Nous vivons environnés par sa grâce comme par l'air que nous respirons, nos intelligences sont éclairées par les splendeurs de la céleste vérité, nos cœurs reposent dans la douce captivité des mystères victorieux de l'incarnation, notre vie trouve mille douceurs dans les sacrements, et chacun de nous est le centre d'un monde tout entier d'invisibles grandeurs et de miracles spirituels. Et malgré tout cela, la recherche minutieuse que nous venons de faire nous force à reconnaître que la mesure de notre amour est bien petite. Méditons là-dessus dans les ténèbres de Gethsémani, sur la voie de la croix, en présence des abandonnements du Calvaire! Considérons-le à la lumière de l'immense amour de la création dont nous avons déjà contemplé la munificence prodigue, l'incomparable tendresse et la miséricorde en quelque sorte exagérée! Est-ce donc là tout le retour que le Créateur peut attendre de sa créature même quand elle est sainte, bonne et fidèle? Est-ce donc là toute la part de Dieu dans le monde, son paradis de délices, la portion de son empire où sa souveraineté est encore reconnue? Bonté du ciel! Mais nous sauverons-nous si nous continuons de la sorte? Sommes-nous réellement en état de grâce? Toute notre vie spirituelle n'est-elle pas une illusion? Et ne sommes-nous pas, après tout, les ennemis plutôt que les amis de Dieu? Oh, non! la foi vient à notre secours; tout est bien, quoique vraiment tout soit mal; nous sommes certainement dans la voie du salut, et nous répétons ce que nous avons redit maintes fois par jour: Quel Dieu est le nôtre! Quelle incroyable patience, quelle indulgence sans limites, quelle incompréhensible facilité à se contenter de si peu! Que la honte du moins nous excite à faire davantage pour Dieu et à l'aimer d'un amour un peu moins infiniment différent et éloigné de celui avec lequel nous ne pouvons, quoi que nous fassions, l'empêcher de nous aimer.

Ainsi, considéré dans son degré, notre amour pour

Dieu est peu de chose, si peu, que ce serait décourageant s'il n'était pas toujours en notre pouvoir, par le secours de la grâce, de faire davantage. Voyons maintenant si nous pouvons nous consoler, en étudiant la manière et l'esprit dans lesquels nous payons à Dieu ce faible tribut d'amour. L'amour, comme toutes choses, a certaines règles et certaines mesures qui lui sont propres; il a ses allures et ses traits caractéristiques; il procède d'après des principes connus, qui appartiennent à sa nature; il agit autrement que la justice, parce qu'il est amour et non justice; il n'obéit pas aux mêmes lois que la crainte, simplement parce qu'il n'est pas la crainte, mais l'amour. Chacun connaît les marques du véritable amour : il est passionné, ardent, généreux, impétueux, dévoué, vigilant, exclusif, persévérant, exagéré. Sous tous ces rapports, excepté le dernier, l'amour de Dieu ressemble à l'amour humain et le surpasse, ce qu'il ne peut pas faire pour l'exagération, parce que Dieu est si infini dans sa beauté et sa bonté, que l'excès dans l'amour qu'on lui porte est impossible. Le sacré Cœur de Jésus est le modèle de l'amour de Dieu ; l'immaculé Cœur de Marie nous fait connaître le prodigieux degré d'amour auquel une simple créature peut atteindre avec la grâce de Dieu. Chez les saints, l'amour de Dieu se manifeste sous les uns ou les autres des caractères spéciaux que nous venons d'énumérer; nous connaissons donc la manière et l'esprit dans lesquels nous devons aimer Dieu; voyons si notre pratique est conforme à la théorie.

Voici le portrait que nous faisons de nous-mêmes. Est-il trop chargé? Nous servons Dieu à contre-cœur, comme s'il exigeait trop; nous sommes lents à faire ce que nous savons lui plaire davantage quand cela nous coûte quelque effort; nous sommes jaloux de notre liberté, et le service de Dieu nous semble plus ou moins un esclavage; nous ne paraissons pas, par nos allures religieuses, trouver que Dieu demande trop peu, ni être disposés à faire plus qu'il n'exige; nous le servons à intervalles, bien qu'il désire particulièrement la persévé-

rance; nous avons des accès et des boutades, des semaines de piété ou des mois de dévotion, puis des temps de relâchement, de contrainte, de froideur; nous nous relevons pour retomber bientôt; on dirait que nous n'aimons Dieu que malgré nous et en nous forçant péniblement, que c'est un effort dont nous ne sommes pas longtemps capables, que la sainteté de l'homme ne peut aller au delà d'un perpétuel commencement ou d'essais toujours avortés. Ainsi nous aimons Dieu rarement, de force, dans les grandes occasions, par caprice, ou quand nous avons un sensible besoin de lui. Cela ressemble beaucoup à l'aimer non pour lui-même, mais pour nous, ou par crainte, ou parce qu'il est prudent de remplir notre devoir! Incontestablement il y a en tout cela manque de cœur.

Est-il une seule action que nous soyons bien sûrs d'avoir faite uniquement et purement pour l'amour de Dieu? S'il en est, elles n'ont pas été souvent répétées. Nous sommes forcés de nous avouer que nous mêlons bien des motifs humains au service de Dieu. Que de vaine gloire et de recherche de nous-mêmes dans notre amour! Nous le savons parfaitement, et cependant, chose étonnante, nous sommes tranquilles et sans trouble; nous n'en ressentons ni sainte désolation ni désir pressant et efficace de sortir d'un état si funeste. Il y a pis, il semblerait presque que nous n'aurions jamais songé à aimer Dieu, s'il ne nous en eût pas donné le commandement, et, en conséquence, nous le faisons comme on fait une chose qu'on eût omise, s'il n'y avait pas eu d'ordre, et qu'on ne fait que par obéissance. Beaucoup d'entre nous peut-être ont donné au monde la meilleure part de leur vie et n'en consacrent à Dieu que les restes. Oh! combien souvent on lui présente à boire la lie d'une coupe que le monde et le démon ont vidée avant lui; et avec une adorable condescendance il daigne y appliquer ses lèvres, il savoure avec complaisance les quelques gouttes qu'on lui a laissées, comme si c'était le vin nouveau du pur et premier amour d'un archange!

Nous devons remarquer de plus que, sinon de bouche, au moins par la pensée, nous exagérons ce que nous avons fait, et notre conduite en est la preuve. Le véritable amour ne croit jamais avoir fait assez, c'est une conviction qui sans cesse le tourmente. Or, telle n'est pas notre manière de voir les choses quand il s'agit de Dieu : son point de vue n'est pas du tout le nôtre, et ce n'est que par une habitude d'esprit péniblement acquise que nous nous y soumettons. La moitié des tentations contre la foi vient de ce qu'on n'a pas cette habitude, de ce qu'on ne voit pas qu'en réalité la créature n'a pas une position, un point de vue qui lui soit propre, mais qu'elle n'a de place qu'auprès du Créateur, de point de vue que celui du Créateur, et que, s'il en était autrement, elle ne serait pas une créature. Un autre signe alarmant est qu'ordinairement nous avons si peu de zèle et que nous nous inquiétons peu de savoir si les pécheurs sont convertis ou non, si Dieu est aimé ou ne l'est pas. Il est bien difficile que le véritable amour coexiste avec un esprit qui n'a pas un peu des ardeurs du missionnaire [1].

Mais nous avons tous des temps où nous aimons Dieu plus que de coutume : temps de ferveur, d'union plus étroite avec lui, d'amour momentané des souffrances; instants rapides ou brille en nous une lueur de ce qui distingue les saints; mais ils ne durent pas assez longtemps et sont trop rares pour former notre état normal, ce sont simplement nos meilleurs moments. Sans nous appesantir sur leur brièveté et leur rareté, nous demanderions volontiers si même alors nous aimons Dieu sans aucune réserve, si nous ne lui dérobons rien, si notre renonciation à nous-mêmes est entière et sincère, s'il n'est pas quelque coin secret de notre cœur où une faiblesse favorite se cache dans l'ombre et évite la vive lumière de l'amour céleste. Je n'ose continuer ce tableau, de peur d'en venir à me demander : Que reste-t-il donc

[1] Voyez toutefois la doctrine de Richard de Saint-Victor et de Dupont, citée dans la seconde édition du *Progrès de l'Ame*, ch. VI.

de la vie chrétienne? Mais nous en avons vu assez pour avouer que nous accordons bien peu d'amour à Dieu, et que ce peu est donné de la manière la plus disgracieuse et la plus froide. Un pareil aveu, nous ne devons pas l'exprimer par des paroles, mais en versant des larmes silencieuses, prosternés devant le trône de celui que, chose étrange, nous aimons très-tendrement alors même que nous le traitons mille fois au-dessous de son mérite.

Nous sommes de toutes parts environnés de mystères; nos rapports avec Dieu en sont pleins : notre froideur et son amour, sa longanimité et notre insolence... Nous ne savons ce qui est le plus étrange, le plus inexplicable. Si nous considérons attentivement combien peu nous aimons Dieu et de quelle manière nous le lui témoignons, nous serons forcés de reconnaître que les hommes n'accepteraient pas les uns des autres un pareil service; ils le rejetteraient avec mépris, ils le regarderaient comme une insulte. Un père déshériterait son fils, un ami romprait avec son ami le plus tendre, si on répondait à leur amour comme nous répondons à celui de notre Père céleste. Cependant c'est le Dieu éternellement béni à qui, étant ce qu'il est, nous osons, étant ce que nous sommes, offrir ce semblant moqueur d'adoration! Va-t-il ouvrir les cieux, lancer sur nous ses traits enflammés, nous annihiler à jamais, pour que nous ne soyons pas plus longtemps la honte de son admirable création? Ou bien rejettera-t-il notre service avec indignation ou du moins avec une dédaigneuse indifférence? Nous ne comprenons pas aisément pourquoi il ne le fait pas! Mais, tout au contraire, il daigne accepter et récompenser notre pitoyable affection, et ses récompenses et ses bénédictions nous égarent; car nous commençons à mesurer nos mérites d'après la grandeur de ses récompenses et non d'après leur bassesse réelle; nous croyons l'avoir traité avec une grande générosité dont sa munificence même est la preuve, tandis que, au contraire, nous trouvons qu'il demande beaucoup de nous : notre esprit ne voit plus ses droits, notre cœur ne les sent pas. Et Dieu voit

tout cela, et il n'en témoigne rien, non qu'il soit insensible à notre ingratitude, mais parce qu'il ne veut même pas la voir. On ne peut concevoir d'amour plus tendre que celui du Très-Haut qui a prédestiné de toute éternité, puis tiré du néant les objets de son choix et de sa prédilection. Cependant Dieu ne paraît pas sentir notre froideur et notre perversité; il paraît, au contraire, priser ce que nous lui donnons et jouir de sa possession. Il voulait davantage; il avait posé d'autres conditions, il demandait plus qu'il n'a obtenu, mais il ne se plaint pas, et, ne pouvant faire accepter ses conditions, il se contente des nôtres.

Est-il possible que ce soit de Dieu que nous osons parler de la sorte? Pourquoi nous tous, ses enfants, ne formons-nous pas une ligue pour consoler son cœur? Et vous, anges du ciel, pourquoi votre adoration de sa divine majesté ne se change-t-elle pas tout en larmes?

CHAPITRE V.

COMMENT DIEU PAYE NOTRE AMOUR.

> Seigneur, vous voulez, pour ce que nous faisons pour vous, donner plus que vous ne pouvez faire; et ne pouvant vous faire vous-même, vous n'êtes satisfait qu'en vous donnant vous-même. Chose étrange! que le Créateur ne trouve rien dans sa toute-puissance qu'il puisse faire en reconnaissance de quoi que ce soit qu'un juste fasse pour son amour!
>
> NIEREMBERG.

Quand les anges offrent les prières des hommes mêlées aux parfums de leurs encensoirs d'or, il n'en est point dont l'odeur monte avec plus de suavité jusqu'au trône de Dieu que les gémissements et les plaintes arrachés aux âmes aimantes par la vue du peu d'amour qu'on a pour lui. Partout où, sur la terre, se trouve le véritable amour de Dieu, il est accompagné de cette paisible et heureuse douleur! Dans les cloîtres, sur les rivages de la mer, au sommet des montagnes, dans le silence des forêts ou au milieu des populeuses cités, il est maintes âmes qui, dans la retraite de leurs cellules, ou devant le saint-sacrement, soupirent les douces plaintes de l'amour parce que Dieu n'est aimé qu'avec tant de froideur et de nonchalance. Parmi les distractions du monde, il en est qui, tout en paraissant suivre uniquement leurs propres voies, n'ont rien qui pèse à leur cœur autant que l'abandon et la négligence dont on paye l'amour de Dieu. Pendant le froid des longues nuits, au milieu des bruits du jour, sans cesse les accents plaintifs

de cet amour heureux dans sa peine, s'élèvent jusqu'à l'oreille de Dieu comme les gémissements d'un paisible et saint purgatoire. Quelques-uns frémissent d'horreur à la vue des péchés qui se commettent journellement contre sa sainte loi; il en est qui s'affligent parce que ceux qui connaissent si bien Dieu par la foi l'aiment avec tant d'insouciance et de lâcheté; d'autres, habitués à faire de ses glorieux attributs l'objet de leur contemplation journalière, s'indignent de ne trouver nulle part, sur la terre, même parmi les saints, rien où ils puissent reconnaître l'amour dû à une si grande et infinie bonté; ceux-ci, avec une modeste audace, demandent à Dieu pourquoi il se cache, et ne force pas les âmes à l'aimer, en manifestant ouvertement sa beauté suprême; ceux-là pleurent sur leur propre froideur, et s'efforcent d'aimer Dieu mieux qu'ils ne font; il est même d'innocents enfants qui pleurent parce qu'ils sentent, sans pouvoir presque encore le savoir, que les hommes négligent si cruellement de payer l'amour de Dieu de retour. Tous ces soupirs et ces larmes, ces plaintes et ces prières, le silence des cœurs accablés et de l'amour blessé jusqu'au vif, montent à chaque instant jusqu'à la majesté du Très-Haut, avec les accents plus sévères de la pénitence active et des mortifications expiatoires. C'est à la fois une intercession et une action de grâces, une demande et une satisfaction; et notre Père céleste aime la douce violence que lui fait ce chagrin plein de charmes.

Néanmoins Dieu lui-même daigne se contenter, et plus que se contenter de la pauvreté de notre amour; il voit avec satisfaction en nous ce qui est loin de nous satisfaire nous-mêmes. Soit parce que la claire vue qu'il a de notre excessif néant stimule sa compassion à une indulgence que nous ne pouvons avoir pour nous-mêmes, soit que, pour l'incompréhensible amour d'un Créateur, il y ait une inestimable valeur dans les moindres et les plus chétives offrandes de l'amour de sa créature, il est certain que sa magnificence reconnaît notre amour par d'immenses récompenses que sa justice et sa sagesse sa-

vent mettre dans une exacte proportion avec nos mérites. Lui seul semble être au-dessus du sentiment si douloureux pour ses serviteurs, celui de leur froideur et de leur ingratitude. Cependant nous savons que nul ne peut mesurer aussi rigoureusement tout l'odieux de nos iniquités; nul ne peut estimer aussi précisément la glorieuse abondance de grâce fortifiante et céleste qui nous est journellement accordée; nul ne peut le connaître comme il se connaît lui-même, et par conséquent détester le péché comme il le déteste, ou comprendre, comme il le fait, ce que notre tiédeur a d'insultant. Quand, dans la prière, nous nous sommes arrêtés longtemps à quelqu'un des aimables attributs de la nature divine, ne nous arrive-t-il pas quelquefois de nous demander comment il est possible que Dieu pardonne le péché, et que, le pardonnant, il semble en même temps l'oublier complétement et nous estimer plus quand nous nous sommes relevés d'une chute honteuse que si nous étions restés dans sa grâce et notre innocence? Et pourtant nos plus magnifiques notions de Dieu sont, plus qu'on ne pourrait l'exprimer, indignes de lui. Quand nous saisissons quelque vue de ses perfections, qui nous pénètre d'une nouvelle vie et ouvre à notre esprit tout un monde de vérités et de merveilles, ces rayons de lumière ne nous arrivent qu'à travers un brouillard, et ne nous montrent pas la beauté réelle du Créateur. Aussi nous ne pouvons faire un pas dans cet empire du divin amour, sans être entourés de mystères plus difficiles à pénétrer que les questions les plus épineuses de la théologie scolastique. Tous les jours nous recevons de nouvelles grâces qui couronnent notre correspondance à celles que nous avions déjà reçues. Nous buvons sans cesse les eaux de la vie immortelle dans les sacrements auxquels il nous est permis de recourir chaque jour. Mais nous sommes si familiarisés avec ces prodiges, que nous savons à peine reconnaître les miracles de compassion et d'amour dont nous sommes continuellement les objets. Cette continuité de grâces est la preuve du contentement que Dieu

éprouve à notre égard. Il nous voudrait, sans doute, meilleurs que nous ne sommes, et il nous presse sans cesse de le devenir; mais il accepte avec joie ce que nous lui donnons, et, avec un amour plein d'ardeur, non-seulement il nous prodigue les moyens de le mieux servir, mais il prévient presque nos faibles œuvres par ses récompenses. Il fait plus encore, car nos bonnes œuvres n'étant pas assez nombreuses pour satisfaire sa libéralité, il couronne une foule de bonnes intentions qu'il sait bien ne devoir jamais être accomplies. Et pourquoi? parce que ce qu'il cherche ce sont moins les œuvres que l'amour. O mystère des divines récompenses, qui ne peut être expliqué que par la satisfaction du précieux sang de Jésus! Et cette adorable offrande du sang divin, comment l'expliquer elle-même? Si le mystère d'un Dieu qui se contente de si peu, pour apaiser sa colère et satisfaire sa justice toute sainte, ne peut être expliqué que par la croix du Verbe incarné, la difficulté ne fait que reculer; car, comment à son tour expliquer la Croix? Ne sommes-nous pas toujours obligés de recourir à la création comme au grand acte primitif d'amour, source de toutes les divines miséricordes, et de reconnaître que les mystères les plus impénétrables sont ceux qui concernent la nature, le degré et les perfections de l'amour créateur? O délicieux abîmes, dans lesquels il est si doux de nous perdre, dont il est si bon de sonder la profondeur pendant toute l'éternité sans en trouver le fond, et dont la contemplation fait trouver à un cœur aimant le ciel sur la terre! Ce fut un grand jour pour nous que celui où, pour la première fois, nous reconnûmes que le seul fait de notre création est, de la part de Dieu, la révélation d'un éternel amour, appui plus sûr que tout ce que nous voyons, guide plus fidèle que tout ce que nous connaissons, et qui est plus complétement à nous que tout ce que nous possédons.

Mais étudions en détail la manière dont Dieu reconnaît cet amour misérable, pauvre et étroit dont nous sommes honteux. Recherchons quand il nous paye,

avec quoi il nous paye, de quelle manière il nous paye : nous allons à chaque pas trouver de nouveaux motifs d'amour.

D'abord, quand nous paye-t-il ? Il ne nous fait pas attendre nos récompenses. Nous savons qu'un degré de plus de grâce sanctifiante a plus de prix que toutes les magnificences de l'univers. Les objets sur lesquels nous concentrons nos affections, et que poursuit notre ambition pendant de longues années de vigilance active et de travail persévérant, sont moins dignes de nos efforts et moins précieux à posséder que la plus minime parcelle de grâce sanctifiante. Cependant, supposons qu'une tentation momentanée nous ait assaillis, et que nous y ayons résisté, ou bien que nous ayons élevé un instant vers Dieu nos cœurs pleins de foi et d'amour, ou que pour Jésus-Christ nous ayons, en quelque chose insignifiante, renoncé à nous-mêmes, à peine l'acte était produit que le ciel s'ouvrait invisiblement, et la force d'en haut, la participation à la divine nature, la beauté, la puissance, toutes les merveilles de la grâce sanctifiante venaient d'un vol rapide enrichir notre âme. Ces visites de la grâce sont innombrables, et cependant, si nous sommes assez heureux pour y correspondre et persévérer, l'influence et le résultat de chacune d'elles est éternel. Chaque nouveau degré de grâce sanctifiante représente et assure un nouveau degré de gloire dans le ciel, pourvu qu'on y corresponde et qu'on persévère jusqu'à la fin ; au moment où nous la recevons, notre âme revêt aux yeux de Dieu une gloire et une beauté qu'elle n'avait point un instant auparavant.

La communication de la grâce sanctifiante à l'âme est elle-même une merveilleuse et mystérieuse révélation de la magnificence et de la libéralité divines. Il est très-probable, sinon certain [1], que chaque degré additionnel de grâce sanctifiante est donné au moment même où il

[1] Suarez, *de Beat.*, disp. VI, sect. I, nº 13, et *de Gratia*, lib. IX, cap. III, 25.

est mérité par nos actions, et qu'il n'est pas mis en réserve pour s'ajouter à la récompense qui nous est destinée à notre entrée dans le ciel. Il n'enrichit pas seulement notre âme par la possession d'un don créé, mais il est un nouvel et réel envoi dans nos âmes de la seconde et de la troisième personne de la sainte Trinité, unies au Père lui-même, qui n'est pas envoyé, mais qui vient et habite en nous. Ce n'est pas seulement par leur essence, leur présence et leur pouvoir que les trois divines Personnes sont toujours en nous; la grâce sanctifiante les y fait être d'une manière nouvelle spéciale et très-réelle, quoique profondément mystérieuse, et, dans le cas des grâces des sacrements, elles sont en nous pour des fins, des effets et des desseins particuliers. A chaque addition, à chaque nouveau degré de grâce sanctifiante, répond une invisible mission, en vertu de laquelle cette présence réelle des divines Personnes revêt un nouveau mode d'existence qu'il serait difficile d'exprimer par des paroles, parce que, d'une part, il n'implique en elles aucun changement, aucun mouvement, et que, de l'autre, il s'établit entre elles et l'âme une sorte de contact plus personnel, plus intime, plus réel que celui qui existait un instant auparavant. Si nous accordons à quelques théologiens que, quand les dons de la grâce concernent plus particulièrement l'intelligence, il y a mission du Fils, tandis qu'une mission du Saint-Esprit répond à ceux qui s'adressent à la volonté, nous ne pouvons cependant admettre une mission du Fils qui ne soit en même temps commune au Saint-Esprit, ni une mission du Saint-Esprit qui ne soit commune au Fils, ni une mission de tous les deux à part et séparée de la venue et de la présence du Père. Ces considérations sur la sainte Trinité ne sont pas faciles à comprendre, elles ont une extrême magnificence, et doivent nous remplir d'un nouvel amour pour Dieu, ainsi que d'une tendre admiration pour la bonté qu'il témoigne à ses créatures. Cette doctrine d'une mission divine correspond à chaque degré de grâce sanctifiante, nous fait voir comment cette der-

nière est une substantielle et réelle anticipation du ciel; car, dès à présent, ce ne sont pas seulement des dons créés, mais soi-même que Dieu nous donne, en sorte qu'il est notre Dieu, qu'il nous appartient dès le premier moment de notre justification. Il y a quelque chose d'effrayant dans la pensée d'une union si intime de la divinité avec nous, et en même temps notre religieuse terreur se perd dans un sentiment d'amour quand nous réfléchissons que cette inexplicable opération, cette demeure de la cour céleste dans nos âmes, cette mission des divines Personnes, toujours et toujours renouvelée, que nous ne pouvons qu'entrevoir obscurément sans être capables de l'expliquer, s'accomplit maintes et maintes fois par jour tant que nous sommes en état de grâce, et que nous cherchons dans nos actions la gloire et la volonté de Dieu [1]. Disons plus : les divines Personnes sont si substantiellement présentes à l'âme par leur invisible mission, que si, par impossible, elles ne l'étaient pas en vertu de leur immensité, elles le seraient en raison de la grâce sanctifiante [2].

Ajoutons que, pendant tout le cours de notre vie, il nous suffit de conserver le don de la foi pour nous donner droit à trouver toujours la grâce de Dieu toute prête, quand elle nous est nécessaire, pour prévenir et arrêter les subtils et rapides mouvements de nos ennemis spirituels. Même alors que les circonstances moins pressantes et les occasions moins critiques ne nous en font pas ressentir le besoin spécial, il est très-probable que nous recevons toujours insensiblement la grâce, excepté pen-

[1] Billuard, *de Trin.*, VI, 4.

[2] Il n'est pas de parties de la théologie où le langage soit aussi impuissant à exprimer la doctrine que dans celles où l'on étudie les rapports des divines *Personnes* avec les choses créées; car, d'une part, la théologie définit nettement la réalité de ces rapports, et d'autre part, elle n'est pas moins expresse sur l'indivisibilité de l'œuvre de la sainte Trinité à l'extérieur. Il existe dans ces rapports une beauté qui, à en juger par les explications des théologiens, échappe à l'expression ou ne peut être formulée par la parole sans danger pour le dogme. Voir Schwetz, *Théol. dogm.*, I, 361.

dant le sommeil. En sorte que nous vivons dans un monde de grâce dont nous respirons l'atmosphère sans nous en apercevoir, sans y penser plus qu'à l'air que nous respirons pour soutenir notre vie naturelle. On dirait que le Créateur est lié par l'obligation d'assister son humble créature; mais ce n'est que l'excès de sa propre bonté qui l'oblige à être toujours près de nous, dans le sens chrétien qu'il est proche de tous ceux qui l'invoquent. C'est là la récompense actuelle et instantanée qu'il accorde à ceux qui le servent. La joie et le chagrin ont chacun leurs besoins, leurs épreuves, leurs lois qui leur sont propres; et qui, dans l'un ou dans l'autre, n'a pas fait l'expérience de la bonté de Dieu, toujours prête à nous venir en aide ? La vie, la terre et le monde abondent en joies jusqu'à en déborder; le bonheur rayonne sur toute la terre et l'illumine de ses joyeuses clartés, comme le soleil quand, du haut d'un ciel sans nuages, il étend sa lumière dorée sur les collines et les vallées, les campagnes et la mer. Nous sommes trop heureux; notre bonheur nous suit à travers la vie, il nous est prodigué avec tant de surabondance qu'à peine pouvons-nous nous désenchanter et parvenir à une juste appréciation de ce monde passager. Comment compter les mille transformations de nos joies? A peine saurions-nous les classer suivant leurs divers genres, nous pouvons les appeler des légions; elles s'échappent en sources abondantes du pied du trône de Dieu, et, dans le même instant, vont électriser des millions d'âmes sur toute la surface de la terre. L'homme du monde le plus malheureux compte encore chaque jour, entre le lever et le coucher du soleil, plus de satisfactions que de peines; rarement il consentirait à changer son moi pour celui d'un autre; plus rarement encore à renoncer tout à fait au plaisir de vivre. Combien donc est grand notre Créateur, puisque, dans le monde qu'il a fait, la vie en elle-même a des charmes assez puissants pour nous faire supporter toutes les misères qui nous peuvent accabler? Et voyez comme Dieu multiplie les dons de sa grâce

pour accroître nos joies; comme il ouvre nos cœurs à un amour de lui plus vif et plus généreux, comme il donne à nos esprits une lumière qui le fait mieux voir, comme il vivifie notre reconnaissance, comme il nous rend les exercices spirituels aimables et faciles, comme il ôte aux idoles de la terre le danger de leurs attraits en projetant sur leur beauté même une lumière qui réjouit et désillusionne tout à la fois! Mais, par-dessus tout, c'est dans la joie que nous recevons souvent une double part de cette grâce bien-aimée, la grâce de la vraie contrition, qui fait presque notre plus sûr moyen de salut : il n'est pas de contrition qui, pour la force, la vivacité et la constance égale celle d'un homme dont le cœur est habituellement libre et joyeux.

Le chagrin, de son côté, même quand on ne le supporte qu'avec une patience sans héroïsme, reçoit aussi de Dieu ses récompenses, et dans l'ordre de la nature, et dans celui de la grâce. Rien d'admirable comme les divines combinaisons du Créateur quand, pesant notre faiblesse et y mesurant nos peines, il projette les impétueux courants de sa grâce sur nos volontés défaillantes. Actuellement, ce n'est qu'à de rares intervalles qu'il nous est donné de contempler ces merveilles, et encore, dans le vague d'une perspective obscure et lointaine. Dans l'éternité, nous verrons clairement en Dieu notre vie passée, et quelle saisissante révélation ce sera pour nous! Mais, dès à présent, il est pour nous incontestablement vrai que dans tout le cours de notre vie nous avons eu beaucoup moins de chagrins et de peines que nous n'en pouvions supporter, et que notre force a été sensiblement augmentée toutes les fois que la croix a pesé sur nous. L'amertume que nous apportaient nos chagrins pendant toute leur durée a été dix fois compensée par la douceur des fruits qu'ils ont portés; et même, à les examiner en eux-mêmes, nous devons reconnaître qu'ils ont été mêlés de beaucoup de joies : joies étranges, plantes exotiques dont l'ample feuillage, les fleurs magnifiques et les parfums pénétrants et durables mon-

trent qu'elles ont poussé dans le ciel et non sur la terre. Et cependant ce ne sont là que les récompenses actuelles de nos douleurs, que les bénédictions terrestres accordées à ceux qui pleurent. Mais voyez les radieux visages de cette foule de saints dont les rangs pressés entourent le trône du Très-Haut, rassasiez vos âmes par la contemplation de leur grave et intellectuelle beauté, admirez ces fiers regards où se peint leur pureté sans tache et la calme intensité de leur amour tout céleste. Eh bien! pour la plupart d'entre eux, c'est la douleur qui leur a ouvert les trésors de l'amour suprême, la douleur qui les a conduits à travers la tempête jusqu'à ces heureux rivages, la douleur qui a façonné les couronnes dont leurs têtes sont ornées, la douleur profonde, aiguë et prolongée qui leur a fait contempler sans voiles l'éclatante et éternelle majesté de Dieu. O Créateur plein de bonté et de magnificence! comment ferons-nous pour vous aimer d'un amour désintéressé, puisqu'il semble que partout et en tout vous ayez soigné nos intérêts de préférence aux vôtres!

La mort elle-même, qui n'est qu'un châtiment, vient confirmer ce que nous avançons. Certes, une intelligence créée ne peut rien imaginer de plus terrible que de tomber entre les mains de Dieu uniquement pour être punie; et nous serions autorisés à penser que la mort n'est rien autre chose, puisqu'elle est le premier fruit du péché, dont la Mère immaculée elle-même a été la victime. Mais ce serait étrangement méconnaître l'amour de Dieu. La mort de ses justes brille parmi les joyaux les plus précieux de sa couronne; il la considère comme le plus riche des trésors qu'il possède par le droit de son amour créateur. Nous ne savons que bien imparfaitement ce que l'on voit, ce que l'on entend, ce que l'on éprouve dans ce dernier et ténébreux passage; une espèce de honte mystérieuse l'enveloppe comme un linceul; mais nous savons qu'à ce moment décisif, des hommes ont vécu une vie tout entière dans le court espace d'une heure, et que là, ils ont subitement acquis

une expérience des choses dont nous ne pouvons concevoir ni le rapide développement, ni la profonde vérité. Nous savons que ce grand acte a ses besoins tout spéciaux, ses détresses qui ne sont qu'à lui; nous savons qu'au lit de la mort le visible et l'invisible semblent briser leurs limites et se rencontrer dans un formidable conflit dont presque toute l'horreur n'est saisie que par l'œil du mourant. A réfléchir longtemps sur la mort, on en vient à s'étonner qu'un homme puisse mourir avec calme, tant les intérêts en jeu sont terribles, le moment décisif, les terreurs multipliées, tant la nature est complétement abandonnée et sans ressource. C'est tout un monde que nous sentons s'évanouir et nous manquer; et puis, rien que les ténèbres, l'espace, les mains de Dieu. Qui pourrait, sans frémir, se sentir entraîné dans cet abîme? Et cependant, quand les grâces et les miséricordes de Dieu sont-elles plus nombreuses, plus victorieuses, plus accessibles qu'à cette heure redoutable? La grâce change en une aurore véritable ce qui pour la nature n'est que la plus impénétrable obscurité, et les versets plaintifs du *Miserere* se transforment, malgré notre humilité, en un chant de triomphe, car les murailles qui séparent encore le mourant de la céleste Jérusalem sont si près d'être abattues, que l'éclatant *Alleluia* du ciel vient surprendre et distraire l'amour contrit, tandis que les yeux se ferment sur le crucifix. Le changement de la créature est cher au Créateur : précieuse aux yeux du Seigneur est la mort de ses saints. Écoutez un beau trait tiré des révélations de sainte Gertrude. Un jour qu'elle entendait un prédicateur insister fortement sur la stricte obligation qu'ont les mourants d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et d'avoir de leurs péchés une contrition fondée sur l'amour, elle se prit à penser que c'était là une doctrine exagérée, et que si l'amour pur était nécessaire, bien peu mourraient comme il faut; ses murmures intérieurs la troublèrent, et un nuage vint obscurcir son esprit. Mais Dieu lui-même daigna lui parler et dissiper son trouble. Il lui dit que, dans ce der-

nier combat, quand les mourants avaient, pendant leur vie, cherché à lui plaire et à mener une conduite chrétienne, il se révélait à eux avec tant de beauté et d'attraits, que son amour pénétrait jusque dans les replis les plus secrets de leurs âmes, et leur faisait, par sa seule présence, produire sans efforts, et comme naturellement, les actes de la plus parfaite contrition. Et je désire, ajouta le Seigneur avec bonté, que mes élus sachent combien je suis porté à les visiter dans ce moment suprême; je veux qu'on le publie, afin que les hommes ne comptent pas moins sur cette dernière miséricorde que sur toutes les autres que mon amour leur prodigue. Propageons donc cette consolante doctrine bien faite pour enflammer nos cœurs d'un amour toujours plus vif pour un Dieu si compatissant. *Voir la note ci-contre. f*

N'oublions pas que nous n'avons parlé jusqu'ici que des récompenses présentes, des moyens par lesquels Dieu reconnaît sur la terre l'amour que nous avons pour lui. Nous avons à peine indiqué les grâces que, pendant toute la vie, nous recevons sans cesse, et avec une abondance qui touche à l'excès. Chacun de nous en est tellement comblé, qu'à le bien prendre, elles doivent nous paraître étranges, surprenantes, aussi bien qu'inattendues. Dieu éprouve notre foi, et semble se complaire à l'éprouver en multipliant ses bienfaits sans mesure; mais, après tout, cette vie n'est pas le temps qu'il a marqué pour ses récompenses; il ne veut pas, au contraire, que nous les attendions ici-bas. Son amour est-il donc si immense qu'il ne puisse s'en défendre, et sa nature lui fait-elle une nécessité d'aimer et de donner? Ou bien ses miséricordes actuelles ne sont-elles que des gouttes tombées par hasard de la coupe, remplie jusqu'aux bords, qu'il nous a préparée dans le ciel? Oh! combien ceux mêmes qui sont les plus désolés parmi les hommes, peuvent être sûrs de son amour paternel! Qu'ils se rappellent toujours que l'éternité n'est peut-être pas loin, et qu'alors leurs peines seront oubliées, leur attente magnifiquement récompensée.

Mais si la promptitude avec laquelle Dieu paye ce que nous faisons pour lui est en soi-même une preuve de l'amour immense qu'il nous porte, nous serons bien plus convaincus encore de cette consolante vérité quand nous considérerons quel est le prix qu'il nous donne : les biens de la nature, les dons de la grâce, les récompenses de la gloire! Qui en pourrait dire le nombre, la beauté, la grandeur et la magnificence? Ce sont trois vastes royaumes, trois admirables créations, car nous pouvons les appeler ainsi, qui nous offrent la simple expression de la grandeur de l'amour du Créateur. Elles n'ajoutent rien à sa richesse infinie, elles ne sont pas nécessaires à son bonheur, elles ne lui donnent rien qu'il ne possède déjà; si sa miséricorde en fait sortir quelque faible moisson de gloire accidentelle, c'est au prix d'outrages sans fin faits non-seulement à sa justice, mais encore à sa bonté compatissante. Elles sont uniquement le produit de son amour pour sa créature; faites pour nous plus que pour lui; elles sont notre domaine plus que le sien.

Le royaume de la nature se peut partager en trois grandes provinces ou trois mondes distincts où les créatures trouvent abondamment les plus exquises jouissances; je parle de celles qui se peuvent goûter sans péché, quoique, par suite de notre fragilité, elles nous exposent à diminuer un peu l'union de nos cœurs avec Dieu. Le monde physique d'abord est plein des marques de la munificence du Créateur. La vie en elle-même est une jouissance; mais que dire du bonheur qu'apportent la santé et la force, dont ceux qui les possèdent le plus abondamment ne savent pas apprécier toute la valeur? Et ceux dont la tête est toujours souffrante, dont les membres ressentent toujours quelque douleureuse atteinte, chez qui un état de langueur trahit sans cesse l'activité de l'esprit et l'énergie de la volonté, quel sentiment de délicieux bien-être leur donne la santé quand elle vient; c'est pour eux presque un miracle! Nous avons encore l'incomparable beauté du spectacle de la nature : l'aspect grandiose des montagnes, la sublime

étendue de la mer, la variété des plaines fertiles, la pluie, les vents, l'éclat du soleil et la tempête. Chacun de nos sens sert de canal à de perpétuels plaisirs qui, si nous le voulons, peuvent élever notre esprit à Dieu et remplir nos cœurs d'amour. Si nous faisons abstraction des irrégularités que le péché a introduites dans le monde physique, et qui, évidemment, ne faisaient pas partie du système, nous n'y trouvons que plaisirs et jouissances : c'est une émanation de l'éternelle et inépuisable allégresse du Très-Haut.

Mais les délices du monde intellectuel commandent davantage encore notre reconnaissante admiration. Est-il rien de plus doux que de sentir le libre exercice des facultés de notre esprit? La variété, la multitude, la profondeur, la rapidité, le flux et le reflux de nos idées sont la source de jouissances sans bornes; nous passons avec elles à travers des royaumes toujours variés de vérité et de beauté, où chaque pas est marqué par quelque ravissante découverte. Il est des esprits que le charme de la poésie suffit à remplir de sentiments d'une indescriptible nature. Pour d'autres, la musique possède un secret langage qui va remuer les fibres les plus secrètes du cœur; elle a de si puissants attraits que, devant elle, à demi-vaincue, la raison chancelle sur son trône. Il en est qui, dans la forme et la couleur, dans la peinture, la sculpture, l'architecture, trouvent des sources abondantes de jouissance et de pouvoir créateur qui les inondent de délices sans cesse renaissantes. Beaucoup ne ressentent la fatigue de la composition que par l'excès du plaisir qu'ils y trouvent, et qu'ils ne sauraient supporter. La recherche de la vérité n'est quelquefois rebutante et pénible que parce que notre esprit demande au corps ce qu'il ne peut donner. On ne peut mieux exprimer les jouissances du monde intellectuel, qu'en disant qu'elles sont la merveilleuse image des joies incompréhensibles de Dieu lui-même.

Si les jouissances du monde moral semblent moins variées, elles l'emportent de beaucoup par leur vivacité

et leur puissance. La volonté est une mine inépuisable de joies que notre nature paraît mettre au-dessus de toutes les autres : nos affections sont les instruments compliqués des plaisirs les plus ravissants, les plus inattendus, les plus diversifiés, qui s'emparent de tout notre être et le remplissent d'un contentement que rien autre ne saurait produire. L'amour, chez l'homme, repose sur un trône au-dessus de toutes les autres joies humaines, et personne n'a jamais songé à discuter ses droits ou à abaisser ses prérogatives. En vérité, la joie de l'amour est trop grande pour notre frêle existence. L'amour ne connaît pas de chaînes qu'il ne puisse briser; il n'écoute que son penchant et se joue des lois les plus fortes de la société et de la destinée des empires; il remplit toutes les profondeurs de notre nature, puis, débordant avec fureur, il emporte pêle-mêle avec soi l'esprit et la volonté, le devoir et même la passion. Il n'est pas d'abîme assez immense pour contenir les torrents d'amour qu'un seul cœur peut épancher, excepté cette mer sans horizon, sans fond, sans rivages, l'Être éternellement saint de Dieu lui-même. Le Saint-Esprit, dans son éternelle Procession, est la joie réciproque du Père et du Fils, et son ombre repose à jamais sur le monde moral, réfléchi par le vaste océan de l'humaine volonté. Si le monde physique, avec ses jouissances d'être et de substance, semble figurer la personne du Père Éternel; si la lumière et les lois du monde intellectuel nous offrent une ombre de la personne du Verbe, le monde moral, le monde brûlant de l'amour et de la volonté, nous représente Celui qui, égal aux deux autres, termine la divinité, la troisième personne de la très-sainte Trinité.

Et cependant ces trois mondes, physique, intellectuel et moral, ne forment qu'un seul monde; et dans leur union, leur mélange, leurs emprunts mutuels, leurs analogies, nous avons autant de sources nouvelles des plus délicieuses jouissances, bien supérieures encore à celles que chacun d'eux nous fournit par les merveilles qui lui sont propres. Oh! pourquoi ne savons-nous pas honorer

avec plus de constance et d'intelligence, dans les œuvres communes de chaque jour, la sagesse de Dieu, qui se laisse si merveilleusement aller à sa bonté dans toutes les parties de sa création? Chaque globe, dans les champs incommensurables de l'espace semé d'étoiles qui nous échappent, se meut dans la lumière de la joie qui sort de de Dieu et se répand à torrents; chaque intelligence créée se désaltère aux sources de son allégresse; chaque instinct, chez les animaux, est comme un lointain écho des divines jouissances. L'arbre élève sa tête et étend ses branches, la fleur ouvre son calice et répand ses parfums, le métal étincelle et brille, le nuage court dans l'air, l'eau roule ses flots, les planètes parcourent leur orbite dans l'excès du bonheur de Dieu. Sa félicité sans bornes repose sur le monde entier, l'éclairant d'une lumière sereine, semblable aux eaux d'une mer spirituelle dont les profondeurs transparentes laissent voir distinctement toutes les beautés de la création. Dans le vaste monde de Dieu, il n'est pas de place pour le péché, pas de précaution contre la peine, pas un coin pour le malheur. Le péché est un étranger, un intrus, un ennemi, aussi peu à sa place sur la terre qu'il le serait dans le ciel. C'est nous qui l'avons introduit dans ce monde, jusqu'alors heureux et magnifique; nous qui, par l'abus de notre volonté, laissé tout à fait libre afin que nous puissions aimer Dieu avec plus de mérite et de gloire, avons brisé les barrières qui fermaient son paradis au mal.

Ce n'est pas uniquement l'ingratitude de l'homme qui lui fait oublier les bienfaits de Dieu. Lui-même, béni soit son saint nom! lui-même semble ôter leur prix à ses propres miséricordes, soit en les multipliant au delà de tous nos calculs, soit en les surpassant par de nouvelles et plus excellentes bontés. C'est ce que nous voyons se vérifier dans le royaume de la nature, car il se perd dans les splendeurs de celui de la grâce. Tout à l'heure, il nous apparaissait si brillant et si beau, ses perspectives étaient souriantes, ses lignes douces et légères, et voilà que, semblable aux coteaux que les rayons du soleil ont

abandonnés, il n'a plus rien que de lourd, de froid, d'aride et de repoussant. Nous avons déjà vu comment, dans le royaume de la grâce, Dieu récompense immédiatement nos efforts en les soutenant par des secours plus efficaces et plus puissants. Considérons un instant la grâce elle-même. L'abîme entre Dieu et nous semble infini et infranchissable; cependant, sa grâce le traverse avec une rapidité auprès de laquelle l'étincelle électrique n'a qu'un mouvement lent et lourd. Par la grâce sanctifiante, Dieu nous prodigue sans cesse, habituellement, avec puissance et surabondance, les communications de sa divine nature. Chacune de ses émissions, qui vient pénétrer et embellir notre âme, est un plus grand miracle que la création de l'univers. Une touche de la grâce, et nous passons des ténèbres à la lumière, et toute notre éternité est changée. Même avant que nous ayons l'usage de la raison, il orne notre âme de mystérieuses habitudes infuses, qui nous transforment si complétement en d'autres créatures, que cette opération ne peut s'exprimer que par le terme de nouvelle naissance. En outre, il dépose comme une semence, dans l'enfant qui s'ignore encore lui-même, les sept dons prodigieux du Saint-Esprit, sept cieux distincts, de la plus éclatante splendeur et d'une puissance étrangère à la terre, qui portent en eux la possibilité de s'élever à la plus haute sainteté. Nos âmes deviennent ainsi comme un instrument de musique digne d'être offert aux doigts du Seigneur, et duquel il peut tirer de telles mélodies de sainteté, des harmonies si exquises de perfection, qu'elles seraient capables de plonger les anges du ciel dans le ravissement, comme le fait en ce moment l'âme humaine de Notre-Seigneur Jésus. Et ce merveilleux instrument ne doit pas rester oisif : l'impulsion de la divine volonté et l'action de la grâce varient sans fin les sons qu'ils en font sortir, tandis que la main rapide du Créateur vole sur toutes les touches du clavier compliqué du cœur de l'homme. Les grâces se suivent dans une merveilleuse progression; chacune d'elles annonce et

renferme celle qui va la suivre, et celle-ci couronne toutes celles qui l'ont précédée, formant ainsi une longue perspective de grâces que personne ne peut énumérer. Le jour ne viendra jamais où l'homme puisse cesser d'aspirer à monter plus haut; il n'est pas de limite à la grâce que Dieu veut lui faire atteindre; quelque tard qu'elle arrive, la mort le trouvera commençant encore son œuvre, et jetant les fondements d'un nouvel édifice plus achevé, plus riche et plus spacieux que ceux qu'il avait élevés auparavant. Il est encore bien étonnant de voir comment toutes ces grâces exaltent et développent la libre action de notre volonté, et, tout en la fortifiant et la contraignant presque, rendent sa liberté plus manifeste en la rendant plus spirituelle.

L'abondance de la grâce est presque aussi merveilleuse que sa nature. Nous vivons dans un océan de grâces comme le poisson dans les eaux de la mer. Elles sont au-dessus, au-dessous, autour de nous, partout, et en nombre prodigieux : c'est une marée qui peut bien avoir ses crues soudaines, mais qui monte toujours et ne connaît ni reflux ni relâche. Sa continuité est une autre merveille que nous devons remarquer après son abondance; c'est parce qu'on n'y réfléchit pas sérieusement que la pusillanimité met tant d'obstacles à la vie spirituelle. On pense trop souvent que la grâce est comme le dieu que le poëte païen n'appelle au théâtre que pour amener le dénoûment d'une intrigue compliquée, et qu'elle ne vient que dans les besoins assez urgents et assez évidents pour justifier l'intervention du ciel, même aux yeux de ceux que le surnaturel intimide. Cette fausse idée de l'action incessante de la grâce diminue la confiance en Dieu, affaiblit dans les tentations, détourne des généreuses entreprises, et nous fait estimer trop bas notre responsabilité, nos priviléges, notre capacité. On ne saurait trop souvent répéter que la raison vigilante se nourrit de la grâce, vit dans sa lumière et s'appuie sur elle, tout comme notre corps respire l'atmosphère, voit par la lumière du jour et sent sous ses pieds l'enveloppe

solide de notre planète. Il faudrait des volumes pour étudier complétement les divers caractères de la grâce : son extension et son universalité, la manière dont elle se produit dans les sacrements et sans leur secours, dans l'Église et pour l'Église, les voies par lesquelles elle se combine avec tout ce qui est faux et mauvais, son importunité toute divine, dont la seule pensée est une espèce de prévision de notre persévérance finale. Mais si nous ne faisons qu'indiquer ces curieuses questions, nous ne devons point passer sa variété sous silence. Si les saints ont été comblés de grâces dont à peine nous pouvons connaître le nom et la nature, si la grâce que reçoit un homme diffère de celle qui est accordée à un autre, que penserons-nous des immenses royaumes de la vie angélique et du nombre presque fabuleux de grâces que doivent posséder ces intelligences si claires et si perçantes? Si l'homme vit aisément à l'air pur et brillant du ciel, et si, pour couper le fil de son existence, il faut ou que la maladie apporte le désordre dans son organisation, ou qu'un accident vienne le frapper du dehors, il ne doit pas lui être difficile de sauver son âme dans l'atmosphère si fraîche, si pure, si pénétrante de la grâce; et, s'il a le malheur de la perdre, ce n'est que par suite de quelque danger qu'il a cherché lui-même ou de quelque poison qu'il a introduit dans son être, et dont après il refuse obstinément de recevoir l'antidote. Pressé de toutes parts par la grâce, il faut à l'homme une lutte violente pour se soustraire à ses effets. Nous reconnaissons qu'en tout la volonté de l'homme est libre, mais ce qu'il est le moins libre de faire, c'est de se perdre éternellement.

Mais toutes ces bénédictions de la nature et de la grâce ne peuvent qu'imparfaitement, et dans un sens impropre, être considérées comme les récompenses du Créateur; leur véritable théâtre est le royaume de la gloire. C'est pour l'agrandir sans cesse que la grâce nous est donnée avec une libéralité qui dépasse si prodigieusement ce qui est dû à notre nature. Mais comment as-

pirer à mesurer le royaume de la gloire, quand seule la divine magnificence en peut connaître l'étendue? Le prophète et l'apôtre s'unissent pour nous dire que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, que le cœur de l'homme ne saurait concevoir ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. Quand les corps des justes se lèveront, au jour de la résurrection générale, avec leurs sens spiritualisés et capables de jouissances qu'ils ne sauraient ressentir dans l'état actuel, et peut-être aussi avec de nouveaux sens propres à un corps immortel et dont nous n'avons pas d'idée dans ce séjour de la mort, ils goûteront des plaisirs tellement purs et ravissants, que notre imagination ne peut arriver à se les représenter. Celui qui a senti son âme se remplir d'un sentiment ineffable d'innocente joie, quand son œil lui transmettait l'image d'un magnifique paysage, celui dont l'oreille a tressailli aux sons d'une harmonie entraînante et inspirée, celui à qui la lecture d'une magnifique poésie a révélé tout d'un coup une puissance intellectuelle qui sommeillait en lui sans qu'il la connût, celui-là peut-être aura quelque vague soupçon de ce que peuvent être les exquises délices des sens glorifiés dans les corps ressuscités, ou plutôt il comprendra combien leur délicatesse et leur charme sont au delà de toutes nos conjectures.

Cependant les joies célestes des intelligences éclairées de la lumière de la gloire sont de beaucoup au-dessus de celles des sens glorifiés. Nous n'avons rien sur la terre à quoi nous puissions comparer la contemplation de la beauté et de la vérité célestes. La clarté et l'instantanéité de toutes les opérations mentales, l'exclusion complète de l'erreur, la sérénité toujours parfaite de la vision, la facilité d'embrasser des mondes entiers et leurs systèmes dans un seul regard calme, pénétrant et à qui rien n'échappe, le caractère divin et la sainteté infinie de toutes les vérités offertes à la vue. — Telles sont les expressions, trop inexactes, hélas! par lesquelles nous pouvons essayer de rendre ce qu'il nous est permis

d'entrevoir ici-bas dans ces demeures brillantes du bonheur éternel. Nous ne pouvons penser à nos rapports intelligents avec les chœurs angéliques ou à l'incessante transmission des divines splendeurs qui s'opérera entre eux et nos esprits, sans reconnaître que les plaisirs les plus vifs et les plus délicats du monde intellectuel sur la terre ne sont que des ombres pâles et sans substance des immortelles allégresses de nos âmes glorifiées.

Le développement des facultés de l'âme, et l'apparition probable de maintes facultés nouvelles, qui n'auraient sur cette terre aucun objet où s'exercer, sont en eux-mêmes des jouissances que nous ne pouvons nous représenter. Être délivrés de tout ce qui peut nous restreindre, et cela pour toujours; posséder à tous les instants une parfaite conscience de notre immortalité, et la posséder dans l'éclatante lumière de Dieu; sentir les secours surnaturels de cette lumière de gloire, qui nous assurent une puissance de contemplation que la théologie mystique la plus élevée ne peut que faiblement imiter; nous dilater en Dieu sans être plus fatigués par la monotonie des choses humaines; nous livrer aux élans les plus sublimes de nos immenses facultés, avec sécurité, sans ressentir de lassitude, sans redouter de réaction; qui pourrait se figurer les réalités d'un tel avenir pour soi-même?

Mais qu'est-ce que tout cela auprès d'une heure, d'une seule de nos heures si courtes de la terre, passée dans les magnificences de l'amour divin? Porter vers Dieu notre âme tout entière, notre âme dilatée et glorifiée comme nous venons de le dire; sentir toutes nos affections multipliées, développées et rendues capables par l'immortalité de supporter, à découvert, la vue de la beauté de Dieu qui nous jettera dans le sublime ravissement d'une admiration dont rien n'approche sur la terre; être entraîné par les torrents enivrants de l'amour, et cependant rester dans le repos profond d'une adoration que rien ne peut distraire; brûler de désirs ardents, mais sans tumulte et sans trouble; unir la violence la

plus extrême à une tranquillité surnaturelle; nous perdre en Dieu et nous retrouver en lui plus à nous que nous n'étions auparavant; aimer avec transport et être aimé davantage, sentir son amour s'augmenter sans bornes et recevoir un retour qui dépasse infiniment ce que nous donnons, redoubler encore d'amour, et encore, et encore, et être toujours vaincus par l'amour de plus en plus passionné de Dieu; être abîmés dans cet océan de l'amour de Dieu jusqu'à ce que dans notre âme la véhémence, la paix, le calme, la hardiesse de la passion, la puissance de l'adoration s'élèvent au delà de tout ce que peut atteindre notre imagination dans son essor le plus hardi. — C'est la vie d'intelligente et ravissante extase où notre âme passera son éternité sans craindre d'être anéantie par ses ardeurs inexprimables. Quelquefois, sur la terre, nous avons senti l'amour de Dieu s'allumer dans nos cœurs, la lumière s'est faite un moment, une larme a coulé, et puis notre ardeur a tombé, nous sommes revenus à notre calme habituel. Nous fûmes heureux alors! Des mondes entiers ne payeraient pas les souvenirs de ces doux instants! Et pourtant, quand nous pensons au ciel, nous sommes forcés d'avouer que nous ne savons pas ce que c'est que d'aimer le Seigneur notre Dieu.

Il est difficile de concevoir comment les pures jouissances des sens glorifiés, ou les délices de nos intelligences éclairées de la lumière divine, ou l'expansion de nos âmes dilatées par l'immortalité, ou enfin les magnificences de l'amour céleste peuvent avoir quelque prix à nos yeux, puisque ce ne sont que les abords extérieurs, que les simples accessoires de notre véritable béatitude. Voir Dieu face à face, tel qu'il est; contempler sans être ébloui les trois divines Personnes, reconnaissables et distinctes dans le foyer enflammé de leur inaccessible splendeur; jouir de la vue si longtemps désirée de l'éternelle génération du Fils, en posséder les joies dans notre cœur sans mourir; admirer dans le ravissement de l'adoration les merveilles ineffables que révèle sans

cesse le Saint-Esprit dans sa procession du Père et du Fils, participer à cette joie des joies, en boire à longs traits les délices, en savourer les beautés distinctes de celles de la génération du Fils; nous sentir avec une crainte extatique et la confiance intime des séraphins dominés et couverts par la personne du Père non engendré, du Père dont nous avons tant parlé sur la terre, que nous avons si souvent invoqué, la source de la divinité, qui est véritablement notre Père, comme il est le Père du Fils éternel; scruter avec une liberté triomphante attribut après attribut; pénétrer dans des océans sans fin de beautés divines; rester avec un bonheur inexprimable dans l'étonnement et la stupeur devant la vision de l'Unité de Dieu, si longtemps notre mystère de prédilection, et pour toute l'éternité, mystère nous apparaissant toujours plus brillant de jeunesse et de nouveauté ! — O ma pauvre âme ! que peux-tu connaître de ces merveilles qui, seules, pourront satisfaire ton amour dans d'éternelles alternatives de silence respectueux et de cantiques de reconnaissance !

Telles sont les récompenses de Dieu; telle est la manière dont il paye notre amour. Les entendre raconter ou les lire n'est pas assez : des années de continuelle méditation ne suffiraient point à nous en donner l'intelligence complète; pour les estimer ce qu'elles valent, il faut avoir une véritable et profonde connaissance de Dieu, et ne concevoir de sa grandeur que des idées dignes de lui. Sans cela nous ne saurions jamais concevoir l'abîme de condescendance auquel il descend pour conférer une grâce, même au plus sublime de ses saints. Il lui faut en quelque sorte s'humilier pour recevoir les brillantes adorations des plus purs séraphins, et pour accepter même l'amour du cœur immaculé de Marie, il est obligé de s'abaisser encore ! Sans la méditation répétée des divines perfections, nous ne pouvons mesurer la profondeur de notre néant, l'horreur de notre bassesse, l'inconcevable obstination de notre péché; nous ne saurions comprendre ni la pauvreté de notre amour,

si faible que les expressions les plus amoindries sont encore des exagérations quand on les lui applique, ni à quel degré Dieu est libre de toute obligation envers nous, ni combien peu notre nature, en tant que créée, a de droits à revendiquer, surtout si on les compare à l'immensité des miséricordes dont nous sommes comblés. Cependant, pour être capables d'apprécier la mystérieuse magnificence des récompenses de Dieu, il faudrait avoir de toutes ces choses une intelligence nette, et surtout spirituelle. Rappelons-nous seulement, car la vie est courte et le travail abondant, que le moyen le plus sûr et le plus abrégé d'arriver à la contemplation de la divine beauté, est de nous enfoncer résolûment dans l'abîme de notre propre néant.

Quand je suis en présence de ces admirables récompenses de notre Créateur, je reste déconcerté par leur grandeur immense, et tout ce que d'ailleurs je pourrais aimer devient insignifiant et disparaît presque à mes regards. Je sens que je n'ai ni paroles pour exprimer ces grandes choses, ni pensées pour les concevoir; et cependant il me semble que la manière de récompenser notre amour a quelque chose de plus prodigieux encore que les récompenses elles-mêmes. Voir Dieu face à face est la joie qui couronne toutes les autres dans le ciel; être sensiblement près de lui est la plus grande des joies de la terre; mais nulle part il ne semble se rapprocher davantage que dans sa manière d'agir avec nous, dans sa conduite, ses manières, son adresse, sa courtoisie, s'il m'est permis d'employer de pareilles expressions. A première vue, il est tout autre que ce que nous aurions pu attendre, mais bientôt nous reconnaissons qu'il est en parfaite convenance avec ce qu'exigent à la fois et sa grandeur et notre petitesse, sans que cette convenance diminue en rien la générosité qu'il déploie dans sa condescendance toute gratuite. En vérité, l'étude de la bonté de Dieu n'a rien de commun avec les autres objets des contemplations des hommes; car, plus elle nous paraît raisonnable, plus elle devient surprenante, comme si,

dès à présent et ici-bas, elle participait à l'éternelle beauté de la vision béatifique.

Quand le Créateur du monde y descendit pour le racheter, au milieu de la nuit obscure, dans une sombre grotte, comme le petit enfant de Bethléem, ce fut un événement fait pour dérouter les spéculations naturelles des hommes et pour être un écueil à leur foi ; il en est de même de la conduite de Dieu à notre égard ; il semble y renoncer à toute grandeur : la fréquence de ses visites, ou, pour mieux dire, sa présence habituelle; l'absence de toute pompe et même tout avertissement quand il vient, sont tout ce qu'il peut y avoir de plus simple, de moins royal; il n'affecte pas l'attitude du commandement, il ne laisse pas même apercevoir tout ce qu'il y a de grâces dans sa condescendance; il se dépouille de tout. Bénie soit sa majesté sainte! Son attitude n'est pas celle d'un maître ni même d'un égal; elle serait plutôt celle d'un inférieur qui aurait toute la douceur et le fidèle amour d'une mère. Quand il nous bénit, nous assiste, nous accorde des grâces, adoucit nos peines ou sèche nos larmes, c'est avec une tendresse extraordinaire, presque avec une timide humilité, comme si nous lui faisions beaucoup d'honneur en daignant accepter ses services. Les attentions de son amour sont si délicates et minutieuses, que, de notre part, nul service, même imparfait, nulle intention passagère n'échappe aux divines exagérations de sa bonté. Il est dans notre vie passée des milliers de prières oubliées, des milliers de tentations repoussées auxquelles nous ne pensons plus; mais Dieu se les rappelle toutes; il les récompense avec une exactitude qui, si elle ne réveillait l'amour dans nos cœurs, ne manquerait pas d'être une épreuve pour notre foi. Certes, il doit vivement désirer notre amour, Celui qui promet une récompense éternelle pour un verre d'eau donné en son nom! Et quelle variété dans ses dons! Comme il semble consulter nos désirs et nos goûts, afin de relever encore aux yeux de chacun de nous la couronne qui lui est décernée! Sa munifi-

cence passe toutes les bornes : à première vue, on dirait qu'il n'y a aucun rapport entre ce que nous avons fait et ce qu'il nous accorde, tant ses bienfaits sont grands, tant ils sont nombreux; néanmoins sa sagesse voit dans ses récompenses une exacte et infaillible proportion qui, si elle reste un mystère pour nous, nous encourage en même temps à l'aimer davantage, comme si, dans son amour et sa condescendance, il avait mis en notre pouvoir d'entrer autant que nous le voudrons en possession du ciel et de lui-même. En dernière analyse, ce n'est pas notre service qu'il récompense, mais l'amour, non ce que nous avons fait, mais l'esprit dans lequel nous l'avons fait. La manière d'agir la plus attrayante, l'affection la plus irrésistible, la sollicitude la plus aimable, la gratitude la plus touchante, un oubli de soi-même où le reproche se fait entendre avec une douceur inconcevable, la générosité la plus accablante, la munificence la plus délicate, ne sont-ce pas les caractères de cette conduite du Créateur envers ses créatures? Quel autre que le Créateur, l'océan sans bornes de l'être, l'abîme des perfections sans fond, eût pu, à la gigantesque étendue de sa toute-puissance, unir ces ineffables délicatesses de l'amour le plus minutieux? Et tout cela est fait pour nous! pour nous qui n'avions tout d'abord aucun droit, et qui, si nous nous imaginions en avoir quelques-uns, les aurions mille et mille fois perdus par nos péchés répétés; pour nous qui, dans le secret de nos cœurs, sommes forcés de nous reconnaître infiniment plus mauvais que ne peut le soupçonner aucun de nos semblables! Et l'amour que Dieu daigne récompenser ainsi, qu'est-il autre chose, hélas! qu'une dérision de l'amour?

Tenons encore notre pensée tournée vers le ciel, nous y trouverons les motifs d'une humilité pleine de bonheur et de joie. Y a-t-il quelque chose de plus étonnant que le contraste entre ce que l'homme fait pour Dieu sur la terre et ce que Dieu fait pour l'homme dans le ciel? Nous avons dans le dernier chapitre exposé la conduite de l'homme : nous avons vu la misère et l'indignité, la

faiblesse et la parcimonie, la froideur, la résistance, la distraction, les injurieux délais de la créature en face de son Créateur. La mort arrive enfin; or, une bonne mort est celle où, reconnaissant que jusque-là nous n'avons rien fait de bien, nous nous proposons sérieusement, quoique avec une alarmante défiance, de commencer à mieux faire si nous survivons; et à considérer la grandeur de Dieu et l'étendue de nos obligations envers lui, cette pensée n'est pas une pieuse fiction même pour les saints. Nous mourons donc, et en mourant nous tombons entre les mains de la justice divine, et là, nouvelle merveille de l'amour créateur! nous rencontrons bien plus que de la miséricorde. Notre ange gardien, s'il était notre juge, oserait à peine nous admettre dans le Paradis. Il faudrait que la mère de Marie empruntât le sacré Cœur de Jésus pour voir les choses comme il les voit lui-même et nous décerner une couronne. S'il pouvait y avoir de la honte dans le ciel, ne serions-nous pas couverts de confusion en nous y présentant avec le misérable tribut de notre amour intéressé et de notre crainte de prudence égoïste! Et comment le Créateur, le Roi des rois, reçoit-il cet hommage? Il fait éclater les transports d'un triomphe divin, parce qu'un pécheur, à demi-converti, veut bien condescendre à accepter sa grâce. Il commande à ses anges de se réjouir, et veut que le ciel tout entier soit en fête, non parce qu'il a tiré du néant quelque nouveau système aux prodigieuses combinaisons, non parce qu'il a donné l'être à quelque nébuleuse, germe d'un million de mondes futurs, et répandu sur elle une splendeur de beauté qui rejette dans l'ombre le reste de la création, mais parce qu'un homme, un homme vicieux, misérable et qui l'a offensé, daigne céder aux efforts multipliés d'une éloquence divine et des plus ardentes sollicitations, et faire le premier pas pour n'être point damné; un homme qui est devenu le rebut de la société des hommes, qui a bu jusqu'à satiété la coupe de tous les vices, consent généreusement, par crainte de l'enfer, à accepter

le ciel ! Tels sont les triomphes du Créateur, telles les ovations de l'éternelle et toute sage miséricorde ! Or, Dieu ne peut rien faire d'indigne de lui-même, il ne peut s'amoindrir, l'abaissement lui est impossible, rien ne peut souiller son incomparable pureté, il ne peut rien faire qui ne soit infiniment digne de lui, digne de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté. Il faut donc que ce triomphe, cette fête des anges, pour un pécheur qui fait pénitence, soient entièrement dignes de l'adorable majesté de Dieu éternellement béni. Oh ! qui ne verserait des larmes devant ces merveilles de l'amour créateur; mystères sur mystères qui à chaque pas manifestent de nouveaux trésors de tendresse, de compassion et de munificence ?

Voyez cette âme qui entre au ciel : est-il quelque chose de plus étonnant que les caresses dont le Seigneur la comble? Le ciel lui-même a presque augmenté ses magnificences à son arrivée, et les cantiques des élus ont retenti plus mélodieux, plus vifs, plus éclatants. Marie, sur son trône, a été rempli de joie, tandis que les élans d'une tendre sympathie faisaient tressaillir les rangs pressés des cohortes angéliques. Et quel est le sujet de cette allégresse? C'est que Dieu a une nouvelle joie, une gloire de plus sur laquelle ses complaisances vont se reposer : le salut de cette âme à qui le ciel s'est ouvert. Elle a passé sur la terre quelque cinquante années dans le plein exercice de sa raison ; le monde faisait ses délices, la richesse était son idole; elle épuisait tous les plaisirs sans penser à la bonté de Celui de qui elle les tenait; maintes fois la loi divine se rencontra comme un obstacle sur la voie de cet homme, et lui, presque sans hésiter, la transgressa; il aima les jouissances, ne se refusa rien et n'eut pour les pauvres qu'une bonté médiocre : il se retranchait dans son bien-être comme une ville s'enferme dans ses murs; il avait des chagrins et des peines, qui n'en a pas? Mais ils étaient rares et légers; le monde souriait à ses désirs; il était aimé de ceux qui le connaissaient; il avait tout ce

que son indolente ambition désirait obtenir, et, pardessus tout, il était doué de la santé la plus robuste; enfin son bonheur était si parfait, qu'il en ressentait presque du dégoût et de la satiété. Mais la maladie vient le saisir; ses anciennes joies n'ont plus aucun charme pour lui, rien ne le sollicite plus de s'éloigner de Dieu; tout au contraire, le convie à s'en rapprocher le plus qu'il pourra. La crainte d'ailleurs et la croyance à l'enfer agissent puissamment sur lui, et, soutenu par le prêtre et les sacrements, avec la grâce d'une douleur que la foi et sa crainte lui mettent à portée, il se purifie en une dizaine de jours de la lèpre amassée pendant un demi-siècle passé au service du démon et du monde; et voilà qu'après, il est vrai, un long séjour en purgatoire, il vient dans le ciel offrir à Dieu les restes échappés à l'épreuve de la vie. Et c'est ce qui met le ciel en fête ! Et le grand Créateur accueille presque avec avidité ce rebut du monde, et tient compte à cette âme affaiblie par le péché des cris de sa misère, comme d'un acte héroïque; pas un mot de reproche, pas un regard de mécontentement. Entraîné par son extraordinaire reconnaissance pour les moindres services, Dieu paraît oublier que tout bien n'est qu'un effet de sa propre grâce : il ne veut pas voir que l'homme, après tout, en suivant les meilleures inspirations, n'a considéré que son intérêt, qu'il n'a pu le faire sans un puissant secours, et qu'alors même il n'a ressenti que bien peu d'indignation contre sa faiblesse, bien peu de zèle véritable. Et voyez! Il serre dans ses bras ce pénitent de la dernière heure: il lui révèle les secrets de son amour; par ses baisers paternels, il lui donne le sceau de l'éternelle béatitude. Cet homme restera à jamais plongé dans l'ineffable lumière de la divinité [1]!

[1] Le cas imaginaire que nous supposons ici comme simple *possibilité théologique* se présente comme fait réel dans les révélations de quelques saints. Je citerai seulement deux cas exactement parallèles et faciles à vérifier, l'un de contrition parfaite et l'autre d'attrition : le premier est celui de lord Stourton, mentionné par Rossignoli dans ses Merveilles

Est-ce croyable? Oserions-nous le croire si la foi ne nous l'enseignait? O Dieu! que vous êtes admirable! chaque heure nous apprend de vous quelque nouvelle merveille qui fait de nos cœurs un ciel anticipé. Il y a longtemps que nous le savons, le Créateur, à force d'amour, semble se mettre au-dessous de sa créature. Il y a longtemps que nous le savons, et cependant chaque matin, quand nous nous éveillons, cette pensée nous cause une surprise qui va presque jusqu'aux larmes. Nos recherches aboutissent à trouver un Dieu notre serviteur, comme nous avons par l'Eucharistie, un Sauveur qui s'est fait notre serviteur, Jésus-Christ. Et cependant il est des hommes pour qui Dieu est une difficulté! Il est des hommes qui ne pensent qu'avec dégoût à Celui qui ne nous éprouve que par le prodigieux excès de son amour, le tourment à la fois et l'aiguillon de notre foi languissante. O Père céleste! c'est la grandeur de votre bonté qui déconcerte notre humilité par des prévenances que la connaissance de nous-mêmes ne nous permet pas d'attendre. Voilà la seule difficulté que nous trouvions en vous. Ah! qu'elle augmente sans cesse, qu'elle

de Dieu dans les Ames du Purgatoire (I[re] part., *Merv.* v); l'autre est la fameuse révélation du « dernier du ciel » faite à sainte Mechtilde (*Grâce spirituelle*, liv. I, ch. LI). Ce dernier fait a joué jadis son rôle dans la controverse. (Voyez Siuci, *de Novissimis*, tr. v, cap. IV, sect. 55.) Certaines observations me feraient croire que la contrition est une grâce plus commune au lit de mort que l'attrition. Si cette observation est juste, ce sera un exemple de la manière dont les excès de la miséricorde divine sauvegardent les intérêts de l'infinie sainteté. Quand l'attrition est donnée comme la grâce du dernier moment, c'est très-probablement le résultat de sérieux efforts pour s'exciter à la contrition. Je ne puis concevoir un pécheur mourant, ramené au sentiment de ses péchés et se contentant de s'essayer à l'attrition; moins encore puis-je croire qu'il réussirait à l'obtenir. Cette idée, par elle-même, me semble incompatible avec une sincérité véritable et prouverait que le cœur n'est pas changé, et n'a pas envie de l'être. Une proportion considérable des conversions à l'heure de la mort se compose d'individus qui, s'étant trouvés dans des circonstances extérieures défavorables et dans une grande ignorance, s'éveillent pour la première fois au sentiment de leur culpabilité et à l'idée véritable de Dieu au moment où le prêtre les assiste à la mort.

nous échappe encore davantage, car là est notre vie éternelle !

Quelle sera la conclusion de tout ce que nous venons de dire sur la manière dont Dieu récompense notre amour? La voici. Premièrement, Dieu fait concorder sa gloire avec nos intérêts. Secondement, d'un privilége, il réduit l'amour à un précepte, et ce seul acte est une complète révélation de lui-même. Troisièmement, il a tellement confondu nos intérêts avec les siens, qu'il est difficile de considérer les siens séparément sans tomber dans l'hérésie. Ces conclusions satisfont-elles aux cinq questions que nous nous sommes posées? Non, mais elles nous donnent la seule réponse que nous puissions faire à toutes les cinq ; mais cette réponse est encore un mystère. Saint Jean nous la révèle, personne ne pourrait l'expliquer. Sans elle la terre serait un enfer ; avec elle le purgatoire est un paradis. Elle fera notre vie dans le ciel, sans que nous puissions jamais épuiser tout ce qu'elle renferme : c'est, — Dieu est amour !

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE TROISIEME.

OBJECTIONS.

CHAPITRE I.

FACILITÉ DU SALUT.

> L'estat de la rédemption vaut cent fois mieux que celuy de l'innocence.
>
> S. FRANÇOIS DE SALES.

Le résultat de nos précédentes recherches a été, tout au moins, d'établir ce fait, que Dieu nous aime, et de nous faire connaître la nature et le caractère de son amour. Nous avons vu que cet amour divin est à la fois créateur, rédempteur, sanctifiant, incréé et sans acception de personnes. Créateur, il ne s'est pas contenté de faire sortir du néant les anges et les hommes, mais dès leur naissance à l'être, il les a placés dans un état de grâce qui ne leur appartenait pas et n'était en aucune manière dû à leur nature. Rédempteur, il a poursuivi les hommes après leur chute, et, au prix infini de l'incarnation d'une des divines Personnes, en prodiguant les sollicitations et les marques de libéralité, il les a rappelés à lui quand ils s'étaient faits les esclaves du mal. Sanctificateur, il ne cesse pas un instant de nous visiter par sa grâce; il nous étonne par le haut degré de sainteté auquel il élève ceux que le péché avait fait tomber si bas. Incréé, il commande spécialement notre étonnement et notre adoration, il renferme naturellement et

dépasse tous les liens créés et toutes les diverses espèces d'amour humain. Sans acception de personnes, il nous donne le droit de faire reposer notre confiance, non-seulement sur la puissance irrésistible de Dieu, mais sur cette admirable justice et cette inébranlable fidélité qui sont les véritables fondements de notre amour.

Dans cet amour de Dieu, nous avons déjà passé une éternité; nous y avons vécu avant d'avoir reçu l'existence. Dieu n'a jamais contemplé son Verbe glorieux sans nous voir en lui, et, dès le commencement, l'amour mutuel du Père et du Fils a projeté les rayons de sa lumière sur nos vies futures et prévues. Il y a, dans cet amour d'une telle durée, quelque chose d'effrayant, quelque chose qui bouleverse l'esprit de créatures capricieuses et inconstantes telles que nous sommes. Nous frémissons à l'idée d'avoir été éternellement aimés. Et puis, quelle doit être nécessairement l'efficacité d'un amour éternel? Ici s'ouvre une mine des plus précieuses consolations. Celui qui n'a pas cessé de nous aimer de toute éternité, ne nous privera pas facilement de son amour; il ne cédera pas aisément à ses ennemis une créature que, dès le commencement, il a portée, comme une nourrice, dans ses bras et sur son sein; la moindre de ses bénédictions est pleine d'un éternel amour; point d'infirmités qu'il dédaigne, pas de prières qu'il n'écoute; il ne peut aimer que d'un amour qui déborde sans cesse, récompensant les actions les plus communes, donnant du prix aux désirs les plus passagers, et protégeant chacun de nos pas dans la vie d'un tel cortége de grâces, d'une telle assistance de ses anges, d'un tel déploiement de sacrements, qu'il faut une volonté propre, bien forte et bien décidée, pour se détacher de Dieu et se perdre.

Il paraît consulter nos intérêts plutôt que les siens, en les identifiant en réalité les uns avec les autres. Sa première pensée est de rendre aux pécheurs la pénitence facile et légère, et, en vérité, il est étrange de voir à quoi sa sagesse amène sa justice et ce que sa bonté exige de

sa sainteté. Par l'ordre qu'il a lui-même établi, notre liberté semble respectée même aux dépens de sa propre loi, tandis que la création tout entière paraît disposée exprès pour faciliter notre salut. C'est de nous qu'il dépend d'accroître son amour. De ce côté de la tombe, nous pouvons toujours le posséder quand nous voulons, et toujours la grâce nous est donnée pour nous rendre capables de le vouloir et de le demander. Plus nous demandons, plus il nous accorde, et il regarde l'obligation comme étant de son côté et non du nôtre. Tout ce qu'il exige de nous, c'est de prendre son parti, d'aimer ce qu'il aime, de haïr ce qu'il hait, et, pour tout résumer en un mot, d'appartenir à Jésus-Christ.

Tel est le sommaire des résultats auxquels nous sommes parvenus, et qui nous fournissent la conclusion de la seconde partie de notre traité. Dans la première, nous avions recherché ce que c'est que « être une créature » et « avoir un Créateur ; » puis, une fois ces deux points résolus, nous nous sommes posé cinq questions concernant les principaux mystères de l'amour divin qui, de sa secrète et éternelle retraite en Dieu, s'est produit au dehors dans la création, et nous avons vu que notre situation, comme créature, donnait la plus haute importance aux réponses qu'on y pouvait faire. Mais voici ce qu'on pourrait nous objecter : « Dans tout ce que vous venez de dire vous plaidez la cause de Dieu ; mais vous n'avez pas établi nettement la position de l'homme, car vous ne traitez pas complétement ce qui le regarde. Il est certains phénomènes d'où sortent des objections pratiques contre votre thèse, et vous les avez à peine indiqués. » Voilà l'argument qu'on pourrait nous opposer, mais je n'en admets point la justesse, parce que, comme je l'ai dit plus haut, si je comprends bien ce que c'est que « être une créature » et « avoir un Créateur, » je ne puis concevoir que la créature puisse avoir dans la question un côté qui lui soit propre. Le côté de Dieu est auss celui de la créature, qui n'en peut avoir d'autre. Si nous nous formons l'idéal d'un despote doué d'une immense

bienveillance, en possession des droits les plus légitimes à notre obéissance, mais obligé par la rectitude de son propre caractère aussi bien que par nos droits, à l'exercice de la justice commutative, et qu'il nous plaise de l'appeler Créateur, il est évident qu'en présence d'un pareil être nous aurons un côté qui sera le nôtre et un point de vue qui nous appartiendra. Mais ce produit de notre imagination n'est pas une exacte expression de Dieu, ce n'est qu'une incommode création de notre esprit. Toutefois, si nous y trouvons une chance de gagner plus d'âmes à l'amour de Dieu, nous entreprendrons volontiers d'y répondre, d'autant plus que le sol à défricher est si riche, concernant, comme il fait, l'amour du Créateur pour ses créatures, que nous allons lui voir produire les fleurs les plus fraîches avant même que le soc en ait effleuré la surface.

Notre but, qu'on ne l'oublie pas, est tout pratique; aussi n'entrons-nous dans aucune de ces questions si abstraites sur l'origine du mal, ou l'existence de l'enfer, ou la permission de l'idolâtrie, ou l'éternelle destinée de ceux qui sont hors de l'Église. Nous parlons pour les enfants de l'Église, et, quelque obscures que ces questions puissent être pour eux, quelque dignes qu'elles soient d'exercer la vigueur de leur intelligence, elles ne peuvent, pour un catholique, entraver par aucune difficulté pratique la poursuite de la sainteté. Rigoureusement parlant, rien ne peut devenir une difficulté pour nous, car celles que présente la spéculation ne passeront jamais à l'état pratique chez ceux qui règlent leur foi sur l'enseignement de l'Église; et ceux qui ne le font pas, comment rêveraient-ils d'atteindre jamais à la sainteté? Cependant, il est quelques questions qui, sinon tout à fait sans faute de notre part, au moins sans faute grave, nous inquiètent et nous tourmentent, et deviennent assez souvent des sources et des occasions de tentations. Parmi celles-là, nous en choisirons spécialement trois, parce que nous ne pouvons les traiter sans en résoudre implicitement et indirectement une foule d'autres. La pre-

mière est la difficulté du salut; la seconde, la destinée dernière de la grande multitude des fidèles; et la troisième, la question embrouillée de l'amour du monde. Nous y consacrerons ce chapitre et les suivants.

On objecte que tout ce que nous avons dit de l'amour de Dieu Créateur devrait conduire à cette conclusion : qu'il est facile d'être sauvé, ou que, si le salut est, au contraire, difficile, nous n'avons pas traité la question dans toute son étendue. A cette objection, il ne suffit pas, ce nous semble, de répondre que la bonté de Dieu est toujours aussi grande, mais que la malice profonde et la corruption de l'homme sont telles, qu'elles l'emportent même sur la volonté qu'il a de nous sauver; car, quoiqu'il soit vrai que Dieu ne peut pas à la fois nous laisser libres et nous contraindre à nous sauver, cependant, on peut s'attendre à ce que son amour rédempteur prenne si fort en pitié la malheureuse dégradation de l'homme par le péché, que le salut en devienne une œuvre d'une difficulté très-ordinaire. Il est indubitable que cette pitié est comprise dans la notion elle-même de la rédemption. Si le ciel n'est pas d'un accès facile, ni sa beauté, ni la générosité avec laquelle il est offert, ne seront des motifs d'amour aussi puissants qu'ils le seraient dans la supposition contraire. La réponse qui, si elle est vraie, satisfait le plus parfaitement à l'objection, c'est que le salut est facile. Nous parlons uniquement des croyants et à des croyants, et sans nous occuper d'un secret que Dieu s'est réservé à lui-même, et que nous ne devons pas essayer de pénétrer, même par de simples conjectures, parce qu'il n'a pas de conséquences pratiques pour le service de Dieu. Pour un croyant, le salut est facile, si facile, qu'individuellement, pour chaque âme, dans l'Église, les chances sont grandement en faveur de son salut. Cela peut bien n'être pas vrai pour un moment donné : comme, par exemple, quand l'homme vient de retomber dans le péché, ou quand il est affaibli par une longue et honteuse captivité dans des habitudes vicieuses; mais, en embrassant tout l'ensemble de

sa vie et en considérant les choses dans leur entier développement, on ne peut s'empêcher de reconnaître que les chances favorables sont de beaucoup les plus nombreuses, et je suis tenté de croire qu'en m'exprimant ainsi, je reste au-dessous des probabilités qu'il a de réussir. Sa vie doit être une vie d'efforts, mais ces efforts sont faciles; faciles en eux-mêmes, faciles par les secours qui leur viennent en aide, faciles par la perspective de la future rémunération et par la jouissance de la récompense actuelle? Dans quel autre sens pourrions-nous entendre ces paroles du Sauveur : « Venez à moi, vous tous qui travaillez et portez vos fardeaux, et je vous soulagerai. Soumettez-vous à mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour vos âmes; car mon joug est doux et mon fardeau léger [1]. » Quoi de plus clair encore que ce passage de saint Jean : « Car l'amour de Dieu consiste à garder ses commandements, et ses commandements ne sont point pénibles; car tous ceux qui sont nés de Dieu sont victorieux du monde, et cette victoire, par laquelle le monde est vaincu, est l'effet de notre foi [2]. »

La première question que nous devons considérer est donc la facilité du salut, considérée en elle-même. Ne craignez pas que notre proposition, si elle est prouvée, nous rende lâches et indifférents à gravir les sentiers de la perfection chrétienne : la vérité divine exerce continuellement une influence et une attraction qui déjouent et déconcertent toutes les conjectures et les prévoyances de nos appréciations humaines. S'il est vrai que le salut soit facile, cette vérité portera ceux qui n'aiment pas encore Dieu à l'aimer, et le fera aimer davantage par ceux qui, déjà, sont pénétrés de son saint amour. Ce n'est pas la crainte de l'enfer qui pousse les hommes à viser à la perfection, et ce n'est pas l'ambition de devenir des saints qui les soutient dans les pratiques de la mor-

[1] S. Matth., XI.
[2] I Ep. S. Joann., V.

tification, dans leurs sécheresses, dans leurs longues prières. C'est la beauté de Dieu qui les a touchés et qui les captive; et tout ce qui leur rend cette beauté plus sensible est un aiguillon qui les excite et les rend capables d'arriver jusqu'aux sommets les plus élevés. Ainsi, tandis que notre étude nous fera envisager les pécheurs sous un point de vue plus doux et plus consolant, elle aura en même temps la vertu de nous humilier, de nous édifier, de nous stimuler, si déjà nous travaillons à avancer dans les voies de Dieu.

Retraçons, en les prenant à leur point de départ, la suite des opérations auxquelles Dieu ne dédaigne pas de s'astreindre pour sauver une âme. Quand un enfant est né dans une famille catholique, peu de jours s'écoulent avant qu'il soit porté aux fonts baptismaux. Là, par l'acte presque momentané de l'infusion de l'eau, au nom de la très-sainte et indivisible Trinité, il est régénéré : rien de plus facile, rien de plus instantané. Cependant, considérons tout ce qui se passe dans le baptême d'un enfant : non-seulement les conséquences éternelles de la chute primitive sont, pour cette âme, effacées en un moment, mais l'enfant acquiert des droits aux priviléges les plus étonnants et au plus magnifique héritage, qui ne lui eussent point été dus naturellement, même si Adam n'avait pas péché. Il est tout d'un coup porté à un état de beaucoup plus élevé que celui de pure nature : il est l'enfant de Dieu; la Nature divine lui a été communiquée par la grâce sanctifiante; une extraordinaire capacité de développements spirituels et un caractère de vie éternelle ont été implantés dans son âme par les habitudes mystérieusement infuses des vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité, et peut-être aussi d'autres vertus[1]; sept autres habitudes surnaturelles, qui sont, avec

[1] Benoît XIV (*de Canonizat. sanct.*, III, 21) dit qu'il est encore controversé si dans le baptême les vertus morales sont infuses en même temps que les vertus théologales. Saint Thomas (I 2, q. 63, art. 3) examine si quelques vertus morales nous sont données par infusion, et résout la question affirmativement, par la raison qu'il est nécéssaire

les impulsions naturelles du Saint-Esprit, dans le même rapport que les autres habitudes infuses sont avec la grâce actuelle, et qui portent le nom de Dons du Saint-Esprit, lui sont aussi données : elles portent en elles des provisions spirituelles pour les plus grandes occasions de la vie, pour ses relations les plus intimes avec Dieu, et, si le cas se présente, pour les plus magnifiques opérations de la sainteté héroïque. Mais, s'il meurt avant l'âge de raison, l'éternelle vision de Dieu lui est assurée, avec toutes les gloires intellectuelles d'un esprit immortel, quoique son intelligence n'ait reçu sur la terre aucun développement. Or, cet empressement, si nous pouvons parler ainsi, avec lequel la divine miséricorde se hâte de saisir l'âme de cet enfant, sans vouloir qu'il soit capable de donner son consentement et d'accepter le grand don de Dieu par un acte rationnel qui lui soit propre, implique, de la part du Créateur, un amour si déterminé et si exubérant, qu'on ne saurait concevoir comment la suite des opérations par laquelle le salut se fera ne participerait pas au même caractère de divine impatience et de facilité.

L'enfant baptisé, quand il arrive à faire usage de sa raison, se trouve soumis à un code de lois dont le but est d'assurer son salut, en lui prescrivant les conditions auxquelles il peut être obtenu : ce sont les dix commandements de Dieu et les six préceptes de l'Église. Le nombre n'en est pas grand, l'observation en est aisée, au moins dans les circonstances ordinaires, et pour les cas où elle présente quelque difficulté, une merveilleuse assistance de la grâce surnaturelle est préparée pour l'âme

que les effets correspondent proportionnellement à leurs causes et à leurs principes. (Cf. *Salmaticemes in cursu* III, tract. II, disp. 3.) Scot, d'autre part, nie l'infusion des vertus morales (*in III Sent. dist* XXXVI, q. unic., art. 3). Une glose sur le décret de Clément V, dans le concile de Vienne, reproduit ces opinions opposées, et la question de la connexion entre les habitudes des vertus théologales et des vertus morales reste pendante à cause de l'autorité des docteurs qui n'admettent pas l'infusion des vertus morales dans le baptême des enfants.

et lui vient en aide. L'homme se trouve dans un monde où abondent les plaisirs dont, comparativement, peu sont coupables, et mènent au péché; et si le monde est aussi plein de dangers, il faut toujours se rappeler que le fatal ennemi de l'âme, le péché mortel, ne peut l'attirer comme dans un piége, ni la prendre par surprise; on sait que, pour le commettre, il faut une pleine connaissance et un parfait consentement. Quand nous pensons à ce qu'est Dieu, et que nous pesons son éternelle vérité et sa sainteté ineffable, ce doit être un sujet d'étonnement pour nous, que le péché puisse être véniel, qu'une quantité de péchés véniels accumulés ne puissent constituer un péché mortel, et qu'une habitude de péché véniel, quelque invétérée qu'elle soit, et bien qu'entretenue avec délibération et au mépris de lumières spéciales, ne puisse par elle-même donner la mort à l'âme. Il est prodigieux que l'homme puisse recevoir les gracieuses inspirations du Saint-Esprit, sentir parfaitement et voir très-distinctement que telle ou telle pratique ou tel sacrifice est, en réalité, ce que Dieu désire actuellement de lui, et cependant être sûr en même temps que ces inspirations ne sont pas des lois, et qu'il peut, par conséquent, y résister sans péché, quoique le manque de générosité envers Dieu finisse par y conduire indirectement. Ajoutons que la condition propre de la créature semble être de manquer de vérité : tout est faux autour d'elle, plein d'excuses, de prétextes et de dissimulation; or le mensonge est tout à fait l'opposé de Dieu, qui est l'éternelle vérité; il est le signe caractéristique du mal que Notre-Seigneur lui-même a appelé le père du mensonge. Néanmoins, le mensonge n'est qu'un péché véniel; qu'on le répète sans nombre, qu'il soit aussi obstiné qu'on voudra, tant qu'il n'est pas en même temps un péché contre la justice, il ne donnera pas par lui-même la mort à l'âme. Certes, il est difficile de se rendre raison de cette doctrine.

Etudié dans son ensemble, le sujet abonde en vérités de ce genre, qui mettent la foi à l'épreuve plus que les

mystères de la sainte Trinité ou de l'Eucharistie. Ainsi, la rémission du péché véniel, une des questions les plus intéressantes de la théologie, semble être si facile à obtenir, que le pécheur peut s'en apercevoir à peine, et effacer sa faute tout aussi aisément qu'il la commet. Les bénédictions, l'eau bénite, les autres sacramentaux, le signe de la croix, le nom de Jésus, de rapides actes de contrition, une simple élévation de l'esprit vers Dieu (comme l'ont même avancé quelques-uns), suffisent pour nous purifier de ces taches, aussi aisément que le vent d'automne fait tomber de l'arbre la feuille desséchée. Et quelle immense quantité de péchés véniels oubliés, et que le repentir n'a jamais effacés, l'homme peut emporter avec lui, dans l'autre monde, pour y être expiés dans les feux du purgatoire ! Eh bien ! ils retarderont son entrée dans la gloire, mais ils ne peuvent la lui défendre. Tout cela ne doit pas, ce semble, nous faire regarder Dieu comme un maître exigeant et rigoureux, et il est difficile d'en conclure que le ciel n'est que pour le petit nombre. Quant aux moyens que le Seigneur emploie pour concilier cette douceur et ces singulières concessions faites à notre infirmité avec la pureté de cœur qu'il exige et l'amour vrai qu'il demande de nous, ils offrent le plus étonnant phénomène à l'observation de ceux à qui est confiée la conduite des âmes. Comment les hommes peuvent être en même temps si parfaitement bons et si parfaitement mauvais, c'est ce qu'on ne saurait expliquer, quoique l'expérience ne nous permette pas de douter du fait en lui-même.

Ce que nous avons dit de la doctrine du péché véniel, nous pouvons le dire aussi de celle des intentions. Il semble que, pour une créature, il n'y ait pas de devoir plus simple et plus clair que de tenir constamment son esprit et son cœur appliqués au Créateur. Nous ne nous appartenons pas, nous ne sommes point laissés à nous-mêmes, nous travaillons sous les yeux de notre Père, nous travaillons pour lui et à l'ouvrage par lui déterminé; il s'ensuit que, pour arriver à la sainteté, il faut

toujours agir avec une intention actuelle de procurer la gloire de Dieu, et le premier soin de chacun devrait être de former en soi cette intention; toutes les autres vertus viendraient à la suite de celle-là. Faisons-en l'expérience, et nous serons enrichis de trésors de grâces inattendues; cette seule pratique changera en lumières les ténèbres de nos âmes, et les habitudes de péché, même les plus invétérées, ne pourront plus subsister dans l'atmosphère de cet exercice spirituel, incomparable. Cependant, il n'est personne qui croie l'intention actuelle absolument nécessaire pour qu'une action soit bonne, et Dieu tire sa gloire de la libre volonté de l'homme, sans que celui-ci y pense formellement quand il agit. On peut demander combien de temps dure une intention virtuelle; jusqu'à quel point elle peut animer et vivifier nos actions et leur donner un caractère surnaturel; quelle intensité primitive il faut à l'intention du matin, pour qu'elle puisse se soutenir et persévérer à travers la multitude et la variété des actions qui remplissent une journée; tout cela peut se discuter, mais personne ne regarde comme nécessaire au salut une application actuelle à Dieu, dont l'assiduité serait d'une notable difficulté pour notre nature faible et si facilement distraite.

Tels sont les étranges rapports dans lesquels l'enfant baptisé se trouve avec Dieu à mesure qu'il grandit et que la vie s'ouvre devant lui. Mais les péchés véniels, les nombreux mensonges, les inspirations négligées, le peu d'intention actuelle pour la gloire de Dieu, ne sont pas ce qu'il y a de plus grave : il y a la question du péché mortel. C'est une chose redoutable pour la créature de se séparer entièrement du Créateur, et nous pouvons bien comprendre comment elle détruit par là la vie de la grâce dans son âme. La grâce peut subsister avec une quantité quelconque de péchés véniels; tant que l'éclipse de Dieu dans l'âme n'est pas totale, il continue à y habiter avec une surprenante condescendance, et comme aveuglé par son amour pour nous; mais quand

l'éclipse est totale, que devons-nous attendre que des ténèbres complètes? Ce résultat semble inévitable, et cependant il n'en est pas ainsi. Malgré l'horrible malice que donnent au péché mortel et la parfaite perception du mal et l'entière volonté avec laquelle on le commet, le grand don de la foi, ce pouvoir presque inamissible de recouvrer la justice, survit a la commission d'un péché mortel. La vie de l'espérance n'est pas éteinte; au contraire, il faut un péché mortel nouveau, distinct et plus difficile à commettre, pour détruire cette habitude surnaturelle qui donne à l'âme le ressort et l'élasticité nécessaires pour sa conversion. Maintenant, est-il aisé de voir comment deux habitudes surnaturelles, deux pouvoirs célestes, deux éléments divins étrangers à la nature de l'homme, mais infus en lui par grâce au baptême, ne sont pas détruits et chassés par l'extinction de la vie de la grâce qu'a produite le péché mortel? Dieu s'est caché à l'âme; l'enfer a commencé en elle avec son châtiment le plus redoutable, la perte de Dieu; et cependant deux vertus célestes survivent et agissent encore dans ces ténèbres où elles conspirent contre le règne du mal, s'obstinant à défendre leurs derniers retranchements, avec une patience magnanime, contre les assauts répétés d'un siége qui durera peut-être de bien longues années, et sans cesse soutenues par les renforts que leur apportent des phalanges de grâces actuelles. Tout cela n'est-il pas merveilleux? Est-ce compatible avec la théorie qui hérisse le salut de difficultés? Le péché mortel lui-même n'est-il pas, en dépit de lui-même, une nouvelle révélation de la ténacité du divin amour?

Il y a plus. Parmi les millions d'âmes qui vivent aujourd'hui dans le monde, malheureusement engagées dans les liens du péché mortel, en est-il une seule qu'une multitude de grâces actuelles ne sollicitent de retourner à Dieu? Ces pathétiques invitations à se convertir, ces éclairs de la tendre compassion de Dieu, qui viennent porter la lumière sur les ténèbres de l'âme, comme les rayons du soleil glissant sur un paysage assombri par la

tempête, ces remords si poignants et si doux en même temps, la pensée froide et désenivrante des châtiments futurs, les alternatives ménagées avec art de croix et de consolations, le langage des livres, aussi pénétrant que la parole vivante, les accents inspirés des prédicateurs, la solennelle éloquence de la mort de ceux qui nous sont chers, ce sentiment sans nom de Dieu, de la grâce et de l'assistance céleste qui nous subjugue et que nous ne pouvons jamais secouer, telles sont les manifestations de la grâce actuelle qui, tantôt avec le tumulte et les clameurs d'une armée marchant au combat, tantôt par les murmures d'une plainte douce et harmonieuse, nous attaquent et nous sollicitent; jamais elles n'ont cessé de veiller aux portes de notre cœur, quelque longue et obstinée qu'ait été la résistance du péché mortel qui les tenait fermées au Seigneur.

Mais ce qui distingue plus particulièrement l'âme aux prises avec le péché mortel, c'est la faculté illimitée qu'elle a de recourir et recourir sans cesse au sacrement de pénitence. Qu'il existe un pareil sacrement après les grâces si complètes et si magnifiques du baptême, c'est un miracle de l'amour de Dieu; mais que le précieux sang du Verbe incarné soit mis toujours à notre disposition, comme une fontaine publique établie sur la grande route, ouverte à tous, gratuite, abondante, afin que chaque passant y puisse aller à son gré puiser selon ses besoins, on ne pourrait le croire, si l'Église ne l'enseignait. Il faut que la magnificence de ses dogmes relève et soutienne la faiblesse de nos conceptions, pour que notre incapacité à comprendre un amour aussi immense que celui de Dieu, ne nous entraîne pas aux erreurs des Novatiens. Est-il aisé de se représenter une miséricorde si inépuisable qu'elle pardonnera à la même âme divers péchés mortels, cinq cents fois peut-être en dix ou vingt ans, et quelques milliers de fois dans le cours de sa vie? Et cependant, ce n'est pas là une supposition extravagante ou chimérique. Si, maintenant, nous en venons à considérer l'effet de l'absolu-

tion, nouvelles merveilles! Elle efface complétement, à chaque fois, la coulpe du péché, en sorte qu'il ne peut revivre, ni ramener avec soi, même après la rechute, les conséquences funestes de châtiments éternels qu'il avait mérités; et en même temps elle rappelle à une vigoureuse vie les mérites que cent fois le péché avait fait perdre. Combien une telle manière de procéder avec nous est spéciale, ingénieuse, extraordinaire! Combien éloignée de nos vues humaines, et en même temps, si on y réfléchit, comme elle sort naturellement des perfections divines!

Ni la nature, ni le nombre, ni la durée des péchés, n'est un obstacle à la facilité de l'absolution. Son efficacité est toujours instantanée: le prêtre prononce une parole, et l'effet est produit dans l'âme. Mais ce qui est encore plus merveilleux, c'est le peu de conditions requises pour l'absolution: il faut, dans l'accusation, une fidélité ordinaire; la douleur peut être imparfaite, et la résolution de ne plus pécher n'avoir pas une inébranlable fermeté. La confession, la douleur, le ferme propos doivent, il est vrai, être surnaturels, et, pour servir au sacrement, satisfaire à certaines conditions théologiques; mais cela empêche-t-il de les compter parmi les grâces les plus communes de l'Église? L'attrition seraitelle par hasard un élan de générosité fabuleuse, ou bien trouvez-vous quelque ressemblance entre le ferme propos de ne plus pécher et l'héroïsme du martyre? Il est évident que les conditions requises pour recevoir l'absolution sont parfaitement dans les limites de notre faiblesse. Et encore Dieu lui-même en supplée plus de la moitié par sa grâce. En vérité, ce travail sur la facilité du salut commence à nous remplir de crainte, tant il nous a déjà conduit loin! Puisque la pénitence exige plus d'efforts que le baptême, n'aurions-nous pas pu nous attendre à voir aussi les conditions de l'absolution devenir plus rigoureuses, à mesure qu'on serait obligé de recourir plus souvent au sacrement? N'aurions-nous pas cru que le pécheur devrait supplier davantage pour

être pardonné, ou que du moins ses rechutes seraient punies par une plus grande difficulté à se rapprocher de Dieu : Cependant nous savons qu'il n'en est pas ainsi. Le pécheur d'habitude et celui qui n'est tombé qu'une fois, le pécheur d'un jour et celui d'un demi-siècle ont les mêmes conditions à remplir pour recevoir l'absolution. Quand le confesseur exige du pénitent des preuves plus convaincantes de repentir, c'est par suite de l'inévitable faiblesse de la créature, qui ne peut lire dans les cœurs; Dieu ne change absolument rien aux conditions de son pardon. Comme tout cela nous semblerait inscrutable, si ce n'étaient les témoignages journaliers de la miséricorde de Dieu ; mais nous sommes, sans qu'il y ait de notre faute, obligés d'y faire à peine attention, et, pour ainsi dire, de les fouler aux pieds, tant il les a rendues communes, tant il en jonche avec profusion la surface de la terre !

Le péché pardonné nous laisse encore débiteurs envers Dieu; nous avons une peine temporelle à subir. C'est une dette que nous pouvons reconnaître et supporter avec joie, en voyant combien le salut nous a été rendu facile, malgré l'exorbitante malice de nos péchés. Mais Dieu n'y veut même pas consentir. A peine sortis du confessionnal, l'Église nous conduit dans la riche et fertile région des indulgences. Là le précieux sang de Notre-Seigneur est versé jusque sur les suites temporelles de nos péchés pardonnés. Dieu ne veut pas se borner à notre salut pur et simple, son habitude est de surabonder en miséricordes. Pas un obstacle dans les sentiers du pécheur, pas une conséquence de sa ligue insensée avec le péché ne subsistera pour le gêner ou tourmenter sa vie, et à sa mort, il trouvera dans l'extrême-onction un sacrement institué tout exprès pour le purifier des restes de ses crimes. Ce n'est pas encore assez, il faut que les âmes soient sauvées, qu'elles le soient en grand nombre, que les convives s'assoient en foule au banquet céleste, fallût-il employer pour cela le feu pour compléter l'œuvre précipitée de la grâce. Pour

cela, les vastes royaumes du purgatoire resplendiront des flammes de l'amour vengeur. Ainsi d'un immense foyer de charité imparfaite sortiront des milliers et des millions de citoyens pour le ciel. La rédemption s'épandra sur toute la terre, elle atteindra sa plénitude féconde, l'indignité et la faiblesse de la créature ne feront que provoquer davantage la prodigalité du sang du Créateur. Quelle miséricorde dans ces feux purifiants! Qui les aurait pu inventer, sinon l'amour presque à bout d'expédients? Et ces feux eux-mêmes, le pécheur peut les éviter encore s'il le veut et sans produire les actes difficiles d'une héroïque charité. Car ils projettent d'avance leurs flammes sur la terre, les indulgences leur opposent le précieux Sang, et ils sont éteints avant que l'âme du pécheur ait senti leurs douloureuses atteintes. Qu'on nous parle donc après cela de la difficulté du salut! Et que faisait donc l'amour divin quand nous l'avons vu à sa dernière œuvre? A la fin comme au commencement, nous avons vu la divine impatience, l'indulgence divine d'un Créateur qui semble ne pouvoir se passer de sa créature. Nous avons vu l'amour, et il était penché sur le purgatoire, sur le filet qui paraissait prêt à se rompre, tant était merveilleusement abondante la pêche d'âmes infortunées qu'il avait prises. Marie était émue sur son trône; les saints remplissaient le ciel de leurs intercessions; les anges montaient et descendaient sans relâche; sur la terre les cloches annonçaient partout la sainte messe, des chapelets se récitaient de toute part, des milliers de communions étaient le prix d'innombrables indulgences, les aumônes coulaient dans la main du pauvre, des pénitences et des pèlerinages étaient accomplis; car l'amour divin pressait vivement les anges, les saints, les hommes de lui faire violence, tandis que Jésus prodiguait les mérites de son adorable sacrifice de chaque jour et les abondants trésors de son précieux sang. Notre dernier regard sur l'amour nous l'a fait voir abrégeant avec impatience le temps de souffrances marqué pour les âmes coupables, et le ciel et la

terre étaient dans la stupeur, comme à l'approche de quelque grande catastrophe, parce que Dieu lui-même semblait vouloir, par des miséricordes plus promptes, mettre fin à cette dernière, grande et parfaite invention de son amour créateur : les peines de ce feu purifiant que les âmes supportent avec calme et résignation et où elles retrouvent leur beauté perdue.

Quand Dieu vint visiblement parmi ses créatures, il fut pour elles un objet de scandale. Ce fut le triste effet qu'il produisit pendant trente-trois ans sur les cœurs froids que révoltaient les manifestations de son adorable condescendance. Pourquoi donc nous étonner de ce qu'un plan de salut si aisé, si flexible, si accommodant, si généreux, soit un objet de scandale à la fois pour les hérétiques et les faibles dans la foi ? C'est le même Jésus qui mangeait avec les publicains et les pécheurs, qui discutait avec la femme de Samarie, qui acquittait la femme surprise en adultère, qui pardonna à Madeleine, et qui conduisit avec lui comme son premier trophée dans le Paradis le voleur attaché près de lui sur la croix. Et il ne nous serait pas permis de trouver un injuste procédé dans les censures que tous les jours on dirige contre l'Église, notre mère, en lui reprochant de représenter le salut comme trop facile et trop accessible !

Si nous considérons le rôle que prend Dieu dans cette question, il n'en peut résulter pour nous qu'une confusion profonde, et peut-être, si la grâce ne nous soutenait, une complète incrédulité. Bornons notre étude au mystère de la Passion de notre très-cher Sauveur Jésus-Christ : cherchez-en la valeur, mesurez-en la longueur et la largeur, pénétrez-en la profondeur, évaluez son poids, puis priez et souffrez longtemps ; revenez alors à compter, à mesurer, à évaluer, et voyez comme tout a grandi : priez et souffrez davantage, et reprenez votre examen ; et à la fin d'une sainte vie, vous n'aurez fait qu'une évaluation superficielle de cet étonnant mystère régénérateur. Après la communion sacrilége et l'odieuse

trahison de Judas dans le petit jardin de Gethsémani, traversez le ruisseau et gravissez le rude sentier qui mène à Jérusalem, allez de l'un à l'autre chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate, à la cour d'Hérode, passez à la colonne de la flagellation, au corps de garde où fut tressée la couronne d'épines, suivez le chemin douloureux de la croix, montez au Calvaire, voyez enfoncer les clous et élever l'instrument du supplice, écoutez le dernier cri vers la neuvième heure, et vous aurez suivi l'Éternel à travers toutes les scènes de ce drame lamentable qui ne s'est développé que pour nous, qui n'a été qu'un effort de son incommensurable amour pour sauver notre âme; et mettez maintenant en regard les commandements qui sont d'obligation, le degré d'amour et d'adoration qui vous est nécessaire, la fréquentation des sacrements qui vous est imposée, l'étendue des efforts courageux que vous devez faire, et osez dire que le salut n'est pas facile..., facile pour nous, car il a pesé d'une bien cruelle manière sur le Verbe incarné! Et pour couronner tout cela, la Vision béatifique! Qui a jamais rien entendu de pareil! Et cependant, simple dans sa foi et mettant sa confiance dans la beauté incréée et le charme céleste de la vérité, tel est l'Évangile que l'Église, sans se lasser jamais, propose hardiment aux populations corrompues du dix-neuvième siècle comme le concordat entre le Créateur et la créature.

Que dire de plus? et s'il y a quelque chose de plus à dire, est-il nécessaire qu'on le dise? Oui! l'amour, encore l'amour, l'amour nouveau, l'amour inattendu de Dieu, — nous avons toujours besoin de le connaître, parce que nous avons besoin de l'aimer toujours davantage. Nous avons vu que le salut est facile en lui-même, recherchons à présent s'il est facilité par l'assistance que nous recevons. Il semble déjà que Dieu ait épuisé les dons de sa générosité pour mettre le salut à la portée de la faiblesse et de la corruption de notre nature; mais pour nous l'assurer davantage, il a établi des alliances entre nous et lui et le monde invisible, et préparé un

système de secours intérieurs et extérieurs si ingénieux et si admirable, qu'il est une pierre de scandale pour ceux qui ne sont pas du bercail.

D'abord, et au-dessus de tous les autres, se mêlant plus ou moins à tous, est la grâce, don varié, surnaturel, puissant, accordé sans cesse, et dont nous avons, dans le chapitre précédent, assez exposé les rapports avec notre sujet. Tout ce qui la caractérise en elle-même et dans la manière dont Dieu la dispense touche à la question de la facilité du salut; ne l'oublions pas, tandis que nous allons énumérer quelques-uns des incroyables secours et des consolations que Dieu a inventés pour nous rendre encore plus aisé ce qui déjà était facile en soi. Il n'est pas de catholique qui ne sache que les quatre grands devoirs du culte que la créature doit rendre à son Créateur, l'exposition de sa propre misère, l'intercession de sa charité pour ses frères, le respectueux ravissement de sa gratitude, l'intelligente et joyeuse reconnaissance du souverain domaine de Dieu, sont offerts pour lui avec un mérite infini, équivalent à l'infinie dignité du Créateur lui-même dans l'adorable sacrifice de la messe. La présence réelle et continuelle du Sauveur au milieu des fidèles, sa demeure persévérante dans l'obscurité du tabernacle, ses fréquentes bénédictions qui viennent sanctifier les soirs de nos jours fatigués, comme la messe avait répandu sur le matin sa lumière et son amour, sa familiarité qui recherche la société des hommes et se mêle à eux avec un abandon que l'on comprend moins et qu'on apprécie davantage à mesure qu'on en jouit plus longtemps, n'en voilà-t-il pas assez pour faire entrer le monde entier dans l'ordre surnaturel, pour rendre aisé tout ce qui est difficile, clair ce qui est obscur, et pour nous recouvrir d'une invisible armure impénétrable aux traits de l'enfer? Mais que dirons-nous de la communion? Toutes nos idées de familiarité avec Dieu, d'intimité avec le monde invisible, d'union spirituelle avec l'amour céleste sont ici déconcertées. La créature tremblante, honteuse, pleine à la fois de désir et de crainte,

frissonnante et comblée de délices, reçoit l'ordre de venir à genoux recevoir, non pas en figure ou par la foi, mais dans une étonnante réalité corporelle, son Créateur incarné. Et cette manducation du Créateur par la créature est l'acte d'adoration le plus élevé qu'elle puisse accomplir! Nous n'avons pas à suivre la grâce d'une bonne communion dans les effets variés dont elle est la source, ni à voir comment elle va vivifier chaque faculté de l'âme, chaque puissance de l'intelligence, chaque affection de la volonté, chaque délicatesse de la conscience, portant avec soi mainte secrète bénédiction, et déposant jusque dans la chair, le sang et les os, un germe de la résurrection glorieuse. Et ce festin miraculeux où notre Créateur se donne en nourriture, nous pouvons, et, si nous voulons lui plaire, nous devons le renouveler chaque jour! Et tout cela pour nous, qui, si nous avons le juste sentiment de notre indignité, devrions chaque matin nous étonner de recevoir encore notre nourriture commune et les vêtements qui nous couvrent.

Tout autre secours paraît peu de chose après celui-là; cependant, comme il existe encore de nouvelles manifestations de l'amour créateur, nous ne devons pas les passer sous silence. La solitude est un des dangers que nous avons particulièrement à craindre à cause de l'impuissance où se trouve notre nature mortelle de lutter contre les forces ennemies du monde invisible; et pour nous assister, le prévoyant amour de Dieu nous a donné un ange gardien. Sans cesse à nos côtés est un être vivant d'une vie supérieure, un esprit d'un ordre élevé, qui voit Dieu et jouit des éblouissantes splendeurs de sa face en même temps qu'il se tient tout près de nous. Une armée ennemie s'agite continuellement autour de nous, mais ce brillant esprit permet à peine que le bruit en fatigue nos oreilles. Il combat pour nous, sans demander nos remercîments; il nous cache, au contraire, ses victoires silencieuses, et continue à contempler son Dieu; sa tendresse pour nous est au-dessus de tout ce qu'on peut dire; son office persévère au delà du tombeau, jus-

qu'à ce qu'enfin il se transforme dans le lien encore plus doux d'une sorte d'égalité céleste, quand au matin de la résurrection nous nous promettons l'un à l'autre un éternel et bienheureux amour. Jusqu'alors, nous n'aurons rien su de tous les dangers qu'il aura détournés ni de toute la part qu'il a dans notre salut. Néanmoins, il ne mérite rien par la sollicitude qu'il apporte à sa mission, car il ne peut plus rien mériter puisqu'il jouit de la vue de Dieu. Son œuvre est une œuvre d'amour, car il sait que sa douce présence auprès de nous fait partie de l'éternel amour créateur que Dieu porte à notre âme en particulier.

Quelle joie et quelle consolation n'éprouvons-nous pas dans nos chagrins quand nous nous sentons soutenus par les prières d'un saint homme! Nous pouvons à peine en exagérer le prix; chercher un tel bonheur est un signe de prédestination. Mais levez vos regards vers le ciel! Que sont les hommes pieux sur la terre auprès de ces géants de sainteté qui, par milliers, prient notre bon Créateur de ne pas permettre que l'heureuse fin de notre création nous échappe. Là sont les saints patrons dont nous portons les noms, les saints pour qui nous avons une dévotion spéciale, les saints de notre condition, de notre état, de notre pays, les saints patrons des âmes que nous avons délivrées du purgatoire, et qui sont entrées à leur tour dans la glorieuse phalange des saints, tous plaident pour nous devant le trône du Très-Haut. Fixés en lui, ils y voient comme dans un instrument d'optique, les fils divers qui forment le tissu varié de nos existences; ils admirent avec transport la multitude et le choix des artifices de son amour, auxquels correspondent nos vocations amenées avec une exquise délicatesse. Ils voient les dangers qui nous menacent, les tentations qui pénètrent le plus avant dans nos âmes, les grâces qui sont en nous les plus faibles, les moments critiques de la vie où nous sommes sérieusement menacés, et ils varient leurs prières suivant les besoins que cette vue leur fait connaître. Oh! si dans nos luttes avec

le péché, nous nous rappelions seulement combien nous avons d'appuis devant le trône de Dieu, nous rejetterions sûrement le tentateur loin de nous avec la force inspirée de notre joie chrétienne, et par la surhumaine énergie que donne la communion des saints

La Mère de Dieu! A quelle sublime hauteur son trône est placé! Cependant, il ne se passe pas un jour sans que son cœur s'intéresse pour nous. Mille fois, et plus, elle a parlé de nous à Dieu, et d'une voix si douce et si persuasive que le cœur de Jésus ne chercha pas même à lui résister. Elle a été dans le secret de tout ce qui nous est arrivé d'heureux pendant la vie, elle a notre prédestination à cœur plus que nous ne l'avons nous-mêmes; elle se rappelle toujours cette seconde maternité qui date du Calvaire, et sait que dans l'angoisse de ses douleurs elle a payé pour nous un prix qui n'aurait pas d'égal sans le sacrifice de son Fils, notre frère et notre Dieu. Oh! quelle lumière s'épanouit sur notre vie tout entière, quand nous pensons que le même amour, l'amour sans nom, l'amour inépuisable dont le cœur de Marie brûla pour son divin Fils, elle le reporte à chaque heure sur nous en vue de Jésus, et par son commandement exprès! Si, pendant notre exil sur la terre, nous sommes chers au ciel, c'est parce que nous sommes environnés de ses amoureuses splendeurs. Les anges nous envient un amour qui, pour eux, ne peut être, comme il l'est pour nous, identique en nature avec celui que la Mère immaculée portait à son adorable Fils. Mais ce n'est pas sur le côté poétique de cette pensée que nous voulons à présent nous arrêter, quoiqu'elle révèle une fois de plus, et de la manière la plus éclatante, l'immensité de l'amour créateur; nous devons seulement constater l'appui réel, le ferme soutien, les immenses et solides avantages, l'efficacité positive de cet amour de Marie dans l'affaire de notre salut.

Nous avons, en outre, le pouvoir de prier nous-mêmes. Nous n'osons guère appuyer beaucoup sur ce sujet; mais de combien de controverses théologiques la grâce

de la prière donne le secret et la clef!. La grâce de la prière accordée à tous, est une des expressions les plus douces et les plus parfaites de la doctrine de la facilité du salut. — Mais la prière peut-elle faire que Dieu se dépouille de sa propre volonté pour s'accommoder à la nôtre? — « Demandez, et vous recevrez; cherchez, et vous trouverez, frappez et il vous sera ouvert. La prière du juste est une grande puissance. » Intellectuellement parlant, il est difficile de croire à la prière; mais passons seulement une semaine à servir Dieu sérieusement, et dans l'exercice de la vie spirituelle, et le fait, plus touchant que nous ne l'eussions jamais soupçonné, nous convaincra plus que toutes les démonstrations humaines. L'expérience, mille fois répétée, s'accorde avec la parole de Dieu écrite, pour nous dire que l'Immuable peut être changé par la prière. Par elle, les saints ont suspendu les grandes et universelles lois de la nature. La volonté, même non exprimée, d'une âme en union avec Dieu, a un pouvoir sur le Créateur tout-puissant, et semble, ce qui ne peut pas être, poser une limite à sa liberté. Et la prière est toujours à notre disposition, prompte comme l'éclair, décisive, efficace, et, dans sa route au ciel, elle s'unit à la prière de Jésus sur la terre, aux intercessions de Marie, aux suffrages de tous les saints, aux demandes les plus ardentes de toute l'Église militante, et ainsi, comme une magnifique tempête de supplications, comme une litanie chantée à haute voix par la création tout entière, elle éclate autour du trône de Dieu avec une majestueuse puissance, et l'écho en retentit dans notre cœur avant même que notre prière intérieure soit exhalée; et la voix menaçante de la tentation est réduite au silence; et les larges gouttes de la grâce tombent sur nous en pluie impétueuse et serrée. Ah! ce sera une des joies du ciel que d'apprendre le secret du pouvoir de la prière; mais, pour le présent, c'est un abîme dont nous cherchons à gravir les escarpements; nous regardons autour de nous, mais tout est ténèbres, tout nous étourdit, et nous ne reprenons nos

sens qu'en tombant à genoux devant la suprême, infiniment aimable, infiniment adorable volonté de Dieu.

Les choses inanimées elles-mêmes possèdent une vie mystérieuse et nous soutiennent dans notre voyage vers le ciel; leur silence a une voix, leur insensibilité des mains qui nous étreignent fortement et nous tournent vers Dieu. L'esprit de Dieu se cache partout, en sorte que le monde est un lieu enchanté, dont tous les charmes se rapportent à Dieu. Les livres, les sermons, les offices, les spectacles qui frappent nos yeux, les exemples de ceux qui nous entourent, les chagrins, les joies, les espérances, les craintes, les vents et les vagues, le chaud et le froid, les animaux et les plantes révèlent à l'improviste un étrange pouvoir, et nous électrisent en réveillant la pensée de Dieu, souvent même par un vil sentiment de sa présence. Toutes ces choses nous prêchent une seule vérité, qui est en elle-même un admirable secours, c'est que Dieu veut que chacun de nous arrive au salut éternel. Et toutes les choses ne sont-elles pas heureusement favorables à l'accomplissement de cette tout aimable volonté ?

Les choses inanimées elles-mêmes possèdent une vie mystérieuse et nous soutiennent dans notre voyage vers le ciel; leur silence a une voix, leur insensibilité des mains qui nous étreignent fortement et nous tournent vers Dieu. L'esprit de Dieu se cache partout, en sorte que le monde est un lieu enchanté, dont tous les charmes se rapportent à Dieu. Les livres, les sermons, les offices, les spectacles qui frappent nos yeux, les exemples de ceux qui nous entourent, les chagrins, les joies, les espérances, les craintes, les vents et les vagues, le chaud et le froid, les animaux et les plantes révèlent à l'improviste un étrange pouvoir, et nous électrisent en réveillant la pensée de Dieu, souvent même par un vif sentiment de sa présence. Toutes ces choses nous prêchent une seule vérité, qui est en elle-même un admirable secours, c'est que Dieu veut que chacun de nous arrive au salut éternel. Et toutes les choses ne sont-elles

pas heureusement favorables à l'accomplissement de cette tout aimable volonté?

Nous avons déjà considéré les sacrements de Baptême, de Pénitence et d'Eucharistie; mais il en est d'autres qui méritent d'être spécialement signalés comme de précieux auxiliaires dans l'œuvre de notre salut. Au moment où l'enfance finit et où le monde s'ouvre devant nous, quand les prémices de notre jeune indépendance sont pour nous à la fois si dangereuses et si chères, le sacrement de Confirmation se présente, il donne le sceau à la grâce du baptême, nous confère la grâce dont en ce moment le besoin est le plus pressant, le don de force, s'empresse à prendre les devants sur le monde, nous enrôle dans la milice active de Dieu, en sorte qu'au caractère de ses enfants que nous avions reçu dans le baptême, s'en joint un nouveau, celui de ses soldats, et que nous sommes assistés d'une manière toute spéciale par la lumière, la conduite et l'amour de la troisième Personne de la très-sainte Trinité. Rien ne pourrait être plus opportun et plus efficace que ce sacrement de force.

Il est dans la vie peu de sources de grâces plus riches que le mariage, soit à cause de l'abondance de ses joies, soit parce qu'il ménage d'innombrables épreuves. Il fait ou il détruit le bonheur de la majorité des hommes, et c'est une des forces qui, sur la terre, favorisent ou contrarient le plus activement l'œuvre de Dieu dans les âmes. Maintenant que la pensée nous en est familière, il nous semble tout naturel et convenable que Notre-Seigneur ait élevé ce contrat domestique à la dignité de sacrement. Mais, avant qu'il l'eût fait, qui aurait songé à une pareille chose? Il est possible que des âmes innombrables aient dû leur salut à ce sacrement, qui, sans les grâces qu'elles en ont tirées, se seraient probablement perdues dans cet état de vie. Nulle part la religion n'a aussi hardiment étendu ses droits sur le monde qu'en faisant du mariage un sacrement; c'est presque le coup le plus fort que le bras de notre doux

Sauveur ait porté pour délivrer ses âmes bien-aimées de la tyrannique servitude du siècle. La mort aussi, avec ses misères inconnues, devait avoir un sacrement qui lui fût propre, soit pour achever la destruction du péché, soit pour donner une onction céleste au guerrier défaillant, et prêt à livrer son dernier et plus terrible combat, et le faire, malgré les prévisions terrestres, échapper à l'étreinte dont, à cette heure suprême, les puissances invisibles du mal voudraient l'envelopper. Si jamais nous avons besoin de secours, ne sera-ce pas dans cette redoutable agonie où les amours et les puissances de la terre ne peuvent plus rien pour nous? Pour beaucoup, sans doute, le combat a été rude, quoique ceux qui entouraient le lit du moribond ne vissent et n'entendissent rien de la lutte mortelle, et pour beaucoup, c'est la force secrète de cette huile sainte, c'est l'opération cachée de cette grâce sacramentelle qui a décidé la victoire, et porté dans les bras du bon Pasteur la brebis qui, maintenant, est à lui pour toujours. Comment Dieu pourrait-il ne pas vouloir que nous soyons sauvés, quand, dans chaque circonstance de notre destinée, à chaque pas dans la route de la vie, nous le rencontrons qui nous attend avec quelque étrange et magnifique invention de son amour, dont seul le génie de l'artiste infiniment sage pouvait combiner les rouages?

Le pouvoir surnaturel que Dieu accorde aux actions vertueuses nous apporte encore, dans l'affaire du salut, un secours que nous devons remarquer. C'est comme une de ces forces qui, en mécanique, centuplent l'industrie et les instruments de l'ouvrier. Ici encore, Dieu ne regarde pas à l'importance ou à la solennité de l'action, mais à la pureté d'intention avec laquelle elle a été accomplie. Chaque acte de piété, quelque humble qu'il soit, est récompensé par trois forces surnaturelles. La première est la force d'impétration par laquelle, même quand nous n'en avons ni la conscience ni le souvenir, nos prières acquièrent une nouvelle vigueur et exercent

une plus grande influence sur l'adorable volonté de Dieu. Quand nous considérons combien nous avons besoin de lui, et que presque toute notre vie devrait se passer dans l'attitude de la demande, même alors que nous ne prions pas directement et formellement, quand nous réfléchissons que notre misère adresse par elle-même une incessante supplication à la grandeur du Créateur, nous comprenons à quel point ce mystérieux pouvoir de supplication, étendu sur toute notre vie, doit nous aider à atteindre le ciel. Par nous-mêmes, nous sommes les créatures les plus indignes d'être écoutées : nous nous sommes plus d'une fois révoltés contre la majesté de Dieu, et quand nous sommes rentrés dans le devoir, ce n'a été qu'en posant des conditions jalouses et en faisant cent honteuses réserves; mais ce pouvoir d'impétration nous rend réellement le droit d'être écoutés; c'est comme une sorte de beauté invisible répandue sur notre vie terrestre, un avant-goût de cette gloire consommée qui donne tant de force à l'intercession des saints dans le ciel.

Non moins étonnant est le pouvoir de mériter que la grâce communique à nos bonnes œuvres, comme si chacune d'elles recevait la vie du cœur de Jésus, et qu'elles fussent secrètement pénétrées par les mérites infinis de son précieux sang. Nous avons vu quelle est la magnificence des récompenses célestes, et cependant une bonne œuvre obscure, accomplie dans un instant, pourvu qu'elle soit pleine de l'amour de Dieu et digne de ses regards par la pureté de son intention, n'a qu'à être une fois placée sur la croix de Jésus-Christ pour s'envoler au ciel, où son mérite a un pouvoir si grand qu'elle passe à travers les gardes et ouvre les portes de la citadelle du Roi des rois. Voyons dans quelle condition ce privilége nous met par rapport au salut. La terre est tellement jonchée de tout ce qui peut devenir matière de mérites, que tout le long du jour nous n'avons qu'à en former des faisceaux, comme les pauvres ramassent dans la forêt des brassées de bois à brûler, mais notre travail est

encore moins fatigant que le leur. La grâce est surabondante, incessante et universelle : nous ne pourrions qu'avec peine nous y soustraire, si nous étions assez pervers pour le tenter. Le moyen de la mettre en contact avec la matière des mérites est si simple et si facile que, par l'usage, il nous devient presque naturel; et, excepté quelques ferveurs d'amour sensible, nous le pratiquons à peu près à notre insu. En sorte que, depuis notre réveil au matin jusqu'au repos du soir, nous jetons vers le ciel ce qui n'est, en réalité, que cendre et poussière de la terre, et, en dépit de la bassesse naturelle de ce qui tient à la matière, cela s'élève et se dépose dans le divin trésor comme l'or le plus pur des mérites chrétiens.

Mais il est un autre mystérieux pouvoir conféré par la grâce à nos actions; c'est celui de la satisfaction. Hélas! d'un côté, nos péchés sont énormes et leur malice est profonde et effrayante; de l'autre, la justice de Dieu nous terrifie par les éclairs de sa fureur et les intolérables lumières de sa jalouse et inexorable sainteté; nous avons besoin à chaque heure du jour de recourir aux expiations du sang de Jésus, car rien autre ne peut satisfaire pour des péchés auxquels est due une mort éternelle. Mais, par les mérites de ce cher Sauveur, nos plus humbles actions peuvent apaiser la colère de Dieu, lui donner une satisfaction réelle et substantielle; expier les châtiments temporels amassés par notre passé criminel, et contraindre (et cela si merveilleusement) sa justice elle-même à nous ouvrir les trésors de sa miséricorde. C'eût été sans doute de la part de notre Créateur une condescendance extrême et incompréhensible à notre faiblesse de permettre que sa justice fût, en quelque degré, apaisée par nos œuvres de pénitence, nos jeûnes, nos veilles et nos disciplines. Mais que nos plus insignifiantes contrariétés, comme le léger effort qu'exige un lever matinal, la froidure du vent du nord, la chaleur du soleil d'été, ou l'imperceptible abnégation d'une œuvre pieuse, puissent, en les baignant dans le sang du

Verbe incarné, être revêtues de force et de vigueur, et acquérir une vertu satisfactoire capable de mériter le ciel : c'est ce qui tient du prodige. Que dirons-nous donc de cet amour qui s'empare de toutes les actions du chrétien, même celles qui n'ont aucun caractère de mortification, même celles qui ne sont que des jouissances et des priviléges, telles que la messe, la bénédiction, l'aumône, le signe de la croix, la lecture de la vie des saints, et les transforme en autant de satisfactions solennelles, sérieuses et efficaces de nos péchés ? Certes un tel amour actif, inventif et se faisant partout sentir, doit tendre à nous sauver et à nous sauver malgré notre volonté, autant que cela puisse s'accorder avec notre liberté.

Mais il fait plus encore ; le pouvoir d'impétration nous permet d'exercer sur lui notre influence au profit des autres aussi bien que pour nous-mêmes. Nous pouvons leur obtenir ainsi des biens que nous ne saurions leur donner. Le pouvoir de mériter est un privilége personnel : nos mérites sont à nous, ils ne peuvent appartenir à un autre. La gloire du ciel est inépuisable ; en sorte que nous pourrions multiplier nos mérites, comme la très-sainte Vierge, notre Reine, sans auppauvrir le trésor des récompenses célestes ; mais, chose étrange à dire ! nous pouvons faire plus encore que de satisfaire la justice de Dieu pour le châtiment de nos propres péchés, soit qu'il consiste dans la soustraction des grâces du repentir, ou dans les chagrins et les calamités de la vie, ou dans les feux actifs du purgatoire ; nous pouvons mettre en réserve des satisfactions, les faire entrer dans le trésor de l'Église, et fournir ainsi la matière de futures indulgences ; nous pouvons en faire à d'autres une application que Dieu daigne ratifier, et en vertu de laquelle il accorde la grâce, remet la punition ou diminue les souffrances, selon que les circonstances le demandent. Il nous autorise même à aliéner les satisfactions dont nous avons réellement besoin pour nous-mêmes, et à les transporter à d'autres par un acte de charité héroïque envers notre prochain, ou de générosité désintéressée pour

sa gloire; de sorte que non-seulement nous nous sauvons nous-mêmes, mais que nous l'aidons dans le grand travail que lui coûte le salut de ce monde qu'il a créé sans aucun travail. Il multiplie les sauveurs en faisant de nous des sauveurs, en même temps qu'il multiplie les moyens qui nous rendent le salut plus facile à nous-mêmes.

Mais voici le dernier trait qui donne la perfection à ce chef-d'œuvre de l'art le plus divin. C'est ce que les théologiens nomment la *satispassion*[1]. En d'autres termes : en vue de Jésus-Christ, et pour que nul parmi les hommes ne puisse échapper à l'universelle et sainte contagion de sa grâce rédemptrice, il y a dans la pure souffrance, dans la simple douleur de la peine, dans la torture d'une angoisse morale, dans le seul poids du travail et la fatigue à le supporter, une vertu cachée qui n'est pas sans un mérite propre qui la rend acceptable à la justice de Dieu. Ce n'est pas qu'il aime à voir sa créature souffrir; ce n'est pas que sa gloire trouve son aliment dans les douleurs, qui ne sont que des irrégularités que nous avons jetées dans sa joyeuse création, et qui n'entraient point dans le plan primitif de Celui qui est en lui-même un océan de joie increéée, un glorieux abîme d'ineffables béatitudes. Mais son amour donne une dignité intime même aux plus inévitables souffrances de ses créatures; qui peut douter que ce ne soit en vue de Jésus-Christ, et le reflet de sa passion rédemptrice qui, versant une douce lumière sur toutes les peines et les douleurs humaines, les fait mûrir sur cette terre privilégiée qu'une fois Dieu regarda avec complaisance et enrichit des bénédictions de son immense amour. Ainsi, celui qui fit mériter Marie, jusque dans son sommeil, nous accorde, à nous misérables pécheurs, quelque participation éloignée à ce prodigieux privilége. Même

[1] Nous ne voulons pas dire ici qu'il n'y ait point de *satispassion* dans les souffrances de ceux qui ne sont point en état de grâce ou dans celles des païens; cela même pourrait être en vue de Jésus-Christ et à cause de son incarnation.

quand nous nous concentrons dans nos souffrances, quand la peine nous absorbe et nous distrait de toute autre chose par sa véhémence, une sorte de sacrifice muet s'élève de notre âme troublée et s'offre à la justice du Créateur, comme si notre lit de douleur était un autel élevé à sa pureté; on dirait que nos cœurs brisés exhalent l'odeur de Jésus-Christ, ou que nos membres endoloris sont un encens que le feu consume et convertit en parfums.

C'est ainsi que l'amour de Dieu nous poursuit partout, en nous prodiguant les moyens de salut. Dieu veut que nous soyons tous sauvés, et sa volonté pèse sur nous avec une bonté presque tyrannique, pour que nous ne puissions pas éviter son éternelle société dans le ciel. Il s'abaisse à nous enseigner l'art de changer en vertus les misères nécessaires de notre nature; il va jusqu'à accepter les sacrifices de satispassion les plus irréfléchis; pour nous sauver, il nous fatigue par la prodigalité de ses dons. Comment se fait-il donc que tant de chrétiens quittent le droit chemin et se perdent, même en accordant que le nombre des réprouvés soit comparativement petit? La difficulté du salut est-elle la seule réponse à cette triste question? Non, car nous avons vu de nos propres yeux que cette difficulté n'est pas réelle. L'expérience ne nous apprend-elle pas que, pour les enfants, et nous sommes tous des enfants devant Dieu, que, même pour des hommes faits, il est une foule de choses faciles, auxquelles la désobéissance se refuse? La facilité d'un précepte est même quelquefois ce qui nous porte à désobéir. Aussi, dans nos méditations, il nous vient par occasion à l'esprit que Dieu se fait injure à lui-même par toute cette prodigalité de son amour; qu'il se rend trop facile; qu'il ne tient pas suffisamment à sa dignité; qu'il s'expose à manquer son but par l'ardeur même qu'il met à le poursuivre; qu'il peut gêner et embarrasser des âmes généreuses qui se porteraient vers lui plus librement, si elles n'étaient comme perdues dans tout cet attirail de secours; que l'excès de ses dons peut devenir, ou un

écueil pour la foi, ou une occasion de présomption... Nous savons que de telles pensées sont des péchés si nous nous y arrêtons avec délibération, et que, même quand nous les rejetons, elles ne sont que les saillies décousues, folles et incohérentes d'hommes enivrés par le vin de l'amour de Dieu, et dont les paroles sans portée témoignent de son travail dans leur âme, et de la perplexité où les jette l'excès de sa bonté. Mais Dieu sait mieux juger les choses, et nous le connaissons assez pour être sûrs que pas un des artifices de sa compassion ne pourrait être omis sans amener la perte d'une multitude d'âmes, qui ne sont sauvées précisément que par cette invention de l'amour créateur.

S'il est des chrétiens qui ne veulent pas méditer sur les choses éternelles ou qui refusent de suivre, en ce qui regarde leur salut, les règles de discrétion et de prudence qui les dirigent dans les affaires temporelles; s'il en est qui se laissent maîtriser par les mauvaises habitudes, ou qui, par un spécial artifice de Satan, évitent de subir l'influence du prêtre, ce n'est pas parce que le salut est difficile, mais parce qu'ils ne veulent pas remplir les conditions bien légères auxquelles ils pourraient se l'assurer. A entendre certains hommes, on ne pourrait affirmer la facilité du salut, à moins que la volonté ne cessât d'être libre, et qu'on ne les entraînât au ciel par force. Eh bien! en réalité, l'amour de Dieu va presque jusque-là; il s'approche de cette extrémité autant qu'il le peut faire, sans nous imposer de contrainte, et seul, dans sa sagesse et sa puissance infinies, il pouvait concilier des grâces si efficaces avec une liberté si parfaite. Que demanderions-nous de plus? Notre bienfaisant Créateur nous a étourdis par la complication, la rapidité, l'immensité des ressorts que fait jouer son amour; il est allé au delà de ce que nous eussions osé imaginer, il a même effrayé notre foi; que pouvons-nous désirer davantage?

Mais le salut est facile, non-seulement en lui-même et par l'assistance qui nous est donnée, il l'est encore parce

qu'il est notre intérêt le plus cher. Par une loi de la nature, tout ce qui nous intéresse vivement est facile, et rien ne peut nous intéresser plus que ce qui est dans un rapport intime et manifeste avec notre bonheur. Ceci deviendra évident si nous comparons les plaisirs que donne le péché avec ceux que l'on goûte dans l'état de grâce. Les plaisirs du péché ne sont pas durables; c'est un feu qui s'éteint faute d'aliment. Si sa flamme est d'abord rapide et brillante, c'est qu'elle dévore un monceau de feuilles sèches, d'épines et de broussailles. Un autre caractère des plaisirs du péché, c'est qu'ils ne sont pas continuels. Le regard ne revient pas sur le péché avec autant de bonheur que sur une bonne action; la vie du péché n'est qu'ivresse et surexcitation; sa fougue amène d'elle-même des moments de prostration. De façon ou d'autre encore, les plaisirs du péché ravagent et dévastent l'esprit; ils empoisonnent nos plus douces affections; ils dessèchent dans notre cœur les places où il y a de la fraîcheur; et, tout au contraire de la souffrance chrétienne, ils ne fertilisent pas après avoir brûlé. Ils laissent après eux des remords qui tourmentent toute la vie, et une lassitude qui rend insupportable jusqu'à la lumière du soleil; ils nous rendent à charge à nous-mêmes et aux autres : et combien la vie est pénible à celui qui ne peut se souffrir! Enfin la santé s'épuise et nos forces nous abandonnent, car le péché est le frère jumeau de la maladie. Il n'est pas rare que les désastres de fortune s'y viennent ajouter, et la perte du respect des autres est une de celles qui sont presque inévitables avec une vie de péché. La plupart des pécheurs ont l'ambition du vice, et sont humiliés de ne pouvoir pécher assez; ils ne peuvent réaliser leurs rêves de désordres ni faire tout le mal auquel ils aspirent. La douleur et la maladie, toujours si pénibles à supporter, deviennent intolérables et désespérantes pour l'homme qui n'est pas en état de grâce; avec elles, le temps se perd, la vie s'écoule désolée, les plaisirs échappent, et cependant les heures s'envolent et le péché ne peut les

arrêter dans leur fuite. Ces misères ne disent rien au cœur du méchant, ou, ce qui est pis encore, elles n'ont pour lui qu'une amère signification de châtiment. Puis vient une crainte servile de la mort, ou bien, malheur non moins déplorable, on l'affronte en feignant de ne pas croire à l'éternité qui la suit. En un mot, un véritable pécheur d'habitude finit par ne point aimer et n'être pas aimé, et s'il ne perd pas entièrement le monde présent aussi bien que l'autre, c'est que la justice de son Créateur le récompense ici-bas de quelque bonté naturelle ou de quelque qualité morale qu'il peut avoir déployée.

Opposons à ce triste tableau celui des délices que goûte l'âme en état de grâce. D'abord y a-t-il sur la terre de joie égale à celle que donne le sentiment du pardon qu'on a reçu ? Il pénètre jusqu'au fond de notre nature et en fait jaillir de secrètes sources de larmes dont la douceur n'a rien de commun avec les espérances et les craintes de la terre ! Il apporte avec soi je ne sais quoi d'expiatoire qui n'accompagne que rarement les autres joies : un grand vide est comblé dans nos cœurs naguère si malades ; la paix succède au trouble et aux craintes incertaines, et l'amour renaît plus jeune, plus actif, plus empressé à travailler pour Dieu. Dans la prospérité, dans l'adversité, avec l'amour des autres ou avec leur inimitié, au milieu des travaux pénibles, dans la vieillesse, dans la maladie, à la mort, l'état de grâce donne précisément ce dont nous avons besoin, supplée à ce qui manque, éclaire les ténèbres ou adoucit la lumière trop vive, aplanit les aspérités de la route ou en comble les ornières, dessèche les marécages et répand la fraîcheur dans les lieux arides. Il répand sur la vie tout entière le repos, la plénitude, la satisfaction et le contentement ; il nous donne le monde présent dans l'acte même où il nous met en possession de l'autre. Comment le salut ne serait-il donc pas facile, puisqu'il sert nos intérêts présents, porte sa récompense immédiate, et nous donne un véritable bonheur terrestre par manière de surplus ?

A considérer les perfections de Dieu; je ne pense pas que leur étude nous conduisît à supposer, si l'Église ne nous l'enseignait, qu'il y ait place dans la création pour un lieu tel que l'enfer. Mais une fois que son existence nous a été révélée, nous pouvons concevoir non-seulement qu'il a ses raisons d'être, mais qu'il se concilie parfaitement avec les divers attributs de Dieu, et en particulier avec sa parfaite miséricorde. Ce royaume des éternels châtiments resplendit d'une effrayante beauté; sur ses feux se projette une ombre qui nous inspire à la fois l'admiration et la terreur : l'ombre des gigantesques proportions d'une justice toute-puissante; l'équité de la colère vengeresse de Dieu nous apparaît avec une austère grandeur, dont la vue nous fait tressaillir d'effroi en même temps qu'elle nous inspire un désir plus vif de nous réfugier dans son amour. Mais pour nous qui vivons et combattons, qui recevons la grâce avec le triste pouvoir d'y résister, qui avons le temps de faire pénitence et sommes exposés à retomber, qui marchons à présent dans la bonne voie, mais pouvons facilement nous égarer, qui ne reconnaîtra que l'enfer est une pure miséricorde, un avertissement sévère et salutaire, un trait solennel de la pathétique éloquence de Dieu, qui nous presse de sauver nos âmes et d'aller nous unir à lui dans le ciel? Pour tous les chrétiens, sans exception, l'enfer est un véritable secours. Le pécheur qui ne le craindrait pas ne se convertirait jamais complétement; son œuvre ne serait pas assurée; elle aurait un défaut à son origine, un germe de décadence dans son progrès; elle serait sans stabilité, sans persévérance; elle rappellerait la semence de la parabole du Sauveur, qui, tombant sur le roc, commence à pousser, mais bientôt se dessèche et meurt. L'enfer nous enseigne Dieu quand nous sommes encore trop grossiers pour l'apprendre autrement. Il éclaire jusque dans ses profondeurs la malignité du péché, pour que nous la puissions mesurer du regard, trembler et devenir plus sages; ses feux se changent en eau pour éteindre les traits enflammés du tenta-

teur; leurs rugissements et leurs terreurs nous rendent plus assidus à la prière, ils nous poursuivent, comme les flammes d'une prairie en feu, et nous poussent en avant, tout haletants, dans la voie des commandements de Dieu. O enfer! création désolée de l'éternelle justice, qui jamais eût pensé que tu pourrais être un ami pour nous?

Ceux mêmes qui visent à la perfection trouvent dans l'enfer une immense assistance. Les objets les plus ordinaires de la foi sont, en réalité, bien au-dessus des plus claires lumières que puissent avoir les saints; en dehors des motifs ordinaires et des vieilles vérités de la foi, il n'est pas de progrès possible, même à ceux qui sont le plus avancés ou qui pratiquent l'amour le plus désintéressé. Il n'y a pas d'état habituel où la vie spirituelle puisse s'arrêter et se soutenir dans une atmosphère trop subtile; en outre, on ne saurait sans danger mettre des bornes à la défiance de soi-même telle que peuvent l'avoir et l'ont probablement les saints. Les choses étant ainsi, il est extrêmement désirable que ceux-là mêmes qui marchent par amour et tendent à la perfection aient souvent devant les yeux les jugements de Dieu dans les redoutables rigueurs de l'enfer. Il est des moments où nous faiblissons et où nous sommes tentés de nous relâcher des efforts qui nous font gravir la sainte montagne de Dieu. Les douceurs spirituelles et la longue absence de tentations nous énervent et nous livreraient sans forces aux nouvelles attaques de l'ennemi. Une longue habitude nous amène à faire les choses avec tiédeur. A mesure que nous croissons en mérites, la grandeur et la multitude des miséricordes de Dieu nous imposent des dettes qui s'accumulent et finiraient par nous écraser. En outre, la sainteté ne peut se développer sans que nous formions en même temps une appréciation plus exacte des extrémités où peut arriver la justice de Dieu. Ce n'est pas une illusion très-rare, que de se croire au-dessus des craintes et des impressions des sens, quoique notre lâcheté dans la mortification dût nous donner la

mesure de notre faiblesse. Après une contemplation parfaitement claire et pénétrante des attributs de Dieu, rien ne nous inspire plus la haine du péché que l'horrible nature de ses châtiments éternels. Toutes ces réflexions nous prouvent que la fréquente pensée de l'enfer encourage beaucoup à marcher vers le ciel. La fausse délicatesse des temps modernes, en écartant les vives images de l'enfer, a souvent gâté l'éducation des enfants, et créé un danger formidable pour la sanctification aussi bien que pour la foi des hommes faits.

Si la crainte de Dieu contribue largement à la facilité du salut, l'attrait de ses récompenses a aussi sauvé des millions d'âmes. Il est difficile de séparer l'influence de la pensée du ciel d'avec la pureté de l'amour désintéressé, et il est beaucoup mieux de ne pas chercher à faire cette distinction subtile et scrupuleuse. Nous avons besoin de quelque chose qui nous rende moins sensibles aux splendeurs que la terre nous étale, qui nous désenchante de cette création si aimable et si bien faite pour nous séduire, car elle nous déroberait nos cœurs et ne nous laisserait rien que nous ayons à donner à Dieu. Il nous faut un idéal qui s'empare assez puissamment de nos âmes pour que nous puissions traverser le monde dans la pure chasteté du parfait détachement et que Dieu soit notre tout. Or, l'éclat de son trône est quelquefois trop éblouissant pour nos yeux; nous nous soutenons avec peine dans cette haute région des perpétuels tonnerres, quand la misère et l'imperfection de notre nature ont défendu nos forces spirituelles. D'un autre côté, si nous ne voyons Dieu qu'à travers un verre obscur, bien souvent nos faibles yeux ne pourront le contempler qu'à travers un verre surchargé des teintes de la terre. De là le besoin de nous familiariser avec tout ce que les écoles enseignent touchant les joies du ciel; de là la force qu'acquiert une âme simple en se reposant sur la pensée, même obscure et incomplète, des grandes récompenses que promet le Créateur. Et que sont toutes les joies du ciel, sinon les accidents, les corollaires, les

trésors émanés de la Vision béatifique? En sorte que le pur amour se mêle avec nos pensées d'égoïsme innocent, et que le ciel est déjà sur la terre une force qui nous attire comme un aimant vers les sphères de ses propres splendeurs; or, qu'est-ce que le ciel, sinon le lieu que nous assignons à la gloire chérie de notre Père partout présent et incompréhensible, et à ses embrassements si amoureusement désirés?

Je conclus : Dieu s'applique donc à nous sauver; le salut est facile en soi, facile par les secours que nous recevons, facile à cause des terreurs que sa perte inspire, facile par l'attrait de ses récompenses. Telle est ma réponse à la première objection contre ce que j'ai dit de l'amour créateur. Elle est fondée sur les vérités vulgaires que tout le monde connaît, et qui nous frappent d'autant plus qu'une contemplation assidue des attributs du Dieu à qui nous appartenons nous les fait connaître davantage; elle est appuyée sur des textes positifs de la sainte Écriture; elle est en harmonie avec les enseignements des saints; elle est la doctrine la plus consolante pour les créatures, la croyance la plus digne du Créateur.

CHAPITRE II.

LE GRAND NOMBRE DES CROYANTS.

O Israël! que la maison de Dieu est grande!

BARUCH.

Il est doux de penser au réseau d'amour dont à chaque instant Dieu enveloppe toute âme qu'il a créée sur la terre. Si nous nous mettons devant les yeux le monde avec toute sa géographie pittoresque, avec les capricieuses dentelures de ses côtes, les cours prolongés de ses fécondes rivières, ses immenses plaines, ses vastes forêts, les chaînes de ses montagnes azurées, notre cœur s'épanouira encore en pensant que Dieu enveloppe chaque âme humaine d'un réseau d'amour. L'Européen affairé, l'Oriental silencieux, l'aventureux Américain, l'épais Hottentot, le sauvage Australien, le Malais féroce, tous sont l'objet des visites et des attentions de Dieu. Avec chacun d'eux il agit d'une manière différente, mais toujours avec tendresse, indulgence et générosité prodigue. Les différences qui existent entre eux, et elles sont presque innombrables, sont moins multipliées que les transformations de son attentive affection. La biographie de chacune de ces âmes est une miraculeuse histoire de la bonté de Dieu. S'il nous était donné, comme il l'est probablement aux bienheureux, de les lire, elles nous enseigneraient presque une nouvelle science de Dieu, tant elles jetteraient sur ses différentes

perfections de lumières inattendues et éblouissantes. Nous le verrions enlacer jusqu'aux plus féroces idolâtres dans les liens de son amour, nous le verrions s'occuper de la perversité la plus brutale, de l'erreur la plus fanatique, de la plus stupide insensibilité, et disposer toutes choses en leur faveur avec l'exquise délicatesse de son amour créateur. Mais il a pour son Église de si merveilleux torrents de lumière divine, il l'inonde de tels océans d'éternelle prédilection, que tout ce qui est en dehors d'elle paraît obscur à nos yeux éblouis par l'éclat de sa magnificence. Dans cet enchantement, nous n'apercevons pas qu'après tout ces ténèbres, qui nous paraissent si profondes, sont une véritable lumière, éclairant tout homme qui vient dans le monde.

Tournons donc nos pensées vers l'Église. Avec quel bonheur nous contemplons et son étendue et sa sainteté! Nous y voyons l'incessante action des sacrements féconds et puissants, et la terre y est transfigurée par le sacrifice quotidien de la messe. Le ciel tout entier est occupé, comme si le temps lui manquait pour son œuvre, à travailler au salut de chaque âme chrétienne. Une prière a suffi pour mettre tout son zèle en action, ou même il prodigue son assistance par un mouvement spontané d'amour et de pitié. Marie, les anges, les saints, les âmes souffrantes du purgatoire, tous sont à l'œuvre. Dieu travaille comme si son repos du septième jour était depuis longtemps passé. Il y a des chagrins à adoucir, des tentations à éloigner, des péchés à pardonner, des larmes à essuyer, des douleurs à guérir, de bonnes œuvres à soutenir, des mourants à assister; et les brillantes phalanges du ciel, semblables aux religieux d'un ordre voué à la charité, s'empressent de venir en aide à toutes ces misères. Heureux mortels, pour qui cette tendre sollicitude est perpétuellement en éveil !

Quelle conséquence tirer de tout cela? Si le salut est facile, et si le salut est prêché dans l'Église de Jésus-Christ, il faut donc conclure que la grande majorité des catholiques sont sauvés. Nous ne voulons parler ici que

d'eux, sans nous occuper, même en passant, de ceux qui sont hors de l'Eglise. Il n'est que trop commun que leur sort futur devienne, pour beaucoup, un sujet de tentation, et qu'on fasse bon marché de ce don de la foi, pour lequel on devrait remercier Dieu pendant toute sa vie. Nous n'avons pas besoin de nous occuper des rapports de Dieu avec les autres, quoique ce soit un abîme où les liens de l'amour attirent nos regards attentifs et inquiets. Nous sommes catholiques : contentons-nous de traiter ce qui nous regarde. Nous supposons donc qu'on nous objecte que si le salut est facile, nous devons, en pratique, admettre que la plus grande partie des catholiques sont sauvés. Il ne suffirait pas de dire que, quoique le salut soit aisé, la corruption de l'homme est si effroyable que bien peu lui peuvent échapper; car nous tomberions alors dans un puéril jeu de mots. Le salut implique des hommes pécheurs, des êtres déchus qui se sauvent, et, par conséquent, pour être facile, il faut qu'il l'emporte de beaucoup sur la corruption. La question a un caractère trop important; elle touche à des intérêts trop pressants pour que nous nous contentions d'artifices de langage. Nous le répétons donc nettement, si le salut est facile, la plupart des catholiques doivent être sauvés. Pouvons-nous nous hasarder à dire que telle est notre croyance?

Avant de répondre à une question si grave, qu'on nous permette quelques courts préliminaires. Vous nous demandez ce que nous pensons d'un des secrets de Dieu, d'un secret qu'il s'est réservé à lui-même. C'est une de ces questions que nous pouvons aborder avec respect, dans l'espoir d'y trouver quelque nouvelle trace de l'amour partout présent, mais uniquement par ce motif. Nous y pouvons chercher un nouvel objet de notre amour; nous n'y pouvons pas chercher un aliment à notre curiosité. Nous ne croyons pas offenser Dieu par une telle étude, pourvu qu'elle soit faite avec humilité; mais nous devons nous rappeler qu'il ne nous appartient pas de rien décider. Après tous nos soupçons, nos

conjectures, nos inductions, la vérité reste, comme avant, cachée en Dieu. Toutefois, malgré notre répugnance bien naturelle, nous avons, pour entrer dans cette question, une raison qui nous la fait considérer comme une œuvre de miséricorde. En dehors de l'Église, l'erreur capitale de nos jours, et celle qui exerce le plus de ravages dans nos âmes, c'est l'oubli que font les hommes de leur condition de créatures. Ils semblent en quelque manière se rappeler le Créateur; mais, ainsi que nous l'avons dit au premier chapitre, dans la politique, dans les sciences, dans la littérature, dans tout ce qui constitue la grandeur du monde, ils paraissent ne pas comprendre qu'ils sont des créatures. Or, cette erreur, quoique affaiblie et adoucie, se glisse jusque dans les cœurs des vrais croyants. Il y a toujours dans l'Église une espèce de funeste écho du bruit que le monde fait en dehors; mais ce n'est qu'un écho. De là vient que les médecins spirituels de notre époque rencontrent tant d'âmes affligées d'une foule de souffrances nouvelles, qui leur viennent de leurs doutes sur leurs rapports avec Dieu; elles se font, sur sa justice et sa bonté, des questions qu'il serait difficile de passer sous silence, et auxquelles il serait imprudent, très-dangereux même, de refuser une réponse. Ces âmes trouvent au fond le plus intime de leur vie religieuse une difficulté pour laquelle nous n'avons pas de nom. Ce n'est pas la simple tentation contre la foi, ce n'est pas le dégoût de la vie spirituelle; elle ne nous paraît pas résider en aucune façon dans la volonté, mais dans une certaine perversité, ou si le mot est trop sévère, un certain abaissement de l'esprit. C'est, il nous semble, une incapacité habituelle de comprendre qu'elles sont des créatures, ou de concevoir cette idée dans toute sa plénitude et toute sa portée. Nous en attribuons l'origine à la lecture imprudente des journaux, à l'intérêt trop absorbant que l'on prend à la politique du jour, aux préoccupations du système commercial tel qu'il existe à présent dans le monde; peut-être est-ce qu'on n'a pas toujours été catholique, ou

qu'on a abusé des premières grâces de la conversion, ou qu'on a manqué de générosité avec Dieu. Quoi qu'il en soit, c'est dans le cœur des croyants un écho, une ombre, une teinte du mal qui prévaut dans la société moderne. De même qu'à l'inspection d'une plaie, nous pouvons quelquefois y reconnaître les symptômes à peine déterminés d'un mal qui lui est analogue; ainsi la maladie du siècle pénètre les fidèles d'une langueur où l'on retrouve quelques-uns de ses caractères. C'est parce que j'ai été appelé à traiter beaucoup de ces cas, que j'ai entrepris d'écrire le présent ouvrage. Heureux s'il m'est donné de consoler un seul de mes frères affligés, ou de soutenir une âme contre la tentation, ou d'éclairer un esprit tourmenté par le doute; plus heureux que je ne le saurais dire, si je puis inspirer à une des créatures de mon Dieu un degré d'amour de plus pour son Créateur, qui l'aime avec tant de tendresse !

On pourrait nous dire que le sujet considéré dans le premier chapitre se rapporte exclusivement à Dieu, et que nous n'envisageons la question que d'un seul côté; mais, en réalité, cela n'est pas, quoiqu'il ne soit pas dans notre intention de le prouver. Nous n'avons en vue qu'un résultat pratique. Mais le reproche que nous rejetons pourrait, avec vérité, s'adresser aux âmes dont nous venons de parler. La principale cause de leur souffrance réside dans l'opiniâtreté avec laquelle elles s'obstinent à ne considérer la question que d'un seul côté, et de celui qui les touche le moins, négligeant celui qui aurait pour elles un intérêt majeur, et que Dieu cependant leur présente. Elles se plaisent à augmenter la difficulté en posant nombre de problèmes à la solution desquels elles n'ont personnellement aucun intérêt et qu'elles peuvent difficilement scruter, au moins dans l'état actuel de leur esprit, sans oublier ce qui est dû à Dieu. Elles semblent n'avoir d'yeux que pour de sombres suppositions; elles sont tourmentées par un besoin fiévreux de gravir des hauteurs inaccessibles, d'errer sur le bord des précipices, de se balancer au-dessus des

cratères des volcans. Il serait plus sage, sans doute, de respecter les foudres du Seigneur et de ne pas aller les affronter, ne fût-ce même que pour constater la rigueur de leurs pointes enflammées. Nous demandons seulement à ces pauvres âmes affligées de considérer l'autre côté de la question ; mais en s'aidant de la prière, de la méditation, afin que l'étude assidue le leur rende familier, car une simple lecture ne sert de rien; prétendre aborder une question religieuse sans la prière, c'est se moquer de Dieu. Nous ne pouvons rien définir, nous ne pouvons ravir à Dieu un seul de ses secrets; mais, comme ces âmes se sont nourries de sombres spéculations jusqu'à en être presque empoisonnées, nous les invitons à nous suivre patiemment à travers les considérations plus encourageantes que nous allons leur proposer, et qui sont de nature à changer totalement leurs dispositions spirituelles. Si notre manière de voir n'a pas plus d'autorité que la leur, elle en a tout au moins autant, et, de plus, elle a pour elle l'avantage d'être plus claire et plus joyeuse.

Après ces précautions et ces avis préliminaires, nous pouvons répondre à la question qui nous est faite : nous sommes inclinés à croire que la plus grande partie des catholiques sont à la fin sauvés. Il est clair que nous ne le savons pas, et nous ne désirons pas le savoir; mais en tant que l'objection se présente, nous étudions l'Église avec toute l'attention dont nous sommes capables, et le résultat de nos observations est qu'en effet la grande majorité de ses enfants sauvent leurs âmes. Nous donnerons une à une les raisons qui nous conduisent à cette conclusion, en priant une fois de plus le lecteur de se rappeler que nous n'établissons pas une règle de croyance, et que seuls les besoins d'une foule d'âmes nous ont poussés à une discussion que de nous-mêmes nous n'eussions jamais songé à aborder [1].

[1] Si on nous reprochait d'introduire une nouveauté en discutant une pareille question dans un livre populaire et pratique, nous rappellerions que nous ne sommes pas les premiers à le faire, et que nous

Il y aurait peut-être peu de franchise à mettre la question au point de vue où nous la traitons dans ce chapitre, sans avouer d'abord que l'autorité des théologiens (autant qu'il peut y avoir d'autorité dans une question de cette nature) nous est quelque peu contraire, quoique la sainte Écriture semble être pour nous. Un grand nombre d'auteurs tiennent que le nombre des réprouvés surpasse de beaucoup celui des élus, même en faisant entrer en compte, non-seulement les païens et les hérétiques, mais encore les enfants baptisés, soit des fidèles, soit des hérétiques, dont les décès sont presque aussi nombreux que ceux des adultes; en sorte que dans cette opinion la question se réduit aux adultes catholiques, dont la minorité seulement, selon beaucoup d'auteurs d'une autorité secondaire, arriverait au salut. Recupito, de la Compagnie de Jésus, dans son Traité sur le nombre des Prédestinés, cite de Lyre, Denys le Chartreux, Maldonat, Cajetan, Bellarmin, Fasoli, Alvarez, Ruiz, Smising, Drexelius, et peut-être Molina, comme soutenant cette opinion avec la plupart des Pères de l'Eglise[1].

avons de nombreux exemples parmi les écrivains catholiques italiens, français et anglais. Parmi les prédicateurs, nous avons Massillon, Bourdaloue, Lejeune, Lacordaire, Segneri, le bienheureux Léonard de Port-Maurice, et presque tous les carêmes italiens, où ce sujet est traité de la manière la plus hardie. Quant aux traités populaires et pratiques, destinés à être lus, nous pouvons citer Drexellius, Bellarmin, Recupito, d'Argentan, Bossuet, dans ses Méditations, Bail, du Pont, et l'anglais Challoner, dont les Méditations ont été traduites en plusieurs langues. Il y a encore les Catéchismes de Lipsin, de Turlot, traduits en plusieurs langues, et l'excellent ouvrage du docteur Hay. Turlot demande si les prédicateurs ne doivent pas souvent traiter, développer, approfondir une question qui, dit-il, n'est pas moins utile que curieuse. LES TRÉSORS DE LA CONFIANCE EN DIEU, imprimés à Rome, en 1840, par les presses de la Propagande, discutent aussi ce sujet très au long (2e part., n° 316). Ce dernier ouvrage traite la question dans le même sens que nous dans ce chapitre, et cette remarque t une véritable importance si on considère : 1° la date du livre; 2° le lieu de sa publication; 3° les presses d'où il sort; 4° l'emploi qu'il fait des saintes Écritures; 5° son style tout populaire et sa rédaction en langue vulgaire.

[1] Toutefois, un savant, éminemment versé dans l'étude des Pères,

Il leur opposa Silvestre, Carthagena, Louis de Grenade, François de Christo. Suarez, qui semble incliner pour l'opinion la plus douce, fait expressément mention des enfants dans un endroit, ainsi que Lorin, dans son commentaire sur le cent trente-huitième psaume[1].

Cajetan, dans son exposition de la parabole des Vierges, enseigne que la moitié de ceux même qui mènent une vie assez régulière dans l'Église, et qui prennent un certain soin de leur conscience, se perdent. Suarez stigmatise cette opinion comme « excessivement rigoureuse. » Puis il dit : « C'est une matière douteuse, mais je crois qu'il y a une distinction à faire. Sous le nom de chrétiens nous pouvons comprendre tous ceux qui ont l'honneur de porter le nom de Jésus-Christ et font profession de croire en lui, quoique beaucoup d'entre eux soient hérétiques, apostats et schismatiques, et, dans ce sens, on peut soutenir comme probable, que le plus grand nombre sera réprouvé, et c'est ainsi que je comprends l'opinion la plus sévère. Car, comme il y a toujours eu beaucoup d'hérétiques et d'apostats, si nous comptons avec eux les fidèles qui font une mauvaise mort, il est clair qu'ils seront de beaucoup plus nombreux que ceux qui meurent bien. Mais, si par chrétiens nous entendons seulement ceux qui meurent dans l'Église catholique, il me semble plus probable, dans la loi de grâce, que le plus grand nombre sera sauvé. La raison en est, d'abord, que la plupart de ceux qui meurent avant d'être adultes ont été baptisés ; et quant aux adultes, quoique la majorité des hommes pèchent souvent mortellement, cependant, souvent aussi, ils se relèvent de leur chute, et passent ainsi leur vie dans une altertive de péchés et de retours. Or, il en est peu qui ne soient préparés à la mort par les sacrements, et qui ne détestent leurs péchés au moins par un acte d'attrition ;

m'écrit que tel n'est point, en réalité, leur opinion, surtout en ce qui regarde l'interprétation des textes de l'Écriture dont on s'appuie communément dans la controverse.

[1] Recupito, *de Num. prædest.*, cap. II, lib. III.

c'en est assez pour les justifier au moment même, et le temps qui leur reste à vivre est assez court pour qu'ils puissent aisément persévérer et ne retomber dans aucun nouveau péché mortel. Ainsi, tout considéré, il est probable que la majorité des chrétiens (en prenant ce mot dans le sens le plus restreint) sont sauvés [1]. »

Vasquez regarde comme clair, d'après l'Écriture, que le nombre de ceux qui se perdent est plus grand que celui de ceux qui se sauvent; mais il ajoute que s'il s'agit seulement des fidèles, il y a lieu de douter, et que quelques-uns pensent pieusement que, parmi eux, la majorité est sauvée, et que les sacrements de l'Église semblent nous autoriser à le croire, ainsi que la parabole de la robe nuptiale. Pour lui, il refuse de se décider entre les deux opinions [2]. Billuart lui-même reconnaît que les théologiens cités par Recupito ne fondent pas leur sentiment sur des arguments plus forts que ceux de leurs adversaires [3]. Cornélius à Lapide argumente longuement contre la conclusion indulgente de Suarez, et dit que la plupart des théologiens qui vivent à Rome de son temps, regardent le relâchement général de la morale comme une forte preuve en faveur du sentiment le plus sévère [4]. Le bienheureux Léonard de Port-Maurice soutient, dans son sermon pour le troisième dimanche de Carême, qu'un grand nombre de chrétiens se perdent parce que leurs confessions sont nulles par défaut de douleur véritable [5]. Saint Alphonse de Liguori dit au contraire, dans son instruction aux prédicateurs, qu'il regarde comme certain que, de tous ceux qui viennent aux sermons dans une mission, ceux qui meurent dans l'année se perdront difficilement [6]. S'il faut, avec les partisans

[1] Suarez, lib. VI, *de Comparat. prædest.*, cap. III, n° 6.

[2] Vasquez, in prim. part., disp. CI, cap. IV.

[3] Billuart, *de Certit. prædest.*, diss. IX, art. 7.

[4] Pour l'argument en faveur du petit nombre des élus, voyez un ouvrage effrayant publié à Rome en 1752, sous ce titre : *Fogginius de paucitate adultorum fidelium salvandorum.*

[5] Quaresimale, p. 195.

[6] Il est difficile de se damner (*difficilmente si danna*), lettre seconde.

du sentiment le plus sévère, admettre que les enfants morts après le baptême, chez les fidèles et chez les hérétiques, ne forment pas une majorité quand on les réunit aux adultes qui sont sauvés; si, d'autre part, il est vrai [1] que les décès des enfants égalent presque en nombre ceux des adultes, on en devra conclure que le nombre des adultes sauvés sera tellement réduit, que l'Église des élus dans le ciel, la conquête et le prix du sang précieux de notre bien-aimé Sauveur se compose principalement de petits enfants, de ceux qui, sur la terre, n'ont jamais mérité, jamais aimé, jamais fait usage de leur raison. Une telle conclusion n'est-elle pas choquante au point de nous la faire regarder comme inadmissible?

Le P. Lacordaire a traité ce sujet avec sa force ordinaire, et en même temps avec une grande délicatesse, dans son discours sur les résultats du divin gouvernement, qui fait partie de ses conférences de 1851. Il incline à croire que la majorité du genre humain est sauvée, et s'appuie spécialement sur les enfants, les femmes et les pauvres. Son exposition des preuves empruntées de l'Écriture est tout à fait remarquable et ingénieuse; il a surtout tiré un admirable parti du contexte des deux passages où se trouve le fameux texte *pauci vero electi*, pour l'éclairer d'une nouvelle lumière. Bergier, parlant du nombre des élus, dit : « Un esprit solide et suffisamment instruit ne se laissera pas ébranler par une opinion problématique. » Et plus loin, après avoir exposé les dissentiments des Pères et des commentateurs sur ce point, il ajoute : « Si les paraboles de l'Évangile peuvent être admises comme des preuves, nous devrions conclure que c'est le grand nombre, et non le petit, qui sera sauvé. Jésus-Christ compare la séparation des bons et des mauvais, au jugement dernier, au bon grain séparé de l'ivraie; or, dans un champ cultivé avec soin, l'ivraie n'est jamais plus abondante que

[1] Le tiers des enfants meurt entre la première et la septième année de leur naissance; plus de la moitié entre la première et la quatorzième année. *Annuaire du bureau des longitudes.*

le froment. Il la compare encore au choix entre les bons poissons et les mauvais ; or, à quel pêcheur est-il arrivé jamais de prendre moins de bons poissons que de mauvais ? Des dix vierges invitées aux noces, cinq sont admises à entrer avec l'Époux. Dans la parabole des talents, deux serviteurs sont récompensés, un seul est puni ; dans celle du festin, un seul des invités est rejeté [1]. » Louis du Pont, dans son *Traité de la perfection chrétienne*, paraît aussi pencher vers le sentiment le plus doux, et Lipsin, de l'ordre de Saint-François soutient dans son catéchisme que l'opinion favorable au salut de la majeure partie des catholiques est « la plus probable, » celle « qui répond le mieux à la gloire de Dieu, aux mérites de Jésus-Christ, aux espérances des hommes [2]. » Et il ajoute expressément qu'il ne parle que des adultes.

L'interprétation donnée par le P. Lacordaire au texte : « Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus, » repose tout entière sur les deux passages dont il fait partie. Dans le vingtième chapitre de saint Matthieu, le royaume du ciel est comparé à un père de famille qui appelle des ouvriers à sa vigne à différentes heures du jour ; quand le soir arrive, tous sont récompensés, tous reçoivent la même récompense, quoiqu'ils n'aient pas également travaillé. Ceux qui sont venus dès le matin se plaignent, et le maître répond qu'il leur a donné ce dont il était convenu avec eux, qu'il a le droit d'user à son gré de ce qui lui appartient, que les premiers seront les derniers, et les derniers les premiers, et que beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. Maintenant, il est clair que la difficulté de cette parabole consiste, non dans le petit nombre de ceux qui sont récompensés, puisque tous reçoivent, mais dans l'inégalité de la récompense.

La conséquence qu'on en voudrait tirer qu'il y aura

Bergier, *Dictionn. Théolog.*, au mot *Élus*. — *Traité de la vraie Religion*, t. X, p. 355. — Lacordaire, *Conf. IV*, p. 168.

[2] Du Pont, *de Perfect. christ.*, tr. I. — Lipsin, *Catéchisme histor., théolog., dogmat.*, p. 446 ; *de numero salvandorum.*

peu d'élus, n'a aucune connexion avec la parabole, dont le sens paraît plutôt être : que beaucoup qui sont appelés par une commune grâce deviennent les derniers après avoir été les premiers, tandis qu'un petit nombre, appelés par une grâce spéciale, deviennent les premiers après avoir été les derniers. Dans le vingt-deuxième chapitre du même Évangile, le royaume du ciel est comparé à un roi qui célèbre par un festin le mariage de son fils. Les invités refusent de venir. Alors le roi envoie ses serviteurs sur les routes et dans les carrefours ramasser une multitude de gens de toute espèce, qu'ils introduisent dans la salle du banquet. Un seul parmi tous est rejeté, et cela parce qu'il n'a pas la robe nuptiale. Jetez-le dehors, dit le roi, dans les ténèbres où il y a des larmes et des grincements de dents, car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. Ici encore la difficulté de la parabole ne peut consister dans le petit nombre de ceux qui sont définitivement admis dans la salle du festin, car de cette foule si mêlée qui y est entrée, il n'y en a qu'un d'exclu. Si, dans de telles circonstances, il est dit qu'il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, que peuvent signifier ces paroles, sinon que peu reçoivent une grâce assez spéciale pour leur permettre de traiter les choses divines avec plus de familiarité que les autres, ou pour leur faire compter sur des faveurs exceptionnelles de la part de Dieu ? « C'est, dit l'illustre Dominicain, la tentation de quelques-uns qui sont appelés comme par hasard sur le grand chemin de la vie, pour en remplacer d'autres qui étaient appelés et ne sont pas venus, de se persuader qu'ils sont l'objet d'une spéciale prédilection de Dieu; de là vient qu'ils négligent d'assurer leur vocation par une exacte fidélité, et le but de Notre-Seigneur, dans cette parabole, est de leur apprendre que si, d'une part, il en est qui des derniers deviennent les premiers, d'autre part, il n'est permis à personne d'en attendre autant pour soi-même [1].

[1] Salmeron (t. VII, tr. XXXIII) et Cornélius à Lapide (saint Matthieu, XX) donnent des interprétations analogues. Cornélius à Lapide

Il y a à ce sujet une foule d'opinions diverses, et peut-être trop peu claires; faisons de notre mieux pour les reproduire ici.

1. Quelques auteurs tiennent que la majorité du genre humain sera perdue, parce que les païens, les infidèles et les hérétiques forment le plus grand nombre.

2. D'autres affirment que la majorité du genre humain, en y comprenant les païens et les hérétiques avec les chrétiens, sera sauvée.

3. Il en est qui, pour étendre encore la rigueur de leur sentiment, veulent qu'on tienne compte des petits enfants, et soutiennent que, même alors, la majorité du genre humain sera perdue, ou, en d'autres termes, que très-peu d'adultes seront sauvés.

4. Chez les partisans du sentiment le plus doux, quel-

dit que beaucoup sont appelés à une grâce ordinaire et à l'observance des commandements, tandis que peu le sont à la pratique des conseils. Bergier, dans son Traité de la Religion, dit : « Parmi les commentateurs, point d'uniformité. Pour ne parler que des catholiques, Cajetan, Mariana, Tostat, Luc de Bruges, Maldonat, Corneille de Lapierre, Menochius, le P. de Picquigny, admettent l'une et l'autre explication, entendre par élus ou les hommes sauvés ou les fidèles. Jansénius de Gand pense que ce dernier sens est le plus naturel; Stapleton le soutient contre Calvin; Sacy, dans ses *Commentaires*, juge que c'est le sens littéral; D. Calmet semble lui donner la préférence; Euthymius n'en donne point d'autre : il suivait saint Jean Chrysostome. Le P. Hardouin soutient que c'est le seul sens qui s'accorde avec la suite du texte; le P. Berruyer exclut aussi tout autre sens, c'est pour cela qu'il a été condamné. Mais la Faculté de théologie n'a certainement pas voulu censurer les interprètes catholiques que nous venons de citer, et ils sont suivis par beaucoup d'autres. Quel dogme peut-on fonder sur un passage susceptible de deux sens si différents? » Et plus loin, il ajoute : « Pour fixer un peu plus cette discussion, nous dirons qu'il y a trois opinions sur le nombre des catholiques prédestinés. Quelques docteurs pensent qu'il y aura plus de catholiques élus que de réprouvés : ils se fondent sur ce qu'il n'y a eu qu'un seul convive exclu du banquet nuptial. D'autres croient qu'il y aura autant de réprouvés que d'élus : ils se fondent sur la parabole des vierges, dont cinq étaient sages et cinq folles. La plupart des théologiens enseignent qu'il y aura plus de réprouvés que d'élus : ils s'appuient sur ces paroles : *Pauci vero electi*. Il n'y a donc rien de certain à ce sujet. Le savant Suarez regarde la première comme plus probable. »

ques-uns font abstraction des enfants, et tiennent qu'alors encore la majorité sera sauvée.

5. Aucune des opinions précédentes ne considère exclusivement les catholiques.

6. Parmi les auteurs qui s'occupent exclusivement des catholiques, quelques-uns soutiennent que, même en comptant les enfants, la majorité sera perdue.

7. D'autres soutiennent que la majorité sera sauvée, mais en faisant entrer les enfants en compte. C'est peut-être l'opinion la plus commune.

8. D'autres soutiennent que, eu égard aux adultes catholiques seulement, il y en aura autant de sauvés que de perdus; cette opinion se fonde sur la parabole des Vierges.

9. D'autres enseignent que l'immense majorité des adultes catholiques seront perdus.

10. D'autres qu'une petite majorité d'adultes catholiques sera sauvée.

11. D'autres enfin, à l'opinion desquels j'adhère fortement, croient que la grande majorité des adultes catholiques, peut-être presque tous, seront sauvés.

12. Parmi les théologiens, le sentiment rigoureux relatif à la masse entière du genre humain, a une écrasante autorité.

13. Le sentiment rigoureux concernant la damnation de la majorité des adultes catholiques a pour lui plus de théologiens que l'opinion plus douce.

14. Mais, si on fait abstraction des livres de morale, d'ascétique et d'exhortations, qui sont écrits pour réveiller et exciter les lecteurs, et qu'on ne compte que les auteurs purement et strictement théologiens, je crois que les autorités des deux côtés ne seront pas loin de se balancer, l'avantage sera en faveur de l'opinion rigoureuse, si l'on compte les voix, et de l'autre côté, si on les pèse.

15. Les théologiens les plus récents paraissent pencher vers le sentiment le plus doux; ceux qui soutiennent le plus rigoureux le modifient par des opinions

sur l'état définitif des enfants non baptisés, que probablement pas un seul catholique dans l'Église de nos jours n'hésiterait à rejeter.

16. Quelques-unes des autorités en faveur du sentiment le plus doux sont d'un très-grand poids.

17. A se servir d'arguments tirés de l'Écriture, le triomphe est complétement, et de la manière la plus remarquable, pour le sentiment le plus doux. Et, en vérité, les preuves de l'Écriture semblent difficiles à manier pour les rigoristes.

D'après cela, il semblerait que la question est des plus simples, et que le sentiment que nous développerons dans ce chapitre est non-seulement permis, mais encore louable et pieux. Néanmoins, si je pouvais me persuader que cette discussion n'a aucun but pratique et aucune portée pour la vie chrétienne, ou qu'elle pût, en aucune manière, conduire à moins estimer les règles de perfection, j'éviterais avec soin de l'aborder. Mais la foi, même chez les gens de bien, se ressent tellement de l'incrédulité curieuse et critique de nos jours, qu'on ne peut se taire sur certaines questions qui se sont élevées dans leurs esprits, et que, pour rétablir chez eux un sentiment plus juste du caractère paternel de Dieu, il est nécessaire de leur présenter des considérations bien nettes, fondées sur ce que nous connaissons de lui; c'est leur offrir un moyen de dissiper les doutes mal définis, les réflexions inquiètes qui les empêchent de se donner à Dieu avec abandon, et qui, même quand elles ont un côté vrai, deviennent fausses à force de vouloir être exclusives. Priant donc le Seigneur de bénir nos recherches sur un secret que, pour notre bien autant que pour sa gloire, il nous a caché, nous poursuivons malgré notre répugnance.

On sait que les jugements portés par les hommes, soit sur les individus, soit sur les masses, sont généralement faux, parce qu'ils sont inspirés par une excessive sévérité.

C'est une tendance de notre mauvaise nature de mal

interpréter ce que nous voyons, et de ne pas tenir compte du bien qui peut nous échapper. Presque sans nous en apercevoir, nous nous laissons influencer par nos pires dispositions plutôt que par les meilleures; ce qu'il y a de mal en nous, nous le croyons commun à tous; ce qu'il y a de bien, au contraire, n'est qu'à nous. Le mal nous est toujours démontré, le bien ne nous apparaît que comme possible : telle est la règle suivant laquelle nous jugeons les autres; nous la renversons pour nous l'appliquer. On peut remarquer que nos jugements deviennent plus indulgents à mesure que nous sommes plus sévères pour nous-mêmes; les jugements des saints nous étonnent quelquefois par leur extrême douceur, tandis que des hommes, qui ne fréquentent pas même les sacrements et ne montrent aucun sentiment de religion, seront scandalisés par la moindre apparence de mondanité dans un prêtre ou un religieux. Ils découvriront, avec une délicatesse extraordinaire, la plus légère contradiction dans la conduite d'une personne qui fait profession de la vie dévote. Nous pouvons donc poser en principe que la sévérité de nos jugements sur les autres, même quand ils sont légitimes et inévitables, est un indice infaillible de notre misère spirituelle : plus nous sommes sévères, moins nous sommes avancés. Tenons-nous donc en garde, pendant l'étude que nous allons faire, contre cette faiblesse bien connue. Dans l'adorable compassion de Dieu, il y a quelque chose qui ressemble à un aveuglement volontaire : il paraît ou ne pas voir ou ne pas apprécier la complète indignité des hommes; du moins il continue à les traiter comme s'il ne la voyait pas. La Bible nous en fournit mille exemples. Or, plus nous sommes avec Dieu, plus notre union avec lui est étroite, et plus aussi nous participons à cet esprit qui émoussera notre adresse naturelle à découvrir le mal, et rectifiera les jugements que nous portons sur nos semblables.

Nous devons aussi faire avec soin une distinction qu'on oublie souvent, et qui est importante dans la

question présente. Ce que nous voyons autour de nous parmi les catholiques, peut bien n'être pas satisfaisant, et il est possible que les statistiques authentiques qui nous viennent des contrées catholiques renferment bien des choses tristes et affligeantes; mais il y a une grande différence entre vivre actuellement de manière à ne pas se sauver, et ne pas se sauver finalement; en d'autres termes, nous ne pouvons pas juger sur ce que nous voyons. Il en est un nombre immense qui se convertissent, qui ont recours aux sacrements et persévèrent dans leur nouvelle vie; par là même on les remarque moins, et nous n'entendons pas parler d'eux. La statistique des pâques, des jubilés, des retraites, des missions et autres exercices analogues nous est beaucoup moins connue que celle des misères et des crimes. Le péché nous frappe; il fait de l'éclat, tandis que la conduite d'un bon chrétien n'a rien que d'ordinaire et passe inaperçue. Il est une foule d'hommes qui ont dans leur vie des pages déplorables, des dix, des vingt ans de désordres, puis qui changent, comme si dans leurs excès ils avaient consumé la matière volcanique qui bouillonnait en eux; c'est ce qu'en langage vulgaire on appelle jeter sa gourme. Quand quelques-uns d'entre eux viennent à s'amender, d'autres leur succèdent; en sorte qu'en apparence le péché roule toujours ses ondes aussi tumultueuses, aussi abondantes, et que les rangs des pécheurs, recevant toujours de nouvelles recrues, nous ne pouvons apercevoir les heureuses défections qui, sans les éclairer, leur enlèvent bien des victimes. La vieillesse, de son côté, fait disparaître de la scène du mal bien des acteurs que nous ne voyons plus. Ce n'est pas sans douleur toutefois qu'on pense à ces conversions à cheveux blancs, qui semblent tenir de la nature plus que de la grâce. Voilà un vieillard dont les passions sont usées; il n'est plus qu'une ruine physique et morale; les maladies, les infirmités, l'insensibilité de l'âge lui ferment les avenues des plaisirs des sens; il n'a plus, en bien des circonstances, le pouvoir de pécher, et ce reste

de lui-même, qu'il n'offre à Dieu qu'avec crainte, avec dégoût et en faisant de nécessité vertu, Dieu daigne l'accepter parce que sa grâce a bien voulu mettre dans le cœur de cet homme, à travers tous les motifs intéressés, un véritable repentir du péché et une foi salutaire dans l'efficacité du sang de son Sauveur. Il ne nous appartient pas de critiquer cette prodigieuse indulgence; qui sait si nous n'en aurons pas nous-mêmes besoin un jour! mais c'est ce qui se passe. Dieu, dans son infinie sagesse, consent à accepter cette misérable offrande et à sauver cette âme. Une foule encore, même avant la vieillesse, sont atteints par la maladie, dans la force de l'âge et au milieu de leurs péchés, et du monde extérieur des hommes, ils passent dans le monde intérieur du prêtre, ce monde à demi visible et à demi invisible, où journellement s'opèrent les miracles de la grâce, et où les fatigues du ministre de Dieu sont compensées par des consolations mille fois plus douces pour lui que toutes les joies des affections domestiques. On dirait que Dieu lui dévoile en partie ses secrets; qu'il l'accompagne au lit du malade et lui révèle les ressorts du salut dans leur action la plus délicate et la plus cachée.

Pendant que nous contemplons ce tableau, n'oublions pas de nous représenter, et ce n'est pas facile, combien peu Dieu exige d'efforts actuels comme absolument indispensables au salut. Nous avons déjà traité ce sujet dans le dernier chapitre. Une confession moralement exacte à l'heure de la mort, une résolution de s'amender, qui, dans ce moment, ne peut manquer d'être sincère, une douleur réelle à la portée de toute bonne volonté; tout cela accompagné de toute l'indulgence que réclament et les obscurités d'un esprit fatigué et des distractions de souffrance plus compatibles avec la grâce intérieure du repentir qu'avec la ferveur sensible de la prière, et voilà une âme sauvée après avoir passé près d'un siècle dans le péché ! Sauvée, parce qu'il accorde si gratuitement le grand don du repentir et change si ra-

pidement les cœurs; sauvée, parce que, par un miséricordieux décret de Dieu, la grâce de la foi survit à ces longues années d'erreurs; sauvée, parce que le précieux sang de Jésus est une rançon surabondante et a toute puissance pour conquérir les âmes. Quand un homme se convertit, il n'a que peu de changements à apporter à sa vie extérieure exposée aux regards des autres; bien peu remarqueront qu'il a pris l'habitude d'aller à la messe; bien peu le verront entrer au confessionnal ou s'agenouiller à la balustrade de l'autel. Les hommes ne s'appliquent guère à découvrir le bien, et quelque temps se passera peut-être avant qu'on se soit aperçu qu'il a cessé de jurer, de mentir, de se livrer à l'intempérance ou de s'abandonner aux violences de son caractère. En outre, un converti est exposé aux rechutes, et, comme de façon ou d'autre elles sont toujours remarquées, elles empêchent tout à fait d'observer la formation graduelle des habitudes vertueuses; ajoutons qu'il reste toujours assez de défauts extérieurs et de laideur morale pour cacher la conversion d'un homme, même à sa femme et à ses enfants. Ce n'est pas en général le péché mortel qui nous rend insupportables au prochain, c'est plus souvent l'égoïsme, l'humeur, la grossièreté, la brutalité, l'impolitesse, et d'autres défauts semblables qui peuvent exister sans aller jusqu'au péché mortel, ou même dans les gens privés d'éducation, sans qu'il y ait péché d'aucune sorte. On peut encore considérer que chez le pécheur converti il reste des habitudes dont il a peine à se défaire, et qui, même quand il est arrivé à éviter les fautes mortelles, lui en font malgré lui conserver l'apparence; il parle comme s'il en était encore esclave; il commet des omissions qui en général en révèlent l'habitude; il commet des péchés véniels qui par leur nature rappellent ses anciens désordres, et souvent il semblera que s'il n'y retombe pas ouvertement, c'est par un concours fortuit de circonstances extérieures. Mais nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tout ce qui contribue à nous faire porter un faux jugement sur la

sincérité d'une conversion. Nous pouvons être certains que, dans mille occasions où nous ne découvrons qu'un désert dévasté et noirci par le feu, la miséricorde de Dieu sait trouver et recueillir une moisson pour sa gloire.

Il est très-remarquable que le mal est de sa nature beaucoup plus facile à voir que le bien, tandis que la bonté est invisible comme Dieu. Le mal est, comme le monde, bruyant, violent, inquiet, impétueux et toujours prêt à la défensive, tandis que la piété participe à la nature de ce qui seul est véritablement bon; elle imite sa manière d'agir secrète et cachée, et est pénétrée de son esprit de modeste tranquillité et de contentement qui se suffit à lui-même. La populace en furie, qui brûle et détruit une église et foule aux pieds le Saint-Sacrement, fait plus de bruit et attire l'attention plus qu'une douzaine de Carmélites qui, pendant des années, ont accompli pour le bien du monde leur œuvre silencieuse et pénible devant la porte du Tabernacle. Le sacerdoce tout entier de l'Église, occupé à ses œuvres de miséricorde, frappe les yeux beaucoup moins qu'un seul régiment en uniforme rouge marchant contre ses frères chrétiens. Même dans l'individu, nous retrouvons ce caractère spécial de la bonté morale, et cela non-seulement par suite de l'esprit de modestie et de la timidité qui accompagnent la grande sainteté, mais sans que l'homme de bien y pense, sans qu'il s'en aperçoive ni qu'il cherche à se cacher. Quand nous avons de journaliers et intimes rapports avec un homme que nous aimons, il nous faut à peine une semaine pour connaître ses faiblesses; nous savons vite en quoi nous devons nous défier de lui, et où sa chute serait probable, mais la révélation de ses bonnes qualités ne se fait que très-lentement; il nous frappe continuellement de surprise, en nous découvrant des vertus que nous ne lui eussions jamais supposées; dans les grandes occasions il se montre avec une supériorité qui nous étonne, et, dans le cours ordinaire de la vie, ce n'est que par degré que nous arrivons à savoir

tout ce qu'il y a en lui de véritable humilité, de patience, de douceur et de renoncement à soi-même. Il est bien peu d'hommes pour qui l'expérience ne nous inspirât du respect, si nous étions longtemps leurs amis. Si, comme le dit Wordsworth, tout est moins redoutable qu'il ne semble au premier aspect, on peut affirmer aussi que les hommes sont meilleurs qu'ils ne paraissent d'abord. Nous devons largement appliquer ce principe quand nous observons la conduite des catholiques pour porter un jugement sur la probabilité de leur salut.

Ce caractère qu'a le péché de se produire et d'attirer les yeux, nous amène à considérer un des aspects du monde les plus effrayants, et auquel on ne peut s'arrêter quelque temps sans qu'un nuage de tristesse se répande sur l'esprit : je veux parler de l'incessante activité de Satan; elle est prodigieuse, sa présence atteint presque tous les lieux à la fois; son ambition est universelle, tyrannique, et trop souvent couronnée de succès; il n'a pas besoin de repos, et, d'ailleurs, il ne le saurait trouver sur sa couche de feu; aussi le monde semble être toujours le jouet des orages qu'il suscite. Tantôt il persécute les bons jusque dans le cloître; tantôt il s'applique à faire avorter les plans de celui qui fait quelque grande œuvre pour la gloire de Dieu; ici, il soulève les multitudes dans une contrée tout entière et les enivre de l'esprit d'anarchie et de sacrilége; là, dissimulant son influence sous de beaux prétextes d'équité ou de patriotisme, il étend hypocritement autour du Saint-Siége les filets d'une diplomatie irréligieuse, pour empêcher son énergique action et démoraliser les peuples; ailleurs, il dispose les détours compliqués d'une calomnie qui doit jeter du discrédit sur les serviteurs de Dieu, et déshonorer la cause de la religion; il sape les fondements d'un ordre religieux, en insinuant une fausse prudence qui n'est que le relâchement; il ôte à quelque grande œuvre de miséricorde ses garanties de stabilité, en amenant ses fondateurs à chercher leur propre gloire au lieu de celle de Dieu; il inspire la presse et cache ses poisons mortels

sous de belles phrases de justice et de moralité; il fait habilement naître la froideur, la dissension et la mésintelligence parmi ceux dont toute la force au service de Dieu consiste dans la cordialité de l'union; les élus de la terre eux-mêmes, les saints et les bons se fatiguent dans mille affaires et travaillent pour lui, croyant travailler pour Dieu. Qui pourrait contempler une pareille scène sans inquiétude et sans trouble? Mais c'est ici qu'il faut nous rappeler que le caractère du mal est de se faire voir. Satan est actif, il est vrai, mais pouvons-nous supposer que Dieu ne le soit pas mille fois davantage, quoique son action soit moins sensible à nos yeux? Si nous ne la voyons pas davantage, c'est que nous ne le suivons pas, que nous ne cherchons point à connaître ses voies et à suivre la trace de ses opérations. Si nous le faisions, nous ne pourrions qu'avec étonnement contempler l'immensité, la vigueur et la diversité des magnifiques œuvres spirituelles qu'il accomplit chaque année dans le monde entier. La science nous apprend que rien n'est jamais immobile sur la surface de la terre, mais que chaque parcelle est, jour et nuit, mise en mouvement par l'action continue des forces qui l'attirent vers le centre de notre planète; de même, dans l'ordre spirituel, l'œil attentif de la foi peut reconnaître que les volontés créées sont sans cesse agitées et troublées par les forces du monde surnaturel, qui, tantôt agissant à la surface, les font dévier de leur route, tantôt engloutissent des régions entières, changent les profondes vallées en montagnes aux sommets élevés, et bouleversent la scène de la civilisation en donnant une direction nouvelle aux puissants courants de l'esprit et des projets de l'humanité.

Si la puissance de Dieu repose avec tant d'intensité dans chaque particule du monde inanimé, mariant partout la force à la beauté, de telle sorte que le charme exquis de leur union ravisse les intelligences des anges; si dans chaque atome de matière Dieu agit intimement par sa présence, son essence et son pouvoir, combien plus ne devons-nous pas croire que le monde des hommes est

conduit et dirigé par l'action énergique d'une Providence infiniment sage, dont les majestueuses opérations n'ont, dans leur bienheureux accomplissement, que l'amou pour but unique et seule fin ! Nous en avons assez dit sur la doctrine de la grâce, pour entrevoir quel champ d'une étendue presque incroyable elle ouvre à l'activité divine. Mise en comparaison avec elle, la tentation est faible, languissante, intermittente, sans force. Satan finit par se fatiguer, quoiqu'il ne puisse s'arrêter, tandis que la persévérance de la grâce ne peut s'exprimer, non plus que l'éternelle jeunesse de la divine miséricorde dont elle émane. D'ailleurs, nous savons que Satan a été enchaîné par l'avénement de Notre-Seigneur. Le petit enfant de Bethléem a posé des limites à son monstrueux empire; il est toujours aussi superbe et aussi haineux, mais sa chaîne lui marque des bornes au delà desquelles ses fureurs sont impuissantes. Même dans le cercle restreint qui lui a été laissé, la croix de Jésus-Christ est une perpétuelle torture, et vient sans cesse réduire à néant ses volontés perverses. La seule présence de l'Église est un exorcisme permanent dirigé contre le prince des ténèbres; ses bénédictions lui enlèvent, l'un après l'autre, tous les coins de la création; ses exorcismes le dépossèdent même des plus secrètes forteresses spirituelles où il tente d'établir ses quartiers; toutes les fois qu'il la rencontre il éprouve des tortures plus horribles, au moins dans certains cas, que les feux de l'abîme réservé pour demeure aux créatures tombées. L'archange Raphaël le poursuit sans relâche et sans cesse, le chasse dans les solitudes les plus désertes de l'Égypte spirituelle. Qui pourrait donc croire que, dans la demeure que Dieu s'est choisie, dans le sanctuaire de son Église, l'activité de Satan prévaudra contre la sienne, et qu'il sera vaincu dans le lieu même où son amour le fait habiter ? Satan fit irruption dans le premier paradis de Dieu, quand il était jeune, et avant que la croix de Jésus-Christ ne le tînt captif; qu'en est-il advenu? Le salut d'Adam et d'Ève opéré par une miséricorde plus grande; la surabondance de la grâce de ré-

demption; le glorieux règne de la reine de l'Immaculée Conception, et le triomphe complet du Verbe incarné. A bien plus forte raison devons-nous attendre à présent de semblables conséquences; le pouvoir de Satan ne doit pas nous inspirer des craintes excessives; il est déjà sous nos pieds, nous sommes plus forts que lui. Rappelons-nous l'histoire du serviteur d'Élisée, rapportée dans le quatrième livre des Rois. Le serviteur de l'homme de Dieu, se levant au point du jour, sortit dehors, et ayant vu autour de la ville l'armée, la cavalerie et les chariots, il vint en avertir son maître, et lui dit : « Hélas ! hélas ! hélas ! mon seigneur, que ferons-nous ? » Mais Élisée lui répondit : « Ne craignez point, car il y a plus de monde avec nous qu'avec eux. » En même temps, Élisée se mit en prières, et dit à Dieu : « Seigneur, ouvrez-lui les yeux, afin qu'il voie. » Et le Seigneur ouvrit les yeux à ce serviteur, et il vit aussitôt la montagne couverte de chevaux et de chariots de feu qui étaient autour d'Élisée. »

L'inconcevable magnificence de Dieu nous porterait à supposer, *a priori*, que le nombre des élus, qui forme une des plus grandes gloires de sa création, doit être bien au-dessus de tout ce que nous pouvons attendre[1] : l'expérience n'a-t-elle pas toujours justifié cette prévision ? Dieu n'a-t-il pas toujours fait plus qu'il n'avait promis, jusqu'à dépasser toutes nos espérances? Ses dons ne nous sont-ils pas venus avec une abondance excessive ? Avons-nous jamais eu besoin d'une miséricorde ou d'une grâce, sans qu'elle nous ait été accordée plus riche que nous ne la demandions, comme si Dieu mesurait sa réponse à notre prière, non sur nos besoins, ni encore moins sur nos mérites, mais sur sa seule libéralité ? Est-il admissible que ses bontés s'arrêtent, ou pouvons-nous supposer qu'il change tout d'un coup quand il s'agira, non-seulement de notre bonheur éternel, mais de l'honneur de son Fils bien-aimé et des intérêts de sa propre

[1] Voyez la citation de Lessius à la page 111.

gloire? Cette pensée a quelque chose de si contraire à ce que nous avons observé, que, pour l'admettre, il faudrait qu'elle fût révélée. Il n'y a pas de mot qui convienne mieux à l'amour que Dieu nous témoigne comme Créateur, que celui de magnificence; or, son amour, considéré comme notre dernière fin, pourrait-il être moins magnifique, moins efficace dans le triomphe de ses glorieuses attractions? La magnificence est encore le seul mot par lequel nous pouvons exprimer les prodiges de ses largesses dans l'œuvre de notre rédemption; faudra-t-il croire, et pourrions-nous concevoir, dans une œuvre divine, une magnificence de dessein qui ne fût pas égalée par la magnificence de l'exécution? Personne ne doute que l'enfer ne soit incomparablement plus terrible que nous ne le pensons, et cela parce que nos vues bornées se réduisent à rien devant les transcendantes réalités de Dieu; ainsi en doit-il être de nos notions sur le nombre des élus. Cependant, quand nous pensons à ce qu'est l'Église catholique, et à tous les priviléges dont sont comblés ceux qui portent le titre de catholique, il semble que la simple raison nous dit que, parmi eux, il doit s'en trouver beaucoup plus de sauvés que de damnés. Ce n'est point là une idée trop large, c'est l'opinion contraire qui a quelque chose de restreint et d'incomplet. Je ne crois pas qu'on puisse réfléchir sérieusement et avec suite sur cette matière, sans en venir à la même conclusion. Mais nécessairement, Dieu, parce qu'il est lui-même, ira bien au delà de nos conjectures dans le glorieux accomplissement de ses décrets divins. En sorte que, d'après ce que nous connaissons de Dieu, nous pouvons prévoir que, relativement parlant, peu de catholiques seront damnés; le salut de presque tous semble être exigé par la magnificence de Dieu. Il est bien hardi celui qui, sans y être forcé par l'Église, croit que le don de la volonté libre, après avoir été, par une mystérieuse permission de Dieu, la source de tant de révoltes dans le temps, puisse remporter sur lui une complète et décisive victoire pour l'éternité; et si Dieu est amour,

comme la foi nous l'enseigne, l'enfer ne triomphera pas de lui.

L'honneur du précieux Sang exige tout autant que la magnificence de Dieu. Il est dur de dire que la majorité de ceux pour qui il a coulé, et qui en ont été tout arrosés, seront perdus éternellement. Quant à tous ceux qui sont hors de l'Église, nous évitons à dessein de nous en occuper; nous ne voulons rien dire, rien définir, rien insinuer, rien conjecturer; ils ne sont pas l'objet de notre recherche actuelle. Mais, ces âmes que le précieux Sang a lavées avec tant de sollicitude, comment oser dire que la majeure partie en sera perdue? Il les a purifiées dans le baptême; il a imprimé sur leurs fronts un caractère ineffaçable; il les a absoutes cent fois; il les a, dans la confirmation, pénétrées de ferveur et de force; il a fait battre leurs cœurs de sa propre vie à la communion; et ceux qui, parmi tous les hommes, ont eu le plus de confiance au sang de Jésus-Christ, et qui en ont fait le plus fréquent usage, seraient en majorité perdus! Quel fondement la théologie dogmatique offre-t-elle à une assertion si peu en l'honneur de Notre-Seigneur bien-aimé? Une seule goutte de son sang eût suffi, et au delà, pour expier tous les péchés possibles de tous les mondes possibles, et les flots qu'il en a versés seront impuissants à racheter la majorité des membres de son corps mystique! Nous n'hésitons pas un instant à croire tout ce que l'Église nous propose; mais, pour nous faire adopter une telle doctrine, il ne faudrait rien moins que son ensignement précis.

Ajoutons que l'action des sacrements est probablement bien plus étendue que nous ne le pensons. La théologie, sans doute, nous révèle assez de merveilles pour nous pénétrer de reconnaissance et d'admiration à la vue des ingénieux excès de l'amour de notre Créateur, mais ce qu'elle nous apprend sert plus à nous faire connaître jusqu'où va notre ignorance, qu'à nous donner rien qui approche d'une science complète. En suivant l'école qui enseigne que l'opération des sacrements est

morale, puis celle qui soutient qu'elle est physique, nos études nous rendent meilleurs et plus saints, parce qu'elles nous conduisent à aimer davantage ; mais n'est-il pas un point où elles cessent de pouvoir nous guider, et au delà duquel cependant nous entrevoyons des opérations de la grâce que nous ne pouvons comprendre, et dont la théologie mystique ne peut sonder les profondeurs sans recourir au langage le plus obscur et aux termes les plus abstraits? Quand nous discutons sur les secrets intimes de l'âme ou sur la nature de l'esprit, ou que nous recherchons si le caractère des sacrements s'applique comme un sceau sur l'âme ou sur ses facultés, notre esprit est à bout, tandis que la grâce poursuit sa route et opère de grandes merveilles hors de la portée de notre vue. Toutes les œuvres de Dieu nous paraissent à l'examen plus grandes qu'elles ne nous semblent d'abord, et il doit en être plus particulièrement ainsi quand il s'agit d'œuvres aussi surnaturelles que ses sacrements. On conçoit qu'une vue claire de l'opération des sacrements, soit en eux-mêmes, soit dans les effets qu'ils produisent dans nos âmes, ne soit pas une chose indifférente pour notre bonheur futur. Une bonne communion, dit-on, suffit pour faire un saint : maintenant, songez à tout ce qu'il faut pour faire un saint ; calculez tous les éléments de la sainteté, leur inépuisable variété, leurs contrastes, leurs combinaisons extraordinaires, la vaste complication de toutes les circonstances d'où dépend leur persévérance. Or, l'axiome que nous venons de citer signifie que non-seulement le sacrement a la vertu intime d'agir avec une profondeur et une étendue inappréciables, mais qu'en effet, il agit réellement dans ce sens [1] ! Et, maintenant, si vous considérez les sacre-

[1] Comme la tendance de l'esprit moderne est d'éliminer le surnaturel, les vrais croyants doivent être sur leurs gardes contre la tentation inévitable de ne pas apprécier suffisamment les opérations les plus surnaturelles en usage dans l'Église. Toute déviation du langage usité au sujet des merveilles opérées par les sacrements et de leurs priviléges particuliers, doit être regardée avec défiance dans tout livre théologique

ments sans nombre qui se reçoivent journellement dans l'Église, pourrez-vous sérieusement croire qu'ils aient pour résultat la perte de la majorité des catholiques? Oh! soyez sûr que vous estimez beaucoup trop bas la glorieuse efficacité de l'intervention divine et les succès de l'amour créateur.

Notre ignorance de ce qui se passe dans les âmes au lit de la mort, nous rend inaccessible la connaissance de la plus large partie de la vie humaine; car la vie ne se mesure pas seulement par le temps matériel. Le monde, avec tous ses spectacles et tous ses bruits, laisse peu de place pour Dieu dans les cœurs des hommes; mais l'heure de la mort est longue, et Dieu y a sa place : elle change les minutes en années, elle multiplie l'activité de l'esprit à l'instant où il va quitter le corps; c'est une heure de vérité, et une heure de vérité est plus longue qu'un siècle de mensonge; alors le ciel s'approche pour secourir autant que pour juger. C'est la dernière chance qui reste à Dieu pour gagner sa créature, et la divine sagesse doit bien savoir comment en profiter. L'homme échappe à bien des lois quand le temps et l'espace s'évanouissent visiblement dans la claire lumière de l'éternité, ou plutôt il se trouve sous des lois plus larges. Le temps de son agonie peut lui tenir lieu de plusieurs vies; nous savons peu de chose de ce qui se passe alors. Les yeux éteints, le visage sans expression ou contracté par la douleur, la bouche sans paroles, sont autant de voiles qui nous dérobent cette suprême entrevue sur la terre entre le Créateur et sa créature. Mais l'observation et la psychologie s'accordent à enseigner qu'alors il se passe beaucoup de choses, et d'une

moderne. D'après le principe de théologie morale universellement admis, « *stat pro facto,* » le moins que nous puissions dire, c'est qu'en fait de réception des sacrements, la présomption est toujours en faveur de leur validité, et que, s'ils sont valides, ils ont amené avec eux les dispositions intérieures convenables; car les sacrements ne remplacent pas le changement réel du cœur; ils n'en dispensent point, mais leur office est de le produire par leurs merveilleux surcroîts de grâce.

nature plus intellectuelle que nous ne saurions le concevoir. « En réalité, d'après mes observations, dit sir Benjamin Brodie, l'acte de la mort est rarement en lui-même quelque chose de douloureux. Il est vrai que quelques personnes meurent dans un état de tortures corporelles, comme dans le cas du tétanos; que les ivrognes, mourant du *delirium tremens*, sont tourmentés par d'effrayantes visions; que les victimes de la plus horrible de toutes les maladies, l'hydrophobie, peuvent, indépendamment des atroces douleurs corporelles auxquelles le mal doit son nom, être jetées jusqu'à la fin dans un état d'inexprimable terreur, par les plus épouvantables hallucinations. Mais ces exemples, et quelques autres encore que je pourrais apporter, sont des exceptions à la règle générale, qui est : que les souffrances de l'esprit et du corps cessent longtemps avant que la vie n'échappe tout à fait. Quant à la crainte actuelle de la mort, il me semble que l'auteur de notre existence nous la donne, dans la plupart des cas, quand il a l'intention de nous laisser vivre, et nous l'ôte quand sa volonté est de nous ôter la vie. Ceux qui ont été longtemps tourmentés par des souffrances corporelles, désirent généralement la mort avec autant d'ardeur qu'ils en avaient autrefois pour conserver la vie. Il en est de même souvent chez ceux dont l'existence s'est prolongée jusqu'à une vieillesse très-avancée, au delà de la période ordinaire fixée à l'humanité, même quand ils ne souffrent pas d'une maladie actuelle. Il n'est pas commun de mourir seulement de vieillesse, « et de tomber comme « un fruit mûr dans le giron de sa mère; » mais j'ai vu arriver ce cas, et il m'a apparu comme un heureuse conclusion des peines et des joies du monde : c'était comme un homme qui s'endort de fatigue, pour ne plus se réveiller dans le même état d'existence. Quelques-uns meurent en pleine possession de leurs facultés, et ont parfaitement la conscience de leur prochaine dissolution. D'autres ne laissent reconnaître par aucun signe s'ils ont la perception des objets extérieurs, en

sorte qu'il nous est impossible d'avoir une opinion positive sur ce qu'il leur reste ou non de sensibilité; et d'autres, comme je l'ai déjà établi, semblent être insensibles et sans connaissance, chez qui une observation attentive constate le sentiment et la conscience d'eux-mêmes; mais ils meurent sans peine. Je n'ai par moi-même connu que deux cas dans lesquels l'acte de la mort ait été accompagné d'indications manifestes de la crainte de mourir [1]. »

Dans la vie du P. Condren nous trouvons un passage très-remarquable qui nous apprend combien nous devons remercier Dieu des grâces qu'il accorde aux mourants, car, est-il dit, « sa compassion pour eux est inexplicable, et il semble leur prodiguer ses faveurs d'autant plus volontiers, qu'ils ne sont plus en danger de les profaner. » Magnifique pensée! Oh! combien les magnificences de l'amour de Dieu s'accumulent autour du lit des mourants! Cent fois plus que nous ne le voyons, cent fois plus que nous ne le croyons! J'avoue que nous marchons ici sur un sol inconnu; mais, puis que dans ce dernier moment la miséricorde est si nécessaire, puisque si souvent jusqu'alors elle a visité cette âme, puisque c'est la volonté de Dieu qu'elle soit sauvée, enfin, puisque Dieu est un Dieu tel que nous le connaissons, je proclame que cette région inconnue du lit des mourants catholiques est le pur domaine de la divine compassion. Cette dernière heure peut expliquer beaucoup de saluts inexplicables. L'esprit le plus préoccupé doit admettre qu'alors il peut y avoir mille possibilités secrètes de salut, et avec un Dieu tel que le nôtre, à un tel moment, les possibilités deviennent miraculeusement des probabilités qui, sur le champ, se transforment en une douce certitude, dans laquelle l'enfant de Jésus tombe endormi sur le sein de son Père [2].

[1] Psychological Enquiries, p. 130.

[2] En cet endroit, nous prierons nos lecteurs de se reporter à la révélation de Notre Seigneur lui-même à sainte Gertrude (p. 246). Dans la matière présente, il y a deux choses que l'on doit porter en

Quand un homme pèche en notre présence, nous voyons son péché, mais nous voyons rarement ce qui pourrait l'excuser. C'est là une considération très-importante pour le sujet qui nous occupe, et je l'ai déjà en partie indiquée. Les abîmes de l'ignorance invincible

compte, mais distinguer soigneusement les opinions basées sur l'enseignement théologique et les opinions formées d'après l'observation des hommes et l'expérience de la vie. Le chapitre précédent, sur la facilité du salut, reposait sur la théologie, celui-ci, sur des inductions tirées du caractère de Dieu et de la conduite ordinaire des hommes vue sous son aspect favorable. Tout aperçu judicieux sur la conduite de Dieu envers ses créatures doit reposer sur le caractère de Dieu tel qu'il nous est révélé et sur la conduite des hommes telle que nous l'observons. Ni l'une ni l'autre de ces données n'amènera de résultats certains. Mais, d'un côté, les inductions tirées du caractère de Dieu sont décidément en faveur de l'opinion favorable au grand nombre des élus, tandis que l'observation personnelle de l'humanité, donnée très-peu sûre en elle-même et dans ses résultats, n'est pas aussi décidément concluante en faveur du sentiment rigoureux que le caractère de Dieu en faveur du sentiment opposé. Ce que nous connaissons de Dieu est plus complet et plus certain que ce que nous connaissons des hommes, et ce chapitre en est une preuve.

Quant à prendre la conduite des hommes sous un aspect favorable, mes observations dans le saint ministère concourent, avec celles de plusieurs autres prêtres éminents par leur âge et leur expérience, à faire penser que la grande majorité mènent, *plus ou moins*, une vie de lutte. Souvent trop peu, sans doute, mais enfin les missions, le confessionnal et autres occasions de ce genre révèlent en général cet état de combat. Or, ce point est important. « Pourvu que l'on combatte, dit le *Combat spirituel*, c'est là le point essentiel. » La grâce d'une bonne mort, que nous regardons comme si commune, n'est pas la conclusion *ordinaire* d'une vie d'épreuve passée dans l'oubli de Dieu et l'endurcissement, mais la miséricorde victorieuse et le coup décisif dans une lutte qui a été jusqu'alors insuffisante et douteuse. D'autre part, personne ne peut nier qu'une bonne mort, après une mauvaise vie, ne soit, non-seulement une possibilité, mais une miséricorde réalisée par occasion : ce ne sont pas celles que nous disons être communes; mais toutes rares qu'elles puissent être, nous devons en tenir compte lorsqu'il s'agit d'approfondir les merveilles du divin amour, car, dit-on, les cas extrêmes sont la pierre de touche des principes. Pour les pécheurs, comme pour les martyrs eux-mêmes, l'amour de Dieu peut passer par dessus les flammes du purgatoire pour réaliser ces paroles de l'hymne :

Mortis sacræ compendio
Vitam beatam possident.

peuvent s'étendre sous une portion considérable de la nature morale d'un homme, et chaque caractère individuel a une ignorance invincible qui lui est propre. C'est une disposition que nous ne pouvons pas reconnaître en nous-mêmes, puisque le seul soupçon suffit pour la détruire, mais nous pouvons très-bien la supposer dans notre prochain; en outre, la violence de la tentation est invisible, et même, si nous pouvions la saisir, nous ne pourrions jamais calculer la force avec laquelle elle agit sur le cœur d'un autre, ni estimer la puissance presque irrésistible que lui donnent d'anciennes habitudes. Cependant il est certainement bien des cas dans lesquels la violence de la tentation est une circonstance atténuante qui adoucit le châtiment, si même quelquefois elle ne suffit pas pour obtenir le pardon. Il nous faudrait, en outre, connaître parfaitement la tournure d'esprit d'un homme, la pente de ses inclinations, l'histoire de sa vie passée, et par-dessus tout, son éducation première, avant d'être en état d'apprécier avec quelque ombre de justice ce que peut être sa culpabilité devant Dieu [1].

Les hommes tombent encore, quand ils sont en bon état de conscience, par suite d'une confiance momentanée en eux-mêmes, ou par la soudaineté de l'attaque de Satan. Dieu le permet pour leur plus grand bien et leur plus parfaite humilité; dans ce cas le péché est tout à fait accidentel, et nous n'en pouvons déduire l'état habituel

[1] Le P. Lacordaire, en parlant de ce qu'est le pécheur aux yeux de Dieu, dit excellemment : « Dieu y reconnaît encore sa main. Comme une statue mutilée sort de la terre où les siècles l'avaient enfouie, ainsi l'âme dégradée par le péché apparaît aux regards de son Père : c'est un marbre déshonoré, mais où respire encore la vie et auquel l'Artiste suprême peut rendre sa première beauté. Il y travaille avec ardeur; il aime ce débris; il y frappe des coups qui émeuvent son espérance et adoucissent ses regrets. Ce n'est qu'à la mort que le mal persévérant prend une consistance à l'épreuve de l'amour divin, et que Dieu le voit comme un impardonnable ennemi. Jusque là il appartient encore à l'architecture du bien; il est une pierre espérable de la sainte cité, et peut-être y entrera-t-il en un lieu magnifique qui étonnera l'innocence sans la décourager. » (*Confér.* de 1851.)

de celui qui l'a commis. Toutes ces considérations, et bien d'autres que nous pourrions présenter, ôtent aux péchés des catholiques une grande partie de l'importance qu'on voudrait leur attribuer pour prouver que la plupart d'entre eux ne seront pas sauvés.

Ceci nous conduit plus loin. On ne peut guère nier que, souvent, les actions des hommes sont plus mauvaises que leurs cœurs, même quand elles sortent du cœur, et que, souvent, le cœur y a moins de part qu'il n'en paraît avoir. Par exemple, un homme commet un péché dans la première effervescence de la passion; mais la passion peut avoir été, chez lui, provoquée par un incident qui, chez un autre, n'aurait produit aucun effet, ou bien il a été tenté dans un moment d'agitation physique ou de désordre nerveux; tout cela n'empêchera pas le péché d'être toujours péché, mais on ne pourra plus le regarder comme un indice de l'état du cœur du pécheur. Autre exemple : les hommes sont souvent poussés au péché par la fausse honte, par le respect humain, par les mauvaises compagnies, et, dans tous ces cas, le cœur peut rester bien meilleur que ne le feraient supposer les actes extérieurs. Souvent un homme regardera son prochain comme un monstre de perversité, tandis que le prêtre, qui a entendu sa confession générale, a été touché, presque jusqu'aux larmes, par les traces d'une aimable fraîcheur, la sensibilité presque féminine, l'exquise bonté et surtout la timidité morale, source si riche de vertus, qu'il a trouvées dans cette nature forte et violente. N'apprenons-nous pas chaque jour à être moins surpris de voir que tant de bien peut se trouver mêlé à tant de mal ? Disons encore que, chez beaucoup, les préjugés influent considérablement sur les jugements de l'esprit et sur les déterminations de la volonté : c'est ce qui fait que les cruautés, pendant la guerre et les forfaits des discordes civiles, ne sont pas toujours, autant qu'ils le paraissent, des preuves irrécusables de la dépravation du cœur. On peut imputer beaucoup de crimes à un esprit dévoyé, mais Dieu seul peut connaître

le degré de culpabilité. Le cœur est le joyau qu'il désire avoir pour sa couronne, et si le cœur, que nous ne voyons pas, est meilleur que les actes que nous voyons, Dieu soit béni ! le monde est moins misérable et moins triste qu'il ne le paraît.

Ce furent peut-être ces considérations de charité tout humaine, presque infiniment agrandies par le sacré Cœur de Jésus, qui donnèrent au Sauveur, sur la terre, l'apparence d'un ami des pécheurs. Nous savons quelle était, pour eux, sa prédilection ; il est venu pour chercher et pour sauver ce qui était perdu ; et, plus une âme était perdue, plus c'est spécialement pour la chercher et la sauver qu'il est venu. Il semblait préférer à toute autre la société des pécheurs, et, tout saint qu'il était, il mettait tout en œuvre pour faire à la fois éclater sa sainteté et présenter les pécheurs sous un jour favorable. Or, après tout, et on ne saurait trop se le rappeler, c'est lui qui est le juge. Ces pécheurs, que l'Évangile nous montre s'approchant et conversant avec lui, semblent être ses amis de choix. Leur souvenir, même celui du pauvre jeune homme qui refusa de le suivre, est entouré d'une auréole poétique qui n'est autre que le reflet de l'amour du Sauveur. Les saints ont tous revêtu le même caractère, tous se sont montrés pleins d'espérance et de support vis-à-vis des pécheurs[1], tous ont eu pour eux la tendresse dont Notre-Seigneur leur avait donné l'exemple. Tout le secret de la puissance des communautés religieuses qui travaillent à la conversion des pécheurs, réside à la fois dans le tendre amour et dans le respect surnaturel qu'on y ressent pour eux. Sans ce dernier sentiment, la charité des épouses de Jésus-Christ manquerait de persévérance ; elle perdrait la perfection de sa beauté, l'uniformité de sa douceur et le pouvoir que Dieu lui donne d'accomplir et de mener à une heureuse fin l'œuvre glorieuse de la conversion

[1] Ce trait invariable des saints, leur facilité à bien espérer des hommes est un fait remarquable, car ils sont précisément ceux dont les dispositions se rapprochent de celles de Dieu.

des âmes. Au lieu de cette fermeté que donne la grâce, leurs œuvres de miséricorde auraient tous les caractères de la nature changeante et capricieuse. Oui ! c'est imiter Jésus que d'aimer les pécheurs. Mais notre amour pour eux ne sera plus qu'une horreur mêlée de pitié, si nous avons de leur destinée une opinion assez basse et assez triste pour croire que le plus grand nombre des catholiques ne sera pas sauvé. Est-ce que cette tendresse toute particulière, j'ai presque dit cette dévotion, que notre divin Maître avait pour les âmes pécheresses, ne nous doit pas inspirer des pensées plus consolantes ? — La prieure des Carmélites de Beaune disait un jour à sœur Marguerite du Saint-Sacrement : « Priez, ma fille, pour cette âme, quoique je ne puisse espérer sa conversion.— O ma mère, répondit sœur Marguerite, pourquoi douter de la bonté de Dieu ? N'est-ce pas lui faire injure ? Qui jamais a invoqué le saint enfant Jésus sans être exaucé ? Allons implorer de lui la grâce que vous désirez, et avant trois jours vos désirs seront accomplis. »

Les saints considèrent les pécheurs comme pouvant devenir aussi des saints eux-mêmes; cette espérance dans l'avenir est le secret de leur charité. En même temps leur humilité, qui leur fait voir clairement combien la grâce de Dieu leur est départie avec abondance, avec excès, en comparaison de ce qu'ils font pour y correspondre, les porte facilement à croire que les autres, avec moins de secours, atteindraient sans doute à une perfection plus haute. Ils en viennent ainsi à reconnaître, ce que démontre amplement l'expérience des hommes versés dans la conduite des âmes, que la conversion est un des phénomènes de la grâce les plus communs. C'est là ce qu'on doit le plus ordinairement attendre d'elle, c'est l'opération qui découle naturellement de sa nature, comme il est naturel au soleil d'échauffer, à la gelée de refroidir, à l'eau de mouiller, au feu de brûler. Nous avons déjà vu de quelle immense abondance de grâce le ciel inonde la terre. Or, si la conversion est son œuvre ordinaire, et si les pécheurs seuls sont, à stricte-

ment parler, les sujets de la conversion, il s'ensuit que cette grande masse de catholiques, en apparence indignes de ce nom, est le théâtre spécial de l'une des opérations de la grâce, à la fois la plus forte et la plus commune : c'est pourquoi le zèle apostolique, qui est un amour éclairé, voit dans les pécheurs la matière des futurs triomphes de Jésus, la moisson qui doit mûrir sous les influences vivifiantes de sa Passion et de sa croix. Les mauvais catholiques, ou, pour mieux dire, ceux qui nous paraissent tels, ne forment qu'une partie dans le tout de l'Église, et si la grâce rédemptrice pénètre cette partie, si elle la pénètre en conquérante comme l'exigent les lois de sa nature, il nous est difficile de ne pas croire que la majorité des catholiques sera sauvée. D'après toutes nos données sur ce sujet, la conversion ne peut être commune dans l'Église sans que le salut soit également commun.

Il est un fait que nous avons déjà signalé, mais que nous ne devons pas oublier ici. Quand, en observant un pays, une province, une ville, on porte un jugement sur sa situation religieuse, non-seulement on n'a nécessairement que des données insuffisantes, mais il est très-probable qu'on tombera dans une inexactitude qui suffit pour ôter leur valeur aux conclusions : on ne fera pas la distinction nécessaire entre la corruption du péché et sa laideur sensible, qui éclate de toutes parts et se répand sur de vastes surfaces, infectant les usages, donnant sa couleur à tout, variant l'atmosphère, et par conséquent attirant l'attention bien plus que le péché lui-même. Bien des choses, qui sont moralement laides, ne sont pas des péchés, surtout des péchés mortels, et cependant elles blessent le regard, elles offensent notre délicatesse morale, et sont très-odieuses au point de vue religieux; elles sont, à la vérité, une preuve de l'existence du péché, mais elles n'indiquent rien sur sa fréquence et sa multiplicité. Très-souvent un homme nouvellement converti est aussi désagréable et rebutant que s'il était encore dans son péché; son apparence, son attitude morale

n'ont pas changé tout d'un coup; la grâce n'exerce que par degré cette puissance intime qui adoucit, assoupit, transforme, et son opération avance à pas lents après le coup brusque et décisif qui dès l'abord a emporté la conversion. Comme il serait absurde, pour des protestants, de mesurer la vérité des religions de deux pays sur le succès de la conquête, la perfection du système monétaire, le développement du commerce, ou les progrès scientifiques réalisés dans l'agriculture[1], de même ce serait se tromper étrangement que de juger l'état religieux d'un peuple d'après ce que son caractère national peut nous présenter d'excessif ou de choquant; d'après ses faiblesses et ses défauts les plus communs, ou même d'après l'abaissement de son niveau moral, en certains points particuliers au pays ou au temps. Quand on juge les individus, il est encore plus important de distinguer entre une certaine difformité morale et ce qui est proprement péché. La vertu tend à rendre aimable; mais, dans cette vie, il y a toujours pour chaque homme mille causes qui s'opposent à son complet développement.

L'extrême sévérité des peines du purgatoire ne saurait se concevoir, si nous n'admettions pas une immense multitude d'âmes sauvées, et sauvées avec des dispositions même très-imparfaites. Le purgatoire explique les énigmes de ce monde autant qu'aucune des choses établies par Dieu. C'est là qu'une foule de difficultés trouvent leur solution, et les saints ont jeté une lumière si pleine sur ces régions embrasées, que la géographie nous en semble aussi familière que celle du globe terrestre que nous connaissons parfaitement. Les charitables pratiques de la dévotion catholique nous amènent si souvent à nous transporter par l'esprit et à nous ar-

[1] Nous reconnaissons que, maintenant, les plus intelligents parmi les écrivains du protestantisme commencent à voir ce que la géographie politique eût pu leur apprendre depuis longtemps, savoir que les développements de grandeur matérielle sont plutôt dus à une certaine proportion de liberté dans le peuple, qu'à la prédominance de certaines opinions religieuses.

rêter au milieu des admirables souffrances de ce lieu d'expiation, qu'il est pour nous comme les salles d'un hôpital favori où des figures connues s'illuminent de joie et saluent à notre entrée les paroles de consolation que nous apportons. C'est le même feu que celui de l'enfer : réflexion terrible ! Les révélations des saints nous en dépeignent les tortures comme redoutables à l'excès. Ils s'accordent tous sur la longueur du temps que les âmes doivent passer dans cet état de châtiment, et leur accord autorise pleinement la pratique de l'Église dans les anniversaires et les fondations de messes à perpétuité. La plus légère infidélité à la grâce y est expiée par les plus vives souffrances. Dieu lui-même a obligé les saints à honorer par une crainte religieuse et un profond respect les rigueurs de sa justice et les exigences de sa sainteté dans cette terre d'amer et long exil. Maintenant, en présence de ce système que nous pourrions appeler le huitième et terrible sacrement du feu qui attend les âmes auxquelles les sept sacrements véritables n'ont pas suffi à conférer une pureté parfaite, l'idée nous peut-elle venir de le considérer simplement comme un moyen de pénitence inventé pour les saints ou ceux dont la vie se rapproche de celle des saints, pour les purifier par ses rigueurs vengeresses des légères imperfections qu'entraîne la fragilité humaine ? Qu'il remplisse cet office, rien de plus concevable, de plus conforme aux perfections de Dieu, ni de plus consolant pour les âmes elles-mêmes ; mais ne devons-nous pas en même temps reconnaître que c'est une invention de Dieu pour multiplier les fruits de la Passion de notre Sauveur, et qu'il a été établi en prévision de cette grande multitude d'hommes qui devaient mourir dans l'amour de Dieu, mais dans un amour imparfait ; n'est-ce pas, au delà du tombeau, une continuation des miséricordes prodiguées au lit de la mort, et ce point de vue ne jette-t-il pas une lumière certaine sur cette consolante supposition que la plupart des catholiques sont sauvés, surtout ceux qui sont ici-bas dans la pauvreté, le chagrin et la souffrance ?

Nous avons fait remarquer dans les chapitres précédents avec quelle incompréhensible facilité Dieu se contente de peu, relativement à ce qui est nécessaire au salut; le purgatoire donne quelque peu de raison de cette indulgence, quoiqu'il soit loin de suffire à l'expliquer. C'est un lieu trop doux encore pour les âmes sans générosité, et cependant elles y sont pressées par milliers, et reçoivent de ses flammes la beauté qui leur manque. Les mérites et les satisfactions de notre bien-aimé Sauveur semblent notre seul refuge, quand nous voyons jusqu'à quel degré Dieu a abaissé les conditions de notre rédemption. La charité de Jésus couvre la multitude des péchés de son peuple; Dieu voit le monde à travers les mérites de son Fils et ne se contente pas de nous imputer par une fiction une sainteté qui appartient à Notre-Seigneur, mais en vue de lui et par l'efficacité de son sang, il ennoblit réellement notre indignité, donne de la grandeur à notre petitesse et confère une valeur solide aux simples intentions de notre amour. Journellement sa justice se plaît à être limitée par l'adorable sacrifice de la messe dans les opérations de sa rigoureuse indignation, et la gloire de Jésus est la grande et fondamentale loi de toute la création. Néanmoins, la bonté qu'a Dieu de se contenter de si peu est toujours une inscrutable miséricorde; c'est une de ces brillantes lumières qui sont obscures à force d'être éblouissantes, et qui perpétuellement jaillissent des abîmes de l'amour créateur. Qui pourrait compter les milliers d'âmes qui, maintenant dans le ciel, y ont été portées, presque à leur grand étonnement, par cette merveilleuse condescendance de Dieu?

Y a-t-il deux anges placés exactement dans le même degré de gloire? Des théologiens disent que les grâces propres à chacun de ces brillants esprits sont différentes les unes des autres; peut-être donc leurs gloires sont aussi inégales ou différentes? Dans ce cas, quels innombrables degrés de bonheur n'y aura-t-il pas dans les hiérarchies angéliques! Nous savons que les saints sont

rangés en cohortes nombreuses, mais il ne nous est pas dit que tous ceux qui appartiennent au même rang jouissent également de la vision. Il est de foi que les récompenses du ciel diffèrent dans leur degré; c'est ce qui nous est révélé dans les paraboles des talents et des villes, et Notre-Seigneur a dit : « Dans la maison de mon Père, il est beaucoup de demeures. » Saint Paul enseigne qu'une étoile diffère d'une autre étoile. Nous ne croyons pas tomber dans l'exagération en supposant qu'il y a au moins autant de différents degrés de bonheur dans le ciel que sur la terre. Nous savons que les degrés de gloire dans l'autre monde répondent aux degrés de grâce que nous recevons dans celui-ci, et si nous pouvons distinguer quelque chose dans les phénomènes de la grâce, il nous semble que ses différences doivent être aussi nombreuses que les cœurs dans lesquels elle habite. Il en résulterait qu'il y a sur la terre une immense variété dans les degrés de sainteté dont le plus bas atteindrait presque au ciel. Et, si le ciel s'abaissait presque jusqu'à la terre et se confondait avec elle, ne serait-il pas en harmonie avec ce que nous savons des œuvres de Dieu, que le plus humble ici-bas fût environné de la claire lumière de Dieu, et par là plongé dans des joies que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, que le cœur de l'homme ne saurait concevoir? Ce point de vue mènerait vite, et sans de longs détours, à notre conclusion, que la grande majorité des catholiques est sauvée.

Cette doctrine consolante, l'enfer nous l'enseigne de même que le ciel, quoique sur un ton plus sévère. Un mal fini reçoit une punition presque infinie; un péché limité cause des souffrances presque illimitées; un seul péché mortel est éternellement puni. Il peut y avoir dans l'enfer des âmes souillées de moins de crimes que n'en avaient commis d'autres qui sont dans le ciel; seulement elles n'ont pas voulu embrasser la croix de Jésus-Christ, faire pénitence et recevoir une facile absolution. La vie la plus remplie d'abnégation et de vertus, quel-

que longue et laborieuse qu'elle ait été, si elle finit dans l'impénitence et le péché mortel, se continuera dans les peines sans fin de l'enfer; un seul péché mortel, une mort sans contrition, et il n'y a plus qu'un désespoir éternel. Maintenant, le mal sera-t-il puni plus que le bien n'est récompensé, ou seront-ils traités tous deux avec une égale justice? La théologie enseigne qu'en vue de Jésus-Christ, les peines de l'enfer sont moindres que ne l'ont mérité ses misérables victimes. Il y a de la miséricorde là même d'où l'espérance s'est enfuie depuis longtemps; il y a de la compassion dans ces lieux mêmes auxquels elle semble devoir rester étrangère, et où son indulgence est inutile et méconnue. L'enfer est moins que le péché ne mérite. N'y aura-t-il donc pas un coin dans la création où la justice divine jouisse de tous ses droits?

Admirable ubiquité de la miséricorde! L'Évangile ne nous dit nulle part que les pécheurs subiront une punition égale à la plénitude de leurs démérites; mais, quant à la récompense de la vertu, il nous dit que la mesure en sera « pleine, pressée, entassée et qu'elle se répandra par-dessus les bords. » Vous voyez que c'est dans le ciel seulement que la justice jouit de toutes ses prérogatives royales. Les récompenses que Dieu accorde aux bons ne seront-elles donc pas, sous tous les rapports, bien supérieures dans leur plénitude et leur perfection aux châtiments qu'il inflige aux méchants? Est-ce que le plus léger, le plus insignifiant des actes vertueux ne sera pas largement récompensé? Et l'un des plus magnifiques caractères de la récompense n'est-il pas dans le nombre de ceux qui la reçoivent? Non-seulement le ciel est au-dessus de tout ce que nous pouvons mériter, mais, en outre, beaucoup y entreront dont tout le mérite ne sera dû qu'à la générosité de l'amour de Dieu et à la persistance de la grâce. Ce sont là des choses que nous ne pouvons savoir, et nous ne prétendons pas les présenter ici comme des arguments, mais elles aident à concevoir comment l'existence même et l'extrême ri-

gueur de l'enfer peuvent conduire à conclure que la plupart des catholiques sont sauvés.

La Providence que Dieu étend sur la vie des hommes est pour chacun d'eux en particulier une révélation personnelle de son amour. Nul de nous ne saurait étudier sa propre histoire sans y trouver l'influence surnaturelle et l'action directe de Dieu, aussi sensibles et aussi palpables que s'il lisait une page de l'Ancien Testament, et de plus, tout ce qui est providentiel est en même temps plein de miséricorde : c'est toujours l'amour qui agit; dans les accidents les plus terribles en apparence, quand nous les pouvons considérer sous toutes leurs faces, nous retrouvons encore cette empreinte de l'amour. Nos fautes elles-mêmes reçoivent d'en haut une si étrange direction que la miséricorde en peut tirer les éléments de ses bénédictions. Il est vrai que nous pouvons aisément nous tromper nous-mêmes; mais notre tendance naturelle à trouver un sens à tout ce qui nous arrive, et à en exagérer la signification, ne saurait, même de loin, rendre compte de l'aspect tout providentiel que nous offre notre vie passée, quand nous y réfléchissons en esprit de foi et de crainte de Dieu. Notre miséricordieux Créateur semble nous avoir conduits avec toutes les précautions délicates qu'exigeaient notre faiblesse et notre mauvaise volonté, mais il nous a conduits directement vers lui. Si ce n'était pas parler de lui avec une familiarité peu respectueuse, je dirais qu'il a fait chaque chose précisément au temps voulu et au lieu convenable pour ne nous rien proposer avant que nous n'y fussions préparés, et en état d'en faire le meilleur usage; qu'il a tellement choisi l'époque et la mesure de sa grâce, que nous soyons moins exposés au danger de nous rendre coupables de résistance; qu'il a pesé jusqu'à nos croix avant de nous les imposer, et qu'il a guetté le moment favorable avant de nous demander quelque nouvel acte de soumission. Il a combiné les événements avec la prévoyance la plus habile et la plus prudente, pour en faire sortir les plus merveilleux résultats, et toujours en notre faveur.

On rencontre des difficultés et d'apparentes exceptions au cours ordinaire de cette bienfaisante Providence, mais c'est seulement au premier coup d'œil qu'elles peuvent nous embarrasser; à les considérer plus attentivement, ou après que l'expérience nous a éclairés davantage, nous y reconnaissons au contraire de nouvelles applications de la règle générale de bonté généreuse et d'amour. Telle sera la réponse de chaque homme, si nous l'interrogeons en particulier; tous nous avons reçu cette révélation personnelle. Mais les opérations de Dieu ne sont-elles pas surtout remarquables par leur efficacité? Est-ce que toutes ces histoires secrètes de la vie des hommes avec leurs magnifiques manifestations d'un amour toujours agissant ne signifient rien dans la question de salut? A-t-il donc veillé sur chacún de nous avec tant de sollicitude que nous aurions pu nous tromper et le croire notre ange gardien au lieu de notre Dieu, pour que ses soins n'obtinssent pas dans le plus grand nombre des cas le seul résultat que sa gloire désire avec tant d'ardeur? Dieu est infiniment juste, il exerce sa justice sur les enfants des hommes; mais l'Écriture ne nous représente point la justice vindicative venant à flots comme la miséricorde et couvrant la terre de prodiges inouïs : c'est plutôt comme une réserve, une interposition, une châtiment exceptionnel, et comme une ressource destinée à combler le vide quand la miséricorde est repoussée. Arrêtons-nous sur un des traits de la Providence : la manière avec laquelle Dieu daigne faire les choses à leur temps. Pensez à l'heure de la mort, à son extrême importance, à ses pressants dangers, à toutes ces opérations intérieures qui l'accompagnent et dont nous avons déjà parlé. Ne pouvons-nous pas conclure, ou du moins raisonnablement espérer que pour la plupart, sinon pour tous les hommes, l'heure de la mort arrive au moment le plus convenable, et qu'ils meurent quand il est meilleur pour eux de mourir. Il y a quelque danger à préciser ce qu'ils évitent en mourant dans cet instant plutôt que dans un autre, mais ils meurent quand

ils sont dans le meilleur état pour mourir? Même la mort de ceux qui se perdent peut avoir son moment marqué par la miséricorde. Si on meurt jeune, c'est que peut-être on se fût perdu en vivant jusqu'à la vieillesse; si la mort est retardée, c'est peut-être pour donner le temps au pécheur de correspondre à la grâce, de faire pénitence pour le passé, et particulièrement de briser les liens de quelque mauvaise habitude qui, autrement, eût causé sa perte, et que l'infirmité de l'âge l'aide elle-même à surmonter. Ceux qui meurent précisément au moment où ils deviennent riches, ou bien quand ils atteignent le but d'une louable ambition, portaient peut-être dans leur caractère, ou dans leurs circonstances personnelles, le germe d'un mal futur que Dieu voit et qu'il empêche de se développer en appelant à lui leurs âmes pendant qu'elles en sont encore innocentes. Qui peut songer à ce qu'est la mort et douter que la sagesse et l'amour de Dieu ne le portent à en régler et le mode et le temps avec une inexprimable douceur? S'il plaisait à Dieu de nous l'apprendre, nous serions probablement étonnés jusqu'à la stupeur du nombre de motifs déterminants qui fixent pour chacun de nous l'heure, le lieu et le mode de sa mort. La seule vue de toutes ces lois et de toutes ces dispositions que Dieu multiplie autour du seul acte final de notre épreuve, plonge à toute heure les âmes des bienheureux dans les délices d'une adoration pleine d'enthousiasme et d'un extatique amour. Si tout cela se vérifie au lit de mort de chaque chrétien, comment la grande majorité d'entre eux ne serait-elle pas sauvée?

Mais qu'est-ce qui distingue plus nettement les catholiques de tous les autres hommes? Sans nul doute c'est le don de la foi; le plus grand que Dieu puisse faire à ses créatures après celui de la vision béatifique dans le ciel; car, sous quelques rapports, on peut dire qu'il est plus grand que la grâce sanctifiante, puisqu'il en est l'indispensable fondement. On peut difficilement se représenter la grandeur d'un don lié si étroitement à tous

les actes de notre vie; mais nous pouvons nous faire quelque idée de son importance en nous rappelant que, sans la foi, les sacrements n'ont plus de force, et qu'en perdant la foi, nous perdons presque toute possibilité de nous relever après le péché. C'est donc un don que non-seulement nous devons conserver avec un soin jaloux, mais qu'il faut encore développer par l'exercice. Cette faculté qu'il a de s'accroître en nous par notre correspondance, est une de ces preuves du divin amour, qui sont réellement frappantes, mais qui ne surprennent pas à force d'être communes. Il y a parmi les personnes de notre connaissance, ou dont nous entendons parler, des gens qui sont dans l'erreur et les ténèbres en vérité surprenantes, et qui ne surprennent personne à force d'être communes. Il est des âmes, et nous en connaissons, qui errent dans les ténèbres; elles lisent, disputent, écrivent, commentent, compulsent des manuscrits; ils sont plongés dans la perplexité, parce qu'ils ne peuvent voir clairement la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais pour l'enfant catholique, cette douce et salutaire vérité est plus claire que les rayons du soleil; le pauvre petit n'en pourrait pas douter, quand il le voudrait; il en est si sûr, qu'il aimerait mieux mourir que de la nier. Pour d'autres, le mystère de la très-sainte Trinité a des difficultés insurmontables: comment Dieu peut-il être un seul Dieu en trois Personnes? Comment le Fils peut-il être de toute éternité engendré du Père et égal au Père? Comment le Saint-Esprit peut-il éternellement procéder du Père et du Fils, égal à tous deux? Le catholique ne trouve rien là qui le choque; il ne peut l'expliquer même à l'aide la théologie la plus élevée, mais il le sait et il le voit aussi distinctement que les caractères d'une lettre ou les pages d'un livre. Embarrassez-le par autant d'arguments que vous voudrez, vous ne parviendrez pas à faire pénétrer un doute dans son esprit; il ne saura pas vous répondre, mais il est plus certain de la sainte Trinité que de votre existence, à vous qui êtes là, devant lui, à lui faire des questions. Glo-

rieuse nécessité de croire, qui n'est presque plus la foi, mais un commerce actuel avec le monde surnaturel, comme si la prérogative du ciel était seulement de voir Dieu, tandis que le privilége de la terre serait de le toucher dans l'obscurité, sans craindre d'erreur, et avec des tressaillements d'amour. Il faut qu'en effet le ciel ait de grandes beautés, si les saints peuvent y être privés de leur don de foi sans plus désirer de le posséder encore ! C'est pourtant ce don que chaque catholique reçoit; non pas la foi des démons, qui croient et tremblent, mais le don surnaturel de la foi divine. C'est par la foi que tant de pécheurs, après de si longues années de péchés, retrouvent la paix, tranquilles comme un navire assuré sur ses ancres, et font une bonne mort. Par elle, l'œil du catholique pénètre jusque dans l'éternité de Dieu et y voit son âme reposant dans les embrassements d'un éternel amour; par elle, il voit les indescriptibles opérations de la sainte Trinité, avec sa Paternité sans naissance, sa Génération et sa Procession; par elle, il mesure les innombrables perfections de Dieu. Par la foi, il voit Jésus, Dieu et homme, dans le très-saint Sacrement, il voit Marie assise sur son trône de médiatrice; par la foi, les joies du ciel, les délais du purgatoire, les peines de l'enfer lui sont familiers comme les collines, les ruisseaux et les bocages où se joua son enfance. La foi lui fait reconnaître Jésus dans ses prêtres, et lui découvre le précieux Sang découlant de la main levée pour lui donner l'absolution. Ce don est commun à tous; si commun, qu'il reste en nous-mêmes quand la grâce nous a quittés; si persévérant et si sûr de lui-même, qu'il habite avec le péché, et ne redoute point le mal. Y a-t-il un signe de prédestination comparable à ce don transcendant qui seul et par sa propre vertu, transforme une créature de Dieu en catholique, et met sur son front cette inscription au nom du Créateur : C'est mon expresse volonté que cette créature soit sauvée et vive avec moi pour toujours?

L'Église militante sur la terre est une image anticipée

de l'Église triomphante dans le ciel; elle nous en retrace, comme un miroir fidèle, les destinées futures. La fin de l'Église de la terre est d'être transportée dans celle du ciel. Ne faudrait-il pas que l'autorité parlât pour nous faire penser que la majorité des plantes terrestres ne sera pas digne d'être transportée dans les jardins éternels? On perd du grain en semant, il est vrai; cependant, le laboureur, ici-bas, recueille dans ses greniers bien plus qu'il n'avait confié à la terre, malgré tous les dommages que lui ont causés les oiseaux, la nielle, les ravages des passants et l'intempérie des saisons; le Céleste laboureur devra-t-il moins bien réussir? Il peut sembler que la récolte soit mauvaise dans l'Église, mais en est-il ainsi réellement? Dieu a son petit troupeau de saints, d'âmes éminentes, qu'en termes techniques nous appelons des Saints. Celles-là, il les conduit par des voies extraordinaires; il les introduit dans un monde mystique; il les enrichit de grâces spéciales, et les doue de pouvoirs miraculeux; il leur donne pour les souffrances et l'abjection un goût qui n'est pas d'ici-bas; il les inonde d'afflictions et d'épreuves sans égales, les dévoue pendant des années aux assauts intérieurs, et quelquefois même abandonne leurs corps à la possession des démons; il suspend fréquemment leur vie commune par de mystérieuses extases, puis tout à coup les replonge dans des ténèbres si épaisses, qu'elles savent à peine reconnaître si elles sont en état de grâce. Il transforme tous leurs sens, les pousse aux austérités les plus effrayantes, leur inspire les actes les plus héroïques et toutes les audaces de la charité dès qu'il s'agit du bien des autres; il reproduit en elles la ressemblance surnaturelle de son divin Fils. Ce n'est pas la voie du salut, ni même celle de la perfection; c'est la voie des Saints. Nul n'y peut entrer si Dieu ne l'y amène; c'est lui qui prend l'initiative. Chacun peut aspirer à la perfection, mais il n'est permis à personne d'aspirer à l'état extatique qui est exclusivement celui des Saints [1]. De ce

[1] Quelques théologiens mystiques, surtout chez les Allemands, sou-

petit troupeau, quelques-uns, comme nous l'apprend la vie des Saints, tombent et finissent mal; mais, comparativement parlant, ils ne sont qu'en très-petit nombre, et on les remarque moins encore parce qu'ils sont très-rares, qu'à cause de l'effrayant phénomène de leur chute. Dieu a encore deux autres petits troupeaux composés de religieux, de prêtres, de laïques et de maintes âmes simples, qui, par amour, sont sorties de la voie commune des préceptes pour entrer dans celle des conseils, ou dans celle de la parfaite observance intérieure des préceptes. Ni l'une ni l'autre de ces voies ne ressemble à celle des Saints. Les biographies des personnes pieuses, et spécialement les chroniques des ordres religieux, montrent qu'un certain nombre, dans ces deux petits troupeaux, tournent mal, et ne répondent pas aux doux desseins de Dieu. Les uns retombent dans la voie commune, et les autres s'écartent de la voie du salut, pour ne vouloir pas suivre celle dans laquelle Dieu les a mis. Mais certainement, le très-grand nombre, autant que nous en pouvons juger par les livres, persévèrent,

tiennent que l'extase est l'état naturel de l'homme non tombé; qu'Adam, par conséquent, fut dans un état extatique jusqu'à son péché, et que la sainte Vierge y resta toute sa vie. Ce que je dis dans le texte ne doit pas être entendu dans un sens aussi absolu. Je suppose que la vie ascétique peut produire ce que nous appelons expressément des Saints, sans la prédominance de l'élément mystique : saint Vincent de Paul en est un éclatant exemple. Mais pourrait-on citer un saint canononisé chez qui la vie mystique ne se soit pas amplement manifestée? Quoi qu'il en soit, c'est une doctrine de la plus grande importance dans la théologie de la vie spirituelle, que personne n'a le droit d'aspirer à être ce que l'on appelle expressément un Saint, et encore moins l'obligation de le devenir, et qu'une pareille prétention n'entre en aucune façon dans le désir de la perfection. J'ose croire que toute la controverse sur l'obligation de tendre à la perfection serait bien simplifiée si on tenait compte de la classification des personnes pieuses que j'indique dans le texte : 1º les Saints qui suivent la voie mystique ou extatique; 2º ceux qui tendent à la perfection par la pratique des conseils; 3º ceux qui tendent à la perfection par la parfaite observance intérieure des préceptes; 4º les catholiques d'une piété commune, qui travaillent à faire leur salut par la fréquentation des sacrements et l'obéissance.

et non-seulement sauvent leurs âmes, mais évitent le purgatoire, et sont placés très-haut dans le ciel. Dieu enfin a un quatrième petit troupeau dans la grande multitude des catholiques. Il est véritablement très-petit vis-à-vis de la masse de tous les habitants du globe, et il en est encore plus merveilleusement distinct qu'il ne l'est des Saints et des parfaits. Les marques de l'amour divin, accumulées sur un catholique, le séparent plus des autres hommes, que celles dont resplendit un Saint ne le distinguent d'un simple catholique. Pourquoi ne penserions-nous pas de ce quatrième petit troupeau, comme des autres, que ceux qui manquent le but y sont rares, et ceux qui l'atteignent, au contraire, très-nombreux? Nous sommes d'autant plus fondés à le croire, que, dans le cas présent, il ne s'agit pas seulement, comme dans les autres, d'une perfection plus ou moins grande, mais qu'on n'y peut échouer sans tomber dans la misère éternelle, et qu'en outre nous y retrouvons des preuves égales, sinon plus grandes, de la prédilection divine. De tous ceux qui furent contraints à venir au banquet de l'Évangile, un seul n'était pas revêtu de la robe nuptiale[1].

On peut nous opposer que quelques-unes des considérations que nous venons de développer peuvent s'appliquer tout aussi bien à des personnes qui ne sont pas catholiques. Dieu soit loué, s'il en est ainsi! La surabondance de la miséricorde n'est certainement pas un argument contre son existence; ce serait une étrange

[1] Depuis la publication de la première édition, le vénérable président du collége d'Ushaw m'a fait connaître le jugement porté par le franciscain Dominique Lossada sur les révélations du frère Joseph de saint Benoît, bénédictin espagnol de Monserrat, et publié en tête du recueil. F. Joseph assure qu'il lui a été révélé que la majorité des catholiques était sauvée, et déclare être divinement certain de cette vérité. Une partie du jugement de Lossada est un commentaire sur ce point, et j'avoue que j'ai été surpris de la masse de preuves et d'autorités qu'il accumule en faveur de cette opinion, tellement que j'eusse écrit avec moins de réserve et de précaution si j'avais connu cette pièce avant d'écrire.

logique! Il est hors de doute que la miséricorde de Dieu couvre la terre comme les eaux couvrent le fond de la mer. Une de nos joies les plus douces est de savoir que son abondance échappe à nos regards, et que nous ne pouvons même la comprendre. Mais revenons à ceux dont nous nous occupons, aux catholiques. Si quelques-unes de nos considérations s'appliquent à ceux qui sont hors de l'Église, et si, d'ailleurs, elles sont vraies, alors, *à fortiori*, comme parlent les logiciens, c'est-à-dire avec dix fois plus de force pourront-elles s'appliquer aux catholiques. Et ainsi, de quelque côté que nous nous tournions, nous rencontrerons toujours la même conclusion consolante.

Personne ne peut, sans une solennelle appréhension, penser d'avance à son jugement final. Cependant, après les pensées les plus sérieuses et les plus mûres réflexions, nous sommes intimement convaincus qu'il vaut mieux remettre notre sort dernier entre les mains du Dieu de toute sainteté qu'entre celles du plus miséricordieux des hommes pécheurs; la connaissance que nous avons de Dieu ne nous permet pas un moment d'hésitation. Chose étrange à dire! nous connaissons intimement notre malice, nous sommes souvent terrifiés par la vue de nos péchés, et cependant nous reposons avec sécurité dans les mains de Dieu, précisément parce qu'il nous connaît mieux que personne ne nous pourraît connaître. Il est tant de choses sur lesquelles Dieu n'établira point son jugement, et qui seraient la base de celui des hommes, que n'être pas jugés par eux, semble être déjà pour nous comme une sentence d'acquittement. Combien, dans la vie, sommes-nous souvent accusés injustement et méchamment! Que de motifs on nous impute sans que nous les ayons jamais eus! Nous perdons un moment notre calme, et voilà que, sur ce seul fait, nous sommes jugés pour les années à venir! Quand nous faisons le mal, ce n'est souvent qu'après avoir courageusement résisté, mais les hommes ne nous tiennent pas compte de ces luttes invisibles. Quoique nous manquions beaucoup de

simplicité, et que nous soyons loin de la vérité parfaite, cependant nous sommes, en général, bien plus sincères que nous ne le paraissons. Nous avons souvent de justes motifs à alléguer, même pour des actes imprudents et qui semblent mauvais. Souvent, quand on peut nous accuser d'indifférence et de manque d'égards, c'est que quelque chagrin secret nous accable, que l'inquiétude nous met hors de nous-mêmes, ou que notre responsabilité nous préoccupe. Or, Dieu voit parfaitement tout cela, tandis que l'homme ne peut s'en douter. Dieu ne nous juge pas sur l'apparence; l'homme n'a pas d'autre moyen de le faire. De là vient... étrange conclusion à tirer pour des pécheurs... que Dieu nous aime plus que les hommes ne le font, parce qu'il nous connaît mieux qu'eux.

Il nous juge d'après nos actes religieux intérieurs qui, nécessairement, ne nous servent de rien auprès des hommes; il nous juge sur les fruits que ses dons produisent en nous, et dont une bien faible part peut être aperçue par les hommes: surtout, il nous juge comme il nous voit en son Fils; il nous juge selon l'amour que Marie, les anges et les saints ont pour nous; enfin il nous juge en groupant, pour ainsi dire, devant lui tout ce qu'il y a de bon en nous, tandis que le mal n'apparaît qu'à intervalles, interrompu par de fréquentes absolutions, et que nos péchés sont effacés par la vertu surnaturelle du précieux Sang, en sorte que, par les lois mêmes que s'est faites son amour rédempteur, il ne peut les considérer du même œil que les hommes. C'est donc avec une parfaite raison que nous préférons être jugés par Dieu plutôt que par les hommes. La fine subtilité de leur critique est plus à redouter que l'exactitude rigoureuse de sa justice, quand nous avons auprès de lui son amour tout-puissant pour avocat. Maintenant, si nous pensons que la grande majorité des catholiques ne seront pas sauvés, c'est un jugement humain, et, comme tous les jugements humains, il est plus rigoureux que le jugement de Dieu, à cause de l'ignorance et du caractère naturels du juge.

Nous pouvons donc espérer modestement que Dieu ne juge pas comme nous, et que la grande majorité des catholiques seront sauvés; nous ne faisons là qu'appliquer à la multitude ce que chacun de nous reconnaît dans son cas personnel : qu'il y a dans les jugements du Créateur une largeur et une indulgence qu'on espérerait vainement rencontrer au tribunal de la créature.

Nous parlons de choses que nous ne savons pas; mais il nous doit être au moins permis d'opposer ces considérations à ceux qui nous donnent sur Dieu des pensées dures et insupportables à notre faiblesse[1]. Ce ne sont pas des doctrines, ce ne sont pas des certitudes, ce sont des inductions, des espérances, des théories qui, bien certainement, sont, plus que l'opinion opposée, en harmonie avec ce que nous savons de notre Créateur infiniment juste et infiniment compatissant. Et quand même nous serions dans l'erreur, ce que seul le dernier jour fera voir, nous aimerions mieux avoir cherché à inspirer sur Dieu des pensées qui le fassent plus honorer parmi les hommes, et nous portent à l'aimer davantage. Seul, il sait son secret; béni soit son inscrutable jugement; ne cherchons pas à le pénétrer; le doute

[1] — Il (le P. de Ravignan) passa alors à un sujet qui était pour moi d'un intérêt particulier, puisqu'il touchait le point le plus délicat pour un prêtre de paroisse. « Suarez, dit-il, a une discussion sur le petit nombre des élus qu'il applique au monde et non à l'Église. Je crois qu'il a raison; c'est pour moi le résultat d'un ministère de vingt années pendant lequel j'ai nécessairement acquis une grande expérience; c'est généralement le sentiment de nos Pères. Vous savez que l'Église enseigne que pour être sauvé il suffit, dans le sacrement de pénitence, d'avoir l'attrition, une attrition produite par la crainte plutôt que par l'amour. La contrition, acte de pur amour de l'âme, sauve par elle-même sans le sacrement, pourvu qu'elle soit accompagnée du désir et du ferme propos de le recevoir. Dieu ne veut pas la mort du pécheur. Le jansénisme a fait un grand mal en inspirant une sorte de désespoir, qui est très-dangereux. » — Je fis observer que le purgatoire était le complément nécessaire d'une pareille doctrine. « C'est vrai, répliqua-t-il, et quoique Dieu soit le seul juge de la valeur de ces actes des mourants, nous pouvons espérer qu'un grand nombre remplissent les conditions du salut, quoiqu'ils aient ensuite besoin de moyens de se purifier. » (*Allies, Journal in France*, p. 279.)

vaut mieux pour nous que la connaissance, puisque lui, qui est pur amour, a voulu nous cacher ce qui est.

Nous avons parlé des catholiques. Que si notre pensée sort de ces limites et va s'égarer hors de l'Église, rappelons-nous que rien de ce qui a été dit ne l'a été en vue de ceux qui ne sont pas des nôtres. Je n'ai pas de profession de foi à faire à leur sujet, sinon que Dieu est infiniment miséricordieux pour chaque âme, que nul n'a jamais été ni ne sera jamais perdu par surprise, ou victime de son ignorance. Et quant à ceux qui peuvent être perdus, je crois avec confiance que Dieu, pressant pour ainsi dire chaque esprit créé dans ses bras, a, parmi les ténèbres de sa vie mortelle, fixé sur lui ses yeux brillants de la lumière de l'amour, et que, si la créature ne possède pas son Créateur, ce n'est que par un acte délibéré de sa volonté.

CHAPITRE III.

LE MONDE.

Il te faudra quitter tes champs, ta maison, ton épouse bien-aimée; et, de ces arbres que tu te plais à cultiver, nul autre que l'odieux cyprès ne suivra son maître d'un jour.

HORACE.

La question de l'esprit du Monde est pleine de difficultés, et nous l'eussions volontiers évitée, s'il nous eût été possible de le faire; mais elle tient à notre sujet par trop de points, pour qu'il nous soit permis de la passer sous silence. D'abord, le lecteur réfléchi nous fera naturellement cette objection : si le rapport entre le Créateur et la créature est tel qu'on l'a exposé dans les huit premiers chapitres; si, en outre, il est aussi facile à reconnaître et difficile à nier qu'on l'a avancé, comment se fait-il qu'il ne soit pas plus universellement, ou du moins plus aisément admis ? Presque tous les phénomènes du monde manifestent une conviction tout à fait contraire, et nous démontrent clairement que presque tous les hommes se considèrent comme étant, vis-à-vis de Dieu, dans une position tout autre que celle qu'on donne ici pour la seule vraie et la seule soutenable. Vous devez au moins essayer d'expliquer cette contradiction entre ce que nous voyons et ce que vous enseignez. — Nous répondons : l'explication se trouve dans ce que les chrétiens appellent l'esprit du Monde. C'est lui qui met obstacle à l'honneur qu'on devrait rendre à Dieu,

lui qui le prive du tribut auquel il a droit de la part de toutes ses créatures, lui qui leur ferme les yeux et les empêche de reconnaître ses incontestables prérogatives. Comment le monde qui appartient à Dieu parvient à se mettre entre lui et les âmes raisonnables; comment on ne peut l'aimer sans devenir ennemi de Dieu. — Nous ne pouvons le faire comprendre sans étudier la matière à fond, pour montrer : premièrement, que l'influence du monde suffit à expliquer comment on se refuse à admettre les idées vraies sur Dieu, et secondement, que le témoignage du monde ne doit pas être accepté, parce que la fausseté est son caractère essentiel. C'est même cette fausseté en ce qui regarde Dieu, qui fait sa vie et son élément; c'est ce qui l'explique et le condamne. Les idées justes sur Dieu ne perdent pas leur réalité parce que le monde les ignore; au contraire, c'est parce qu'elles sont réelles que le monde mensonger les ignore, et l'ignorance du monde à leur sujet est un argument de plus en leur faveur.

Mais ce n'est pas seulement avec l'enseignement des huit premiers chapitres que cette question de l'esprit du Monde est en connexion étroite, elle se mêle aussi aux deux objections que nous venons de discuter sur la difficulté du salut et le petit nombre des élus. S'il est facile d'être sauvé, pourquoi cela semble-t-il si difficile? Si la majorité des adultes catholiques sont, en effet, sauvés parce que le salut est facile, à quoi tient-il qu'il faille mettre si amplement à contribution les secrets du lit de mort, pour en faire sortir cette majorité? Pourquoi le salut n'est-il pas presque universel, si le pardon des péchés est si facile à obtenir, la grâce si abondante, et si tout ce dont nous avons besoin nous est accordé avec tant de sollicitude pour les intérêts de nos âmes? Si vous reconnaissez, comme vous le faites, que la vie des hommes, même chez les croyants, n'est pas en apparence ce qu'il faudrait qu'elle fût pour arriver au salut, et s'ils finissent malgré cela par être sauvés, donnez-nous donc la raison de ces apparences dans votre théorie où, selon vous,

tout est si facile et si uni ! — A tout cela, nous répondrons : le péché est une explication partielle, le démon une explication partielle, mais le grand secret gît dans l'esprit du Monde. C'est là la principale force perturbatrice, la première puissance ennemie. C'est lui surtout qui diminue le nombre de ceux qui se sauvent ; c'est lui qui fait paraître si difficile une matière intrinsèquement si aisée ; c'est lui qui est difficulté réelle, quoiqu'il n'ait cependant pas assez d'action pour rendre en général le salut positivement difficile. Il est donc évident que nous devons étudier ici les phénomènes que présente l'esprit du Monde ; autrement, il semblerait qu'une évidente objection, et en vérité la plus forte des objections n'a pas été prise en considération, et le doute pourrait ébranler, non-seulement nos réponses aux deux difficultés précédentes, mais encore tout ce que nous avons avancé dans les huit premiers chapitres.

En troisième lieu, cette étude sur l'esprit du Monde nous préparera naturellement à tirer la grande conclusion de tout notre travail, et à dire avec plus d'assurance encore que l'amour personnel de Dieu donne seul un développement légitime à notre être, comme créatures, et qu'en même temps c'est lui qui rend notre salut facile, et augmente la multitude des élus. Car nous verrons que les dangers de l'esprit du Monde sont à la fois si grands et d'une nature si particulière que, seul, l'amour personnel de notre Créateur peut nous y faire échapper, nous donner la force de rompre avec le monde, et d'entrer dans la possession réelle de la liberté des enfants de Dieu.

Quels horizons lumineux nous ouvre la miséricorde de notre Créateur, si immense, si surabondante, si variée dans ses manifestations ! Mais il faut nous résoudre à quitter pour un moment ces splendeurs consolantes pour nous enfoncer dans une région de lugubres ténèbres, avec l'espoir, toutefois, d'en revenir chargés de butin pour la gloire de Dieu, et plus capables qu'auparavant d'apprécier l'éclat des rayons du soleil. Il y a un enfer

déjà sur la terre; une chose à qui le sourire de Dieu est refusé; elle n'est ni tout à fait matière, ni tout à fait esprit; ce n'est pas l'homme seul, ni Satan seul; ce n'est pas non plus précisément le péché; c'est une peste, une influence, une atmosphère, une matière colorante, une pompe extérieure, une mode, un goût, un enchantement, un système insaisissable, et cependant très-facile à reconnaître : aucun de ces noms ne lui convient seul, tous ensemble lui conviennent, l'Écriture l'appelle « le Monde. » La miséricorde de Dieu n'y pénètre pas, tout espoir de réconciliation avec le Souverain juge lui est absolument et éternellement interdit; le repentir est incompatible avec son existence. La souveraineté de Dieu l'a mis au ban de son empire, et sa seule pensée doit nous inspirer une sainte horreur. Cependant, son pouvoir sur l'homme est effrayant, sa présence universelle, ses séductions incroyables. Il peut trouver sa place dans chaque cœur d'homme qui bat sous le ciel, et s'adresse avec une égale affection au bonheur et à la misère. Il est plus vaste que l'Église catholique, et s'introduit dans son sein pour y dominer avec une tyrannie sans mesure. Il ne peut pas être damné, parce que ce n'est pas une personne, mais il périra dans la dernière conflagration générale, et alors sa puissance sera à jamais détruite, et on ne reconnaîtra plus sa place. Nous vivons au milieu de lui, nous le respirons, nous agissons sous son influence, nous sommes trompés par ses apparences, et, sans nous en apercevoir, nous adoptons ses principes. N'est-il pas, pour nous, de la plus haute importance d'avoir quelque connaissance de cette immense et mauvaise créature, de ce monstrueux dragon du mal qui étend ses ailes d'un pôle à l'autre, et dont les cris discordants forcent les nations effrayées à lui obéir?

Mais il ne faut pas que cette description nous induise en erreur. Les transformations de l'esprit du Monde sont un de ses traits caractéristiques les plus prodigieux. Il a sa voix adoucie, ses manières gracieuses, son adresse insinuante, son aspect plein de beauté et d'attrait; mais,

plus sa voix est douce et sa démarche légère, plus son approche est redoutable. Il se glisse au foyer du riche et à celui du pauvre, dans d'heureuses maisons où le nom de Jésus est aimé, dans des cœurs innocents qui, bien volontiers, ne pécheraient jamais; il empoisonne de son venin les affections domestiques les plus pures; jusque dans les charmes de la nature extérieure et dans les ravissantes combinaisons des éléments, il sait se faire une place. La magnificence des forêts agitées par le vent, et la neige sans tache qui couronne les montagnes ont un reflet de cet esprit du Monde. Il sait, dans l'occasion, se montrer digne; on le verra rappeler à l'ordre le pécheur qui ne se respecte pas; il étalera de sages maximes sur la décence publique, et proposera d'excellentes mesures de police. Il va plus loin; il peut ouvrir les églises, allumer les cierges sur l'autel et entonner le *Te Deum* à la majesté du Très-Haut. Il se montre souvent sévère, et même jusqu'au pédantisme, en fait de moralité. Ajoutons qu'il règle le beau dans les arts, l'élégance dans les habillements, la magnificence dans les ameublements. Quelquefois, avec maints beaux principes sur les lèvres, il discute la vocation religieuse d'une jeune personne; il dit de belles choses de Dieu et de la sainteté, tout en recommandant de prudents délais, moins de confiance en soi-même, et plus de respectueuse soumission à ceux qui l'aiment, et doivent naturellement être obéis. Il peut s'asseoir sur les bancs du sénat ou se cacher dans les pages d'un bon livre. Et, avec tout cela, c'est toujours la hideuse créature que nous avons décrite plus haut. N'avons-nous pas raison de craindre?

Essayons d'apprendre, d'une manière plus précise, ce que c'est que le Monde, entendu dans le sens de l'Écriture. Une définition serait trop courte, une description trop vague. Dieu ne l'a jamais créé, comment donc est-il ici? Il n'y a pas de terre en dehors de la création de Dieu qui puisse avoir produit ce monstre qui usurpe à présent une si large portion de cette belle planète sur laquelle Jésus est né, où il est mort, et d'où, lui et sa mère sans

péché, sont partis pour monter au ciel. Il semble que ce soit une sorte d'esprit qui s'est dégagé de la création désobéissante, comme si les résultats et les conséquences de tous les péchés qui furent jamais, étaient restés dans l'atmosphère, et l'avaient chargée de miasmes imperceptibles, mais d'une formidable puissance. Il ne peut être une personne, et cependant il semblerait qu'il possède une intelligence et une volonté assez consistantes pour indiquer ce qui paraîtrait être une parfaite conscience de soi-même. Ses opérations ne lui coûtent aucune fatigue, et ne rencontrent jamais d'insuccès : comme le soleil commande au lis d'être blanc et à la rose d'être rouge, et est obéi sans aucun effort par les arbustes plantés côte à côte, dans le même sol et à la même exposition, ainsi l'esprit du Monde donne à nos différentes actions la couleur, la forme et la senteur, sans que nous puissions reconnaître par quelles voies il nous pénètre si intimement. La puissance du magnétisme sur une volonté rebelle est une image exacte du pouvoir que l'esprit du Monde exerce sur nous. Il agit comme la grâce, seulement il en est tout l'opposé.

Mais il n'a pas toujours le même pouvoir. Qu'on nous pardonne cette expression : il y a eu des temps où le monde était moins mondain que de coutume, et on dirait que chaque génération dégage quelque chose, comme une sorte de magnétisme dont la force varie, et dont les propriétés ne sont pas toujours les mêmes. Comme Satan est quelquefois lié, ainsi il plaît quelquefois à Dieu d'enchaîner le Monde : il fait gronder son tonnerre, et l'atmosphère est purifiée pour un temps; le temps est serein, l'Église relève la tête et marche avec plus de paix. Mais, en somme, son pouvoir paraît s'agrandir avec le temps. En d'autres termes, le Monde devient toujours plus mondain; la civilisation l'y aide immensément, le progrès multiplie ses moyens d'action. En matière d'esprit du Monde, un temps de haute civilisation est, à une époque relativement plus grossière, ce que les jours où l'on se sert de machines sont à ceux

où tout le travail était manuel. Nous ne parlons pas du péché; c'est une autre idée qui conduit à d'autres considérations; nous parlons seulement de l'esprit du Monde. Si les traits caractéristiques des temps modernes se développent avec leur extrême rapidité et leur force gigantesque, ainsi qu'ils le promettent maintenant, nous pouvons être sûrs de ce que la prophétie nous permettait de prévoir : que la fin du monde et le règne de l'antechrist seront des temps où l'esprit du Monde exercera la plus irrésistible tyrannie.

Cet esprit change de caractère selon les lieux et les temps; il n'est pas dans un siècle ce qu'il a été dans un autre. Tantôt il se manifeste par l'ambition des classes supérieures et le mécontentement des plus basses; tantôt par l'amour de l'argent, le luxe et les folles dépenses. Ici, il porte au péché d'une manière brutale et grossière; là, c'est une corruption d'un genre plus raffiné; ailleurs, il ne tolère plus que le péché élégant et de bonnes manières.

Il a aussi ses épidémies périodiques et ses accès de folie, mais nous laissons à la philosophie de l'histoire le soin d'en constater les intervalles, et de décider si on peut en formuler la loi, lorsque la statistique sera devenue plus sérieusement une science. Il certain que les siècles ont des manies dont il est difficile de reconnaître la source, mais sous l'empire desquelles de grandes corporations, et quelquefois des nations, laissent voir tous les symptômes d'une possession diabolique. Jetons un regard en arrière et nous verrons que chaque siècle, comme s'il eût eu une existence et une vie personnelle, a été sujet à quelque vertige qui lui était propre, et qui suffirait presque à le caractériser dans l'histoire. Très-souvent les phénomènes, celui de la révolution française, par exemple, semblent nous découvrir de nouveaux abîmes dans l'humaine nature, ou trahir la présence de quelque influence spirituelle et surnaturelle. A certaines époques aussi, les siècles ont leurs paniques : il semble alors que quelque attribut de Dieu se soit rapproché du

Monde et ait jeté sur son esprit une ombre épaisse qui fait trembler les hommes de frayeur.

L'esprit du Monde se distingue surtout par ses idées bien arrêtées et sa ténacité dans ses vues et ses projets. Il est capricieux; mais, malgré tout, rien chez lui n'est laissé au hasard, n'est accidentel ou fortuit. Il sait parfaitement quelle est sa fin et comment il la peut atteindre. Sa logique est inflexible, et, sans s'occuper des oppositions qu'elle rencontre, va directement à ses conséquences extrêmes. Il est visible qu'il est assisté par la sagesse diabolique et la subtilité de Satan. Son grand crime est de poursuivre avec acharnement sa guerre contre Dieu. Comme un mal parasite, il se fixe sur les parties faibles de l'homme, attaquant aussi bien l'esprit que la chair, mais plus particulièrement le premier. Il est une de ces trois grandes puissances [1] à qui il a été donné une force si funeste : le monde, la chair et le démon; et, d'après la manière dont Notre-Seigneur en parle dans l'Évangile, il semble y tenir le premier rang, quoique sa politique ait toujours été de se faire moins connaître et moins redouter que les deux autres. Il n'y a que trop réussi pour les intérêts de Dieu et le salut des âmes! Il est donc le premier parmi les ennemis de Dieu, et de là la place qu'il occupe dans la sainte Écriture. C'est le Monde qui hait Jésus-Christ, le Monde qui ne veut pas recevoir le Saint-Esprit, le Monde qui s'aime soi-même, le Monde qui se réjouit quand Jésus-Christ s'en va, le Monde cependant qu'il a vaincu, pour qui il n'a pas voulu prier, le Monde à qui sa sagesse n'a pas fait connaître Dieu, le Monde qu'il est défendu aux esprits chrétiens de recevoir, le Monde qui n'est pas digne des Saints, le Monde dont l'amitié n'est que l'inimitié de Dieu, le Monde qui passe avec toutes ses convoitises, le Monde dont triomphent ceux qui sont nés de Dieu, ou, suivant l'expression de l'Apocalypse, le Monde qui

[1] Les tentations sont de diverses natures, mais on les réduit communément à trois principes : la chair, le monde et le démon. (Suarez, *de Gratiâ*, lib. I, cap. XXIII, 3.)

suit la Bête avec admiration. Nous comprenons maintenant comment saint Jacques a pu en venir à cette énergique conclusion, que quiconque veut être ami du Monde devient l'ennemi de Dieu [1]. Il est remarquable aussi que saint Jean, l'ami préféré du Verbe incarné et l'évangéliste de sa divinité, est celui des écrivains sacrés qui parle le plus souvent et le plus sévèrement du Monde, comme si l'esprit de Jésus-Christ trouvait dans celui du Monde quelque chose qui lui était particulièrement contraire.

C'est ce Monde que nous avons à combattre pendant tout le cours de notre vie chrétienne; notre salut dépend de notre attention à rester toujours ses ennemis. Ce n'est pas qu'il soit le péché, mais il est la capacité de tous les péchés. Il est l'air que le péché respire, la lumière dans laquelle il agit, la couche où il se propage et prend des forces, l'instinct qui le guide, le pouvoir qui l'anime. Au chrétien qui l'observe il présente un ensemble décourageant; c'est une espèce d'Église catholique des puissances des ténèbres : il a ses lois propres, ses principes et ses jugements propres, sa littérature, un esprit de prosélytisme, un système bien ordonné qui en fait un tout compacte. Il est une contrefaçon de l'Église de Dieu, et lui oppose son antagonisme implacable. Les doctrines de la foi, les pratiques et les dévotions des personnes pieuses, les règles de la vie intérieure, le monde mystique et contemplatif des saints, il poursuit tout d'une guerre à mort. Et il ne peut en être autrement, car l'idée que l'Église a du Monde est claire et bien définie, et elle est loin de flatter son orgueil, puisqu'elle considère l'amitié du Monde comme une inimitié de Dieu; qu'elle met sous ses pieds toutes les affaires du Monde comme sans importance, ou du moins comme n'en ayant qu'une fort secondaire; qu'elle blâme sans pitié la mollesse du caractère littéraire, l'égoïste avidité du caractère mercan-

[1] Voyez saint Jean, VII, 7; XIV, 17; XV, 19; XVI, 20, 33, 9; I Ep. aux Cor., I, 21; II, 12; aux Hébr., XI, 38; S. Jacq., IV, 14; I Ep. de S. Jean, II, 17; V, 4; Apocal., XIII, 3.

tile, la servilité du caractère politique, et jusqu'au dérèglement du caractère domestique. Elle provoque le Monde en ne regardant le progrès qu'avec un œil de doute, et avec un intérêt bien au-dessous de celui qu'on voudrait lui attribuer; il y a dans son mépris du Monde une foi tranquille et calme bien faite pour irriter à l'excès cette puissance ennemie.

Le Monde, au contraire, pense qu'il durera toujours. Il affirme presque qu'il n'existe pas d'autres intérêts que les siens, ou que, s'il en est, ils sont sans conséquence ou gênants et incommodes. Il pense que rien ne l'égale, que la religion a été faite pour sa commodité, pour remplir un vide, qu'elle ne doit pas oublier ce qu'elle est, et que, si elle demande davantage, il faut la soumettre comme une rebelle, ou la chasser comme un mendiant importun; enfin, il a l'opinion bien arrêtée que de toutes les choses méprisables, la spiritualité est la plus pauvre, la plus basse, la plus ridicule. Ainsi l'Église et le Monde sont incompatibles et resteront tels jusqu'à la fin.

Nous ne voyons nulle part mieux l'opposition du Monde avec l'esprit de l'Évangile que dans la manière dont l'un et l'autre envisagent la prospérité. Tous les mystérieux anathèmes que Notre-Seigneur a lancés contre les richesses, trouvent leur explication dans les dangers de l'esprit du Monde. C'est l'aptitude qu'ont la fortune, le luxe, le pouvoir de s'accommoder de cet esprit impie, de se combiner avec lui, de se transformer en lui, qui a fait descendre sur eux les sévères malédictions de Jésus. La prospérité peut être une bénédiction de Dieu, mais elle peut aussi devenir aisément le triomphe du Monde; et presque toujours l'absence des châtiments est tout autre chose qu'une preuve de l'amour de Dieu. Quand la prospérité est une bénédiction, c'est généralement par condescendance pour notre faiblesse. Ce sont des paroles redoutables que celles-ci : « Tu as déjà reçu ta récompense ! » Combien d'hommes ont été dans la prospérité et que le reste de leur vie nous empêche de

rappeler à notre souvenir! La tendance propre de la prospérité est de détacher notre cœur de Dieu et de le fixer sur les créatures. Elle nous donne l'habitude d'estimer les autres à proportion de leur succès, ce qui est formellement contraire aux voies surnaturelles. A mesure qu'elle s'accroît, le désir inquiet de la conserver grandit avec elle, et rend les hommes égoïstes et irréligieux, et à la longue elle amène une certaine mollesse de caractère tout à fait incapable des mâles et héroïques vertus qui conviennent au chrétien. Ce n'est là qu'un exemple de la différence qui existe entre la manière de voir de l'Église et celle du Monde.

Maintenant, c'est ce Monde qui, bien plus que le démon, bien plus que la chair, mais uni à tous les deux, cause la difficulté que nous trouvons à obéir aux commandements de Dieu ou à suivre ses conseils. C'est lui qui fait de la terre un lieu si misérable de lutte et d'exil. Orgueilleux, exclusif, inquiet, affairé, affamé de bien-être, avide de popularité avec une choquante ostentation de prudence, tel est cet esprit du Monde, qui dessèche le cœur de l'homme, ferme ses oreilles, aveugle ses yeux, vicie son goût et lie ses mains en tout ce qui regarde Dieu. S'il est vrai que le salut soit aisé, et que le plus grand nombre des catholiques soient sauvés, il est malheureusement vrai aussi que les rapports entre le Créateur et la créature, tels que nous les avons exposés dans ce traité, ne sont pas reconnus universellement, ou mis en pratique comme ils devraient l'être. D'où vient cela? Le péché, nous le répétons, n'est qu'une réponse partielle, le démon de même, mais je crois que l'esprit du Monde partage en grande partie la responsabilité du péché et du démon, et qu'il y a un déluge d'iniquités qui lui sont propres et qui, perpétuellement, sapent les bonnes œuvres, s'opposent à la perfection, préparent des matériaux pour le péché, assistent le démon dans ses attaques, et travaillent avec une exécrable assiduité contre la grâce et les sacrements. Le Monde s'occupe sans cesse à abaisser la vie céleste de l'Église, et si jamais il fut un

siècle où cette vérité fut sensible, c'est, sans contredit, le nôtre. Un des symptômes les plus effrayants de notre état, c'est que nous redoutions si peu le Monde, et c'est lui-même qui a su nous amener à cette fatale sécurité. Les livres spirituels s'occupent surtout de la chair et du démon, et certains péchés capitaux, tels que l'envie et la paresse, n'y tiennent plus la place importante qu'ils avaient dans les ouvrages des anciens ascétiques, et cependant ce sont justement ces vices qui participent le plus à l'esprit impie du Monde. Plus nous y réfléchissons, plus il nous semble que l'essence de cet esprit consiste à faire oublier aux hommes qu'ils sont des créatures.

Quand Notre-Seigneur décrit les jours d'avant le déluge et ceux qui précéderont la fin du monde, il nous les retrace moins comme des temps de péchés déclarés que comme des époques où règne l'esprit du Monde. Les hommes mangeaient, buvaient, se mariaient... Il n'ajoute rien davantage. Or, aucun de ces actes n'est mauvais en soi; on peut manger et boire, comme dit l'Apôtre, à la gloire de Dieu, et le mariage, qui était une institution divine avant le déluge, est maintenant un sacrement des chrétiens. Nous pouvons faire la même observation quand Jésus-Christ nous dépeint la vie de la seule personne que le récit évangélique nous montre dans l'enfer. Il dit qu'il était vêtu de pourpre et de linge fin, qu'il assistait chaque jour à des banquets somptueux; voilà encore des actions dans lesquelles il n'y a rien qu soit directement péché. Il ne peut sûrement pas y avoir péché mortel à porter du linge fin, et un homme ne perdra pas l'état de grâce parce que, chaque jour, il fait un repas somptueux, pourvu que cette vie molle n'entraîne pas avec soi d'autres péchés. Le mal de toutes ces choses est dans leur union avec l'esprit du Monde qui, en effet, était l'unique, ou presque l'unique règle de tous ceux qui vivaient au moment du déluge, comme il le sera aux jours de l'Antechrist, comme il l'était pour le malheureux riche. Sa vie commençait et finissait dans l'es-

prit du Monde; il n'y avait rien pour Dieu; elle était comme prise dans les plaisirs du Monde, s'y reposait, ne désirait rien davantage; son trait saillant était le péché d'omission. On pourrait presque définir l'esprit du Monde: un état habituel de péché d'omission. Le démon pousse les hommes à de grandes infractions aux commandements de Dieu; les passions de la chair leur font donner carrière à leurs appétits et commettre des fautes qui attirent les regards et les offensent par leur iniquité. L'esprit du Monde conduit aux mêmes résultats, mais par occasion et accidentellement; il ne scandalise par les autres et n'effraye pas le pécheur lui-même; c'est sa véritable physionomie qui, si on la considérait avec attention, devrait inspirer tant de terreur. La réaction qui suit un grand péché, ou la honte qui l'accompagne, ouvrent souvent le chemin à la grâce; ils font voir l'amour de soi sous un aspect si odieux, que c'en est assez pour ramener l'homme à Dieu. L'esprit du Monde, au contraire, trompe l'âme en dissimulant sa malice, et paralyse ainsi quelques-uns des plus efficaces moyens de conversion. C'est à ce point de vue que les pharisiens sont dépeints, dans l'Évangile, comme éminemment voués au Monde; c'est là ce que le livre saint leur reproche et non l'immoralité. Il y a en eux plus de décence morale que chez les autres, un maintien plus respectable, un extérieur plus religieux, et cependant quand Notre-Seigneur vient parmi eux, ils sont plus éloignés de la grâce que les publicains et les pécheurs. Il y avait déjà dans leurs cœurs une haine implicite pour Dieu, qui devint explicite aussitôt qu'ils le virent. La Madeleine, le Samaritain, la femme surprise en adultère, voilà ceux qui s'empressaient autour de Jésus, attirés par sa douceur, et touchés par la grâce qui émanait de lui. Les pharisiens n'en devenaient que plus froids, plus hautains, plus pleins d'eux-mêmes, jusqu'à ce qu'ils en vinssent au plus grand de tous les crimes, le crucifiement du Seigneur. Car l'esprit du Monde, quand, par les conditions de sa nature égoïste, il porte à pécher ouverte-

ment, produit presque toujours des excès plus graves et plus difficiles à réparer par la pénitence, que nos passions les plus indomptées. Nous avons encore l'exemple du jeune homme qui possédait de grandes richesses : il aime Jésus dès qu'il le voit, et veut se mettre à sa suite; c'est un homme religieux qui observe avec une humble exactitude les commandements de Dieu, mais quand Notre-Seigneur lui dit d'aller vendre tous ses biens, d'en distribuer le prix aux pauvres, et de le suivre, il se retire affligé, et se montre indigne d'une si sainte vocation. Certes, en refusant de vendre ses biens il ne commettait pas un péché mortel, et nous ne voyons pas que Notre-Seigneur ait considéré son refus comme un péché; mais c'était l'opération de l'esprit du Monde. Nous ne savons pas ce qu'est ensuite devenu ce jeune homme, mais un triste nuage de méfiance soupçonneuse pèse sur la mémoire de celui que Jésus avait appelé, et qui s'est retiré. Pouvons-nous croire qu'il contemple à présent, dans le ciel, cette face adorable dont la beauté touchante a été si honteusement méconnue par lui sur la terre?

Ainsi, l'aspect extérieur de l'esprit du Monde n'est pas celui du péché; il a plutôt un caractère négatif; il abonde en omissions; cependant, dans le récit évangélique, Notre-Seigneur semble le poursuivre plus que le péché déclaré. Quand le jeune homme se retire, voici la remarque qu'il fait : « Qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume des cieux ! » Mais, n'est-ce pas assez de cette réprobation dont Jésus-Christ frappe l'esprit du Monde, pour montrer qu'il est en réalité profondément et odieusement coupable. Il y a une vie sans Dieu dans le Monde, c'est une ignorance continuelle de Dieu, un continuel et tranquille mépris de ses droits, un insolent amoindrissement du respect et du culte qu'il attend de ses créatures. C'est le moi qui règne au lieu de Dieu. Les lois du respect humain sont mieux observées que les divins commandements; on compte Dieu pour très-peu de chose; on ne s'en occupe pas; sa seule pensée suffit

pour incommoder l'homme du Monde. En effet, s'il y voulait réfléchir, il reconnaîtrait que ses principales objections contre la religion viennent de ce qu'il la redoute comme inquiétante et incommode. Mais tout cela, sans aucun doute, doit représenter une immense quantité de péchés mortels intérieurs. Un homme peut-il rester habituellement dans l'oubli de Dieu, et être dans un état de grâce habituelle? Peut-il habituellement préférer au service du Créateur la pourpre et les tables splendides, et être exempt de péché mortel? Peut-il s'arranger une existence uniquement remplie de ces jouissances mondaines, qu'on peut s'accorder sans pécher, comme de manger, de boire, de se marier, sans que l'omission de Dieu, auquel il ne pense jamais, soit suffisante pour le constituer en état de péché mortel? A ce compte, un athée moral serait plus agréable à Dieu qu'un pauvre pécheur qui lutte loyalement, mais faiblement, contre quelque habitude vicieuse, à laquelle sa nature et ses offenses passées ont donné tant de force, qu'il lui est très-difficile de la surmonter; à ce compte, les pharisiens de l'Évangile devraient nous servir de modèles plutôt que les publicains et les pécheurs. Dirons-nous que la foi seule nous sauvera sans la charité? Qu'un homme croie ce qu'il doit croire, et puis, qu'il mange, qu'il boive, qu'il se vêtisse avec élégance, et qu'il ne pense à rien autre; pourvu qu'il ne se permette pas d'autres actes extérieurs que ces fins dîners et sa toilette coûteuse, son amour exclusif des créatures et son oubli complet du Créateur, ne banniront point son âme du ciel : sa pourpre et ses somptueux festins auront été sa vision béatifique ici-bas, et puis, par la miséricorde de Dieu, sa moralité extérieure le conduira à la seconde vision béatifique, à la vision de la beauté de Dieu, à l'éternel ravissement de la très-sainte et indivisible Trinité! Franchement, cela peut-il être vrai?

D'autre part, cependant, nous ne pouvons pas changer en péché ce qui, par la volonté divine, ne l'est pas. Le secret de cette apparente contradiction est dans l'ef-

frayante quantité de péchés intérieurs qui empoisonnent tout cet esprit du Monde. C'est une possession pire que la possession diabolique, parce qu'elle est à la fois plus hideuse et plus complète : c'est l'irréligion intérieure, le froid orgueil, la dureté du cœur, la dépravation des sens, l'incrédulité réelle, la haine plus qu'implicite de Dieu, qui font de l'âme du mondain un enfer moral et intellectuel anticipé sur la terre, et que son masque de qualités innocentes ne rend que plus abominable aux yeux de celui qui pénètre cet insultant déguisement. Les péchés secrets du mondain forment une mer d'iniquité; leur nom est légion; on ne saurait les compter. Presquè chaque pensée est un péché, à cause de l'idolâtrie du moi qui s'y mêle; presque chaque pas est un péché, parce qu'il foule aux pieds quelque commandement de Dieu. C'est une vie sans prière, une vie sans désir du ciel et sans crainte de l'enfer, une vie sans amour de Dieu, une vie sans aucune espèce d'habitudes surnaturelles. N'est-ce pas par l'enfer que doit naturellement se terminer une vie semblable? Car le ciel n'est pas un paradis pour les sens; Dieu en fait toute la joie, toute la beauté, tout le contentement; tout y est pour Dieu, tout tout y vient de Dieu, tout y est à Dieu, tout y est en Dieu, tout y tend vers Dieu, comme au centre d'amour autour duquel les créatures se groupent dans l'adoration et l'extase. Selon l'esprit du Monde, au contraire, Dieu est partout une gêne, un intrus, une pensée importune; sa présence choque comme l'indiscrétion d'un hôte désagréable qui vient sans être invité; elle nous irrite et nous agace, parce qu'il nous faut bien le tolérer et être poli, puisqu'il est là. Oh! sûrement celui qui pense ainsi, a le péché dans ses veines au lieu de sang!

L'esprit du Monde est donc une vie de péchés secrets. Il implique une tendance si irrésistible au péché, il y encourage avec tant de succès, il lui offre un sol si convenable, lui prépare des occasions si favorables, et donne tant de moyens de le commettre, qu'il produit par millions les péchés actuels bien positifs, et tels que

la théologie les définit. Si nous lisons ce que le catéchisme de Trente dit des péchés de pensée, nous verrons combien merveilleusement le péché peut se multiplier, et combien celui de pensée, en particulier, a de pouvoir pour porter la ruine et la désolation dans les âmes. Dans mille cas, le péché extérieur et scandaleux doit s'ensuivre. Nous devons encore ne pas oublier que les péchés commis sous l'influence de l'esprit du Monde se distinguent, par deux caractères généraux, de ceux qui proviennent de nos passions ou d'une tentative du démon. Le décorum qu'affecte l'esprit du Monde le conduit de préférence à se satisfaire par des péchés cachés, et il est clair que son culte du moi, sa prédilection pour une vie douce et facile lui défendent les péchés qui entraînent du trouble, de la perte de temps et des préoccupations, ou qui exposeraient à de désagréables conséquences; en outre, son amour du bien-être lui rend si insupportables les remords de sa conscience, et si difficile la demande de la grâce, qu'il s'établit dans un état de conscience cautérisée, et perd tout à fait le sens moral avec une facilité inconnue à la cruauté même ou à la sensualité.

Une conscience cautérisée ! Il est effrayant d'y penser, et cependant, pour nous servir de l'expression de l'Apôtre : « L'Esprit dit manifestement que cela existe. » Suivant saint Paul, elle est une des marques de l'hérésie; elle est aussi un des caractères spéciaux de l'esprit du Monde. Avoir fait le mal si longtemps que nous en soyons venus à ne plus même nous apercevoir que nous le commettons, pécher sans plus entendre la voix intérieure qui devrait nous avertir, oublier Dieu et ne pas même remarquer que nous l'oublions, c'est, sans aucun doute, un état pire que celui de l'idolâtre et du sauvage, c'est ce qu'on appelle avoir la conscience cautérisée. Telle est la tendance de l'esprit du Monde, et il peut la suivre avec une incomparable rapidité; où est alors le pouvoir de revenir sur ses pas? Tout ce qui pouvait nous faciliter le repentir est loin de nous; nous nous sommes

endurcis contre les impressions ordinaires de la grâce, nous nous sommes rendus tellement odieux qu'elle nous éviterait si sa nature le lui permettait; nous nous sommes vendus au démon, et il s'est assuré de nous avant le temps. Avec la plupart des hommes, on peut dire que s'ils ont erré, du moins ils savent qu'ils ont tort et en ressentent de la douleur; mais si notre conscience est cautérisée, aucun de ces phénomènes moraux ne se manifeste. Nous avons oublié et négligé Dieu; c'était d'abord avec un dédain insultant, mais l'habitude a converti jusqu'à notre mépris en une totale indifférence. Il semble que Dieu nous fasse porter la peine du talion, qu'il nous paye de notre propre monnaie, et que, pour le présent du moins, il ne s'occupe plus de nous. Nous ne savons plus que nous sommes en danger; nous sommes complétement déroutés, nous ne saurions indiquer ni notre longitude, ni notre latitude; nous avons perdu toute la terre de vue; rien autour de nous que les vastes solitudes d'un océan sans bornes; le soleil s'est caché, nous ne pouvons faire d'observations; la nuit est si nuageuse et si sombre, que pas une étoile ne nous aide à conjecturer où nous sommes, la boussole est brisée et nous ne distinguons ni le nord, ni le sud, ni le levant, ni le couchant. Quelles sont à présent nos chances de salut? Nous sommes sous le poids de la malédiction d'Isaïe[1] : « Malheur à vous! qui dites que le mal est bien et que le bien est mal; qui donnez aux ténèbres le nom de lumière et à la lumière le nom de ténèbres; qui faites passer pour doux ce qui est amer et pour amer ce qui est doux. » Rien n'est comparable à la puissance qu'a l'esprit du Monde pour vicier le sens moral. Il y a sur la terre quelques éventualités auxquelles nous ne pouvons penser sans frémir; généralement la miséricorde de Dieu permet que nous ne les connaissions pas dans les cas particuliers, même quand nous les voyons se réaliser : une d'entre elles est la possibilité de tomber

[1] Isaïe, ch. V.

dans une folie incurable au moment où l'on est en état de péché mortel. Si le malheureux insensé n'a pas d'intermittence dans sa folie ou d'intervalle lucide avant sa mort, s'il était actuellement en péché mortel quand l'aberration a été complète et que la raison a entièrement abdiqué son empire, il est déjà comme s'il était damné : vivant encore et marchant dans ce monde, il fait partie de l'enfer; le soleil brille encore sur sa tête, les fleurs croissent sous ses pieds, les oiseaux chantent sur son passage, mais le sceau est mis à sa destinée; il sourit, mais il est perdu; il chante, mais il appartient irrévocablement au grand ennemi de Dieu; la bonté touche son cœur, mais il a perdu la grâce pour jamais; sa demeure est au fond des abîmes, ce n'est que par accident qu'il habite la riante surface de la terre. Voilà une de ces redoutables éventualités, et la conscience, cautérisée de l'esprit du Monde, a une désespérante analogie avec elle. La foi subsiste encore, il est vrai, la raison aussi, et un miracle de la grâce les peut réveiller toutes deux; mais est-il probable que Dieu fera des miracles pour les amis du Monde? Ah! les douces merveilles de la conversion aiment à se produire chez les publicains et les pécheurs, et se retirent devant l'assurance et l'estime de soi des pharisiens de ce Monde! O pauvre sectateur du Monde, qui, par ta faute et malicieusement, ignores ton véritable état, cet homme qui devient fou en état de péché mortel est ton ombre, ton frère et ton type?

Tous ces phénomènes de l'esprit du Monde peuvent se résumer dans l'oubli de notre condition de créatures. Rien ne nous indique que le mauvais riche se rappelât qu'il fût une créature; avec cette nature caractéristiquement bonne qui lui fait chérir ses frères au point de prier Lazare en leur faveur, il se peut faire qu'il eût quelque notion confuse de devoir envers le Créateur, mais sans qu'il eût le sentiment habituel d'être une créature. Son exemple fait voir qu'on peut séparément oublier qu'on a un Créateur et oublier qu'on est une créa-

ture; c'est ce dernier oubli qui est la source de presque tous les péchés d'omission. Un homme qui vit selon l'esprit du Monde n'a jamais l'attitude de celui qui vit avec la persuasion qu'il doit rendre compte de lui-même à une puissance supérieure. Tout ce qui pourrait indiquer le sentiment d'un monde invisible serait en contradiction avec sa conduite ordinaire, et si d'anciens rapports ou un caractère naturellement timoré l'amenait à trahir quelque sentiment de ce genre, il prendrait immédiatement la forme de la superstition plutôt que celle de la religion. Quand le démon tente un homme de commettre un grand péché de passion, un meurtre par exemple, ou que la sensualité le séduit et le fait retomber dans son intempérance, le coupable n'oublie pas pour cela qu'il est une créature, au contraire, c'est parce qu'il a présente la loi de son Créateur que son acte acquiert toute sa malice; mais pour l'esprit du Monde, il n'y a pas de lutte : c'est une fausse foi, une fausse religion; il ne reconnaît pas les droits du Créateur et ne s'occupe pas des devoirs de la créature. Le moi est son principe et sa fin, et s'il est forcé d'en appeler à quelque juge en dehors de lui, c'est au respect humain qu'il demande sa sentence. Partout où il y a esprit du Monde, il y a oubli de notre état de créatures, et partout ou l'on oublie qu'on est créature, l'esprit du Monde exerce son empire.

Quand un homme donne ses sympathies à un État hostile au Saint-Siége plutôt qu'à la chaire de Pierre, on reconnaît là l'esprit du Monde : le Monde est préféré à l'Église; quand on contrarie les vocations religieuses et que, sans autres raisons qu'un certain instinct personnel, on empêche ses enfants d'entrer dans les ordres religieux, c'est encore l'esprit du Monde : on se refuse avec mépris à reconnaître que l'unique occupation de la créature doit être d'accomplir la volonté de Dieu. Quand on rougit, en présence des hérétiques, de sa religion, et spécialement de ses pratiques distinctives et les plus impopulaires, c'est de l'esprit du Monde : la créature

s'oublie et se fait elle-même l'étendard de la vérité. Quand des hommes, qui pour leur propre compte, se gardent bien de porter la croix et de suivre Jésus-Christ, déclament contre l'enthousiasme religieux ou le défaut de modération dans la piété, reconnaissez l'esprit du Monde : la créature veut limiter le service du Créateur. Quand on ne fait pas l'aumône ou qu'on ne la fait qu'avec parcimonie ou d'une manière excentrique et particulière, c'est de l'esprit du Monde : la créature revendique comme lui appartenant en propre ce qu'elle ne tient que du bon plaisir de Dieu, ou elle veut, tout en payant son tribut au Créateur, satisfaire sa fantaisie et son caprice. En somme, tout développement de l'esprit du Monde indique dans l'homme une déviation quelconque de la perception des vrais rapports entre le Créateur et la créature. Ne devrions-nous donc pas nous demander sérieusement si nous avons le droit de redouter l'esprit du Monde aussi peu que nous le faisons? Si un mal est universel, s'il se glisse imperceptiblement, s'il est presque toujours fatal, si nous savons qu'il existe au milieu de nous, ou si, ne le sachant pas, cette ignorance est ou peut être le pire symptôme de sa présence, la prudence ne doit-elle pas nous suggérer des précautions presque excessives, une crainte et des appréhensions qui aillent presque jusqu'à troubler l'imagination? Est-il bien que nous puissions rester si calmes et si froids? Est-il certain que ce calme et cette froideur ne soient pas précisément des preuves de notre maladie? L'esprit du Monde ne demande qu'une condition pour réussir, c'est que nous ne le craignions pas. Celui qui craint Dieu doit aussi craindre le Monde, et quand on redoute le Monde, on est assuré de ne pas perdre la crainte de Dieu.

Il est difficile de vivre dans un lieu et d'en éviter l'atmosphère: il ne l'est pas moins de vivre dans le Monde et d'éviter son esprit. C'est là cependant ce que nous avons à faire. Nous ne pouvons pas quitter le monde jusqu'à ce que Dieu nous appelle, mais nous ne devons pas

nous laisser pénétrer par son esprit. Comme le feu n'a pas laissé de traces sur les vêtements des trois jeunes Hébreux jetés dans la fournaise ardente, ainsi devons-nous préserver nos âmes des atteintes de l'esprit du Monde; mais pour y réussir, rien n'est plus utile que d'avoir sur ce sujet des idées bien nettes et bien arrêtées. Il est deux manières de l'envisager auxquelles les chrétiens peuvent s'arrêter, et qu'embrassent en effet ceux qui s'efforcent de servir Dieu et de l'aimer sincèrement. Le choix entre elles dépend, pour chacun, de ses relations, de son caractère, des circonstances, de sa vocation; et sa vie spirituelle se trouvera considérablement modifiée, suivant celui des deux points de vue auquel il se placera. Quelques-uns voient tout en noir dans le monde : pour eux, tout est absolument mauvais, complétement mal, perdu sans ressource; chaque chose est un danger, car le péché est partout; pas une rose qui ne cache des épines sous ses feuilles; la malédiction est attachée à tout ce qui est du monde, ses joies ne sont qu'une forme mensongère de la tristesse; son éclat est une moquerie, sa magnifique apparence une déception; la douceur de ses affections domestiques est un piége, sa vie est une mort continuelle; nous n'y pouvons accorder un sourire à rien; le monde est si obscur qu'il n'est qu'une continuelle éclipse partielle de Dieu. Si le présent est misérable, reposons-nous-y, car dans la misère nous trouverons la nourriture de nos âmes; s'il est heureux, fuyons-le pour nous réfugier dans les espérances de l'avenir, car le monde et ses apparences seront détruits par le feu. Parlons bas de peur que le démon ne nous entende et qu'il n'use, pour notre perte, de la connaissance que nous lui aurions imprudemment livrée. Vivons comme ces anciens monarques, dans la crainte de trouver du poison sous chaque mets. Un enterrement par un jour pluvieux, dans un cimetière désolé, représente assez bien l'état d'esprit de ceux qui choisissent ce point de vue.

L'autre est en tout l'opposé; il a quelque chose de

clair et de serein. Ceux qui l'adoptent voient partout la bénédiction de Dieu répandue sur la création. C'est sur la terre que Jésus est né et que Marie a vécu; elle ravit par le nombre de plaisirs délicieux qu'elle offre, et dont comparativement bien peu sont des péchés; les innocents attachements de l'amour de la terre sont pour eux autant de moyens d'aimer Dieu davantage; la beauté naturelle élève leur esprit aux choses surnaturelles, l'éclat du soleil les rend meilleurs; partout dans le monde ils voient les perfections de Dieu écrites en caractères hiéroglyphiques. La bonté est si commune, la noblesse de cœur si large, les joies du foyer si pures et si attrayantes, les progrès de l'Évangile si consolants, tout enfin tellement supérieur, quand on l'examine, à ce qu'il semblait être au premier coup d'œil, que le monde leur paraît un lieu de bonheur, et même, sauf quelques petites choses, mais si petites qu'on rougit d'y penser, un lieu de sainteté; ne fût-ce que par l'abondance du bonheur pur dont on y jouit, à chaque pas, des sources de nouvelles joies jaillissent pour nous; chaque jour étale des milliers de fleurs qui se ferment quand vient le soir, et le lendemain matin s'épanouissent aussi fraîches que jamais. Les adversités elles-mêmes sont merveilleusement tempérées dans le présent, et si nous les regardons dans le passé, elles nous apparaissent à travers une lumière si dorée et si douce, que leur souvenir fait un de nos plus précieux trésors, et que nous ne voudrions pas pour mille mondes ne les avoir point souffertes; quant au mal qui pourrait nous menacer dans l'avenir, nous n'y croyons pas, tant nous sommes inondés des clartés d'une joie inextinguible. Nous marchons dans un perpétuel concert. Les inquiétudes se sentent si étrangères chez nous que, quand arrive la nuit, « elles plient leur tente comme les Arabes et s'enfuient en silence. »

Saint Bernard peut s'appeler le prophète de la première manière d'envisager le monde, saint François de Sales celui de la seconde. La première semble offrir

moins d'écueils à l'humaine présomption, la seconde soutient davantage contre le découragement; l'une conduit à l'amour par une sainte crainte, l'autre mène à la crainte par l'amour; l'une nous désenchante du monde, l'autre nous rend Dieu plus aimable; l'une subjugue, l'autre donne du ressort; l'une a plus de leçons pour l'homme, l'autre rend plus d'honneur à Dieu. Toutes deux peuvent faire des saints, mais des saints d'un aspect différent. Toutes deux sont vraies et toutes deux peuvent être fausses; elles sont vraies quelque loin qu'elles soient poussées, elles cessent de l'être dès que l'une voudrait exclure l'autre. Ce sont deux points de vue partiels dont l'un peut convenir plus que l'autre à chaque fidèle, selon que son caractère et ses dispositions le portent de préférence à se complaire dans ce qui est sombre ou dans ce qui est lumineux. L'essentiel est, quel que soit celui que l'on choisisse, de l'embrasser nettement et de s'y tenir avec persévérance, à cause de l'influence irrésistible qu'ils exercent sur la vie spirituelle. Ils inspirent une manière différente de prier et d'agir dans les relations secrètes de l'âme avec Dieu; ils attirent des grâces spéciales à chacun d'eux; ils ont leurs vocations propres, leurs motifs particuliers. Les sujets de méditation, ceux de l'examen particulier de la conscience sont déterminés par celui de ces points de vue sous lequel on envisage habituellement le monde, c'est par eux souvent que se décide la question entre la vie active et la vie contemplative; ils ont chacun leur ordre de tentations et leurs écueils sur lesquels ils peuvent toucher et couler bas; ils ont aussi leurs grâces propres, leurs beautés spéciales, leurs attraits particuliers et leurs routes vers le ciel également directes, quoique différentes. Ce qui étonne, c'est que ces deux points de vue restent séparés sans pouvoir se réunir pour former un jugement complet et impartial sur le monde. Nous pouvons bien y arriver en théorie, mais en pratique nous penchons nécessairement d'un côté ou de l'autre, toujours portés à exagérer notre manière de voir et à être injustes pour

celle qui lui est contraire. Notre esprit ne peut considérer les choses sans leur donner sa couleur; c'est une nécessité de notre nature contre laquelle nous ne pouvons rien par nous-mêmes : le grand point est de tout rapporter à Dieu et de travailler sans délai à tirer de notre optimisme ou de notre pessimisme les trésors de l'amour du ciel.

Il est dangereux de poser des règles générales en de telles matières; mais, comme presque toujours le point de vue le plus sombre a été adopté par les saints enfermés dans le cloître, et l'autre par ceux qui vécurent dans le siècle, nous pouvons peut-être sans erreur supposer que le second est plus convenable aux âmes qui sont au milieu du monde. Les teintes sombres du premier se transforment aisément en humeur chagrine, et de là l'inaction, la concentration en soi-même, le mécontentement de tout ce qui existe autour de nous, la facilité à juger les autres, et le résultat de tout cela est l'orgueil, l'aigreur, le manque de zèle et la bonne opinion de soi-même. Les hommes qui ont manqué leur vocation religieuse et qui vivent dans le monde pour lequel ils ne sont pas faits, sont assez souvent dénués de charité; on peut remarquer que les réformateurs, bons ou mauvais, sont pour la plupart sortis du cloître : Luther était augustin et Savonarole dominicain. Un moine a constamment sous les yeux de magnifiques exemples des plus héroïques vertus, qui non-seulement l'aident à aimer Dieu héroïquement, mais encore combattent ce qu'il pourrait y avoir de décourageant et d'énervant dans le triste spectacle que lui présente le monde, et en font, au contraire, dans sa position, un aiguillon pour sa ferveur; mais pour qu'il produisît le même effet chez des personnes aspirant à la perfection dans le monde, il faudrait un concours de circonstances toutes particulières. Elles sont pieuses, elles aiment Dieu, elles fréquentent les sacrements, elles font l'oraison mentale, elles s'adonnent à des mortifications volontaires, elles vivent sous une direction spirituelle, elles goûtent les choses de

la piété et s'y intéressent, mais avec tout cela elles jouissent du monde; beaucoup de ses plaisirs innocents ont du charme pour elles, elles entretiennent de nombreuses amitiés; leurs relations habituelles sont brillantes et aimables, et si elles ne conduisent pas précisément à Dieu, on ne peut pourtant pas dire qu'elles en éloignent. Maintenant qu'arrivera-t-il si nous voulons les forcer à croire que tout autour d'elles est misère, qu'elles doivent être misérables elles-mêmes et qu'il est très-imparfait à elles de ne point l'être ? Le fait est qu'elles ne sont nullement misérables et qu'elles ne voient pas pourquoi elles le seraient; bien plus, si elles essayaient actuellement de le devenir, elles n'y réussiraient pas. En sorte que si nous persistons à leur imposer une manière de voir qui ne leur convient pas et leur répugne, ou nous les rendrons inquiètes et scrupuleuses, et elles chercheront du péché là où il n'y en a pas, et croiront que le plus haut degré du discernement spirituel consiste à découvrir un péché, et alors elles cesseront de servir Dieu par amour; ou bien, dégoûtées et impatientées, elles abandonneront tout à fait la vie spirituelle qui ne leur apparaîtra plus que comme une chimère basée sur une fausse théorie, ou peut-être comme une imposture ambitieuse et pédantesque à laquelle ne croient pas ceux mêmes qui en parlent le plus. Ajoutons qu'en fait, le nombre des choses qui sont péché est beaucoup moindre que ne le prétend cette manière de voir, et qu'un homme qui aspire à la perfection dans le monde est beaucoup plus qu'un autre exposé aux occasions de chute; c'est là, sans doute, une difficulté capitale, et qui, dans tous les âges, a très-heureusement rempli les cloîtres et recruté les congrégations d'hommes apostoliques. Mais le fait lui-même n'en présente pas moins une certaine exagération extrêmement dangereuse, en ce qu'elle décourage et jette dans l'incertitude; et chacun sait que dans le monde, où l'on n'a ni règle ni vœux, le découragement et l'incertitude sont les deux ennemis les plus redoutables de la vie spirituelle. La manière de voir la plus douce est donc sans

aucun doute la meilleure base de la perfection dans le monde. Toutefois, en l'adoptant, il faut se tenir en garde contre le relâchement, l'amour du plaisir et une manière légère d'envisager le péché, qui sont ses dangers, comme le découragement, l'estime de soi-même et le manque de charité sont ceux auxquels sont exposés ceux qui voient tout en mal dans le monde. Ces derniers doivent éviter d'être pointilleux avec Dieu, comme les autres de traiter ses perfections avec trop de légèreté.

Quelle que soit notre manière d'envisager le monde, nous devons nous tenir en garde contre son esprit, dont tous les chrétiens doivent porter le même jugement, celui qu'a fixé pour jamais l'écrivain inspiré : « Il est l'ennemi de Dieu. » Les cloîtres ne peuvent point espérer de lui défendre l'accès, car il a le don de subtilité, et un seul cœur lui offre assez d'air et d'espace pour vivre et grandir démesurément. Mais ceux qui vivent dans le monde sont bien plus exposés à sa dangereuse influence. Pour réussir à nous tromper, il sait se montrer moral, et quelquefois même, quoique rarement, généreux; il peut parler avec beaucoup de raison et de sagesse, vanter la religion et se déclarer pour elle, tout en se proposant un but ultérieur et caché. Nous voyons son influence dans la société, la foi nous l'y fait aisément reconnaître. Nous y constatons un système de convenances sans abnégation de soi-même, un grand nombre d'axiomes d'une moralité douteuse qui gagnent du terrain et passent dans la circulation, une humilité qui consiste à se régler d'après l'opinion des autres, une richesse d'invention dans les amusements qui fait perdre de vue les idées du juste et de l'injuste, et dans tout cela, nous pressentons le mal et nous soupçonnons du danger, sans pouvoir nommer le mal ni mettre le doigt sur le danger. Si nous considérons ceux qui sont hors de l'Église, nous voyons avec quelle insinuante adresse l'esprit du Monde les empêche d'y entrer; nous le voyons clairement, et les victimes aveuglées ne le peuvent pas voir. Nous voyons avec quel

artifice il attire les pécheurs dans l'abîme, avec quelle force il les y retient, avec quelle habileté il les fait se méfier des avances et des offres de la grâce, avec quelle variété il fait naître les délais; puis, s'il n'a pu réussir, il change de rôle : le voilà qui se réjouit hypocritement de la conversion d'un homme, il s'empare peu à peu de sa vigueur nouvelle et de son esprit rajeuni, et sans pitié le ramène en arrière et le précipite aveuglé dans la rechute ! Mais ces manœuvres qui n'ont rien de caché pour nous, le pécheur ne les voit pas, et si on l'en avertit, il s'en rit comme d'une invention chimérique.

Nous pouvons aussi reconnaître l'influence de l'esprit du Monde sur les personnes pieuses. La fréquentation des sacrements, les visites à l'église, les aumônes qu'elles répandent, l'intérêt qu'elles prennent aux œuvres catholiques contrastent étrangement avec leur besoin d'aller en société, avec leur affectation à se rapprocher des grands, avec leurs préoccupations pour les mariages, avec leurs perpétuelles conversations, où il ne s'agit que de relations, de richesse, d'influence, et le reste, avec ce respect que, sans s'en douter peut-être, elles ont pour ceux qui sont, ou beaucoup plus riches, ou beaucoup plus haut placés qu'elles. Il leur irait étrangement de poser comme modèles de la dévotion catholique; cependant elles ne s'aperçoivent de rien de tout cela, elles sont réellement pleines de Dieu, parlent toujours de lui, travaillent toujours pour lui, cherchent toujours à procurer sa gloire. Quelquefois on va plus loin, et nous voyons une prodigieuse union de la piété et de l'esprit du Monde, comme si en une seule personne il y en avait deux : une dans l'Église, l'autre hors de l'Église; une avec les prêtres et les religieux, l'autre dans les compagnies mondaines. Ces gens-là s'accordent à eux-mêmes les plus bizarres compensations pour leurs pieux sacrifices, puis ils punissent leur mondanité des irruptions qu'elle fait dans leur piété, avec une sévérité grotesque qui nous rappelle ce que des récits protestants nous racontent des *bravi* italiens, recommandant dévotement à

la madone le meurtre qu'ils vont commettre. Cependant ils font vivre Dieu et le monde avec tant d'accord dans leur cœur, qu'ils ne se doutent seulement pas du spectacle ridicule qu'ils donnent aux autres, et moins encore de l'horrible réalité de leur condition spirituelle. Mais si nous voyons tout cela dans les autres, est-il vraisemblable que nous en soyons exempts nous-mêmes. Oh! réfléchissons-y, il n'y a de liberté que dans une crainte excessive, ni de sécurité que dans une infatigable vigilance! Il est pénible, j'en conviens, d'être toujours sur ses gardes; mais on ne dort pas dans le camp ennemi, et nous faisons une guerre qui n'admet ni paix ni trêve. La nuit est longue et froide, et si l'amour de Dieu ne nous tient pas éveillé, qui le fera?

On peut naturellement nous objecter que la conclusion de ce chapitre tend à détruire celle du chapitre précédent : car, si l'esprit du Monde donne la raison de cet oubli si généralement répandu des rapports du Créateur et de la créature, que nous avons établis comme vrais, — si en même temps l'esprit du Monde est si universel et si mortellement funeste aux âmes, — il ne peut nous être permis de supposer que la majorité des catholiques sont sauvés. Nous n'admettons en aucune façon cette conséquence. Ce que nous avons dit du bruit et de l'éclat que fait le péché, du silence obscur où se cache la piété, des grâces qui visitent la vieillesse, la maladie et le moment de la mort, s'applique à l'esprit du Monde aussi bien qu'au péché. Non! la conclusion qui semblerait plutôt découler de notre doctrine sur l'esprit du Monde serait que, parmi les catholiques, les riches qui se sauvent sont loin d'être en majorité; mais les riches ne sont qu'une poignée en comparaison de la multitude des pauvres. En sorte que, même en accordant cette triste conclusion que bien peu de riches sont sauvés, même parmi les catholiques, la conclusion du dernier chapitre demeurerait intacte. Maints auteurs ont adopté cette opinion effrayante. Le P. Lacordaire forme la majorité qui se sauve avec les enfants, les femmes et les

pauvres innombrables [1]. Bossuet, en commentant ces mots du soixante-onzième psaume : « Il jugera les pauvres du peuple et sauvera les enfants des pauvres, » trace un tableau semblable à celui du P. Lacordaire [2]. Fromond, dans son commentaire sur les épîtres catholiques, aborde la question du nombre des élus, à propos du treizième verset du second chapitre de Saint-Jacques, et un des arguments qu'il apporte à l'appui du sentiment le plus sévère est que, « quoique peut-être la majorité des fidèles ne meurent pas sans recevoir le sacrement de pénitence, cependant la plupart des mondains (*plerique mundani*) ne reçoivent pas les fruits de ce sacrement, » et il motive cette opinion en ajoutant qu'ils ont pour les richesses, les honneurs, les plaisirs et les autres biens de la terre, une estime trop haute et trop invétérée pour permettre que leur détestation du péché s'élève à cette appréciation de sa malignité, que les théologiens exigent pour constituer même l'attrition requise pour l'absolution [3].

Palafox, dans son livre sur la dévotion à saint Pierre, enseigne la même doctrine quand il compare l'enfant prodigue avec le jeune homme qui se retira chagrin quand Jésus lui demanda le sacrifice de ses biens. C'est, dit-il, son appréciation des richesses qui l'empêcha de faire une juste appréciation de Dieu, et la pauvreté du prodigue fut ce qui facilita sa conversion [4]. Ainsi, il n'y a pas de doute que le « malheur aux riches, » prononcé par Notre-Seigneur, ne soit un des plus douloureux et des plus effrayants mystères de l'Évangile; et il devrait engager les riches à faire pour l'amour de Dieu, qui seul les peut sauver, des aumônes faciles, promptes, variées, spontanées, abondantes et accompagnées d'un esprit de renoncement. Mais, quant à ce qui concerne la question présente, je n'exprime aucune opinion sur la minorité

[1] Conférences, IV, 178 seq.
[2] Œuvres, IV, 442.
[3] Migne, Cursus sacræ Script., t. XXV, col. 682.
[4] Palafox, Excellencias de san Pedro, lib. III, cap. IX.

des élus parmi les riches catholiques; je ne connais pas assez le monde pour former un jugement, et le peu de riches que je connais me porteraient plutôt à penser autrement : je dis seulement que si cette affligeante croyance est la vraie, elle ne détruit nullement l'affirmation que nous avons faite du salut de la majorité parmi les catholiques.

Mais, pour terminer, il est certaines choses qu'il est important de noter par rapport à l'esprit du Monde, et qu'on ne saurait assez répéter. La première est que, pour la plupart des personnes pieuses, elles-mêmes le croient moins dangereux qu'il n'est; elles ne comprennent pas assez son universalité, sa subtilité, sa puissance de se mêler au bien en quantité imperceptible, mais suffisante pour le dépouiller de son mérite, son aptitude toute particulière à s'emparer des personnes qui se considèrent comme inaccessibles à ses atteintes. Le discernement spirituel est un don rare, et qui appartient à ceux seulement dont le cœur est tout entier pour Dieu. Le grand art du Monde est de persuader aux hommes qu'il n'est pas aussi dangereux qu'on l'en accuse; que chez les moines c'est une pieuse mode de déclamer contre le Monde, et que pour les prédicateurs c'est une affaire de rhétorique. Cette persuasion fait son triomphe; il ne lui en faut pas davantage. Quand vous ne le croyez pas dangereux, vous êtes déjà sa victime.

En second lieu, comme les hommes sont très-portés à ne pas reconnaître l'esprit du Monde, même quand ils le voient, et qu'il n'est pas toujours facile de faire une attention suffisante à l'air que nous respirons, il est très-important d'avoir quelques principes bien assurés. On ne saurait croire combien peu d'hommes en possèdent; une étonnante quantité d'excellents efforts n'aboutissent à rien de grand, parce qu'on les prodigue au hasard, par boutades, et sans les rattacher à ceux qui les ont précédés. L'homme vraiment fort dans le monde est celui qui a de la suite, des principes sûrs et des vues arrêtées. Le Monde, comme un monarque soupçonneux, demande

toujours des concordats. Aujourd'hui, il nous propose un compromis, demain ce sera un autre. Si nous ne savons pas quand nous avons franchi la limite où se trouvait un principe, nous découvrons trop tard que nous nous sommes mis dans une situation où il nous est impossible de tenir notre parole sans renoncer tout à fait à notre indépendance. Avec des principes assurés, nous ne serions pas engagés de la sorte, même en sortant du cercle de nos connaissances ou de la sphère de notre expérience; nous saurions ce dont nous devons nous défier et contre quoi il nous faut nous tenir sur nos gardes; nos instincts nous guideraient sûrement, et, ce qui est en pratique de la plus haute importance, ils seraient en même temps inébranlables. Dans de telles conditions, nous ne tombons pas au pouvoir du Monde, nous ne sommes jamais pris au dépourvu, et nous ne sommes exposés à blesser personne en revenant forcément sur nos pas. Quand nous changeons notre genre de vie, ou que de nouveaux devoirs nous sont imposés, ou que nous arrivons à quelqu'une des crises de notre existence, nos rapports avec le monde sont plus ou moins modifiés; si alors, par le manque de principes assurés, nous sommes réduits à hésiter, ne sachant trop comment régler nos opérations et nous diriger dans cette contrée nouvelle, chaque pas que nous faisons (et il faut bien marcher, le monde l'exige), va réveiller quelque précédent qui nous est contraire. Un grand homme sans suite dans les idées est une créature de peu de valeur dans les matières pratiques, tandis qu'un homme ordinaire doué de cette faculté, prend les proportions d'un génie. C'est dans la religion pratique surtout qu'il faut des principes assurés, puisque la religion doit être la grande affaire de la vie, et il est déplorable, pour la cause de Dieu sur la terre, que tant d'hommes en soient dépourvus.

En troisième lieu, si des principes assurés sont pour nous d'une telle importance, si notre foi ne peut avoir de force qu'à la condition d'être ou parfaitement simple ou très-intelligente; si en outre notre foi est « la victoire

qui triomphe du Monde, » il est évident que nous devons étudier sérieusement et bien connaître notre religion. A notre époque, une foule de connaissances relatives aux controverses entre l'Église et le monde sont répandues dans la société et devenues vulgaires; chaque jour, elles se mêlent davantage à tout, aux questions de politique, aux systèmes de bienfaisance, aux statistiques du crime, aux doctrines du progrès, aux doctrines de la science, aux querelles des écoles métaphysiques et aux formes nouvelles que revêtent les controverses entre l'Église et les sectes qui s'agitent autour d'elle. Le Monde a sa puissance et ses intérêts dans le côté anticatholique de toutes ces questions, et il est si tentant d'être modéré, si commode de céder, si difficile de prouver, si fatigant de discuter, si peu naturel de confesser son ignorance, que maintenant un catholique instruit, s'il n'étudie pas les doctrines de sa religion avec autant de soin que les matières propres de sa profession, évitera difficilement de trahir Dieu quelquefois et de se jeter dans le parti de l'erreur sans même s'en apercevoir. L'étude même de la théologie, poussée jusqu'à un certain degré, est un préservatif puissant contre l'esprit du Monde. On dit proverbialement que des connaissances bornées sont une chose dangereuse; mais cette maxime est moins vraie de la théologie que des autres sciences, parce que, pour peu qu'on se familiarise avec elle, on voit mieux sa propre ignorance, et qu'elle exhale une telle odeur de Dieu que l'humilité de l'esprit semble être son don spécial, toujours plus développé, à mesure que nous pénétrons plus avant dans ces divins abîmes, où notre intelligence ne peut descendre tant qu'elle n'est pas métamorphosée en amour. Celui qui, de nos jours, a terminé son éducation sans avoir acquis pour sa religion un respect profond et raisonné, est de tous les hommes le plus exposé à devenir la proie d'un monde incrédule et impie; il trahira son maître sans le savoir, se dépitera, et finira par s'éloigner avec un orgueilleux dégoût de celui qu'il a trahi.

En dernier lieu, il faut franchement reconnaître que

toutes ces considérations ne donnent pas la victoire sur l'esprit du Monde; elles forment seulement une armure contre lui, et une armure qui ne rend en aucune façon invulnérable. Le poids des armes et la fatigue du combat ont souvent couché sur le sol un guerrier, dont le sang n'a pas coulé, mais que sa lourde chute a cruellement meurtri. Sans pénétrer à travers les anneaux de la cotte de mailles, la lance a plus d'une fois désarçonné le cavalier et l'a laissé sous les pieds des chevaux. Ainsi, tous ces moyens que nous avons suggérés ne sont pas infaillibles; ils ne peuvent même que servir d'auxiliaires, à un moment donné, et, malgré toute leur valeur, le Monde peut à la fin nous faire captifs, et il le fera probablement. Il n'y a de refuge certain pour la créature que dans le service du Créateur. Il n'est qu'un pouvoir qui puisse enchaîner l'esprit du mal, et c'est le désir ardent de posséder Dieu, de contempler sa Face, de jouir de sa beauté. Dieu seul peut nous garantir de l'esprit du Monde.

CHAPITRE IV.

NOTRE DIEU.

Toutes choses sont attirées en lui par un désir irrésistible et un amour inexprimable, comme vers le conducteur de la vie et le directeur suprême de leur harmonie.

S. BASILE.

Le Créateur est la vraie demeure de la créature. Nul esprit d'ange et nulle âme d'homme ne peut rester sans Dieu ; ils ne peuvent s'appuyer sur une ancre solide que dans le port immense de ses infinies perfections. Tout nous enseigne cette admirable vérité ; tout ce que nous rencontrons dans notre course vagabonde nous ramène à notre vraie place, au sein de notre Père éternel. Les trois ordres distincts de la nature, de la grâce et de la gloire (si toutefois les deux derniers peuvent en réalité s'appeler distincts), nous redisent, chacun suivant ses voies, la même vérité consolante et salutaire, et nous aident en même temps à pratiquer ce qu'ils enseignent. La jouissance des beautés de la nature, les attraits puissants de la sainteté chrétienne et le ravissement de la gloire que la face de Dieu fera rayonner sur nos âmes, contribuent, mais dans des degrés infiniment séparés, à nous attirer en Dieu ou à nous y retenir. Dieu est notre dernière fin, aussi bien que notre cause première. Oh ! vienne le jour où nous serons pour toujours en sécurité, prosternés à ses pieds !

Dieu est compris dans l'idée de création, comme no-

tre dernière fin, aussi bien que notre cause première; c'est comme Créateur qu'il est à la fois l'une et l'autre. Nous avons vu que la création n'était qu'amour; amour qui a fait sortir nos natures du néant, amour qui leur a donné tout ce qui leur était dû, et qui y a ajouté la grâce qui ne leur était pas due; amour qui, en fait, les a destinées à une gloire qui est au-dessus de leur capacité propre. Les trois ordres de la nature, de la grâce et de la gloire, sont représentés dans l'acte de la création : la nature, puisque c'était elle qui sortait du néant; la grâce, puisqu'en fait Dieu a créé les anges et les hommes en état de grâce [1]; la gloire, puisque c'est nécessairement pour sa gloire que nous avons été créés, et en fait, puisque, par l'exubérante bonté de ses décrets, il nous a destinés à la gloire spéciale, mais non nécessaire, de la vision béatifique.

Les anges furent tous créés à la fois, et par suite de l'excellence de leurs perfections et en particulier de la complète connaissance qu'ils avaient d'eux-mêmes, ils exercèrent promptement leur volonté libre, achevèrent le temps de leur épreuve et entrèrent dans le repos et la jouissance de la beauté du Créateur. Le monde des hommes est d'une rotation plus lente. Etant créés tour à tour et par générations successives, et se trouvant d'ailleurs, dans la partie raisonnable de leur nature, très-inférieurs aux vastes intelligences angéliques, il faut une révolution de siècles nombreux avant que leur nombre soit complet, leurs destinées accomplies, et le troupeau tout entier des élus mis en possession des éternelles joies de Dieu. Ces deux créations des anges et des hommes furent faites uniquement pour la gloire de Dieu; mais sa gloire était le bonheur de ses créatures, parce qu'elle consistait à avoir des enfants raisonnables qui pussent lui ressembler et participer à sa béatitude. Mais comme nous ne pouvons participer à sa joie par aucune

[1] Pendant tout ce traité, l'opinion de saint Bonaventure sur la création des anges a été considérée comme inexacte.

béatitude naturelle, quelque parfaite et complète qu'elle puisse être, et qu'en outre sa première intention en créant était de nous faire donner part à sa béatitude, il s'ensuit que sa première intention en créant contenait déjà la grâce et la gloire; et ceci donne l'explication du beau et touchant mystère de notre création dans un état de grâce originelle. Ainsi la nature impliquait la grâce, non comme une conséquence nécessaire, mais dans les desseins de l'amour créateur; et la grâce se rapportait à la gloire et l'annonçait à la volonté libre; elle faisait même plus que de l'annoncer, elle était la gloire en puissance et à son principe.

Dieu étant infiniment bon et infiniment parfait, il est, pour ainsi dire, obligé déjà par sa nature à se communiquer, et cette communication de lui-même a, comme disent les théologiens, un double caractère : elle est naturelle, elle est libre. La communication naturelle étant absolument nécessaire, est éternelle; c'est par elle que l'essence divine tout entière, pouvoir, bonté, sagesse et béatitude, est communiquée au Fils par le Père, et par tous les deux au Saint-Esprit qui en procède éternellement. Elle a lieu dans la production du Verbe par l'intelligence, et dans celle du Saint-Esprit par la volonté; et chacune de ces processions est si parfaite et si pleine, que par elle le bien communiqué tout entier est possédé par celui qui le reçoit aussi parfaitement que par celui qui le communique. La communication libre est temporelle; elle a lieu dans la création, et la création n'est qu'en vue d'elle; elle a lieu d'abord, et par-dessus tout, et éminemment dans l'union hypostatique, puis dans les dons de la grâce et de la gloire. La communication de soi faite par Dieu, qui, dans l'acte de la création, n'était pas surnaturelle, était cependant en vue de ce qui était surnaturel, et réellement n'en était pas séparée en acte. Dieu, dit Lessius, y incline de lui-même, c'est-à-dire par sa propre bonté et faisant abstraction des mérites et des besoins de sa créature. Elle commence dans cette vie par les dons de la grâce, spécialement de la foi, de l'es-

pérance et de la charité, vertus qui, non-seulement nous rendent semblables à Dieu, mais l'unissent à nous. Elle est achevée dans l'autre vie par les dons de la gloire, savoir : la lumière de gloire, la vision de la Divinité, l'amour et la joie béatifiques, qui nous font atteindre la plus parfaite similitude avec Dieu dont nous soyons capables, font de nous de parfaits enfants de Dieu, déiformes, reflétant la Divinité et reproduisant en nous la plus excellente image de la sainte Trinité; car par la lumière de gloire, nous devenons semblables au Père; par la vision de la divine Essence et des divines Personnes, nous devenons semblables au Fils; par l'amour béatifique, nous devenons semblables au Saint-Esprit; par la joie, nous sommes heureux comme la Divinité, et la participation à la divine béatitude est complète en nous[1].

Quand nous parlons de la gloire de Dieu, nous pou vons avoir dans l'esprit une ou plusieurs idées que nous allons indiquer. Sa gloire peut être intrinsèque ou externe et chacune de ces modifications se subdivise en deux autres. L'excellence propre de Dieu, sa propre beauté, l'infinité de ses perfections en lui-même, sont comme la gloire objective de Dieu, qui lui est intrinsèque, tandis que sa connaissance de lui-même, son amour pour lui-même, sa joie en lui-même, qui sont aussi intrinsèques, sont ce que les théologiens appellent sa gloire formelle. La beauté de la création, les perfections des créatures, leur grâce, leur nombre, leurs destinations, jusqu'à leur forme et leur couleur, sont la gloire externe de Dieu, considérée comme objective; tandis que la connaissance que les créatures ont de lui, l'amour qu'elles ont pour lui, la joie qu'elles trouvent en lui, sont sa gloire formelle externe. Il était nécessaire de réunir ces notions abstraites pour comprendre les conclusions pratiques auxquelles nous allons à présent arriver.

Nous disons maintenant que Dieu est nécessité à tout

[1] Lessius, *de Perfect. divin.*, lib. XIV.

faire pour sa gloire, et que, quoique la création du monde fût parfaitement libre, cependant, du moment où il était créé par Dieu, il devait nécessairement être créé pour sa gloire. Il est presque trop hardi d'ajouter qu'il ne pouvait pas se défendre contre-lui-même, au moins quant à la fin pour laquelle il créait; mais, quelle joie la créature ne trouvera-t-elle pas à la fin dans cette nécessité où est Dieu de faire tout pour sa propre gloire! Que Dieu ait créé le monde, c'est un fait. Or, il serait contraire, non-seulement à sa sagesse, mais à toutes ses perfections, qu'il l'eût créé sans objet; il lui est impossible, comme Dieu, d'avoir d'autre fin que lui-même; se suffisant pleinement à lui-même, on ne peut, sans tomber dans une contradiction, supposer qu'il ait créé pour en tirer quelque avantage qu'il ne possédât pas déjà ou quelque joie qui lui manquât, car la plénitude de tout bien lui est intrinsèque. Mais il lui est possible d'avoir une gloire extrinsèque en surplus de celle qui lui est intrinsèque : d'autre part, il est impossible que la création pût lui donner autre chose d'extrinsèque que la gloire; gloire, du reste, qui ne lui est pas nécessaire et ne le rend pas plus heureux qu'il n'était; tout au plus pouvons-nous dire qu'il était convenable à sa divine majesté de la posséder. C'est ainsi que Dieu est nécessité à tout faire pour sa gloire; la plénitude de ses perfections l'exige. Comme nulle chose n'existe dans le monde sans l'influx de son omniprésence qui la tire et la soutient au-dessus de l'abîme du néant dans lequel par elle-même elle retombe sans cesse; ainsi, rien n'existe dans le monde qui n'appartienne à la gloire de Dieu. Il est glorifié même par la permission du péché, car sans elle, dans l'ordre actuel du moins, ses créatures ne seraient pas libres.

Si Dieu, du moment où il créait, était dans la nécessité de tout créer pour sa gloire, combien plus la créature sera-t-elle dans la nécessité de glorifier Dieu en toutes choses! Mais il n'était pas nécessaire à Dieu d'élever la créature à la gloire spéciale de la vision béatifique; une

telle faveur n'était pas due à sa nature, non plus qu'à celle des anges les plus élevés; elle était au-dessus d'elle non-seulement en degré, mais en elle-même; elle appartenait à un autre ordre que celui de la nature; elle a été surajoutée à la nature; la nature devait recevoir un autre ordre, celui de la grâce, avant de devenir capable du troisième ordre, celui de la gloire. Il a fallu de prodigieuses merveilles pour la préparer à devenir capable de la vue de Dieu; mais ce qui est remarquable, c'est qu'elles ont été opérées dans l'acte de la création: les deux ordres, de la nature et de la grâce, naquirent d'un seul acte de la bonté divine; le péché seul a séparé ce que Dieu avait réuni. Les anges rebelles péchèrent, et perdirent ainsi leur grâce primitive, et, ne recevant pas la faveur d'une nouvelle épreuve, ils restèrent pour jamais exclus de l'ordre de la gloire. L'homme pécha; chez lui aussi les deux ordres furent séparés, et tout le magnifique système de l'amour rédempteur est l'invention de Dieu pour les remettre ensemble, afin que l'homme put devenir capable de l'ordre de la gloire. Ceci n'est pas la seule raison ou l'explication complète de l'incarnation, mais seulement de la rédemption. Ainsi, il est absolument nécessaire, quand nous pensons à la création, d'avoir présent à l'esprit que Dieu créa les anges et l'homme en état de grâce, et non dans l'état de pure nature. Nous n'avons pas à nous occuper d'autres créations possibles, mais seulement de celle dont nous faisons partie; or, cette double création de créatures raisonnables, anges et hommes, réunis dans l'Eglise sous l'unique empire de Jésus, a été accompli en état de grâce, et il en fut ainsi parce que la gloire, et la gloire spéciale et surnaturelle de la participation à sa propre béatitude entrait dans la première intention et dans le plan original de Dieu Créateur. Nous ne comprendrons jamais la création si nous perdons de vue un seul instant ce fait [1].

[1] L'amour est donc la cause efficiente de la créature raisonnable, et la participation à la bonté divine est sa cause finale. (Harphius.)

Les créations inanimées et irraisonnables glorifient Dieu par le seul éclat de la beauté dont il les a revêtues. Elles le glorifient par leur convenance avec les besoins de l'homme; le nombre et la variété de leurs espèces, plus multipliées qu'il ne nous est nécessaire, nous offrent une image de l'inépuisable et généreuse fécondité du Créateur. Elles le glorifient encore en portant l'empreinte et le sceau de sa divinité, et même de sa trinité dans l'unité; et leur degré de bonté répond au degré dans lequel elles rappellent les perfections divines. Mais c'est la création raisonnable qui surtout glorifie le Créateur. Par sa seule existence, elle représente Dieu, ainsi que le font les créatures inanimées et irraisonnables; mais par son intelligence elle connaît Dieu, et cette connaissance le lui fait aimer; elle l'aime par sa volonté, et par son amour elle jouit de lui. Ainsi, la connaissance, l'amour et la joie de la créature raisonnable, les trois choses par lesquelles elle reproduit surtout l'image de la sainte trinité, louent, admirent et adorent la divine nature, et ainsi lui rendent gloire. Ces trois actes, soutenus par les dons de la grâce et de la gloire, nous font, pour ainsi dire, entrer et reposer en Dieu. Mais écoutons Lessius : « Dans ces trois actes, surtout, consiste la gloire de Dieu, qu'il a en vue dans toutes ses œuvres; et en même temps en eux consiste le plus grand bien et la béatitude formelle des anges et des hommes. Par eux, les esprits bienheureux sont élevés infiniment au-dessus d'eux-mêmes, et, dans leur union avec Dieu, deviennent déiformes par une similitude avec lui, si grande et si parfaite, que l'imagination ne saurait la concevoir plus grande. Ainsi, comme de vrais dieux, ils brillent dans toute l'éternité comme les fils de la gloire et de la splendeur divine. Par les mêmes actes encore, ils se dilatent dans l'immensité, et leurs proportions se rapprochent, autant qu'il se peut, d'un si grand bien jusqu'à le pouvoir saisir et comprendre tout entier. Ils ne s'arrêtent pas au dehors, comme s'ils étaient bornés à la surface, mais ils en pénètrent les profondeurs et entrent dans la joie de leur Seigneur; les uns plus, les autres

moins, suivant la quantité de la lumière de gloire communiquée à chacun. Plongés dans cet abîme, il se perdent eux-mêmes avec toutes les choses créées, car tous les autres biens et toutes les autres joies ne leur paraissent rien en comparaison de cet océan de biens et de joies. Là, il n'y a plus pour eux ni ténèbres ni obscurité, comme celles qui, à présent, nous voilent la divinité, mais tout est lumière et immense clarté, quoiqu'ils ne soient pas capables de la comprendre pleinement; là est leur éternelle demeure; ils en jouissent avec une sécurité dont la paix ne sera jamais troublée; là est le ciel des cieux, auprès de qui toute la création n'est que de la poussière; là, tous leurs désirs sont rassasiés, ils ont la possession et la jouissance de toutes les choses désirables, ils n'ont plus à attendre ou à désirer, car ils ont tout et jouissent de tout en Dieu; là, l'unique occupation des saints est de contempler l'infinie beauté de Dieu, d'aimer son infinie bonté, de jouir de ses douceurs infinies, d'être inondés du torrent de ses plaisirs, et de tressaillir d'une perpétuelle et inexprimable joie dans la possession de sa gloire et de tous les biens qu'il partage avec eux. De là les louanges, les bénédictions, les actions de grâces, qui ne cessent jamais; et ainsi, les bienheureux, arrivés à la consommation de leurs désirs, et ne connaissant plus rien à quoi ils puissent aspirer, se reposent en Dieu comme en leur dernière fin [1].

Ainsi, comme l'oiseau fatigué s'abat sur la branche où il perche, la création trouve en Dieu le lieu de son repos. Alors cessent tous les mouvements, toutes les vicissitudes; plus de changements, de progrès, d'aspirations, de découvertes; tout est repos au dedans, au dehors et autour de cet empire de l'éternelle paix. Alors, le Fils rend le sceptre à son Père, comme parle l'Apôtre [2], et la soumission de sa nature humaine, qui n'avait pas paru dans le gouvernement de l'Église et dans la pompe du

[1] Lessius, cap. XIV.
[2] I Cor., XV.

jugement, se manifeste davantage; alors, comme si ce dernier acte d'ineffable soumission de cette nature créée, le chef et l'aînée de toute créature, donnait le dernier trait à la beauté de la création, le Créateur se donne tout à tous, et la chronique des temps est close. Au delà tout est perdu dans les splendeurs inaccessibles de l'éternité. Telle est l'histoire de la création, telle que la théologie se hasarde à la lire dans l'intelligence divine. C'est une œuvre de simple amour, de gigantesques dimensions, admirablement proportionnée dans toutes ses parties, et dont tous les détails ont le fini le plus délicat. L'amour en est la vie depuis l'origine jusqu'à la consommation, et son résultat est une copie permanente, immortelle et créée, de l'éternelle, incréée et indivisible Trinité.

Si on a pris la peine de lire avec attention cette étude un peu ardue sur la création, on a dû y reconnaître le système auquel se rattachent tous les rapports entre le Créateur et la créature, exposés dans les précédents chapitres. Ce qui, peut-être, n'était pas encore clair, doit l'être à présent, et l'intelligence en est plus facile qu'auparavant. La difformité de l'esprit du Monde doit être plus sensible, et ses dangers paraître plus alarmants. Mais quelle est la conclusion à en tirer? que la religion doit être nécessairement un service de Dieu par amour, que la facilité du salut tient à ce qu'il dépend d'un amour personnel de Dieu, et que le seul refuge contre l'esprit du monde est aussi dans un amour personnel de Dieu. Ce n'est ni par le merveilleux caractère de ses doctrines, ni par sa pure simplicité, ni par le pouvoir surnaturel de ses secours que la religion est ce qu'elle est, mais par ce seul fait qu'elle est l'amour personnel de la créature pour Dieu. Il semble que ce soit une chose trop évidente pour qu'on la dise, et cependant elle entraîne des conséquences si importantes, qu'on n'y saurait trop insister.

Chaque rapport établi par la création nous amène à conclure que toute sainteté doit consister dans l'amour

personnel de Dieu. La création fut un acte d'amour précédant et renfermant tous les autres amours. La créature fut, par l'acte même de la création, mise avec le Créateur dans divers rapports personnels, tous du caractère le plus tendre et le plus intime. Plus on connaît le Créateur, plus on comprend cette vérité, et la connaissance qu'on acquiert de lui fournit sans cesse de nouveaux motifs d'amour personnel. Chaque perfection invite à l'amour; chacune attache une récompense à l'amour, et seulement à l'amour. Le seul besoin des attributs de Dieu, si nous pouvons l'appeler un besoin, est l'amour, et il ne peut être satisfait que par l'adoration de la créature. La facilité du salut a prouvé que toute religion doit être un amour personnel de Dieu, et c'est pour cela même qu'il est facile. La fin de tous les sacrements et de toutes les grâces est de donner ou de développer cet amour, et plus ils en donnent ou en développent, plus ils contribuent à la facilité du triomphe. Le péché dit aussi que rien n'a de valeur réelle que l'amour personnel de Dieu, soit parce que l'indulgence qui pardonne est le plus doux héraut de l'amour sur la terre, soit parce que toute l'horreur du châtiment consiste dans la perte de l'amour au milieu des ténèbres de cet enfer sans Dieu qui est sa fin. La personnalité de l'esprit du mal nous pousse aussi à l'amour personnel de Dieu, notre seul refuge et notre secours. Les dangers du monde ne peuvent être affrontés que par l'amour personnel de Dieu; c'est lui seulement qui peut étouffer les amours coupables; seul il peut détacher des biens périssables de la terre les âmes malades et découragées; seule la lumière de sa beauté peut ôter leur lustre mensonger aux attraits séduisants du monde, et nous dégoûter secrètement et avec suavité de ses charmes même légitimes, naturels et innocents. Mais, par-dessus tout, cette nécessité d'un amour personnel de Dieu vient de ce que notre dernière fin est en Dieu lui-même, et non dans ses récompenses créées. Dieu possédé, Dieu nous appartenant, voilà le but de la création, voilà notre fin; là seulement est notre repos. Oh! puis-

sent les vents de la grâce nous faire voguer doucement sur cette vaste mer, et nous pousser au port de la céleste patrie! Un jour encore est achevé, une semaine de plus est passée, une autre année s'est écoulée! Dieu soit béni! nous sommes plus proche de notre fin! Elle arrive vite, et cependant elle est aussi bien lente! Enfin elle viendra, et alors le passé ne nous apparaîtra plus que comme un songe; mais il y a de terribles écueils à éviter, et, pour diriger notre route à travers leurs dangers, il faut plus que nous ne pouvons dire. Nous savons seulement une chose: c'est que, seul, l'amour personnel de Dieu possédera finalement son objet; tout le reste, quoique sage, bon et en apparence bien commencé, va au hasard, n'est pas dans le bon chemin, s'égare ou reste en route, mais n'arrive jamais au but. Pour l'amour, la voie n'est ni difficile à trouver, ni pénible à suivre, et c'est pour cela qu'il entre dans la patrie sans être fatigué. Il marche à Dieu pendant la plus longue vie, plus frais, plus vif, plus hardi, plus jeune, plus ardent dans son désir qu'au jour où il s'alluma au milieu des transports et de l'inexpérience de sa première conversion.

Personne ne nie cette doctrine de la necessité d'un amour personnel de Dieu, on ne pourrait le faire sans hérésie. Mais il y a deux écoles de spiritualité qui, n'envisageant point la question de la même manière, diffèrent dans la manière de la traiter[1]. Tous conviennent que comme la preuve de l'amour est dans la fidélité à garder les commandements, un sentiment du devoir, une courageuse détermination à faire toujours et seulement le bien, par cela seul qu'il est bien, doit accompagner l'amour personnel de Dieu et en faire partie[2],

[1] La doctrine de Vasquez : *Naturam rationalem esse regulam honestatis*, semble conduire à une foule de conséquences propres à la théologie ascétique; mais le commun des docteurs est contre lui. Voyez Vasquez, 1, 2, disp. 58, 2, et disp. 97, 3.

[2] A la doctrine qui enseigne qu'une bonne action est essentiellement et intrinsèquement bonne, Medina fait cette objection : *Si quis velit amare Deum, et non ex motivo quod hoc sit conforme legi divinæ id præcipienti; adhuc ponit actum honestum et bonum.* A quoi Viva

sans cela cet amour serait un mensonge et une moquerie. Ceux qui insistent davantage sur le sentiment de devoir n'excluent pas l'amour personnel, et ceux qui attachent le plus d'importance à l'amour y admettent et exigent un sentiment de la rectitude et du devoir. Mais en partant presque du même point, on peut s'écarter beaucoup, suivant qu'on donne le premier rang à l'un ou à l'autre. Il est possible, en insistant exclusivement sur l'amour, de réduire la religion à n'être qu'une affaire de pure dévotion de cœur et de sentiment, particulièrement tendre, et par conséquent fragile, exagérée et éphémère. Il est possible, d'autre part, qu'en donnant toute l'importance au devoir, ce motif austère ne réussisse guère, surtout auprès des personnes encore jeunes et des pécheurs, et ne fasse méconnaître ou mépriser le caractère spécial de l'Évangile. Vous devez suivre telle ou telle ligne de conduite parce qu'elle est commandée, parce quelle est droite, parce qu'elle vous engage au respect, qu'elle vous rendra capable de former des habitudes de vertu, qu'elle est édifiante, que sans elle vous ne pourrez pas obtenir la communion, ou qu'en vous en écartant vous vous perdrez éternellement; tout cela est parfaitement intelligible, tout cela est très-vrai, mais n'est pas particulièrement persuasif, surtout pour ceux que la jeunesse rend ardents, ou pour ceux que le péché a rendus débiles. Vous devez suivre telle ou telle ligne de conduite, parce qu'elle est agréable à Dieu et que Dieu vous aime très-tendrement et vous a aimé de toute éternité, qu'il désire que vous l'aimiez, qu'il attache un prix à votre amour et lui donne une récompense au-dessus de toute humaine compréhension; que si vous refusez d'obéir, vous blessez son amour, car il fait de votre soumission une affaire personnelle; aimez seulement, et tout sera facile, — cela aussi est intelligible, ce n'est pas moins vrai, c'est plus persuasif et donne une grande

réplique : *Qui amat Deum, et non ex motivo honestatis, ponit actum honestum, sed non ponit actum honestum honestè.* De Act. hum., q. II.

garantie de persévérance. Ces deux manières de voir sont vraies, mais elles forment des caractères tout à fait différents. En sorte qu'une des questions pratiques les plus importantes pour notre vie spirituelle est de décider si nous voulons aimer Dieu parce qu'il est bien de le faire, ou si nous voulons faire le bien parce que Dieu nous aime et que nous l'aimons.

Chose étrange! Ces deux sentiments sont vrais, et quand nous considérons leurs effets extérieurs, il semble que nous voyions deux religions différentes. Il est de fait que, par une raison ou une autre, il est extrêmement difficile de persuader à quelqu'un ou de se persuader à soi-même que Dieu nous aime. Du moment où cette conviction est entrée dans notre esprit, une complète révolution s'opère dans notre âme; tout nous apparaît sous un jour différent, nous avons de nouvelles lumières, des forces nouvelles; des facultés, qui étaient tout à l'heure endormies en nous, s'éveillent et produisent de grandes choses; nous devenons des hommes nouveaux : c'est comme une espèce de conversion. Quelque pieux, consciencieux, réguliers et dévots que nous ayons pu être auparavant, nous sentons que le changement qui s'est fait en nous nous a rendus tout autres; nous sommes entrés dans une nouvelle voie, et désormais notre marche ne peut plus être la même. Mais un grand nombre d'hommes descendent au tombeau sans avoir compris d'une manière pratique le grand amour que Dieu a pour eux; il y a toujours eu une lacune chez eux et ils seraient placés plus haut dans le ciel s'ils avaient connu sur la terre ce que le ciel leur a maintenant révélé. Un théologien dit que c'est une faiblesse commune aux saints eux-mêmes de ne pouvoir croire à la grandeur de l'amour que Dieu leur porte.

On lit dans les chroniques des Françiscains que sainte Élisabeth de Hongrie croyait aimer Dieu plus qu'elle n'était aimée de lui, et que son directeur eut quelque peine à la désabuser. En vérité, l'immensité, les excès, les apparentes extravagances de l'amour de Dieu jettent

un éclat qui empêche les hommes de le croire comme ils le devraient. A peine même l'osent-ils, car il semble incroyable que Dieu nous aime autant qu'on le dit. C'est un grand jour, un jour de crise dans notre vie que celui où la connaissance de l'amour de Dieu pour nous passe à l'état de conviction sensible.

Si tout le mal qui règne dans le monde vient de ce qu'on n'a pas la connaissance pratique des vrais rapports entre le Créateur et la créature, il n'est pas moins vrai que le même défaut est la cause de toutes les imperfections de notre vie spirituelle; et j'ajoute que les vrais rapports entre le Créateur et la créature sont plus promptement appréciés, plus volontiers acceptés, et mis en pratique avec plus de persévérance, dans le système qui met l'amour avant le devoir, qui nous fait pratiquer le bien parce que Dieu nous aime, plutôt que de nous faire aimer Dieu parce qu'il est bien de l'aimer. La religion vient, il est vrai, dans chacun par des voies différentes, elle a des attraits particuliers pour les divins esprits. Tous ne partent pas du même point, et on ne peut fixer précisément où et comment on commence à être pieux. Aussi n'aurions-nous jamais l'idée de condamner, ni même de blâmer aucune méthode qui puisse assurer la fidélité à garder les commandements de Dieu par des motifs surnaturels. C'est ce qu'il faut ne pas oublier, non plus que l'admission pleine et entière que nous faisons de la sûreté et de la solidité de l'autre principe, quand nous établissons les raisons de notre préférence pour l'école de spiritualité qui proclame plus hautement l'amour personnel de Dieu et le recommande à tous et en toute occasion. Elle nous paraît des deux la plus propre à procurer la gloire du Créateur, d'abord en sauvant un plus grand nombre d'âmes, ensuite en grossissant les rangs de ceux qui tendent généreusement à la perfection.

L'amour rend nos yeux plus perçants et vivifie la sensibilité de notre âme. Or, quand nous nous arrêtons exclusivement au sentiment du devoir, et que nous pres-

sons les fidèles de pratiquer le bien, précisément parce qu'il est bien, il semble souvent que la délicatesse et la finesse de notre discernement spirituel sont en défaut : nous n'agissons pas toujours dans le sens de Dieu, parce que nous ne reconnaissons pas spontanément et instinctivement quel est ce sens; il ne nous est pas donné de découvrir d'un œil prophétique le mal dans quelque ligne de conduite où cependant il est, quoique invisible et pour ainsi dire implicite; notre tact spirituel est lourd et quelquefois presque grossier; nous n'apercevons pas tout d'un coup l'esprit du Monde dans ses premières et insidieuses attaques. L'amour a un don spécial pour tout cela, et là même où la rectitude de conscience trouve des bas-fonds pour échouer, l'amour vogue à pleines voiles, et trouve par un instinct surnaturel les passages où l'eau ne manque pas. Le principe du devoir devient plus facilement à charge que l'amour; il contrarie toujours notre nature corrompue, et par conséquent nous sommes obligés à faire de continuels efforts pour nous tenir toujours dans les limites qu'il nous prescrit, et quand viennent les temps de sécheresse ou les moments de tentation, la lutte est difficile à continuer. L'amour, au contraire, est un stimulant, il lui est donné de rendre tout aisé; il nous fortifie et nous rend capables de faire des choses pénibles avec une douceur sensible et un religieux plaisir, là où la rectitude de conscience succomberait par l'infirmité de sa propre nature. Ainsi la persévérance appartient au système qui procède par le principe de l'amour, plutôt qu'à celui qui s'appuie surtout sur le devoir. En outre, là où il y a effort, il y a rarement abondance, tandis que c'est le caractère spécial de l'amour d'être fécond.

Quand nous agissons entièrement par le sentiment du devoir, nous sommes obligés à bien plus de travail intellectuel que quand nous nous laissons guider par l'amour. Nous avons à scruter le caractère de l'action, à en mesurer la portée, à nous informer de ses circonstances, à

prévoir ses conséquences; tout cela prend du temps et occasionne des lenteurs, et, comme la vie passe rapidement, nous pouvons être pris à l'improviste, et nous trouver dans l'alternative, ou de commettre une omission, ou d'agir au dernier moment avec précipitation. C'est ce qui fait que les hommes lents sont souvent si emportés. Quiconque y voudra faire attention, en trouvera journellement des exemples dans la violence habituelles des gens timides. Le principe du devoir, pourrait-on ajouter, a besoin d'un temps tranquille; il ne convient pas au moment des orages; il manque d'élasticité, de légèreté; aussi, quand il est tombé dans le péché, il ne se relève qu'avec grande difficulté; sa pénitence a quelque chose de gauche et d'embarrassé, comme s'il se trouvait dans une situation à laquelle il n'avait jamais songé; il s'abandonne vite au désespoir; il en vient à croire le péché nécessaire, et quelques rechutes sérieuses suffisent à lui faire renoncer tout à fait à la vie spirituelle. On pourrait citer des hommes qui n'ont jamais pu se relever d'un péché mortel, et nous serions portés à soupçonner que c'étaient des hommes qui agissaient par conscience plutôt que par amour[1].

Le principe consciencieux tend à nous concentrer en nous-mêmes, et affaiblit ainsi la charité. Le moi grandit quand nous sommes toujours occupés de lui et de ses allures, et quand l'objet même de la foi se présente habituellement à nous sous l'apparence de la règle du moi. De là, il n'est pas rare de voir disparaître les plus admirables exercices de la charité, car la charité ne se contente pas de ce qui est le pur devoir envers le prochain; or le devoir ne nous mène guère au delà de la stricte

[1] La conscience elle-même agit plutôt par amour pour la beauté de la vertu que par haine pour le vice. Antoine dit : « Voluntas aversari non potest objectum malum propter solam ejus malitiam tanquam unicum motivum, quia odium malitiæ, vitii necessario fundatur in amore objectivæ bonitatis virtutis oppositæ, illumque necessario supponit. Unde nemo odit malitiam alicujus vitii propter se, nisit amet, et quia amat bonitatem et pulchritudinem virtutis oppositæ. » *De Act. hum.*, cap. III, art. 1.

justice. La tournure d'esprit de la simple droiture est bien différente de celle de l'exubérante charité. Elle ne se complaît pas dans les choses de haute spiritualité, telles que les austérités volontaires, l'amour des souffrances, la pratique des conseils évangéliques, la douleur de voir Dieu si peu aimé et si souvent offensé, et le renoncement plein de soumission aux consolations spirituelles et aux douceurs sensibles. Un homme purement consciencieux peut être convaincu intellectuellement qu'il doit tendre à la perfection, mais il est extrêmement probable qu'il n'y réussira point, parce qu'il n'a pas de motifs assez pressants; son essor s'arrête, et il reste loin du but. Faire le bien parce qu'il est bien, n'est pas un motif assez puissant et assez parfait pour faire parcourir toute la voie de la perfection; l'amour seul en est capable. Quant à suivre les conseils évangéliques, il paraît presque absurde d'en parler à celui qui n'agit que par le sentiment de devoir; il en est de même du désir d'accomplir les préceptes d'une manière intérieure plus parfaite que le devoir ne l'exige.

Ce principe, quoiqu'il soit parfaitement chrétien, et qu'il soit fondé sur Jésus-Christ, n'a, ce semble, qu'une faible tendance à produire cette ressemblance sans nom et indescriptible, avec notre divin Maître, qui est le trait caractéristique des saints; il ne possède pas assez d'oubli de soi-même, et a trop peu de sympathie pour les opérations mystiques de la grâce. Et puis, il n'a pas les mêmes bénédictions que l'amour; non qu'il ne soit dans l'ordre de Dieu, ni qu'on puisse avec sécurité l'oublier ou le déprécier, mais il a des allures qui rappellent l'Ancien Testament plutôt que le Nouveau. Il risque de rejeter l'homme en arrière en le conduisant aux scrupules; il ne laisse jamais la conscience en repos; il perd, dans un inutile examen de ses actions passées, un temps qu'il pourrait employer en actes d'héroïque contrition ou d'amour désintéressé. Ce n'est pas assez; il faut qu'il revienne encore à ces actions qu'il a maintes et maintes fois passées au crible de ses examens répétés,

il faut qu'il les dissèque, qu'il les tourne et les retourne, jusqu'à ce que, force de regarder, son dos soit courbé par une habitude invétérée, et ses yeux malades. Tel est son défaut de modération, tels les excès où il tend et où il doit tendre davantage à mesure qu'il marchera avec une volonté plus déterminée dans la vie spirituelle; où, à mesure que l'on avance, les règles communes sont moins claires dans leur application; où la grâce procède par des voies plus compliquées et moins ordinaires. Par un étrange contraste, en même temps qu'il mène au scrupule, ce principe inspire la confiance de soi-même par cette habitude d'examiner ses actions selon ses propres lumières, et d'agir suivant ce qu'on croit y avoir découvert. Il est très-rare de trouver un homme qui fasse le bien seulement parce qu'il est bien, et qui, en même temps, n'ait pas avec le plus grand calme, une très-bonne opinion de lui-même, et ne soit pas, à son grand péril, quitte de toute méfiance à l'endroit de ses propres décisions.

On peut encore reprocher à ce principe de ne pas amener la ressemblance avec le ciel. Les bienheureux n'agissent pas par un sentiment de devoir, ils contemplent et aiment; et bien certainement ils doivent avoir eu sur la terre quelque habitude qui correspondît et préparât à cette habitude céleste de tenir sans cesse les yeux fixés sur l'aimable objet de la foi. Il est difficile de se faire l'idée d'un séraphin consciencieux. En réalité, il n'y a de surnaturel dans ce principe que la quantité d'amour qu'il renferme. Tout ce qu'il y a de bon en lui, il l'emprunte à l'amour, qu'il relègue toutefois à la dernière place comme un inférieur et un subordonné. Aussi, ne sommes-nous pas étonnés de trouver en ceux dont il règle habituellement les actes, quelque chose d'étranger à ce que nous lisons dans les vies des saints; ils ont de l'éloignement pour les nouveaux miracles, les dévotions populaires, les apparitions, les pèlerinages, les vœux, et tout ce qui a un caractère surnaturel. C'est que le principe y répugne, et, par conséquent, loin de

s'y attacher fortement, ils aiment mieux n'y pas donner attention.

Nous pouvons ajouter qu'il n'a pas le don d'attirer; il ôte à la piété beaucoup de son prosélytisme naturel et de son influence convertissante; il n'appelle pas à soi et ne fait point envier au pécheur cette admirable douceur que donne la sainteté chrétienne; il est sec, il repousse, il a la parole brève, et ne sait ce que c'est que l'indulgence; il ne se plie à rien, et se fait gloire de dédaigner les circonstances; le temps et le lieu, il les compte pour rien; il a une tendance à prêcher, à dogmatiser et à se rendre insupportable. Et, sous tous ces rapports, il domine les natures faibles que leur caractère propre dispose à l'adopter. C'est un don plus rare que l'amour, et cette différence vient de son impuissance et non d'un privilége en sa faveur. Il est souvent un développement des dispositions naturelles, tandis que Dieu fait naître l'amour dans tous les cœurs; il gouverne peu d'âmes, parce que peu sont en état de suivre ses voies : c'est par l'amour et par les voies de l'amour que marchent la plupart de ceux qui se sauvent. La seule droiture de conscience ne saurait donner au ciel la moitié des citoyens que lui amène l'amour; en sorte que, d'une part, elle ne fait pas les grands saints, et que, de l'autre, elle n'a pas même le mérite de remplir d'une foule pressée les portiques du ciel.

Le principe du devoir n'est pas aussi favorable à la persévérance que celui de l'amour. Nous l'avons déjà dit, c'est une vie d'efforts. Or, la nature des efforts est d'être isolés et de ne point s'enchaîner l'un à l'autre, et la doctrine de l'habitude offre peu de solidité quand il s'agit des matières surnaturelles de la grâce. Dieu agit par amour, c'est-à-dire en conformité à lui-même, et non par un sentiment de devoir [1]. La vie de Dieu est amour,

[1] In Deo operationes moraliter bonæ, honestæ ac laudabiles dicuntur, quæ sunt conformes fini ipsius Dei, ut est amor suimet. — Deus, quia non habet finem ultimum a se distinctum, quando operatur honeste, hoc est conformiter ad proprium finem, et juxta exigentiam,

et ainsi, l'amour a les dons d'exubérance, de fécondité, de succès; il est hardi, surabondant, divin.

Tout ce qu'il y a de bon dans le principe contraire est sujet à de constantes erreurs par le manque de modération, et, en indiquant les raisons qui nous portent à préférer, comme mobile principal dans la vie spirituelle, le principe d'amour à celui du devoir, nous avons dû signaler en passant quelques-unes des exagérations auxquelles ce dernier peut conduire, quoiqu'il n'y amène pas nécessairement. Mais il ne faut pas donner une fausse interprétation à notre pensée. Le principe du devoir est saint et solide; séparé de lui, le principe de l'amour ne sauverait jamais personne. Faire le bien parce qu'il est le bien, est une voie que chacun doit désirer de suivre, une habitude que tous doivent cultiver. Tout ce que nous avons voulu prouver, est que l'homme spirituel qui considère, en premier lieu, surtout l'amour, puis secondairement le devoir, deviendra plutôt un homme parfaitement converti, ou un saint, ou un plus grand saint que celui qui renverse la question et considère d'abord et avant tout le devoir, comme la portion solide de sa dévotion, puis en second lieu, l'amour, comme un moyen d'adoucir la rigueur du devoir.

L'amour personnel de Dieu! Telle est donc la conclusion de tout ce que nous avons dit. Aimer Dieu parce qu'il désire notre amour; l'aimer parce qu'il nous a d'abord aimés; l'aimer parce qu'il nous aime d'un amour suprême; aimer notre Créateur parce qu'il nous a rachetés, et notre Rédempteur parce qu'il nous a créés; l'aimer comme notre Créateur dans les trois ordres de la nature, de la grâce et de la gloire, et finalement l'aimer pour lui-même, à cause de ses infinies perfections, parce qu'il est ce qu'il est, — Voilà toute la religion, et elle n'est que là. C'est là ce qui découle des liens entre le Créateur et sa créature, qu'il a rachetée; car,

quam habet a propria natura, non obligatur rigorosè a regula honestatis, sed physice, imo et metaphysice, necessitatur a Scipso. (Viva, p. II, disp. VII, q. 1, *de Prima regula moralitatis*.

qu'est-ce que la rédemption, sinon l'acte qui répare, restaure, anoblit la créature? Aimer notre Créateur, première cause, notre dernière fin et notre bien permanent, — tout est là. Dans sa miséricorde, il nous a fait un précepte de l'amour pour lui, et par conséquent, ceux qui font leur devoir parce que c'est un devoir, aiment réellement le divin Maître, et finissent par aller à lui aussi bien que ceux qui l'aiment seulement, ou qui l'aiment surtout par amour. Mais cette dernière voie est à la fois plus facile pour nous et plus glorieuse pour lui; c'est pourquoi j'ai dit, en commençant, que tout partait du touchant et mystérieux désir que Dieu a de notre amour, plutôt que de son amour pour nous. Ce désir de sa part semble être le point auquel les âmes aimantes rattachent leur religion, et dans lequel elles trouvent le secret de leur situation, comme créatures, ainsi que des droits et des attraits du Créateur; ce désir qu'a Dieu de notre amour, nous conduit directement à le désirer lui-même, moins pour son amour que pour lui-même, pour ce don de lui-même qui, bien qu'inséparable de lui-même, est cependant plus grand que l'amour, plus précieux et plus tendre.

Qu'est-ce donc que la vie, sinon la possession de Dieu, et sa beauté qui nous entraîne avec une force toujours croissante à une possession toujours plus parfaite, jusqu'à ce qu'enfin dans le ciel nous arrivions à le posséder avec plénitude? Dégageons-nous pour un instant des pensées de la terre, levons les yeux vers le ciel où les anges, qui se réjouissent pour un pécheur qui fait pénitence, célèbrent la fête de tous les Saints. On pourrait l'appeler la fête de la magnificence de Jésus, car l'esprit de la fête est un esprit de magnificence. C'est la fête de la cour céleste du grand Roi de notre salut. Mais qu'y voyons-nous? Ah! si nos regards pénètrent le ciel, que de choses nous apprendrons sur la création! Laissons de côté, non par oubli et encore moins par froideur de cœur, l'empire des anges, nos frères aînés, et ne nous occupons que de l'humaine famille rassemblée dans ce

séjour du bonheur. Autour de l'autel de l'Agneau, près du trône maternel de Marie, voilà les diverses cohortes, les chœurs et les glorieuses hiérarchies des saints. Ils sont revêtus d'une splendeur qui réjouit le regard, mais cette splendeur ne leur appartient pas. Chaque âme est embellie par une infinie variété de grâces dont la combinaison particulière lui donne son aspect propre et la rend personnellement un ornement du ciel, en sorte que pas un saint ne pourrait disparaître sans que la cour céleste perdît une portion de sa beauté. Cependant ces grâces ne leur appartiennent point : elles ont été des dons à l'origine, elles restent des dons à la fin. La joie pleine de ravissement des saints offre un spectacle de délices que nous ne pourrions contempler sans mourir. Il n'est pas un seul de leurs dons, pas une de leurs récompenses, même la moindre et la plus légère, qui ne pût être pour eux l'objet d'une jouissance extrême; mais ce n'est pas là ce qui cause leurs transports; ce n'est pas leur beauté, leurs perfections, leurs récompenses, c'est quelque chose qui ne leur appartient pas : c'est la beauté de Jésus qui fait leur magnificence et leur joie, et s'ils sont éternellement heureux, ce n'est pas à cause de l'impossibilité où ils sont de perdre jamais leur bonheur, mais parce qu'ils sont attirés sans cesse par cette beauté qui ne passe pas. Voyez quel calme profond règne dans cette vaste scène qui s'étend sous vos yeux ! C'est la création entrée dans la demeure de son Père, la création dans le séjour de la gloire. Sa course est achevée, ses problèmes résolus, sa consommation glorieusement accomplie. Mais ce n'est pas sa nature complétée et surélevée, ni ses grâces multipliées et couronnées, ni l'exubérance de sa vie désormais toute de jouissance et de gloire qui la plongent dans le ravissement, c'est la possession du Créateur. Elle est sortie d'elle-même et s'est fixée dans quelque chose d'autre, et c'est ainsi qu'elle est parfaite, complète, en repos, car ce quelque chose est Dieu, son propre Dieu.

Mais ramenons nos regards sur la terre, parcourons

les siècles passés et voyons comment Dieu fait ses saints, comment il a tiré de la poussière du monde cette multitude de cohortes et de hiérarchies de bienheureux pour les recevoir dans son sein, où nous les contemplions tout à l'heure. La même beauté, qui, offerte sans voile à leur vue, fait maintenant leur éternelle vie, n'était visible qu'à leur foi lorsqu'elle les a conduits de la terre au ciel; les voies ont été diverses, étranges, différentes pour chacun; mais tous ont obéi à la même et invariable impulsion. Ce n'a pas été un pur sentiment du devoir, ni une grande délicatesse de conscience, qui les a fait marcher avec héroïsme à travers tous les obstacles, et qui leur a obtenu les trônes les plus élevés dans le ciel; ils ont cédé à un attrait secret, à leurs cœurs, à un courant qui les attirait, faible d'abord et à peine sensible, lent et incertain, puis plus déterminé, puis plus rapide, enfin impétueux, irrésistible, et qui les a entraînés et jetés pour jamais dans l'abîme de la délicieuse vision de leur Créateur. Le caractère des plus grandes opérations de Dieu sur la terre est d'être invisible, et c'est ce qui se vérifie surtout dans la manière dont il fait les saints. Quand nous venons à en connaître le procédé, il nous paraît si invraisemblable que nous serions portés à nous scandaliser de son étrangeté. Et, en réalité, pouvons-nous citer la vie d'aucun saint dont le monde ne se soit pas fait un objet de scandale, précisément à cause de ce qui le sanctifiait? Pourquoi ne pas nous rappeler continuellement ce fait, et la leçon qu'il nous donne? Quand les hommes virent Jésus de trop près et trop à découvert, ils le jugèrent digne de mort; ainsi en est-il encore de nous : quand son ombre descend sur un saint, nous le prenons pour toute autre chose qu'un saint et nous sommes prêts à le condamner.

L'immense diversité des voies par lesquelles les saints sont conduits à Dieu, mérite une sérieuse attention. Le climat, le rang, la date dans l'histoire du monde, les souffrances, la position, l'éducation, la vocation, le caractère national y tiennent une place à la fois importante

et bien petite; toutes ces circonstances font beaucoup, mais elles ne sont pas tout; elles ne sont quelquefois pour rien dans le résultat, car les mêmes choses qui ont favorisé les progrès de tels ou tels saints, empêchent d'autres âmes d'avancer. Il y a évidemment en jeu comme un charme magique, un charme qui agit sur le monde, sur la vie, sur le chagrin, sur les ténèbres, sur les épreuves et jusque sur le péché. Il s'empare des âmes et les domine par les circonstances les plus contradictoires; mais c'est un charme, rien autre chose qu'un charme : c'est cette beauté de Jésus qui fait aussi la vie et la lumière du ciel. Le ciel est le ciel parce que Dieu est si admirable dans la lumière; la terre est le lieu où se forment les saints, parce que Dieu est si admirable dans les ténèbres.

Voyez comment le charme agit, même contre l'immense et presque irrésistible pouvoir du Monde. Quels sont ceux qui ressentent son influence? Ah! voyez-les reposant dans la gloire sur le cœur de Dieu, trophées éclatants de la grâce rédemptrice! Ce sont de jeunes vierges délicates, de haute naissance, de jeunes garçons qui ont triomphé sur les bûchers et les chevalets, que la dent des lions a broyés, martyrs avant l'âge, comme les Vénantius, les Agathe, les Agnès, les Lucie, les Catherine, les Cécile; ce sont des enfants, saints précoces, chez qui la raison a devancé les années pour qu'ils puissent aimer Jésus; ce sont des petits selon le monde qui domptèrent leur chair par les macérations, passèrent des heures entières en prières, eurent des extases et firent des miracles, éprouvèrent de mystérieuses souffrances, vécurent dans un monde mystique et reproduisirent avec une extraordinaire fidélité l'image de Jésus; ce sont des rois et des reines qui, dédaignant leur couronne, prirent la croix, et nu-pieds suivirent le Sauveur; ce sont de vaillants soldats comme saint Ignace, ou des légistes comme saint Alphonse; ce sont des pécheurs nouvellement convertis, avec toutes les apparences encore de leurs anciens péchés; ou bien ce sont des hommes

du monde, d'une piété ordinaire, qui aimèrent une honnête liberté et des plaisirs permis, mais sur lesquels par degrés sembla s'étendre, comme une espèce de songe, la pensée du Dieu plein de beauté, qui les conduisit doucement jusqu'au moment où, touchés par la mort, ils se réveillèrent et virent que ce qu'ils avaient rêvé n'était rien auprès de la réalité.

Telles sont les personnes sur lesquelles le charme a opéré; voyons maintenant d'où il les a tirées. D'abord il les a séparées de tous les plaisirs permis et délicieux que procurent tous les sens. Les saints sont si loin d'être insensibles, que personne ne peut leur être comparé, ni pour la délicatesse avec laquelle ils peuvent recevoir les impressions du plaisir, ni pour l'exquise vivacité de sentiment dont ils sont susceptibles; c'est ce qui les rend capables de ressentir des souffrances si aiguës, qu'on pourrait les comparer à des hommes qui, écorchés vifs, seraient forcés de marcher à travers les épines du monde. Nous pouvons mentionner ensuite la beauté extérieure de la terre, où ils savaient lire mieux que les autres hommes la douce et attrayante amabilité des perfections de Dieu. Puis viennent les liens des affections les plus saintes et les plus tendres : des enfants ont quitté leurs parents qu'ils aimaient d'un amour inconnu au commun des enfants; des mères ont passé sur le corps de leur fils pour aller au couvent. On en a vu d'autres contempler d'un œil sec leurs enfants dans les tortures d'un atroce martyre, et les encourager à souffrir plus encore. On a vu des maris et des femmes se séparer d'un commun accord pour tout le reste de leur vie, et la porte du cloître se fermer sur ces visages bien connus et aimés, comme si c'eût été la pierre du tombeau. Il y a eu des joies que les saints ont volontairement changées en chagrins, pour acquérir quelque ressemblance avec Jésus-Christ. Et quand la peine s'appesantissait sur eux, que le ciel les chargeait de croix, que la terre semblait brûler sous leurs pas, oh! c'est alors que le charme montrait sa puissance magique! Comme

ils se relevaient sous leur fardeau; comme ils marchaient légèrement en chantant les cantiques des anges! Et c'était leur liberté qu'ils sacrifiaient, la liberté à qui Dieu demande l'amour de sa créature, et qui, hélas! le lui refuse si souvent; ils la sacrifiaient pour embrasser l'aimable captivité de l'amour personnel de Dieu; mais c'était le libre abandon de leur liberté qui les rendait agréables aux yeux de Dieu. Quel charme que celui qui a su arracher tant de myriades d'âmes à de telles attractions! Qu'il doit être puissant, quel art pour inviter et pour persuader; quelles transformations insinuantes! Et en même temps quelle action tranquille! tranquille comme Dieu lui-même!

Ce sont là les merveilles que produit la beauté de Dieu en agissant sur les âmes. Elles sont plus faciles à comprendre dans le ciel, parce que la vision y est éternelle, immuable et dans toute la splendeur de la gloire; mais ce qui est à la fois étrange et touchant, c'est que sur la terre tant de prodiges s'opèrent par la faible lumière que nous avons de Dieu. Qu'un texte de l'Écriture frappe notre oreille, dans l'église ou ailleurs, une touche énergique se fait sentir, la lumière la suit, et en voilà assez pour faire un saint. Il est dans la vie des moments où la prière apporte une délicieuse douceur; ils sont courts et fugitifs comme les rayons de la lune, quand, se glissant par intervalles entre les nuages amoncelés, ils argentent un instant la croix du clocher et disparaissent, mais ils suffisent à soutenir une âme pendant plusieurs jours: ainsi encore après la sainte communion, minutes dérobées à la terre, nous portons, comme Marie, dans notre sein le Seigneur du ciel et de la terre, nous sentons sa présence, nous avons tant de choses à dire que nous restons muets; cependant le temps s'écoule et nous croyons avoir perdu une précieuse occasion; mais l'œuvre s'est accomplie : une chaleur surnaturelle échauffe notre sang, et en un clin d'œil nous avons gravi une montagne sur la route du ciel. Quelquefois l'amour inonde tout à coup notre cœur, et avec lui la lumière;

d'où et pourquoi viennent-ils, nous l'ignorons; le ciel est resté paisible au-dessus de nos têtes et nous n'y voyons aucun signe, tout ce qui nous entoure est resté dans le même état de froide langueur. Que s'est-il donc passé? Certainement le prodige s'est opéré au dedans de nous, il semble qu'un des abîmes du cœur se soit ouvert pour en inonder la surface; et nous nous rappelons que, dans une de ces profondeurs où peut-être nous ne sommes jamais descendus et où nous n'aurions jamais pénétré jusqu'à l'éternité, Dieu daigne habiter, et alors nous comprenons le secret. Dans les moments de chagrin, nous avons avec Dieu des unions passagères, mais si rapides, qu'à peine nous croyons à la réalité d'une visite d'en haut; mais ce sont bien vraiment des embrassements de notre Père céleste, qui nous guérissent de nos maux, en nous donnant une nouvelle vigueur, et pénètrent si bien, que nous en avons gardé l'impression et que nous en sentons encore l'influence. Parfois devant le saint-sacrement, de soudaines illuminations nous ont montré, nous ont dit des choses que nous ne pouvons définir. Seulement elles ont rendu les ténèbres du monde plus sensibles et plus palpables comme l'éclair au milieu d'une nuit sans lune; mais elles ont opéré : nous avons senti une main nous saisir dans les épaisses ténèbres qui ont suivi cet éclat passager, et nous entraîner à travers tous les obstacles sur des hauteurs inconnues; et là nous nous sommes trouvés seuls et abandonnés; mais soudain nous avons aperçu plus près que jamais la ligne blanchissante à l'horizon, l'aurore du jour céleste. Pour quelques-uns, une seule révélation de la beauté de Dieu à l'heure dernière, une de ces révélations inexplicables qui arrivent aux mourants, suffit dans la voie de la sainteté pour faire en une heure l'ouvrage de toute une vie. Oh ! si Dieu opère toutes ces merveilles dans ce temps, que sera-ce dans l'éternité ? O bienheureux saints ! pour quelque temps encore vous serez dans son admirable lumière, tandis que nous en sommes bien loin : mais pour quelque temps seulement, car nous irons jouir avec vous

des ravissantes splendeurs que cette Face divine répand sur les âmes rachetées !

Dès cette terre, néanmoins, Dieu est à nous et nous prenons par degrés possession de notre héritage. Jésus est le Créateur revêtu des dehors de l'amour rédempteur, et il nous appartient déjà tout entier sur cette terre, tandis que nous faisons, pour être tout à lui, des efforts pénibles, mais en même temps pleins de douceur. Déjà les attributs du Créateur sont pour les créatures des sources de joie et de salut ; pourquoi ne les méditons-nous pas avec plus d'attention ? Il n'y a pas de science terrestre qui puisse intéresser autant que la science de Dieu, elle nous donne des connaissances qui conduisent à l'amour, et l'amour est à la fois la conversion, la persévérance et le salut. Les divines perfections nous soutiennent par le contraste qu'elles offrent avec ce que nous voyons sur la terre, elles relèvent nos esprits, elles augmentent notre confiance, elles suppléent par leur abondance à tout ce qui nous manque, elles nourrissent nos âmes par leur grandeur et exercent sur nous une mystérieuse et sainte attraction qui nous fait pénétrer jusqu'en elles-mêmes. Les effets qu'elles produisent sur nos âmes sont variés et tous pour sa perfection. A la Justice, nous devons le don de la crainte, à la Miséricorde celui de la sainte familiarité. La Toute-Puissance répond aux besoins de notre faiblesse, la présence universelle est le remède à notre découragement. Notre ignorance a sa consolation dans l'omniscience, et nos craintes s'apaisent et se calment par la pensée de la Providence. Tous nos besoins, toutes nos faiblesses, toutes nos iniquités vont présenter leurs divers fardeaux à la Fidélité de Dieu, avec la complète assurance d'en être allégés. Toutes ces perfections sont des abîmes dans lesquels nous descendons sans cesse maintenant avec le plus parfait contentement de l'intelligence et de la volonté, et dont nous interrogerons avec délices les profondeurs pendant toute l'éternité. Elles nous rassasient et par là nous comblent de bonheur, puis elles cessent

de nous rassasier et ne nous en rendent que plus heureux, car elles laissent après elles une faim délicieuse qui est en elle-même un merveilleux et insatiable contentement. Elles sont le repos, et hors d'elles le repos n'existe pas; elles sont la patrie, et ailleurs tout n'est qu'exil et bannissement. Elles sont notre bien, elles nous appartiennent, Dieu nous les a abandonnées pour être notre possession et notre joie, comme s'il ne se réservait que d'en porter le poids, afin que pour nous elles fussent uniquement un objet de jouissance sans peine. Son éternité même est à nous, et quoique nous ne soyons que les fils du temps, cependant, en possédant Dieu, nous jouissons en lui de l'éternité. Nos intelligences éclairées par la religion savent déjà, dès cette vie, comme le sauront bien mieux nos esprits glorifiés dans le ciel, embrasser les siècles passés et les âges futurs encore sans nom, les perdre et les retrouver toujours dans cet océan de vie toujours subsistante. Oh ! il n'y a pas de dévotion pareille à celle des attributs de Dieu. Bienheureux et magnifique héritage de la créature, immuables, immenses, nous les possédons toujours, toujours les mêmes, toujours aussi riches. O espace ! recule les gigantesques limites de ton empire indéfini, ou tu ne seras qu'une étroite prison pour nos joies immortelles !

Si pour les âmes croyantes la terre est ainsi une espèce de ciel, quelle sorte de ciel sera le ciel lui-même ! Qu'est cette incomparable beauté que les bienheureux contemplent en cet instant même? Nous n'avons pas de mots pour le dire, pas de pensée pour le concevoir. Quelles sont les opérations de cette beauté dans ces âmes immenses, sereines et revêtues de force par la gloire ? nous n'avons pas de mots pour le dire, pas de pensée pour le concevoir. Qu'est-ce que ce divin torrent d'amour qui s'en échappe en bondissant et qui menace de submerger et d'engloutir leurs vies créées ? Nous n'avons pas de mots pour le dire, pas de pensée pour le concevoir. Jusqu'où s'étend cette lumineuse éternité qui fait sa durée, et qui, loin d'éteindre ses teintes, devient

plus brillante à mesure que ses perspectives s'allongent? Jusqu'où s'étend-elle? nous n'avons pas de mots pour le dire, pas de pensée pour le concevoir.

Comme les splendeurs de la nature divine rayonnent au loin jusqu'à l'infini, pendant que les trompettes du ciel résonnent, et que, sans se lasser jamais, les créatures font retentir les bruyantes et joyeuses acclamations que leur arrache la jouissance de la vision vivante! Voyez comme l'Éternité et l'Immensité enlacent leurs bras dans un inexplicable embrassement, l'une remplissant tout l'espace, l'autre dépassant tous les temps, l'une sans quantité ni limites, l'autre sans commencement, sans fin, sans durée. Voyez la Miséricorde et la Justice se confondre et s'exalter l'une l'autre; comme elles échangent leurs apparences et leurs offices! Voyez l'Intelligence et la Volonté : l'une éclaire d'une lumière éternelle les profonds abîmes de la sagesse et de la vérité sans limites, l'autre embrasse dans ses ardeurs, qui ne s'éteignent jamais, et l'incompréhensible vie de Dieu et l'océan infini de son être, et chacune des créatures des mondes innombrables qui tirent leur vie de la sienne. L'Immutabilité et la Liberté divines sont comme deux sœurs dont le trône a sa base profonde dans cette merveilleuse vie : Dieu est libre, parce qu'il est immuable; il est immuable en vertu de sa liberté sans bornes. Le Fils et le Saint-Esprit participent à toutes les connaissances du Père, et cependant lui seul par son intelligence produit ce Verbe coéternel qui est son Fils. Le Saint-Esprit possède tout l'amour et du Père et du Fils, et cependant eux seuls par leur volonté produisent ce terme béni de leur être, ce soupir incréé, cette jubilation sacrée, ce lien éternel d'union qui est le Saint-Esprit. Ainsi la lumière de la divine intelligence est toujours embrasée par l'amour, ainsi l'amour vivant de la divine volonté resplendit toujours des magnificences de la lumière increéée. Et toute cette vie, tout cet ensemble de perfection, toute cette royale vision, tout cet éternel entrelacement de beautés increéées est un acte simple, et

sa simplicité et son actualité sont des beautés nouvelles qui couronnent toutes les autres. Dieu est. Il possède en acte toute la plénitude de l'être sans mélange de privation, sans le tempérament du possible, car non-seulement il peut tout, mais le possible est en acte pour lui. La capacité d'être, ou la capacité de n'être pas, sont également et pour toujours étrangères à son essence: par un acte simple, il est. Commencement, fin, succession, changement, sont des idées contradictoires à ce qu'il est. Il est un pur acte. Comme le dit saint Grégoire de Nazianze, il est tout et cependant il n'est rien, parce qu'il n'est en rien ce que nous appelons quelque chose. Il est, et il est éternellement, et il est nécessairement, et il est par lui-même. Et cette simplicité, cette actualité qui coulent avec un doux et éternel éclat dans la grande vision, sont pour la Face de Dieu ce que l'expression est pour le visage de l'homme : à la fois son charme et son identité, sa beauté et sa vérité. Comme nous nous connaissons mutuellement par nos physionomies, ainsi nous connaissons Dieu par sa simplicité.

Ames bienheureuses des saints, que dirais-je de vous? Votre histoire est écrite dans le livre saint [1] et n'a pas besoin de commentaire. — Le troisième jour, elle quitta ses vêtements ordinaires et se couvrit de son plus glorieux appareil. Revêtue de sa robe royale, et après avoir invoqué Dieu, le maître et le sauveur de tous, elle prit avec elle deux suivantes : sur l'une, elle s'appuyait, comme si sa délicatesse et son extrême sensibilité ne lui permettaient pas de se soutenir; l'autre suivait sa reine et portait les longs plis de son manteau flottant. Mais sous les fraîches couleurs de son visage et malgré l'éclat de ses yeux souriants, elle cachait les craintes extrêmes qui tourmentaient son cœur. Les portes s'ouvrent les unes après les autres devant elle, et elle arrive en présence du roi, qui était assis sur son trône, dans toute la pompe de sa royauté : son aspect était terrible. Quand il

[1] Esther.

eut levé le regard sur elle, la reine se sentit défaillir, son visage pâlit et sa tête tomba sur l'épaule de sa suivante. Alors l'esprit du roi s'adoucit, en toute hâte il descendit de son trône, et la soutenant dans ses bras jusqu'à ce qu'elle revint à elle, il lui adressa ces paroles caressantes : Qu'y a-t-il Esther? Je suis ton frère, ne crains point. Tu ne mourras pas, car cette loi n'est pas faite pour toi, mais pour d'autres. Approche et touche mon sceptre. Et comme elle recouvrait sa paix, il prit son sceptre d'or, le lui posa sur la tête, et lui dit en l'embrassant : Pourquoi ne me parles-tu pas? Et elle répondit : Je t'ai vu, ô mon seigneur, comme un ange de Dieu, et mon cœur a été troublé par la crainte que m'inspirait ta majesté; car, ô mon seigneur, tu es admirable, et ton visage est plein de grâces. En prononçant ces paroles, elle défaillit encore et resta presque évanouie. Mais le roi était ému et tous ses serviteurs s'empressaient auprès d'elle.

Reconnaissez là le Créateur et la créature : c'est l'histoire de l'amour le plus vrai qui fut jamais, ou, pour être plus exact, du seul amour qui ait jamais été vrai. Quelle est la fin de tout ceci? Nous sommes les créatures de Dieu, et Dieu est notre Dieu. Tout le reste finira par nous manquer; lui, jamais. Avec lui tout est amour : amour dans la lumière, amour dans les ténèbres, amour partout et toujours. Bien des difficultés n'ont pas été expliquées, bien des problèmes sont restés sans solution. Ne serait-il pas étrange qu'il en fût autrement, puisqu'il est infini et nous finis, puisqu'il est le Créateur et nous les créatures? Mais les difficultés ne sont que des difficultés d'amour; elles n'ont rien de froid, rien d'effrayant, rien qui tende le moins du monde à attaquer cette douce vérité qu'il est notre Dieu, complétement nôtre. Ce n'est pas pour nous une difficulté bien étonnante que de s'étonner que nous ne soyons pas déjà dans le ciel; la difficulté et la merveille seraient plutôt qu'étant ce que nous reconnaissons être, nous y devions jamais entrer. C'est la grande difficulté, celle qui nous

24

touche jusqu'aux larmes. Mais quand nous l'examinons en regard de la fidélité de Dieu, les plus douces et les plus caressantes de toutes les grandeurs divines viennent sécher nos larmes, l'espérance sort de derrière le nuage, nous verse sa douce lumière, et notre cœur tressaille. Notre Dieu ! beauté toute ravissante ! Un théologien a dit que si une âme damnée réunissait en soi seule la rage et la haine qu'ont contre Dieu les habitants de l'enfer tous ensemble, et qu'elle pût développer et fortifier ces hideuses passions pendant des millions et des millions d'années, jusqu'à s'en faire une nouvelle nature monstrueuse et incurable, un léger rayon de la beauté de Dieu tombant sur elle avec douceur pendant un seul instant, transformerait immédiatement tout son être en amour respectueux et en adoration si intense, qu'elle ne sentirait plus les feux qui la brûlent, tant seraient plus grandes les ardeurs de son amour. Et nous sommes libres, et nous jouissons des doux rayons du soleil sur cette terre, et notre cœur est plein d'un faible mais véritable amour de Dieu, et tout un monde du saint amour de Dieu repose sur ce pauvre cœur, comment donc douter ? comment hésiter, trembler, rester glacés au milieu de tous ces feux d'amour ? O mon Créateur, mon éternel amour ! ô mon Père ! mon Père céleste ! abattu, mais plein de confiance, indigne, mais vous aimant véritablement, encore sur la terre et bien loin du ciel, je trouverai toujours ma demeure et mon repos dans votre fidélité à vos promesses. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.*

FIN.

TABLE.

Dédicace 5
Préface de l'Auteur. 7

LIVRE PREMIER.

DES RAPPORTS ENTRE LE CRÉATEUR ET LA CRÉATURE.

CHAP. I. Nouvelle forme d'un ancien péché. 17
II. Ce que c'est qu'être une créature 40
III. Ce que c'est que « avoir un Créateur ». 74

LIVRE SECOND.

LES DIFFICULTÉS DE L'AMOUR CRÉATEUR.

CHAP. I. Pourquoi Dieu veut être aimé de nous 115
II. Pourquoi Dieu nous aime. 142
III. Nos moyens d'aimer Dieu. 176
IV. Notre amour actuel pour Dieu 214
V. Comment Dieu paye notre amour 236

LIVRE TROISIÈME.

OBJECTIONS.

CHAP. I. Facilité du salut 269
II. Le grand nombre des croyants 307
III. Le monde 360
IV. Notre Dieu. 394

L'Agonie triomphante, ou Jésus-Christ et l'Eglise glorifiés pa Croix, ouvrage de saint LAURENT JUSTINIEN, traduit par M. L CAILLET. 1 vol. in-18 anglais . . . . fr. 3

Approbation. Mgr Dupanloup, après avoir dit qu'il a été *édifié et touch la lecture de l'admirable ouvrage de saint Laurent Justinien, où le s a mis toute son âme;* ajoute : *Cette lecture sera merveilleusement pro remplir les âmes d'un tendre amour pour Notre-Seigneur en croix, et disposer pour les grandes fêtes pascales.*

Derniers jours du chrétien (les), ou le saint viatique, l'extré onction, la recommandation de l'âme, les funérailles, le do du purgatoire, les prières pour les morts, etc., expliqués aux fi par M. l'abbé BAYLE, docteur en théologie, suivis de la mes de l'office complet des morts. 1 beau vol. gr. in-32 . fr.

« Votre livre est excellent et très-propre par la doctrine, l'érudition et l'o « de piété dont il est rempli, à instruire, à intéresser, à édifier... »

(Approbation de Mgr. l'évêque de Marseille.

Lettres de saint Bernard, à l'usage des personnes pieu des gens du monde, traduites par le R. P. MÉLOT, domin 2e édition 1 vol. gr. in-32. . . . . fr.

Ces lettres d'un puissant intérêt et d'un rare mérite sont des chefs-d de foi, de sentiment et de style.

Le Mystère de l'Eucharistie médité au pied des saints aute M. l'abbé A. JOIRON. 2e édit, 1 vol. in-18 anglais . . fr.

Cet ouvrage, honoré d'un bref de Pie IX, est approuvé par neuf évêque

Vie de N.-S. Jésus-Christ, écrite par C. BRENTANO, d'a visions de la Sœur EMMERICH, traduite par M. l'abbé de C 6 vol. in-18 anglais . . . . fr. 1

« M. l'abbé de Cazalès, à qui la France doit d'avoir connu les toucha » de la *Douloureuse Passion* et de la *Vie de la sainte Vierge,* vient de » public la traduction habile et fidèle, comme toujours, de ce nou » plus étonnant encore que les deux premiers... » *R. P. Dom Guér*

La douloureuse Passion de N.-S. Jésus-Christ. 20e éd in-18 anglais . . . . fr.

Vie de la sainte Vierge. 6e édit. 1 vol. in-18 angl. . fr.

Carte de la Palestine, in-fo. . . . . fr.

Pieuse explication de la Passion de N.-S.-J.-C., tirée de J. T ler, par le Vén. Louis DE BLOIS, suivie du *Traité des Dou intérieures de J.-C.*; par la bienheureuse VARANI; ouvrages tra du latin par M. l'abbé POULIDE. Nouv. édition augmentée d'un se de Bossuet sur la *Compassion de la sainte Vierge.* 1 v. in-18. fr.

Rayon de miel (un), ou doctrine spirituelle du vénérable de BLOIS, recueillie textuellement de ses œuvres ascétique distribuée en quatre livres par le Père Steyrer; traduite du par M. l'abbé M. ROZE. 1 volume in-18 anglais. . . fr.

Louis de Blois a été proclamé par son siècle la *lumière de la vie spirit* Le célèbre Cornélius à Lapide, saint Ignace de Loyola et saint Franço Sales, ne cessaient de lire ses écrits et d'en recommander la lecture.

Manuel de saint Augustin, suivi des *Méditations* de saint nard; trad. nouv., par M. de GROZELIER. 1 vol. in-12. fr.

« M. de Grozelier a su conserver dans sa traduction les richesses de langue flexible et abondante de l'évêque d'Hippone et du solitaire de Clair Sous sa plume les paroles brûlantes du livre des *Méditations de saint Ber* ne perdent rien de leur onction, de leur couleur, de leur élévation. » *(Univ*

La Sainte Communion considérée au point de vue philosophique, théologique et pratique, par le *R. P. Dalgairns* auteur de la *Dévotion au Sacré-Cœur*, traduit de l'anglais par M. l'abbé *L. Godard*, et augmenté d'un traité sur la *Communion fréquente* emprunté aux *Analecta Jurispontificii*. 2 vol. in-18 anglais. fr. 6 »»

Un ouvrage savant, pratique et pieux à la fois sur la communion, composé par un religieux à qui l'on doit déjà l'un des plus beaux livres sur la *Dévotion au Sacré-Cœur*, sera l'objet d'un favorable accueil de la part des lecteurs chrétiens. De bons juges ne craignent pas de placer cet ouvrage à côté des meilleurs du P. Faber, le confrère et l'ami du P. Dalgairns.

Dévotion (de la) au Sacré-Cœur de Jésus, précédée d'une introduction sur le Jansénisme, par le R. P. DALGAIRNS, traduite par M. l'abbé POULIDE, suivie d'un *Discours sur la Dévotion au saint Cœur de Marie*, par le R. P. DE MAC CARTHY, S. J. 1 beau vol. in-18 angl. . . . . fr. 3 »»

Direction morale et religieuse de l'enfance et de la jeunesse, Conseils pratiques aux parents et aux maîtres, par le R. P. FRANCO, de la Compagnie de Jésus; ouvrage traduit de l'italien et enrichi de nombreux extraits empruntés aux moralistes et aux écrivains chrétiens, par M. l'abbé LAFFINEUR. 1 fort vol. in-18 anglais . . . . fr. 3 »»

Ce livre a obtenu en Italie un grand succès, dont il est digne. Les parents et maîtres y trouveront une direction *actuelle* et une règle *pratique* pour les guider sûrement dans l'art si difficile d'élever les enfants.

Marie au cœur de la jeune fille, ouvrage traduit de l'italien, par M. l'abbé A. BAYLE. 2e édit. 1 beau vol. gr. in-32. fr 1 20

L'Ex auteur, dans son style simple et plein d'onction, sait inspirer l'amour des vertus chrétiennes. Les ... exhortations, les conseils persuasifs ... sur les lèvres de la sainte Vierge, pénètrent l'âme de salutaires impressions.

Méditations sur les vérités et les devoirs du Christianisme, pour tous les jours de l'année; par Mgr. CHALLONER; traduites de l'anglais par M. l'abbé VENONET. 3 vol. in-18 anglais. fr. 6 »»

Mgr Pie, évêque de Poitiers, a dit : « Cet ouvrage, justement estimé, est plein de doctrine et très-propre à nourrir la piété des fidèles et de toutes les personnes qui vaquent au saint exercice de l'oraison. »

Ame à l'école de Jésus enfant (l'), Considérations, Exemples, Pratiques pour tous les jours de l'année, Ouvrage traduit de l'Italien par M. l'abbé BAYLE. 1 vol. in-18 anglais. . . . . fr. 2 50

La dévotion à la Sainte-Enfance de Jésus a été pour les Saints la source des plus grandes faveurs spirituelles. Un pieux auteur italien, pour aider à la pratique de cette dévotion, a composé un livre qui fait les délices des familles chrétiennes et des communautés religieuses.

Arbre de vie (l'), ou les douze vertus fruits de la foi; suivi du *Conflit Intérieur*, ou vie militante du chrétien, par S. LAURENT JUSTINIEN; traduit par M. L. CAILLET. 1 f. v. in-18 ang. fr. 3 »»

L'*Arbre de Vie* offre un traité complet, solide et pratique des vertus chrétiennes; il sera très utile, non seulement aux personnes pieuses, mais encore à tous ceux qui sont chargés de diriger les âmes dans les voies du salut.

*

Paris. — Imp. Divry et Ce, rue N.-D. des Champs, 49.


BOUND BY
HNM
8-91